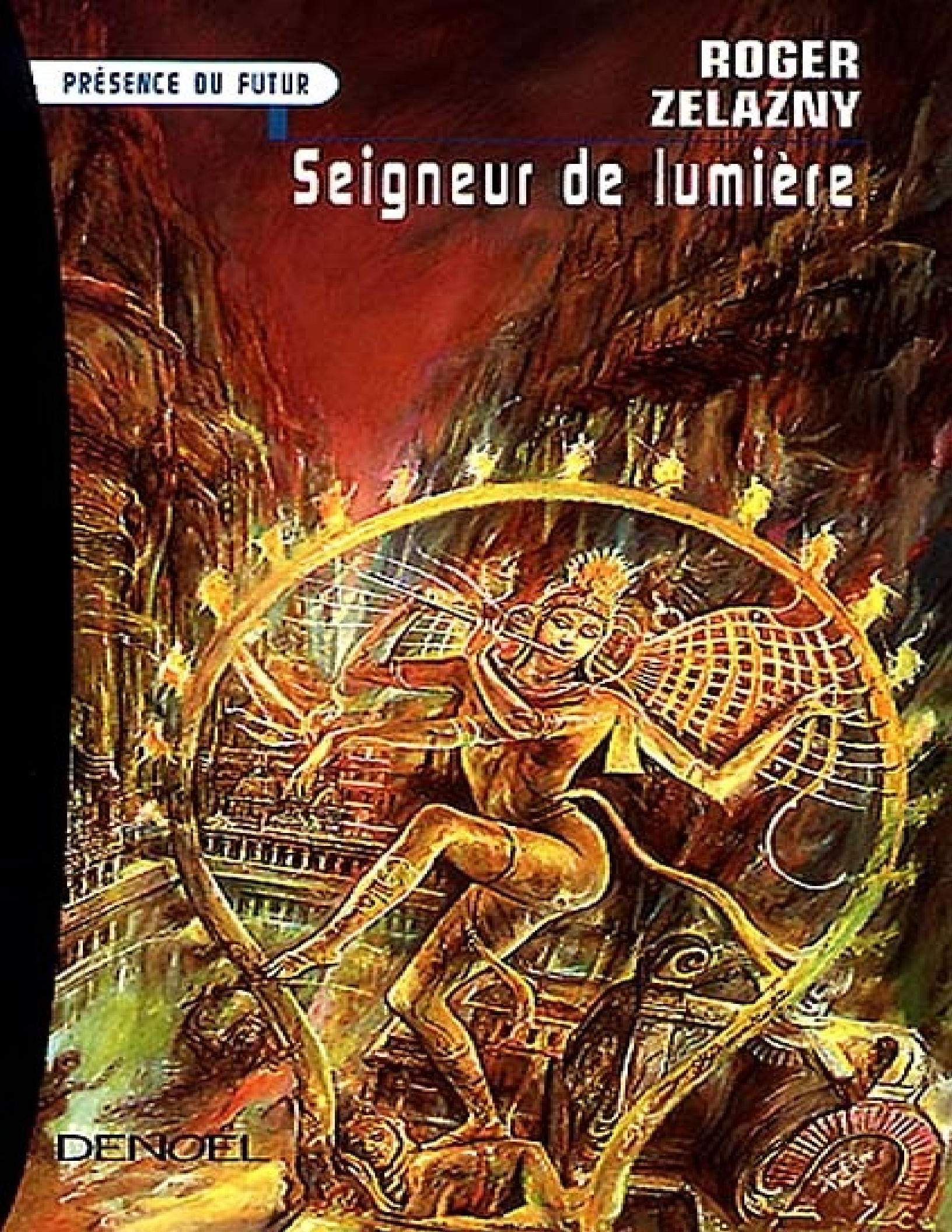


PRÉSENCE DU FUTUR

**ROGER
ZELAZNY**

Seigneur de lumière

DENOËL



Roger Zelazny

Seigneur de lumière

*Traduit de l'américain
par Claude Saunier*



Éditions Denoël

Titre original :
LORD OF LIGHT
publié en langue américaine par Avon Books (New York)
© 1967 by Roger Zelazny

et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, Paris 1974.

1

On dit qu'en la trente-troisième année après sa délivrance il revint du Nuage d'Or pour accepter une fois encore le défi du Ciel, combattre l'ordre établi et les dieux qui l'avaient imposé. Ses disciples avaient prié pour son retour, bien que ces prières fussent péché. La prière ne doit pas troubler celui qui a atteint le Nirvâna, quelles que soient les circonstances de son départ. Ceux qui portent la robe safran avaient pourtant prié pour que Mansjuri, Celui qui porte l'épée, revînt parmi eux. On dit que le Boddhisatva les entendit...

Celui dont les désirs ont été étouffés,
qui s'est libéré de ses racines,
dont les prés sont le vide –
libre et sans signes –
son chemin est tout aussi inconnaissable
que celui des oiseaux dans le ciel.

Dhammapada (93)^[1]

Ses disciples l'appelaient Mahasamatman et disaient qu'il était un dieu. Il préférait cependant supprimer Maha-et-atman de son nom et se faire appeler Sam. Il ne prétendit jamais être un dieu, mais n'affirma jamais le contraire. Les circonstances étant ce qu'elles étaient, admettre l'un ou l'autre n'eût été d'aucun profit, à la différence du silence.

Il était donc entouré de mystère.

C'était en la saison des pluies...

La grande saison humide était bien avancée...

Ce fut en ces jours de pluie que s'élevèrent leurs prières, mais non pas en égrenant les nœuds de la corde, ou en faisant tourner les moulins. Elles s'élevèrent de la grande machine à prières, dans le monastère de Ratri, déesse de la Nuit.

Les prières à haute fréquence étaient dirigées vers les cieux, traversaient l'atmosphère, atteignaient le nuage doré, appelé le Pont des Dieux, qui entoure le monde, apparaît la nuit comme un arc-en-ciel de bronze ; le soleil rouge y devient orange à midi.

Certains moines doutaient de l'orthodoxie de cette technique de la prière, mais la machine avait été inventée, était manipulée par Yama-Dharma, dieu déchu de la Cité Céleste. Il avait aussi construit, disait-on, bien longtemps auparavant, le puissant char de la foudre du dieu Çiva, cette machine qui traversait les cieux en vomissant des nuages de feu dans son sillage.

Malgré sa disgrâce, Yama était toujours considéré comme le plus puissant des magiciens, bien qu'on ne doutât point que les dieux de la Cité le fissent mourir de la vraie mort s'ils apprenaient l'existence de la machine à prières. D'ailleurs, ils le feraient tout aussi bien mourir de la vraie mort même sans la machine, s'il tombait entre leurs mains. Comment il arrangerait ses affaires avec les Maîtres du Karma, cela le regardait, mais personne ne doutait qu'il ne trouvât un moyen de s'en tirer

le moment venu. Il était de moitié plus vieux que la Cité Céleste et dix dieux à peine se rappelaient la fondation de la demeure. On le savait plus instruit même que le dieu Kubera en ce qui concernait le Feu Universel. Mais c'étaient là ses moindres Attributs. On le connaissait surtout pour une autre chose, bien que peu en parlassent. Assez grand, fort sans être lourd, ses mouvements étaient lents et fluides. Il était vêtu de rouge et parlait peu.

Il s'occupait de la machine à prières, et le lotus de métal géant qu'il avait monté sur le toit du monastère tournait inlassablement sur son socle.

Une pluie fine tombait sur le bâtiment, le lotus et la jungle au pied des montagnes. Il avait offert pendant six jours bien des kilowatts de prière, mais les parasites empêchaient qu'il fût entendu Là-haut. À voix basse, il invoqua les plus notables des actuelles divinités de la fertilité, en termes de leurs Attributs les plus importants.

Un grondement de tonnerre répondit à sa pétition, et le petit singe qui l'aidait eut un rire étouffé.

— Yama, vos prières, tout comme vos malédictions, n'ont aucun résultat.

— Il t'a fallu dix-sept incarnations pour découvrir cette vérité ? Je comprends pourquoi tu es encore un singe.

— Non, dit le singe, qui s'appelait Tak. Si ma chute a été moins spectaculaire que la vôtre, elle a été due en partie à quelque méchanceté de la part de...

— Assez ! fit Yama, lui tournant le dos.

Tak se dit qu'il avait dû toucher un point sensible. Pour essayer de trouver un autre sujet de conversation, il alla vers la fenêtre, bondit sur le rebord et leva les yeux.

— Il y a une éclaircie à l'ouest, dit-il.

Yama s'approcha, regarda dans la même direction que lui, fronça les sourcils, approuva d'un signe de tête.

— Oui. Reste où tu es et renseigne-moi, fit-il, et il alla vers la console des commandes. Le lotus arrêta de tourner, puis fut dirigé vers la partie du ciel libre de nuages.

— Parfait. Nous recevons.

Ses mains allèrent vers un autre tableau de contrôle, abaissèrent des manettes, réglèrent deux cadrans.

Au-dessous d'eux, le signal fut reçu dans les profondes caves du monastère, on commença d'autres préparatifs : l'hôte fut tenu prêt.

— Les nuages reviennent, cria Tak.

— Aucune importance à présent. Nous avons attrapé notre poisson. Du Nirvâna, il vient dans le lotus.

Le tonnerre gronda encore, la pluie tomba avec un bruit de grêle sur le lotus. Des serpents d'éclairs bleus s'enroulèrent en sifflant autour des sommets des montagnes.

Yama ferma un dernier circuit.

— Va-t-il être heureux de se retrouver vêtu de chair ? demanda Tak.

— Va donc manger une banane !

Tak décida qu'on le congédiait et sortit de la pièce, laissant Yama arrêter les machines. Il prit un couloir, descendit un large escalier. Il atteignit le palier, s'arrêta quand il entendit des voix, un bruit de sandales sur la pierre d'un vestibule latéral.

Sans hésiter, il grimpa le long d'un mur, s'aidant d'une rangée de panthères et d'éléphants sculptés. Il escalada un chevron, se cacha dans l'ombre et attendit, immobile.

Deux moines en robe sombre passèrent sous la voûte d'entrée.

— Pourquoi ne peut-elle leur donner un ciel clair ?

L'autre moine, plus vieux et plus lourd, haussa les épaules.

— Je ne suis pas assez sage pour répondre à ce genre de question. Il est évident qu'elle est

inquiète, sinon elle ne leur aurait pas donné asile en ce sanctuaire et n'aurait pas permis à Yama de l'utiliser ainsi. Mais qui peut voir les limites de la nuit ?

— Ou celles des humeurs d'une femme. J'ai appris que les prêtres ne savaient rien de sa venue.

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, c'est un bon présage.

— Sans doute.

Ils passèrent sous une autre arcade. Tak écouta s'affaiblir le bruit de leurs pas, mais resta perché où il était quand le silence revint.

« Elle », la femme dont parlaient les moines, ne pouvait être que la déesse Ratri elle-même, adorée par l'ordre qui avait donné asile aux disciples de Sam à la Grande Âme, Sam l'Éclairé. Ratri comptait aussi parmi les dieux déçus de la Cité Céleste, vêtus d'un corps de mortel. Elle avait toutes raisons d'être amère à ce propos. Et Tak comprit les risques qu'elle courait en donnant asile aux autres, en étant physiquement présente pendant l'entreprise. Si la nouvelle atteignait qui de droit, cela pourrait réduire à néant toute possibilité de réintégration future. Tak se la rappelait, beauté brune aux yeux d'argent, dans son char lunaire d'ébène et de chrome tiré par des étalons blanc et noir, servie par sa garde, vêtue aussi de blanc et noir, quand elle passait dans l'avenue du Ciel, rivalisant avec Sarasvatî dans toute sa gloire. Son cœur bondit dans sa poitrine velue. Il lui fallait la revoir. Une nuit, il y avait bien longtemps, en des heures plus heureuses, sous une plus belle forme, il avait dansé avec elle sur un balcon sous les étoiles. Pendant quelques instants seulement. Mais il n'avait pas oublié. Et il est difficile d'être un singe et d'avoir de tels souvenirs.

Il descendit du toit.

Une haute tour s'élevait à l'angle nord-ouest du monastère. Dans cette tour était une chambre. On disait qu'elle contenait la Présence de la déesse. On la nettoyait chaque jour, on changeait le linge, on brûlait de l'encens, et l'on déposait une offrande votive près de la porte, toujours fermée.

Mais il y avait des fenêtres. Un homme eût-il pu passer par ces fenêtres ? La question devait rester sans réponse. Tak prouva qu'un singe le pouvait.

Il grimpa sur le toit du monastère et commença à escalader la tour, allant de brique en brique glissante, d'aspérité en irrégularité du mur, les cieux grondant toujours comme des chiens au-dessus de lui, et se trouva enfin accroché au mur juste au-dessous du rebord de la fenêtre. Une forte pluie tombait sur lui. Il entendit un oiseau chanter à l'intérieur. Il vit le bout d'une écharpe bleue mouillée posée sur le rebord. Il s'agrippa à la tablette, se souleva, put jeter un coup d'œil dans la pièce.

Elle lui tournait le dos. Vêtue d'un sari bleu sombre, elle était assise sur un petit banc au fond de la chambre.

Il grimpa sur le rebord, s'éclaircit la gorge.

Elle se retourna vivement. Un voile empêchait de distinguer ses traits. Elle le regarda à travers ses plis, se leva, et traversa la pièce.

Il fut troublé. Son corps, autrefois souple et mince, s'était épaissi. Sa démarche, autrefois tel le balancement des roseaux dans le vent, se faisait dandinement. Son teint était trop sombre et même à travers le voile on voyait que les lignes de son nez, de sa mâchoire, étaient trop accusées.

Il inclina la tête.

— Vous vous êtes rapprochée de nous, fit-il comme en un chant, vous qui arrivez en votre demeure comme l'oiseau en son nid dans les arbres.

Elle restait aussi immobile que sa statue dans la grande salle, en bas.

— Gardez-nous de la louve et du loup, gardez-nous du voleur, ô Nuit, soyez bonne et laissez-nous passer !

Elle avança lentement la main et la posa sur sa tête.

— Je te donne ma bénédiction, petit être, dit-elle au bout d'un certain temps. Par malheur, c'est tout ce que je peux donner. Je ne puis offrir ma protection, ni te rendre la beauté, moi qui n'ai plus ces

agréments. Quel est ton nom ?

— Tak.

— J’ai connu un Tak, loin d’ici, dans l’ancien temps, fit-elle en lui touchant le front.

— C’est moi, Madame.

Elle s’assit sur le rebord de la fenêtre. Au bout d’un moment, il s’aperçut qu’elle pleurait sous son voile.

— Ne pleurez pas, déesse, Tak est là. Vous rappelez-vous Tak l’Archiviste ? Tak à la Lance étincelante ? Il est toujours là, prêt à vous obéir.

— Tak, oh Tak ! Toi aussi ? Je ne savais pas !

— Un autre tour de la roue, Madame. Et qui sait, la situation peut encore s’améliorer, être plus brillante même qu’elle ne le fut.

Ses épaules furent secouées de sanglots, il tendit la main, elle la prit, et dit au bout d’un instant :

— Notre place ne nous sera point rendue, ni les affaires réglées par le seul cours normal des événements, Tak à la Lance étincelante. Il nous faut nous frayer notre propre chemin.

— Que voulez-vous dire ? Sam ?

— Oui. C’est lui. Notre seul espoir contre le Ciel, cher Tak. Si l’on peut le faire revenir, nous avons une chance de revivre.

— C’est pour cela que vous avez pris ce risque, et que vous êtes vous-même dans la gueule du tigre ?

— Oui. Quand il n’y a plus d’espoir, il faut en créer. Si même l’argent est faux, on peut encore l’utiliser.

— Faux ? Vous ne croyez pas qu’il était le Bouddha ?

Elle eut un petit rire.

— Sam fut le plus grand charlatan de mémoire de dieu ou d’homme. Et le plus digne adversaire que la Trimûrti ait jamais dû affronter. N’aie pas l’air si troublé, Archiviste. Tu sais qu’il a volé le contenu de sa doctrine, la voie et la fin, tout le manteau qui le couvrait, dans des sources préhistoriques interdites. C’était une arme, rien de plus. Sa plus grande force fut son manque de sincérité. Si nous pouvions le rappeler parmi nous...

— Madame, qu’il soit saint ou charlatan, il est de retour.

— Ne plaisante pas. Tak.

— Déesse, je viens juste de quitter Yama, qui arrêta la machine à prières, sombre, plein de son succès.

— L’aventure a été tentée contre des forces si puissantes. Agni a dit un jour que la chose était impossible.

— Déesse Ratri, fit Tak en se levant, homme ou dieu, ou tout être entre les deux, qui peut en savoir plus là-dessus que Yama ?

— Personne ne peut répondre à cette question, Tak. Mais comment peux-tu affirmer qu’il a ramené notre poisson dans son filet ?

— Parce qu’il est Yama.

— Alors, prends mon bras, Tak, et escorte-moi comme jadis, allons-voir le Boddhisatva endormi.

Il l’accompagna jusqu’à la porte, ils descendirent l’escalier, entrèrent dans les chambres du bas.

La lumière, non celle des torches mais celle des générateurs de Yama, emplissait la cave. Le lit posé sur une plate-forme était entouré de trois côtés par des paravents. La plupart des machines étaient également dissimulées par des paravents ou des tentures. Les moines en robe safran assistant aux opérations se déplaçaient silencieusement dans la grande pièce. Yama le magicien était près du lit.

Quand ils s’approchèrent plusieurs des moines imperturbables et disciplinés laissèrent échapper des exclamations.

Tak se retourna alors vers la femme à son côté, recula d'un pas, le souffle coupé.

Elle n'était plus la matrone un peu grasse avec laquelle il avait parlé. Il se trouvait de nouveau aux côtés de la Nuit immortelle, de qui il avait été écrit : « La déesse a empli l'espace vide, jusqu'en ses profondeurs, et dans toute son élévation. Son éclat chasse les ténèbres. »

Il ne la regarda qu'un instant puis couvrit ses yeux. Elle avait encore en elle ce reste de son lointain Aspect.

— Déesse, commença-t-il.

— Allons près du dormeur, il s'agite, fit-elle.

Ils s'approchèrent du lit.

Alors vint ce qui serait reproduit en des fresques au fond d'innombrables couloirs, sculpté sur les murs des temples, peint sur les plafonds de nombreux palais : le réveil de celui que l'on connaissait sous les noms divers de Mahasamatman, Kalkin, Mansjuri, Siddharta, Tathagata, l'Enchanteur, Maitreya, l'Illuminé, Bouddha, et Sam. À sa gauche se tenait la déesse de la Nuit, à sa droite la Mort. Tak le singe était accroupi au pied du lit, éternelle affirmation de la coexistence de l'animal et du divin.

Il était revêtu d'un corps ordinaire, plutôt sombre, de taille et d'âge moyens. Ses traits étaient réguliers, banals. Quand il ouvrit les yeux, on vit qu'ils étaient noirs.

— Salut, dieu de Lumière, dit Ratri.

Il cligna des yeux, accommodant mal. Rien ne bougeait dans la chambre.

— Salut, Mahasamatman, Bouddha, dit Yama.

Ses yeux regardaient droit devant lui, sans rien voir.

— Bonjour, Sam, fit Tak.

Son front se plissa légèrement, ses yeux regardèrent de côté, virent Tak, puis les autres.

— Où ? murmura-t-il.

— Dans mon monastère, répondit Ratri.

Impassible, il contempla sa beauté. Puis il referma les yeux, des rides se formèrent aux coins, une grimace de douleur fit de sa bouche un arc, de ses dents serrées, des flèches.

— Es-tu vraiment celui que nous venons de nommer ? demanda Yama.

Il ne répondit pas.

— Es-tu celui qui combattit l'armée du Ciel et l'arrêta sur les bords du Védra ?

Sa bouche se détendit.

— Es-tu celui qui aima la déesse de la Mort ?

Ses yeux eurent une lueur, un léger sourire apparut un instant sur ses lèvres.

— C'est lui, dit Yama. Qui es-tu ? redemanda-t-il.

— Moi ? Je ne suis rien. Une feuille prise dans un tourbillon d'eau, peut-être, une plume dans le vent...

— Dommage, dit Yama. Il y a bien assez de feuilles et de plumes en ce monde, à quoi bon avoir travaillé si longtemps pour en accroître le nombre. Je voulais un homme qui puisse continuer la guerre interrompue par son absence, un homme fort qui puisse s'opposer à la volonté des dieux. Je croyais que tu étais celui-là.

— Je suis... Sam. Autrefois... il y a très longtemps, *j'ai combattu*, n'est-ce pas ? Et bien souvent.

— Tu étais Sam à la Grande Âme, le Bouddha. T'en souviens-tu ?

— Peut-être étais-je... fit-il, un feu s'allumant lentement dans ses yeux. Oui, c'était moi. Le plus humble des fiers, le plus fier des humbles. J'ai combattu. J'ai enseigné la Voie pendant un temps. Puis j'ai de nouveau combattu, puis encore enseigné, essayé la politique, la magie, le poison. J'ai livré une grande bataille, si terrible que le soleil lui-même s'est voilé la face devant le carnage, avec des hommes et des dieux, des animaux et des démons, les esprits de l'air, de la terre, de l'eau et du feu,

avec des slézards et des chevaux, des épées et des chars.

— Et tu l’as perdue, fit Yama.

— Oui. Mais quelle brillante bataille. Dieu de la Mort, tu conduisais mon char. Tout cela me revient à présent. Nous avons été faits prisonniers et les Maîtres du Karma devaient être nos juges. Tu leur as échappé par ta volonté et la Voie de la Roue Noire. Je ne l’ai pu.

— C’est exact. Ton passé leur fut montré et tu as été jugé. Yama regarda les moines assis par terre, têtes inclinées. Il baissa la voix. Te faire mourir de la vraie mort aurait fait de toi un martyr. Te permettre de rester en ce monde sous n’importe quelle forme, c’était risquer de te voir revenir. Alors, tout comme tu avais volé ta doctrine au Gautama d’un autre lieu, d’un autre temps, ils volèrent la légende de la fin de ce Gautama parmi les hommes. Tu as été jugé digne du Nirvâna. Ton *atman* fut projeté, non en un autre corps, mais dans le grand nuage magnétique qui entoure cette planète. Cela se passa il y a plus d’un siècle. Officiellement, tu es à présent un avatar de Vichnou, dont la doctrine fut déformée par certains de tes disciples les plus zélés. Tu n’as continué à exister personnellement que sous la forme d’ondes se perpétuant elles-mêmes, et que j’ai réussi à capter.

Sam ferma les yeux.

— Et vous avez osé me faire revenir ?

— Oui.

— J’ai toujours été conscient de mon état.

— Je m’en doutais.

— Et vous avez pourtant osé m’arracher à *cela* fit, Sam, les yeux brillants de colère.

— Oui.

— Tu mérites bien le nom de dieu de Mort, Yama-Dharma, fit Sam, inclinant la tête. Tu m’as arraché à l’expérience ultime. Tu as brisé sur la sombre pierre de ta volonté ce qui est au-delà de toute compréhension, de toute splendeur mortelle. Pourquoi ne pas m’avoir laissé comme j’étais, dans l’océan de l’être ?

— Parce que le monde a besoin de ton humilité, de ta piété, de ta grande doctrine, et de tes intrigues machiavéliques.

— Yama, je suis vieux. Aussi ancien que l’homme sur ce monde. Je suis un des Premiers, tu le sais. Oui, un des premiers à arriver ici, pour bâtir, pour coloniser. Tous les autres sont morts, à présent, ou sont des dieux... J’aurais pu être l’un d’eux, mais l’ai refusé. Souvent. Je n’ai jamais désiré être un dieu, Yama ; plus tard, seulement, quand j’ai vu ce qu’ils faisaient, j’ai commencé à acquérir toute la puissance possible, mais c’était trop tard, ils étaient trop forts. À présent, je ne veux plus que dormir du sommeil des âges, connaître de nouveau le Grand Repos, la béatitude perpétuelle, écouter le chant des étoiles sur les rivages de la grande mer.

— Nous avons besoin de toi, Sam, dit Ratri, se penchant sur lui et le regardant droit dans les yeux.

— Je sais, je sais. C’est l’éternel retour de l’anecdote. Vous avez un cheval de bonne volonté, cravachez-le pour qu’il coure un autre kilomètre.

Mais Sam sourit en disant cela, et elle embrassa son front. Tak fit un bond, vint sur le lit.

— L’humanité se réjouit, dit le Bouddha.

Yama lui tendit une robe et Ratri lui mit des pantoufles.

Oublier la paix qui passe toute compréhension prend du temps. Sam dort. Rêva. Cria. Il n’avait pas d’appétit. Mais Yama lui avait trouvé un corps solide, en parfaite santé, qui pouvait supporter le choc psychosomatique de la transformation, de la fin de l’émancipation divine.

Mais il lui arrivait de rester assis une heure, immobile, les yeux fixés sur un caillou, une feuille, une graine, et alors on ne pouvait le tirer de sa contemplation.

Yama vit là un danger, il en parla à Ratri et à Tak.

— Il n’est pas bon qu’il se détache ainsi du monde. Je lui ai parlé, mais autant s’adresser au vent.

Il ne peut retrouver ce qu'il a laissé derrière lui, l'essayer lui prend toutes ses forces.

— Vous n'avez peut-être pas compris le sens de ses efforts, dit Tak.

— Que veux-tu dire ?

— Voyez comme il regarde la graine devant lui. Considérez les rides au coin de ses yeux.

— Et alors ?

— Il plisse les yeux. Sa vue est-elle faible ?

— Non.

— Alors pourquoi ferme-t-il à demi les yeux ?

— Pour mieux étudier la graine.

— Étudier ? Mais ce n'est pas la Voie, comme il nous l'enseigna jadis. Pourtant, il l'étudie. Mais il ne médite pas pour trouver en l'objet ce qui amène la libération du sujet.

— Que fait-il alors ?

— Le contraire. Il étudie l'objet, considère ce qu'il est, en un effort pour se lier au monde. Il cherche en lui un prétexte pour vivre. Il essaie une fois de plus de se replonger au sein de la Maya, illusion du monde.

— Je crois que tu as raison, Tak, dit Ratri. Comment pouvons-nous l'aider ?

— Je ne sais, maîtresse.

Yama hocha la tête, ses cheveux noirs brillèrent dans un rai de soleil tombant à travers le porche étroit.

— Tu as vu ce que je n'avais su voir, reconnut-il. Il n'est pas encore complètement revenu parmi nous, bien qu'il ait un corps, marche et parle comme nous. Sa pensée est toujours hors de notre compréhension.

— Que faire, alors ? répéta Ratri.

— L'emmener dans de longues promenades à travers la campagne, dit Yama. Le nourrir de mets délicats, émouvoir son âme par la poésie et la musique. Lui trouver de l'alcool, il n'y en a pas dans ce monastère. Il faut le vêtir de soies aux couleurs éclatantes, lui amener deux ou trois courtisanes, le plonger de nouveau dans la vie. Ainsi seulement sera-t-il libéré des chaînes de Dieu. Stupide de ma part de ne pas l'avoir compris plus tôt.

— Ce n'est pas vous qui l'avez compris, fit Tak.

Il y eut une sombre flamme dans les yeux de Yama, puis il sourit.

— Tu t'es vengé, petit, reconnut-il, des commentaires que j'ai peut-être faits à la légère à portée de ton oreille velue. Je m'excuse, être en forme de singe. Tu es vraiment un homme, spirituel et intelligent.

Tak s'inclina, Ratri eut un petit rire.

— Comme le propose Yama, maîtresse, emmenez Sam se promener dans les collines. Demain, Yama le conduira jusqu'à l'orée de la forêt. Après-demain, je l'emmènerai au milieu des arbres et des herbes, des fleurs et des lianes. Et nous verrons.

— Qu'il en soit ainsi, fit Yama. Et il en fut ainsi.

Dans les semaines qui suivirent, Sam en vint à attendre ces promenades, d'abord avec un certain plaisir, puis avec un enthousiasme modéré, enfin avec la plus vive impatience. Il finit par se promener seul de plus en plus longtemps. D'abord pendant plusieurs heures de la matinée, puis matin et soir, puis toute la journée. Une fois même il resta absent un jour et une nuit.

À la fin de la troisième semaine Yama et Ratri discutèrent de la chose sous le porche, aux premières heures du matin.

— Cela ne me plaît pas, dit Yama. Nous ne pouvons plus l'obliger à accepter notre compagnie quand il ne la désire pas. Mais il y a du danger là-bas. Surtout pour quelqu'un qui vient de renaître comme lui. J'aimerais bien savoir à quoi il passe son temps.

— Quoi qu’il fasse, cela l’aide à se remettre, dit Ratri, avalant un bonbon, et agitant une main grasse. Il vit moins replié sur lui-même, il parle davantage, il plaisante même. Il boit le vin que nous lui apportons, son appétit revient.

— Pourtant, s’il rencontrait un agent de la Trimûrti, ce serait la fin, pour nous tous.

— Il est peu probable qu’il s’en trouve en ce pays, à cette époque. Les animaux verront en Sam un enfant et ne lui feront point de mal. Les hommes le prendront pour un saint ermite. Les démons le craignent depuis l’ancien temps et le respectent.

— Madame, ce n’est pas si simple que cela. J’ai démonté une grande partie de mes machines, et les ai cachées à des centaines de lieues d’ici, mais les importantes manipulations d’énergie que j’ai faites n’ont pas pu passer inaperçues. Tôt ou tard on viendra inspecter cet endroit. J’ai utilisé des écrans, mais en certains lieux que nous connaissons, il a dû sembler qu’en cette région, le Feu Universel dansait sur la carte. Il nous faudra bientôt partir. Je préférerais attendre que l’homme sous notre garde soit complètement remis, mais...

— Certaines forces naturelles n’auraient-elles pu produire les mêmes effets énergétiques que tes travaux ?

— Si, et on les trouve à l’œuvre dans le voisinage, c’est pour cela que j’ai choisi ce lieu comme base. Il n’arrivera peut-être rien, mais j’en doute. Mes espions dans les villages ne me parlent point jusqu’à présent d’activités inhabituelles. Mais le jour du retour de Sam, on dit que le char de la foudre est passé, chevauchant la crête de l’orage, parcourant les cieux, chassant dans la campagne. Loin d’ici ; mais je ne puis croire qu’il n’y ait aucun lien avec ce que nous avons fait.

— Il n’est pas revenu, pourtant.

— Pas à notre connaissance, mais je crains que...

— Alors partons immédiatement. J’ai trop de respect pour tes pressentiments. Il te reste plus de l’ancienne puissance qu’à aucun des autres Déchus. Quant à moi, ce m’est une grande fatigue que de revêtir une forme plaisante pendant plus de quelques minutes.

— Les pouvoirs que je possède, dit Yama remplissant sa tasse de thé, sont intacts parce qu’ils ne sont pas du même ordre que les tiens.

Il sourit alors, montrant de longues dents brillantes ; son sourire fit ressortir une cicatrice sur sa joue gauche, il plissa ses yeux. Il fit un clin d’œil, redevint sérieux, et continua :

— Ma puissance est surtout faite de connaissances que les Maîtres du Karma eux-mêmes n’auraient pu m’arracher. Le pouvoir de la plupart des dieux, cependant, dépend de leur physiologie particulière, qu’ils perdent en partie quand ils s’incarnent dans un autre corps. L’esprit, qui de manière ou d’autre se souvient du passé, finit par changer n’importe quel corps jusqu’à un certain point, engendrant une nouvelle homéostasie et permettant un retour progressif du pouvoir. Le mien revient très vite et je l’ai à présent retrouvé tout entier. Si même il n’en était pas ainsi mon savoir est pour moi une arme que je peux utiliser, et c’est une grande puissance.

— Quelle qu’en soit la source, fit Ratri buvant son thé à petites gorgées, si ton pouvoir te dit qu’il faut partir, il le faut. Quand ?

Yama ouvrit une blague à tabac et se roula une cigarette tout en parlant. Ses doigts sombres et souples, se dit-elle, rappelaient par leurs mouvements ceux d’un artiste jouant d’un instrument de musique.

— Ne nous attardons pas plus d’une semaine ou dix jours. Il faut que d’ici là nous l’ayons sevré de la campagne.

— Où irons-nous ?

— Dans quelque petit royaume du Sud, peut-être, où nous pourrions aller et venir librement.

Il alluma sa cigarette, aspira la fumée.

— J’ai une meilleure idée. Apprends que sous un nom de mortelle je suis propriétaire du palais de

Kâma, à Khaipour.

— Le Fornicatorium, Madame ?

— C'est le nom que lui donne souvent le vulgaire, fit-elle, courroucée, et ne m'appelle pas ainsi

Madame, cela rappelle trop une ancienne plaisanterie^[2]. C'est un lieu de repos, de plaisir, de sainteté, et la source d'une bonne part de mes revenus. Ce serait une bonne cachette pour Sam. Il guérirait tandis que nous ferions des plans.

— Mais oui ! fit Yama, en se tapant sur la cuisse, qui penserait à chercher le Bouddha dans une maison de prostitution ? Parfait ! Excellente idée ! Allons donc à Khaipour, déesse, au palais de l'Amour !

Elle se leva, frappa du pied sur les dalles.

— Je te défends de parler ainsi de mon établissement !

Il baissa les yeux, eut du mal à s'empêcher de sourire. Il se leva, puis s'inclina.

— Je m'excuse, chère Ratri, mais cette révélation a été si soudaine ! Sur le point d'éclater de rire, il détourna les yeux. Puis redevint calme et digne, et reprit : « Si soudaine que j'ai été déconcerté par l'apparente inconvenance de la chose. À présent, cependant, j'en vois la sagesse. C'est une parfaite couverture, cela t'enrichit, et, plus important encore, te fournit le moyen de recueillir en secret des renseignements auprès des marchands, des guerriers et des prêtres. C'est un élément indispensable de la communauté. Cela te donne un état, et une voix dans les affaires civiles. Être dieu est une des plus anciennes professions du monde. Il est donc tout à fait convenable que nous, les Déchus, nous abritions dans le sein d'une autre vénérable tradition. Je te salue, je te remercie pour ta sagesse et ta prévoyance. Je ne vais pas calomnier les entreprises d'une bienfaitrice qui comme moi, conspire. En fait, j'attends avec impatience notre visite là-bas. »

Elle sourit et s'assit.

— J'accepte tes excuses flatteuses, fils de serpent. De toute façon, il m'est difficile de rester fâchée contre toi. Verse-moi un peu de thé, veux-tu.

Ils s'allongèrent sur les coussins, Ratri but son thé, Yama continua à fumer. Au loin, un orage formait un grand rideau masquant à demi le paysage. Mais le soleil brillait encore au-dessus d'eux. Une brise fraîche entra par le porche.

— As-tu vu l'anneau de fer qu'il porte ? demanda Ratri, prenant un autre bonbon.

— Oui.

— Sais-tu où il l'a trouvé ?

— Non.

— Ni moi. Mais je crois qu'il serait utile de connaître son origine.

— Oui.

— Comment s'y prendre ?

— J'ai demandé à Tak de s'en occuper. Il connaît mieux la forêt que nous. En ce moment-même, il le suit.

— Parfait, dit Ratri.

— J'ai entendu dire que les dieux visitent encore de temps en temps les palais de Kâma à travers le pays. Sous un déguisement, en général, mais parfois dans toute leur puissance. Est-ce vrai ?

— Oui. Il y a à peine un an, Indra est venu à Khaipour.

Le faux Krishna nous a fait une visite il y a trois ans. De tout le groupe des Célestes, Krishna l'Infatigable est celui qui jette la consternation parmi le personnel. Il est resté pendant un mois de désordres, il y a eu pas mal de meubles brisés, et l'on a dû faire appel à plusieurs médecins. Il a presque vidé la cave et le garde-manger. Mais il a joué de la flûte une nuit, et l'entendre suffisait pour pardonner presque tout à l'ancien Krishna. Mais ce n'était pas l'enchantement véritable d'autrefois,

car il n'y a qu'un seul Krishna, brun, velu, les yeux rouges et étincelants. Celui que nous avons vu a dansé sur les tables, a fait de grands dégâts, mais son accompagnement musical était insuffisant.

— Il a payé pour ce carnage autrement qu'avec une chanson ?

— Voyons, Yama, fit Ratri en riant, à quoi bon poser ce genre de question entre nous ? Elle leva les yeux. Sûrya, le soleil, va bientôt être entouré de nuages, et Indra tue le dragon. La pluie sera là dans un instant.

Une vague grise couvrit le monastère. La brise devint plus forte, la danse de l'eau sur les murs commença. Comme un rideau de perles, la pluie ferma l'ouverture du porche.

Yama versa du thé, Ratri prit un autre bonbon.

Tak traversait la forêt. Il allait d'arbre en arbre, de branche en branche, surveillant la piste au-dessous de lui. Sa fourrure était humide, car les feuilles laissaient tomber de petites averses à son passage. Les nuages s'amassaient derrière lui, mais le soleil matinal brillait encore dans le ciel oriental et la forêt était une orgie de couleurs dans sa lumière d'or rouge. Autour de Tak, les oiseaux chantaient dans l'enchevêtrement de branches, de lianes, de feuilles et d'herbe qui s'élevait comme un mur de chaque côté de la piste. Les oiseaux faisaient leur musique, les insectes bourdonnaient, de temps à autre on entendait un grognement, un aboiement. Le vent agitait le feuillage. La piste tourna brusquement, aboutit à une clairière. Tak se laissa tomber au sol et se mit à marcher. Mais de l'autre côté de la clairière, il grimpa de nouveau dans les arbres. Il remarqua que la piste était à présent parallèle aux montagnes, s'inclinant même légèrement dans leur direction. Il y eut un lointain grondement de tonnerre et bientôt se leva de nouveau une brise fraîche. Il se balançait de branche en branche, brisant d'humides toiles d'araignées, effrayant les oiseaux, qui poussaient des cris aigus, s'envolaient, leurs brillants plumages ébouriffés. La piste allait toujours vers les montagnes, faisait un détour vers sa direction première. Parfois, elle croisait d'autres sentiers de terre battue jaune. Tak descendait alors, étudiait les traces. Oui, Sam avait tourné *là* ; s'était arrêté près de *cette* mare pour boire, là où les champignons orange étaient plus hauts qu'un homme, et assez larges pour abriter plusieurs personnes de la pluie ; Sam avait pris *cette* piste-là, s'était arrêté ici pour rattacher une lanière de sa sandale. Là, il s'était appuyé contre un arbre qui, à certains signes, devait abriter une dryade...

Tak suivit son homme qui avait une demi-heure d'avance sur lui. Il lui donnait ainsi le temps d'aller où il voulait, de se livrer à ces activités qui semblaient tant l'enthousiasmer. Un halo de lumière chaude dépassa les montagnes en face de lui. Il y eut un autre grondement de tonnerre. La piste montait vers les collines où la forêt s'éclaircissait, et Tak marcha à quatre pattes dans les hautes herbes. La piste montait toujours, il y eut de plus en plus de rochers affleurant à la surface. Mais Sam était passé par là, et Tak le suivait.

Au-dessus, le Pont des Dieux couleur de pollen disparut quand les nuages se déplacèrent vers l'est. Des éclairs déchirèrent le ciel, suivis rapidement par le tonnerre. Le vent devint plus fort en ces espaces découverts, courbant les hautes herbes. La température parut soudain s'élever brusquement.

Tak sentit les premières gouttes de pluie et se précipita à l'abri d'un haut rocher, semblable à une longue haie étroite, légèrement oblique face à la pluie. Tak se déplaça à sa base quand se déversèrent les eaux. Le monde perdit toute couleur quand disparut le dernier morceau de ciel bleu.

Une mer de lumière turbulente apparut au-dessus des monts et répandit trois fois des fleuves qui descendirent furieusement éclabousser l'aiguille rocheuse qui se détachait sombre dans le vent à quatre cents mètres de là sur la pente.

Quand Tak put mieux voir, il aperçut un phénomène qu'il ne comprit pas. On eût dit que chaque éclair avait abandonné une part de lui-même qui a présent, debout, ondulait dans l'air gris, lançant du feu, malgré l'eau qui tombait sans cesse.

Alors Tak entendit un rire – ou était-ce le grondement attardé du tonnerre ?

Non, c'était un rire énorme, inhumain.

Puis au bout d'un moment vint un hurlement de rage, un éclair, le tonnerre.

Une autre colonne de feu ondulait près de l'aiguille rocheuse.

Tak resta immobile quelques minutes. Et tout recommença. Le hurlement, trois éclairs, le bruit d'un écroulement.

Il y avait à présent sept piliers de feu.

Oserait-il s'approcher, faire le tour de ces choses, aller voir ce qui se passait de l'autre côté de l'aiguille rocheuse ?

Et s'il le faisait, et que Sam, comme il le pensait, fût mêlé à cela ? Comment agir, si l'Éveillé lui-même ne pouvait faire face à la situation ?

Il ne sut répondre, mais avança tout de même lentement, courbé au milieu des hautes herbes humides, faisant un large détour à gauche.

Quand il fut à mi-chemin de l'aiguille, cela se reproduisit, de ces choses maintenant se dressaient, rouge, or et jaune, vacillant, ondulant, comme si leurs bases étaient enracinées dans le sol.

Il resta accroupi, frissonnant, évalua ce qui lui restait de courage, très peu en vérité. Il continua cependant à avancer parallèlement à cet étrange endroit, puis le dépassa.

Il se releva derrière la roche et se retrouva au milieu d'un groupe de grosses pierres. Heureux de l'abri qu'elles lui donnaient, et qui empêchait qu'on pût le voir d'en bas, il avança encore plus lentement, sans détourner les yeux de l'aiguille rocheuse.

Il put voir à présent qu'elle était en partie creuse. Il y avait à sa base une caverne sèche. Deux silhouettes agenouillées. De saints hommes en prière ? Il en douta.

Brusquement le plus effrayant éclair qu'il eût encore vu descendit sur la pierre – et non pas une seule fois, ni pour un instant. On eût dit qu'un monstre à la langue de feu léchait la pierre, tout en grondant, pendant près de quinze secondes.

Quand Tak rouvrit les yeux, il compta vingt tours ardentes.

Un des saints hommes se pencha en avant, fit des gestes. L'autre rit. Tak l'entendit parler.

— Par les Yeux du Serpent, c'est à présent mon tour !

— Ta mise ? demanda le second, et Tak reconnut la voix de Sam à la Grande Âme.

— Quitte ou double, rugit l'autre, et il se pencha en avant, se balança en arrière, fit les mêmes gestes que Sam.

— Nina de Srinagina ! psalmodia-t-il, et il se pencha, se balança, refit les mêmes gestes.

— Le Sept Sacré, murmura Sam.

L'autre hurla.

Tak ferma les yeux, se boucha les oreilles, s'attendant à ce qui allait arriver après ce hurlement.

Il ne se trompait pas.

Quand la conflagration, le tumulte cessèrent, il regarda en bas et vit une scène fantastiquement illuminée. Il ne se donna pas la peine de compter. Il était évident que quarante hautes flammes se dressaient là, lançant leurs étranges lueurs. Leur nombre avait doublé.

Le rituel continua. À la main gauche du Bouddha, l'anneau de fer brillait d'un éclat particulier, vert pâle.

— Quitte ou double ! entendit répéter Tak. Et le Bouddha répondit encore : « Le Sept Sacré. »

Cette fois, pensa-t-il, le flanc de la montagne allait s'ouvrir sous lui. L'éclat n'était qu'une image persistante gravée sur sa rétine à travers ses paupières fermées. Mais il se trompait.

Quand il ouvrit les yeux, ce fut pour voir une véritable armée d'éclairs ondulants. Leur flamboiement lui fit mal à la tête et il s'abrita les yeux pour regarder au-dessous de lui.

— Eh bien, Raltarîki ? demanda Sam. Une étincelante lumière émeraude jouait sur sa main gauche.

— Encore une fois, Siddhartha, quitte ou double.

La pluie fut un peu moins forte pendant un instant, et dans la grande lumière de l'armée dressée sur la colline, Tak vit que l'être nommé Raltarîki avait une tête de buffle et quatre bras.

Il frissonna, couvrit ses yeux et ses oreilles, serra les dents et attendit.

Au bout d'un moment, reprirent les grondements, tout s'illumina de nouveau, et finalement il perdit conscience.

Quand il revint à lui, tout était gris, une pluie douce tombait entre lui et le rocher. À sa base, un seul être était assis. Il ne portait point de cornes, et n'avait que deux bras normaux.

Tak, immobile, attendit.

— Ceci, fit Yama en lui tendant un vaporisateur, repousse les démons. À l'avenir, je te conseille de t'en enduire le corps avant de t'éloigner du monastère. Je pensais cette région débarrassée des Rakashas, sinon je t'en aurais donné plus tôt.

Tak prit le flacon et le posa sur la table devant lui.

Ils se tenaient dans les appartements de Yama, où ils avaient pris un repas léger. Yama s'adossa à sa chaise, un verre du vin de Bouddha dans la main gauche, une carafe à moitié vide dans la droite.

— Alors, Raltarîki est vraiment un démon ? demanda Tak.

— Oui et non. Si par « démon » tu entends une créature maléfique, surnaturelle, douée de grands pouvoirs, de très longue vie et capable de prendre temporairement toutes les formes, la réponse est non. C'est là une définition généralement acceptée, mais ici, elle est fausse en un point.

— Oh ! et lequel ?

— Il n'est pas une créature surnaturelle.

— Mais il est tout le reste ?

— Oui.

— Alors, qu'il soit surnaturel ou non, qu'est-ce que cela change, s'il est maléfique, puissant, presque éternel, et s'il peut changer de forme à volonté ?

— Ah ! mais il y a une grande différence, celle entre l'inconnu et l'inconnaissable, la science et le fantastique. C'est une question d'essence. Les quatre points cardinaux sont la logique, le savoir, la sagesse et l'inconnu. Certains s'inclinent devant ce dernier, d'autres vont vers lui pour le conquérir. S'incliner devant lui est perdre de vue les trois autres points. Je peux me soumettre à l'inconnu, mais jamais à l'inconnaissable. Celui qui l'accepte est un saint ou un idiot. Ni les uns ni les autres ne me plaisent.

— Et ces démons ? fit Tak, haussant les épaules et buvant son vin.

— Ils font partie du connaissable. J'ai fait des expériences sur eux pendant de nombreuses années et je fus l'un des quatre qui descendirent dans le Puits d'Enfer, tu te le rappelles peut-être, après que Taraka eut fui devant Agni à Palamaidsu. N'es-tu point Tak l'Archiviste ?

— Je l'étais.

— As-tu lu les documents sur les premiers contacts avec les Rakashas ?

— J'ai lu les récits des jours où on les lia.

— Alors tu sais que ce sont les autochtones de ce monde et qu'ils étaient ici avant que l'homme arrive de Terrath anéantie.

— Oui.

— Ce sont des créatures d'énergie plutôt que de matière. Selon leurs propres traditions, ils avaient autrefois des corps, vivaient dans des villes. Leur quête de l'immortalité personnelle, toutefois, les conduisit dans une voie différente de celle suivie par l'homme. Ils trouvèrent un moyen de se perpétuer sous la forme de champs d'énergie stables. Ils abandonnèrent leurs corps pour vivre éternellement sous forme de tourbillons de force. Mais ils ne sont point pur intellect. Ils emportèrent avec eux leur *ego* tout entier, et nés de la matière, ils convoitent éternellement la chair. Bien qu'ils puissent en prendre l'apparence pour un temps, ils ne peuvent sans aide revenir en un corps. Pendant

un temps infini ils errèrent sans but sur ce monde. Puis l'arrivée de l'homme les arracha à leur quiétude. Ils prirent la forme de ses cauchemars pour le harceler. Il fallut donc les vaincre et les enchaîner, dans les profondeurs, sous les Ratnagaris. Nous ne pouvions les détruire tous, nous ne pouvions leur permettre d'essayer de s'emparer des machines à incarner et des corps des hommes. Ils furent donc pris au piège, et enfermés dans de grandes bouteilles magnétiques.

— Mais Sam en a libéré beaucoup pour en faire ce qu'il veut.

— Oui. Il a signé avec eux un pacte de cauchemar et il l'a respecté, si bien que certains d'entre eux se promènent sur ce monde. De tous les hommes, ils ne craignent peut-être que Siddharta. Et ils ont un grand vice en commun avec les hommes.

— Qui est ?

— La passion du jeu. Ils jouent pour n'importe quelle mise, et les dettes de jeu sont les seules affaires où ils mettent de l'honneur. Il le faut, sinon les autres joueurs n'auraient point confiance en eux et ils perdraient ce qui est peut-être leur seul plaisir. Leurs pouvoirs étant grands, les princes eux-mêmes jouent avec eux, espérant gagner leurs services. Des royaumes ont été perdus ainsi.

— Si, comme vous le pensez, Sam jouait à un des antiques jeux avec Raltarîki, qu'espérait-il gagner ?

— Sam est un idiot, fit Yama, finissant son vin et remplissant son verre. Ou plutôt non, c'est un joueur, ce qui est un peu différent. Les Rakashas gouvernent des ordres mineurs d'êtres-énergie. Sam, grâce à cet anneau qu'il porte, a maintenant à sa disposition une garde d'esprits élémentaires du feu, qu'il a gagnée à Raltarîki. Ce sont des créatures redoutables, sans intelligence, qui ont chacune la force d'un éclair.

— Mais qu'a joué Sam ?

— Le résultat de tous mes travaux, de tous mes efforts pendant un demi-siècle.

— Son corps ?

— Oui. Un corps humain. Ce que convoite le plus au monde n'importe quel démon.

— Pourquoi Sam a-t-il tenté une telle aventure ?

— Cela a dû être son seul moyen de réveiller son désir de vie, de se lier de nouveau à sa tâche : affronter le danger, en jouant sa propre existence chaque fois que roulaient les dés.

— Pour moi, cela tient de l'inconnaissable.

— De l'inconnu seulement, dit Yama. Sam n'est pas tout à fait un saint, mais il n'est pas un idiot.

Il n'est pas loin d'en être un, décida cependant Yama cette nuit-là, et il vaporisa de l'anti-démon dans tout le monastère.

Le lendemain matin, un petit homme s'approcha du monastère, vint s'asseoir devant l'entrée, plaça un bol à aumône sur le sol à ses pieds. Il était vêtu d'une longue robe usée de grossière étoffe brune. Un bandeau noir couvrait son œil gauche. Le peu de cheveux qui lui restaient étaient noirs et très longs. Son nez pointu, son petit menton, ses oreilles plates attachées haut le faisaient ressembler à un renard. Sa peau était tendue sur les os, basanée. Son œil vert ne semblait jamais ciller.

Il resta assis une vingtaine de minutes avant qu'un des moines de Sam ne le remarque et ne parle de lui à l'un des moines en robe sombre de l'ordre de Ratri. Celui-ci alla trouver un prêtre et l'en informa. Le prêtre, voulant montrer à la déesse les vertus de ses fidèles, envoya chercher le mendiant pour le nourrir, lui donner un vêtement neuf, et lui offrir une cellule pour y dormir aussi longtemps qu'il le désirerait.

Le mendiant accepta la nourriture avec la courtoisie d'un brahmane, mais ne voulut manger que du pain et des fruits. Il accepta aussi la robe sombre de l'ordre de Ratri et jeta son vêtement sale. Puis il inspecta la cellule et la natte neuve préparées pour lui.

— Je vous remercie, digne prêtre, dit-il d'une voix sonore et ample, qui ne convenait point à sa personne. Je vous remercie. Et je prie votre déesse de vous sourire pour votre bonté et votre générosité

en son nom.

Le prêtre sourit lui-même, tout en espérant que Ratri pût passer dans le couloir et être témoin de la bonté, de la générosité répandues en son nom. Elle ne vint point cependant.

Rares étaient ceux de son ordre qui l'eussent vue, même de nuit, quand elle faisait agir son pouvoir et marchait parmi eux. Car seuls les moines en robe safran avaient assisté au réveil de Sam et pouvaient être sûrs de l'identité de la déesse. Elle parcourait en général le monastère quand ses disciples priaient, ou après qu'ils s'étaient retirés pour la nuit. Elle dormait le jour. Quand elle leur apparaissait, elle était toujours enveloppée de ses robes. Ses désirs et ses ordres étaient directement communiqués à Gandhiji, le chef de l'ordre, âgé de quatre-vingt-treize ans en ce cycle, et plus qu'à moitié aveugle.

En conséquence, ses moines et ceux qui portaient la robe safran se demandaient quel pouvait être son aspect, et cherchaient à gagner sa faveur. On disait que sa bénédiction vous assurait d'être réincarné en un brahmane. Seul Gandhiji restait indifférent, car il avait accepté la voie de la vraie mort.

Comme elle ne venait point, le prêtre prolongea la conversation.

— Je suis Balarma, dit-il. Puis-je vous demander votre nom, et peut-être votre destination ?

— Je suis Aram, dit le mendiant. J'ai fait vœu de pauvreté pour dix ans, et de silence pour sept. Les sept ans sont heureusement finis, je puis donc parler à mes bienfaiteurs, les remercier et répondre à leurs questions. Je vais dans les montagnes pour y trouver une grotte où je pourrai méditer et prier. Je puis, peut-être, accepter votre généreuse hospitalité quelques jours avant de continuer mon voyage.

— Nous serions fort honorés si un saint homme jugeait bon de sanctifier notre monastère par sa présence. Vous êtes le bienvenu. Si vous désirez quelque chose qui puisse vous aider sur le chemin que vous avez choisi, et s'il est en notre pouvoir de vous l'accorder, dites-le-nous.

Aram le regarda fixement de son œil vert.

— Le moine qui m'a vu le premier ne portait pas la robe de votre ordre, fit-il en touchant le vêtement. La sienne était d'une autre couleur, si j'en puis croire mon pauvre œil.

— En effet. Des disciples de Bouddha ont trouvé abri chez nous et se reposent un peu de leurs voyages.

— C'est vraiment intéressant, dit Aram, car j'aimerais parler avec eux et en apprendre davantage, peut-être, sur leur Voie.

— Vous aurez amplement l'occasion de le faire si vous décidez de rester un moment parmi nous.

— Je reste, alors. Sont-ils ici pour longtemps ?

— Je ne le sais.

— Quand pourrais-je les voir ?

— Ce soir, pendant une heure, tous les moines se ressembleront et seront libres de parler, sauf ceux qui ont fait vœu de silence.

— J'attendrai ce moment en priant, dit Aram. Et merci.

Chacun s'inclina légèrement et Aram entra dans sa cellule.

Ce soir-là, Aram assista à la réunion des moines, qui pouvaient rester une heure ensemble. Ceux des deux ordres se rencontraient alors et conversaient. Sam n'y assistait point, ni Tak. Et Yama n'y venait jamais en personne.

Aram s'assit à la longue table du réfectoire, en face de plusieurs moines de Bouddha. Il parla un moment avec eux, de doctrine et de pratiques, de castes et de croyance, du temps et des affaires du jour.

— Il semble étrange, dit-il enfin, que ceux de votre ordre se soient brusquement avancés si loin au sud et à l'ouest.

— Nous sommes un ordre errant, répliqua un moine. Nous suivons le vent, nous suivons notre

sentiment.

— Jusqu’au pays de la terre rouge, dans la saison des éclairs ? Quelque révélation va peut-être se produire ici, qui pourrait m’enrichir l’esprit si j’en étais témoin ?

— L’univers entier est une révélation, dit le moine. Tout change et pourtant tout demeure. Le jour suit la nuit, chaque jour est différent, et c’est pourtant un jour. Une grande part du monde n’est qu’illusion, mais les formes de cette illusion sont faites selon un modèle qui est part de la divine réalité.

— Oui, oui, fit Aram. Je suis instruit des voies de l’illusion et de la réalité, mais ce que je voulais savoir, c’était si quelque nouveau maître était apparu dans le voisinage ou si quelque ancien était revenu. Ou s’il y avait eu quelque manifestation divine qu’il serait un bien pour mon âme de connaître.

Tout en parlant, le mendiant balaya de la main un insecte rouge, gros comme l’ongle du pouce, qui s’agitait sur la table devant lui et le fit tomber à terre. Il avançait sa sandale pour l’écraser quand le moine l’arrêta.

— Je vous en prie, mon frère, ne lui faites pas de mal.

— Mais il y en a partout ici, et les Maîtres du Karma ont affirmé qu’on ne pouvait faire revenir un homme ici-bas en un insecte. Tuer un insecte n’a aucun effet du point de vue du Karma.

— Néanmoins, la vie est une, et tout est vie, et dans ce monastère tout le monde pratique la doctrine de l’*ahimsa* et ne supprime aucune vie.

— Pourtant, fit Aram, Patanjali affirme que c’est l’*intention* plutôt que l’acte, qui compte. Donc, si je tuais avec amour plutôt qu’avec méchanceté, ce serait comme si je n’avais pas tué. J’avoue que ce n’est pas le cas, et que je voulais faire une mauvaise action. Donc, si même je n’ai pas tué, j’ai sur moi le fardeau de la culpabilité, à cause de l’intention. Je peux donc l’écraser à présent, je ne m’en porterai pas plus mal, selon le principe de l’*ahimsa*. Mais comme je suis votre hôte, je dois respecter vos pratiques, et ne le ferai point.

Il écarta sa sandale de l’insecte, qui resta immobile, sa petite antenne rougeâtre dressée.

— Cet homme est un savant, à la vérité, dit un moine.

— Merci, fit Aram en souriant, mais ce n’est pas vrai. Je ne suis qu’un humble chercheur de la vérité et j’ai eu parfois l’occasion et le privilège d’écouter les discours des érudits. Ah ! comme j’aimerais encore avoir ce privilège ! S’il y avait quelque grand maître, quelque savant dans le voisinage, je marcherais sur des charbons ardents pour aller m’asseoir à ses pieds, écouter ses paroles, suivre son exemple. Et si...

Il se tut, car tous les yeux s’étaient brusquement tournés vers la porte derrière lui. Il ne bougea pas la tête, mais tendit la main pour écraser un insecte près de son poignet. L’extrémité d’un petit cristal et deux fils minuscules s’échappèrent de la chitine brisée de son dos.

Il se retourna alors, son œil vert observa la rangée de moines assis entre la porte et lui et il vit enfin Yama, vêtu de culottes, de bottes, d’une chemise, d’une ceinture d’étoffe, d’une cape et de gants, le tout de couleur rouge. Sur sa tête était enroulé un turban couleur de sang.

— Et si ? dit Yama. Si quelque sage, disiez-vous, ou quelque avatar de la divinité résidait dans le voisinage, vous aimeriez faire sa connaissance ? C’est bien cela que vous disiez, étranger ?

Le mendiant se leva et s’inclina.

— Je suis Aram, frère de tous ceux qui voyagent et cherchent la lumière.

Yama ne lui rendit pas son salut.

— Pourquoi écrire ton nom à l’envers, dieu de l’Illusion, alors que tes paroles et tes actes te trahissent ?

— Je ne vous comprends point, fit le mendiant, haussant les épaules. Puis il sourit, et ajouta : « Je cherche la Voie et le Bien. »

— J'ai peine à y croire, après avoir été témoin pendant mille ans de ta perfidie.

— Vous parlez de l'éternelle vie des dieux.

— Oui, par malheur. Tu as fait une grave erreur, Mara.

— Et laquelle ?

— Tu crois qu'on te permettra de partir d'ici vivant.

— Je m'y attends, je l'avoue.

— Tu oublies les nombreux accidents qui peuvent arriver à un voyageur solitaire dans ces régions sauvages.

— Je suis un voyageur solitaire depuis bien des années. Les accidents arrivent toujours aux autres.

— Tu crois peut-être que si même ton corps était détruit ici, ton *atman* serait transféré dans un corps quelque part loin d'ici. J'ai cru comprendre que quelqu'un a déchiffré mes notes et que ce tour est à présent possible.

Le visage du mendiant devint sévère.

— Tu ne te rends pas compte des forces qui en ce moment même entourent ce bâtiment, et empêchent un tel transfert.

— Yama, fit le mendiant avançant au milieu de la pièce. Tu es insensé si tu penses pouvoir opposer tes faibles pouvoirs de Déchu à ceux du Rêveur.

— Peut-être, Mara, répliqua Yama, mais j'ai attendu trop longtemps cette occasion pour la retarder davantage. Te rappelles-tu ma promesse à Keenset ? Si tu désires voir continuer ta chaîne d'existences il te faudra passer par cette porte, la seule de la pièce, et je te barre la route. Rien de ce qui est en dehors de cette salle ne peut t'aider à présent.

Mara leva alors les mains et les feux s'allumèrent.

Tout s'embrasa. Des flammes s'échappèrent des murs, des tables, des robes des moines. La fumée ondoya, tourbillonna dans la pièce. Yama restait immobile au centre de la conflagration.

— C'est tout ce que tu peux faire ? demanda-t-il. Tes flammes sont partout mais rien ne brûle.

Mara frappa dans ses mains et les flammes disparurent.

Elles furent remplacées par le mécobra. Il balançait la tête, deux fois haut comme un homme. Il déploya son capuchon argenté, se dressa comme un grand S, prêt à frapper.

Yama ne lui prêta aucune attention, son regard profond sonda l'œil unique de Mara.

Le mécobra s'effaça au moment de frapper. Yama fit un pas en avant. Mara recula d'un pas.

Ils se tinrent ainsi le temps de trois battements de cœur. Puis Yama fit encore deux pas et Mara recula de nouveau. Tous deux avaient le front couvert de perles de sueur.

Le mendiant était à présent plus grand, ses cheveux plus épais. Sa taille s'épaissit, ses épaules s'élargirent. Tous ses mouvements avaient une certaine grâce qu'ils ne possédaient point auparavant. Il recula encore d'un pas.

— Oui, Mara, il y a un dieu de Mort, fit Yama les dents serrées. Déchu ou non, la vraie mort est dans mes yeux. Il faut que tu me regardes. Quand tu toucheras le mur, tu ne pourras plus reculer. Sens-tu la force quitter tes membres ? Sens-tu le froid envahir tes pieds et tes mains ?

Mara montra les dents comme une bête. Son cou était devenu épais comme celui d'un taureau, ses biceps aussi gros qu'une cuisse d'homme. Son torse était puissant, ses jambes comme deux grands arbres dans la forêt.

— Le froid ? demanda-t-il, tendant les bras. Je peux briser un géant de ces mains, Yama. Tu n'es qu'un dieu vil et banni. Ton air sévère peut effrayer et tuer les vieux et les infirmes. Tes yeux peuvent glacer les animaux stupides et les hommes de basse classe. Mais je te domine comme l'étoile le fond de l'océan.

Les mains de Yama gantées de rouge le saisirent à la gorge comme deux cobras.

— Eh bien, tâte de cette force que tu railles, Rêveur. Tu as pris l'apparence du pouvoir, utilise-le,

tu ne l'emporteras point avec des mots.

Ses joues et son front s'empourprèrent quand Yama resserra ses mains autour de sa gorge. Son œil parut sortir de son orbite, sa lumière verte parut balayer la pièce. Et Mara tomba à genoux.

— Assez, Yama ! fit-il, haletant, tu ne veux pas te tuer toi-même ?

Il changea. Ses traits se brouillèrent, comme s'il reposait sous des eaux agitées. Yama voyait son propre visage, ses mains gantées de rouge agrippées à ses poignets.

— Te voilà prêt à tout, Mara, quand la vie te quitte. Mais Yama n'est pas un enfant, pour craindre de briser le miroir que tu es devenu. Essaie encore tes forces, ou meurs comme un homme, la fin sera la même.

Mais une fois encore les traits se déformèrent. Et Yama hésita, perdit de son énergie.

Ses cheveux mordorés coulaient sur ses doigts. Ses yeux pâles l'imploraient. Autour de sa gorge on voyait un collier de crânes d'ivoire plus pâle que sa chair. Son sari était couleur de sang. Les mains de la femme se posèrent sur les siennes, en une caresse.

— Déesse ! s'exclama-t-il.

— Tu ne tuerais point Kâli... ? Durgâ... ? fit-elle, à moitié étouffée.

— Tu t'es encore trompé, Mara, murmura-t-il. Ne sais-tu pas que tout homme tue ce qu'il aime ? Et il serra les mains. On entendit un bruit d'os brisés.

— Sois dix fois damné, dit-il, les yeux clos, il n'y aura pas de nouvelle naissance.

Et il ouvrit les mains.

Un homme de haute taille, de nobles proportions, gisait sur le sol, la tête penchée sur l'épaule droite, les yeux enfin clos.

Yama retourna le cadavre de sa botte.

— Construisez un bûcher et brûlez ce corps, dit-il aux moines, sans les regarder. N'oubliez aucun des rites. Un des êtres les plus nobles du monde est mort aujourd'hui.

Puis il détourna les yeux de l'œuvre de ses mains, et sortit de la pièce.

Ce soir-là, les éclairs parcoururent les cieux, la pluie tomba comme boulets du Ciel.

Ils étaient assis tous les quatre dans la chambre de la haute tour, à l'angle nord-ouest du monastère.

Yama arpentait la pièce, s'arrêtait devant la fenêtre. Les autres, assis, le regardaient, l'écoutaient.

— Ils soupçonnent quelque chose, mais ne savent rien de sûr. Ils ne veulent point ravager le monastère d'un autre dieu, et montrer aux hommes la division dans leurs rangs, à moins d'être certains de ce qui se passe. Ils font une enquête. Nous avons donc encore du temps.

Les autres approuvèrent d'un signe de tête.

— Un brahmane qui avait renoncé au monde pour trouver son âme est passé par ici, a eu un accident, est mort de la vraie mort. On a brûlé son corps, ses cendres ont été jetées sur le fleuve qui mène à la mer. Voilà ce qui est arrivé. Les moines errants de l'Éclairé nous rendaient visite à ce moment-là. Ils sont partis peu après l'événement. Qui sait où ils sont allés ?

Tak se redressa autant qu'il lui était possible.

— Yama, on peut croire à cette histoire une semaine, un mois, peut-être plus longtemps, mais la vérité sera dévoilée au Maître qui jugera le premier des hommes de ce monastère à entrer dans la salle du Karma. Dans ce cas, je crois que certains arriveront assez tôt au jugement. Et alors ?

— Il faut s'arranger pour que ce que j'ai dit se soit réellement passé, fit Yama en roulant soigneusement une cigarette.

— Mais comment est-ce possible ? Quand le cerveau d'un homme est soumis au play-back karmique, tous les événements dont il a été témoin pendant son cycle de vie le plus récent défilent devant son juge et la machine, comme sur un rouleau de parchemin.

— C'est exact. Mais, Tak l'Archiviste, n'as-tu jamais entendu parler d'un palimpseste, un parchemin dont on a effacé l'écriture pour pouvoir l'utiliser de nouveau ?

— Certes, mais l'esprit n'est pas un parchemin.

— Vraiment ? C'est toi qui le premier as fait cette comparaison, pas moi. Qu'est la vérité, après tout ? Ce que tu la fais, dit Yama, allumant sa cigarette. Ces moines ont été témoins d'une étrange et terrible chose. Ils m'ont vu revêtir mon Aspect, user d'un Attribut. Ils ont vu Mara agir de même, ici, dans ce monastère où nous avons fait revivre le principe de l'*ahimsa*. Ils savent qu'un dieu peut se permettre ces choses-là sans effet sur le plan du karma, mais le choc pour eux a été grand et l'impression faite, profonde. Et nous n'avons pas encore brûlé le corps. Quand on allumera le bûcher, il faudra que l'histoire que je vous ai contée soit la vérité en leur esprit.

— Comment ? demanda Ratri.

— Ce soir même, pendant que l'image de ce qu'ils ont vu flamboie encore en leur conscience, et que leurs pensées sont encore troublées, la nouvelle vérité sera forgée et mise en place. Sam, tu t'es reposé assez longtemps, c'est à toi d'accomplir cela. Fais-leur un sermon, éveille en eux ces nobles sentiments, ces hautes qualités de l'esprit qui font que les hommes se soumettent à l'intervention des dieux. Ratri et moi unirons alors nos pouvoirs, et une nouvelle vérité naîtra.

Sam s'agita, baissa les yeux.

— Je ne sais si je puis le faire, il y a si longtemps...

— Qui a été un Bouddha est toujours un Bouddha, Sam. Fourbis quelques-unes de tes vieilles paraboles. Tu as un quart d'heure.

— Donne-moi du tabac et du papier, fit Sam, tendant la main. Il prit le paquet, roula une cigarette, en tira une longue bouffée, toussa. Je suis las de leur mentir, dit-il enfin. Je crois que c'est là la vérité.

— Mentir ? fit Yama. Mais qui te demande de mentir ? Donne-leur des passages du Sermon sur la Montagne, si tu veux, ou de l'*Iliade*. Peu importe ce que tu diras. Remue-les un peu, puis calme-les, c'est tout ce que je te demande.

— Et ensuite ?

— Je ferai ce qu'il faut pour les sauver, et nous en même temps.

— Évidemment, quand tu présentes les choses ainsi. Mais je ne suis plus très en forme pour ce genre de prêche. Bon, je peux bien trouver deux ou trois vérités, ajouter quelques pensées pieuses, mais donne-moi vingt minutes.

— D'accord. Ensuite, nous plions bagages et demain nous partons pour Khaipour.

— Déjà ? demanda Tak.

— Il est presque trop tard, dit Yama.

Les moines étaient assis par terre dans le réfectoire. Les tables avaient été repoussées contre les murs. Les insectes avaient disparu. Dehors, la pluie tombait toujours.

Sam, la Grande Âme, Sam l'Illuminé, entra et s'assit devant eux.

Ratri entra, vêtue en nonne bouddhiste et voilée.

Yama et Ratri allèrent au fond de la pièce où se trouvait aussi Tak.

Sam resta les yeux clos, plusieurs minutes. Puis il se mit à parler doucement.

— J'ai de nombreux noms, mais aucun d'eux n'a d'importance.

Il ouvrit alors les yeux, sans bouger la tête, sans regarder personne en particulier.

— Les noms importent peu. Parler, c'est donner des noms, mais parler n'est pas important. Il se produit une chose qui n'est jamais arrivée auparavant. La voyant, l'homme regarde la réalité. Il ne peut dire aux autres ce qu'il a vu. Les autres voudraient savoir, cependant, et le questionnent : « Comment était cette chose que vous avez vue ? » Il tente alors de le leur dire. Il a peut-être vu par exemple le premier feu en ce monde. Et il leur dit : « C'est rouge comme un pavot, mais en lui dansent d'autres couleurs. Cela n'a pas de forme, et, comme l'eau, s'écoule de toutes parts. C'est chaud comme le soleil en été, davantage même. Cela existe un moment sur une bûche, puis le bois disparaît comme s'il avait été dévoré et il ne reste qu'une chose noire et qui peut être tamisée comme

le sable. Quand le bois a disparu, c'est la fin. » Ceux qui l'écoutent peuvent donc penser que cette réalité est comme un pavot, comme l'eau, le soleil, et comme ce qui mange et rejette. Ils pensent qu'elle ressemble à tout ce dont leur a parlé l'homme qui l'a vue. Mais ils n'ont pas regardé le feu, ils ne peuvent réellement le connaître, ils ne peuvent que savoir qu'il existe. Mais le feu se reproduit dans le monde, bien des fois. Des hommes de plus en plus nombreux le voient. Bientôt, le feu est aussi commun que l'herbe et les nuages, et l'air qu'ils respirent. Ils voient que si cela ressemble à un pavot, ce n'en est pas un ; ce n'est ni l'eau, ni le soleil, ni ce qui mange et rejette, même si cela y ressemble, mais quelque chose de différent de chacune de ces choses en particulier et de toutes prises ensemble. Ils regardent donc cette chose nouvelle, et ils créent un mot nouveau pour la désigner. Ils l'appellent « le feu ».

« S'ils rencontrent quelqu'un qui ne l'a pas encore vu, et qu'ils lui parlent du feu, il ne sait ce que cela veut dire. À leur tour, donc, il leur faut se contenter de lui dire à quoi il ressemble. Ce faisant, ils savent par expérience que ce qu'ils lui disent n'est pas la vérité, mais seulement une part de la vérité. Ils savent que cet homme ne connaîtra jamais la réalité grâce à leurs seuls mots, bien qu'ils aient tous les mots du monde à leur disposition. Il lui faut regarder le feu, le sentir, s'y chauffer les mains, ou rester à jamais ignorant. Donc « feu », « terre », « eau », « air », « je », ne sont que des mots et importent peu. Mais l'homme oublie la réalité et se souvient des mots. Plus il a de mots dans la mémoire, plus ses amis l'estiment intelligent. Il regarde les grandes transformations du monde, mais il ne les voit point comme elles furent vues quand l'homme regarda la réalité pour la première fois. Leurs noms viennent à ses lèvres et il sourit en les goûtant, pensant qu'il connaît les choses en les nommant. Il arrive encore des choses qui ne sont jamais arrivées auparavant. C'est toujours un miracle. La grande fleur brûlante est là, coule sur le tronc du monde, rejette les cendres du monde, elle n'est aucune de ces choses que j'ai nommées, et toutes en même temps, c'est la réalité, l'Être Sans Nom.

« Donc, je vous adjure d'oublier les noms, et les paroles que je prononce dès qu'elle sont prononcées. Contemplez plutôt en vous le Sans Nom, qui s'éveille quand je m'adresse à lui. Il écoute non mes mots, mais la réalité en moi, dont il est part. C'est l'*atman* qui m'entend *moi* plutôt que mes paroles. Tout le reste est irréel. Définir c'est perdre. L'essence de toute chose est l'Être Sans Nom, qui est inconnaissable et plus fort même que Brahma. Les choses passent, mais l'essence demeure. Vous êtes donc assis au centre d'un rêve. »

« L'essence le rêve comme un rêve de forme. Les formes passent, mais l'essence demeure, rêvant de nouveaux rêves. L'homme nomme ces rêves, pense en avoir capturé l'essence et ne sait pas qu'il invoque l'irréel. Ces pierres, ces murs, ces corps assis autour de vous sont pavots, eau et soleil. Tout est rêve de l'Être Sans Nom. Tout cela est feu, si vous le voulez. »

« De temps à autre peut venir un rêveur qui sait qu'il rêve. Il peut saisir quelque chose de l'étoffe du rêve, le soumettre à sa volonté, ou il peut s'éveiller à une plus grande connaissance de soi. S'il choisit le chemin de la connaissance de soi, sa gloire est grande et il sera pour l'éternité comme une étoile. S'il choisit la voie des Tantras, mêlant Samsâra et Nirvâna, comprenant le monde et continuant à y vivre, il est puissant parmi les rêveurs. Il peut utiliser sa puissance pour le bien ou pour le mal. Bien que ces termes aussi soient dépourvus de sens hors des noms donnés dans le Samsâra. »

« Vivre en le Samsâra, cependant, c'est être soumis aux œuvres de ceux qui sont puissants parmi les rêveurs. S'ils mettent cette puissance au service du bien, c'est un âge d'or. S'ils la mettent au service du mal, c'est un âge des ténèbres. Le rêve peut devenir cauchemar. »

« Il est écrit que vivre, c'est souffrir. Il en est ainsi, disent les sages, car l'homme, par ses efforts, doit se délivrer du fardeau du Karma s'il veut arriver à l'illumination. »

« Alors, disent les sages, à quoi bon lutter à l'intérieur d'un rêve contre ce qui est notre lot, le chemin à suivre pour atteindre la délivrance ? À la lumière des valeurs éternelles, disent les sages, la

souffrance n'est rien ; en termes du Samsâra, disent-ils, elle conduit au bien. Comment donc justifier l'homme qui lutte contre les puissances du mal ? »

Il se tut un instant, leva la tête.

— Cette nuit, reprit-il, le dieu de l'Illusion est passé parmi vous – Mara, puissant parmi les rêveurs, mais puissance du mal. Il a rencontré cet autre qui tisse peut-être différemment l'étoffe des rêves. Il a rencontré Dharma, qui peut arracher un rêveur à son rêve. Ils ont lutté. Et Mara n'est plus. Pourquoi ont-ils combattu, le dieu de Mort contre l'illusionniste ?

Vous dites que leurs voies sont impénétrables, étant celles des dieux. Ce n'est pas la bonne réponse.

« La réponse, la justification, est la même pour les hommes et pour les dieux. Le bien ou le mal, disent les sages, ne signifient rien, car ils sont part du Samsâra. Acceptez les paroles de ces sages qui ont instruit notre peuple depuis l'aube de la mémoire des hommes. Mais considérez aussi une chose dont ne parlent point les sages. C'est la « beauté ». Un mot, peut-être, mais regardez derrière ce mot et considérez la Voie du Sans Nom. Et quelle est cette Voie ? C'est la Voie du Rêve. Pourquoi l'Être Sans Nom rêve-t-il ? Ceux qui vivent dans le Samsâra ne le savent point. Il vaut mieux demander ce que rêve le Sans Nom.

« L'Être Sans Nom dont nous sommes tous partie rêve la forme. Et quel est le plus bel attribut que puisse posséder une forme ? La beauté. Le Sans Nom est donc un artiste. Et il n'y a donc point de problème du bien et du mal, mais un problème d'esthétique. Lutter contre les puissants parmi les rêveurs, contre ceux qui mettent leur puissance au service du mal ou de la laideur, n'est point lutter pour ce qui n'a point de sens en termes du Samsâra ou du Nirvâna, comme nous l'ont appris les sages, mais lutter pour la symétrie d'un rêve, en termes du rythme et de l'équilibre qui en feront une chose belle. De cela, les sages ne disent rien – cette vérité est si simple qu'ils ont évidemment négligé d'en parler. L'esthétique de la situation m'oblige donc à attirer là-dessus votre attention. La lutte contre les rêveurs qui rêvent la laideur, qu'ils soient hommes ou dieux, est nécessairement la volonté de l'Être Sans Nom. Cette lutte entraînera également la souffrance, et le fardeau du Karma de chacun en sera ainsi allégé, tout comme il le serait en supportant la laideur. Mais cette souffrance amène à une fin plus élevée, à la lumière des valeurs éternelles dont les sages parlent si souvent. »

« Je vous dis donc que l'esthétique de ce que vous avez vu ce soir était d'un ordre élevé. Vous pourrez peut-être me demander : « Comment savoir ce qui est beau et ce qui est laid, et agir en conséquence ? » C'est une question à laquelle vous devez répondre vous-mêmes. Et pour cela, oubliez d'abord toutes mes paroles, car je n'ai rien dit. Méditez à présent sur l'Être Sans Nom. »

Il leva la main droite, inclina la tête.

Yama et Ratri se levèrent, Tak apparut sur une table.

Ils partirent tous les quatre ensemble, sachant que les machines du Karma avaient été vaincues pour un temps.

Ils marchaient dans le vif éclat du matin, sous le Pont des Dieux. De hautes frondes, encore humides de la pluie nocturne, luisaient le long du sentier. Le sommet des arbres, les pics des montagnes lointaines, ondulaient au-delà des vapeurs montant de la terre. C'était un jour sans nuages. Les faibles brises du matin gardaient encore un peu de la fraîcheur de la nuit. Les bourdonnements, les stridulations, les pépiements de la jungle accompagnaient les moines dans leur marche. Le monastère qu'ils venaient de quitter était encore en partie visible au-dessus des sommets des arbres ; dans l'air des volutes de fumée s'élevaient vers les cieux.

Les serviteurs de Ratri portaient sa litière, au milieu du groupe de moines, de domestiques, et des guerriers de sa garde. Sam et Yama marchaient en tête. Tak les suivait en silence, invisible au milieu des feuilles et des branches.

— Le bûcher brûle encore, dit Yama.

— Oui.

— Ils brûlent le voyageur mort d'une crise cardiaque alors qu'il se reposait parmi nous.

— C'est exact.

— Pour un sermon improvisé, c'était plutôt séduisant.

— Merci.

— Crois-tu vraiment à ce que tu prêches ?

— Je suis fort crédule quant à mes propres paroles, dit Sam en riant. Je crois tout ce que je dis, tout en sachant que je suis un menteur.

— La baguette de la Trimûrti s'abat toujours sur les dos des hommes, fit Yama, avec mépris. Nirriti s'agite dans son noir repaire, il harcèle les bateaux sur les routes maritimes, dans le Sud. As-tu l'intention de passer une autre vie à te complaire dans la métaphysique, pour trouver de nouvelles justifications à la lutte contre nos ennemis ? D'après ton discours de la nuit dernière, on dirait que tu t'intéresses de nouveau au *pourquoi* plutôt qu'au *comment*.

— Non. Je voulais essayer une autre manière sur mon public. Il est difficile de pousser à la rébellion ceux pour qui tout est bien. Il n'y a pas de place pour le mal dans leurs esprits, même s'ils en souffrent constamment. L'esclave sur le chevalet, sachant qu'il renaîtra – marchand prospère, peut-être – s'il accepte de bon gré la souffrance, n'a pas le même point de vue qu'un homme qui n'a qu'une vie à vivre. Il peut tout supporter, car il sait qu'aussi grande que soit sa douleur présente, son plaisir futur sera plus grand encore. Si un tel homme ne croit pas dans le bien et le mal, on peut faire de la beauté et de la laideur des choses tout aussi utiles pour lui. Seuls les noms ont changé.

— C'est donc là la nouvelle ligne officielle du parti ?

— Oui.

Yama passa la main dans une fente invisible de sa robe, en sortit un poignard qu'il leva en guise de salut.

— À la beauté, dit-il, à bas la laideur.

Une onde de silence recouvrit la jungle. Tous les bruits de la vie parurent s'éteindre. Yama leva une main, remit le poignard dans son fourreau caché.

— Halte ! cria-t-il.

— Quittez le sentier, allez dans les broussailles !

Les moines vêtus de safran disparurent, on porta la litière de Ratri au milieu des arbres. Elle vint à côté de Yama.

— Que se passe-t-il ?

— Écoute !

On le vit alors, descendant des cieux dans un bruit d'explosion. Il passa comme un éclair au-dessus des pics et du monastère, dispersant la fumée. Des grondements annonçaient son arrivée, l'air tremblait tandis qu'il coupait le ciel et la lumière dans son vol.

C'était une grande croix en tau, une longue queue de feu dans son sillage.

— Le destructeur chasse, fit Yama.

— Le char de la foudre, cria l'un des mercenaires, faisant un signe de la main.

— Çiva passe, dit un moine, effrayé, ouvrant grand les yeux. Le Destructeur.

— Si j'avais su alors ce que valait cet appareil dit Yama, j'aurais pu m'arranger pour le rendre moins durable. De temps à autre, je regrette d'avoir un tel génie.

Il passa sous le Pont des Dieux. Tourna au-dessus de la jungle, partit vers le sud. Son rugissement diminua peu à peu. Puis le silence revint.

Un oiseau pépia, un autre lui répondit, tous les bruits de la vie se réveillèrent et les voyageurs sortirent sur la piste.

— Il reviendra, fit Yama, et il ne se trompait pas.

Deux fois encore ce jour-là, ils durent quitter la piste comme le char de la foudre passait dans les cieux. La deuxième fois, il tourna au-dessus du monastère, observant peut-être les rites funéraires. Puis il s'éleva au-dessus des montagnes et disparut.

Ce soir-là, ils campèrent sous les étoiles, La deuxième nuit aussi.

Le troisième jour, ils arrivèrent sur les rives de la Deeva, au petit port de Koonā. Ils trouvèrent là les moyens de transport nécessaires et repartirent le soir même vers le sud en bateau jusqu'à l'endroit où la Deeva se jette dans le majestueux Védra. Ils se dirigèrent enfin vers les quais de Khaipour, leur destination.

Tandis qu'ils glissaient, portés par le fleuve, Sam en écoutait les bruits, debout sur le pont sombre, les mains sur la lisse. Il regardait de l'autre côté de l'eau le ciel étincelant s'élever et s'abaisser, les étoiles s'incliner. Ce fut alors que la nuit lui parla par la voix de Ratri, proche de lui.

— Tu es déjà venu ici, Tathagata.

— Bien des fois.

— La Deeva est belle sous les étoiles, quand elle ondule et se replie autour du bateau.

— Certes.

— Nous allons à présent à Khaipour, au palais de Kâma. Que feras-tu quand nous serons arrivés ?

— Je vais passer quelque temps dans la méditation, déesse.

— Et sur quoi méditeras-tu ?

— Sur mes vies passées, sur les erreurs qu'elles ont toutes contenues. Il faut que j'examine à nouveau ma tactique, et celle de l'ennemi.

— Yama pense que le Nuage d'Or t'a changé.

— Peut-être.

— Il croit qu'il t'a rendu plus doux et plus faible. Tu t'es toujours fait passer pour un mystique, mais il croit qu'à présent, tu l'es devenu et que cela causera ta perte.

Sam hocha la tête, se tourna vers elle, mais ne la vit point. Était-elle là, invisible, ou était-elle partie ? Il parla doucement, d'une voix monotone.

— J'arracherai ces étoiles au ciel et les jetterai à la face des dieux, si c'est nécessaire. Je blasphémerai dans chaque temple du pays. Je prendrai les vies au filet comme le pêcheur, s'il le faut. Je remonterai dans la Cité Céleste, si même chaque marche est de flamme ou une épée nue, si même le chemin est gardé par des tigres. Un jour les dieux regarderont du haut du Ciel et me verront sur l'escalier, leur apportant le don qu'ils craignent le plus au monde. Ce jour-là commencera le nouveau Yuga. Mais d'abord, il me faut méditer.

Il se retourna pour regarder de nouveau les eaux.

Une étoile filante se fit un chemin brûlant à travers le ciel. Le bateau avançait toujours. La nuit soupirait autour de lui.

Sam regardait droit devant lui. Se rappelant le passé.

2

Un jour le petit raja d'une petite principauté vint avec sa suite à Mahārtha, ville que l'on appelle Porte-du-Sud et Capitale-de-l'Aube, pour y acheter un nouveau corps. À cette époque, un homme parti de rien pouvait encore connaître un brillant destin, les dieux étaient moins formalistes et solennels, les démons toujours dans les chaînes, et la Cité Céleste s'ouvrait encore parfois aux hommes. Voici comment le prince réussit à se jouer du receveur de prières devant le temple, et comment il s'attira la défaveur du Ciel pour sa présomption.

Rares sont les êtres qui renaissent parmi les hommes ;
plus nombreux sont ceux qui renaissent ailleurs.

Anguttara-nikaya (I, 35)

Le prince, monté sur sa jument blanche, entra dans la capitale de l'aube au milieu de l'après-midi. Il prit la grande avenue de Sûrya, ses cent serviteurs groupés derrière lui, son conseiller Strake à sa gauche, son cimenterre à la ceinture, et une partie de sa fortune dans des sacs sur les chevaux de bât.

La chaleur s'écrasait sur les turbans des hommes, les entourait, remontait de la route.

Un char avançait lentement dans la direction opposée, et son conducteur cligna des yeux pour mieux voir la bannière portée par le plus important des vassaux. Une courtisane se tenait devant la porte de son pavillon, regardant la circulation. Une bande de chiens bâtards suivaient les chevaux en aboyant.

Le prince était grand, avec des moustaches couleur de fumée. Ses mains, sombres comme le café, étaient sillonnées de veines gonflées. Cependant, il se tenait droit, et ses yeux semblaient ceux d'un oiseau antique, clairs, magnétiques.

La foule se rassembla pour voir passer le groupe. Seuls montaient des chevaux ceux qui étaient assez riches pour se le permettre, et ils étaient rares. La monture habituelle était le slépard, créature vicieuse couverte d'écailles, au cou de serpent, avec de nombreuses dents, un lignage douteux, une vie brève. Pour quelque raison inconnue, les chevaux étaient récemment devenus stériles.

Le prince avançait dans la capitale de l'aube, et les passants le regardaient.

Ils tournèrent dans l'avenue du Soleil, prirent une rue plus étroite. Ils passèrent devant les boutiques basses, les grands magasins des gros marchands, les banques, les temples, les auberges, les lupanars. Ils arrivèrent aux limites du quartier des affaires et se trouvèrent devant l'hôtel princier de Hawkana, l'Hôte parfait. Ils s'arrêtèrent à la porte, car Hawkana en personne était devant les murs, vêtu simplement, corpulent comme il se devait, souriant, attendant de conduire personnellement la jument blanche à l'intérieur.

— Soyez le bienvenu, prince Siddharta, entrez, fit-il à voix haute, afin que tout le voisinage pût connaître l'identité de son client. Soyez le bienvenu ici où chantent les rossignols, parmi les jardins parfumés et les salles de marbre de cet humble établissement. Bienvenue aussi à vos cavaliers, qui ont fait avec vous un long voyage et attendent sans aucun doute tout comme vous de subtils rafraîchissements, le confort d'un endroit bien tenu. Tout ici sera à votre goût, je le crois, comme en

toutes les occasions du passé, où vous vous êtes trouvés dans ces salles en compagnie d'autres clients princiers, d'autres nobles visiteurs, trop nombreux pour qu'on les énumère, comme...

— Bonjour, Hawkana, cria le prince, car il faisait chaud. Et les discours de l'aubergiste avaient tendance, comme les fleuves, à couler éternellement. Entrons vivement. Dans vos murs, entre autres vertus et plaisirs trop nombreux pour être énumérés, il fait frais.

Hawkana fit rapidement un signe de tête, prit la jument par la bride et lui fit franchir la porte pour entrer dans la grande cour. Là, il tint l'étrier du prince tandis qu'il descendait, puis confia les chevaux aux valets d'écurie et envoya un petit garçon nettoyer la rue là où ils avaient attendu.

Une fois dans l'hôtel, les hommes furent baignés, debout dans une salle de bains de marbre, ou des serviteurs versèrent de l'eau sur leurs épaules. Puis ils se frottèrent d'huiles et de parfums, selon la coutume de la caste des guerriers, mirent des vêtements propres et allèrent dans la salle à manger.

Le repas dura tout l'après-midi, les guerriers ne purent compter le nombre des services. Le prince était assis au haut bout de la longue table basse. À sa droite, trois danseuses dessinaient des figures compliquées en faisant claquer des cymbales, leurs visages prenant les expressions convenant à chaque moment de la danse, et quatre musiciens voilés jouaient la musique traditionnelle de l'heure. La table était couverte d'une somptueuse tapisserie bleu, brun, jaune, rouge et vert, représentant des scènes de chasse et de batailles. Des hommes montant des chevaux et des slézards, armés d'arcs et de flèches, affrontaient la charge de pandas à plumes, d'oiseaux de feu et de plantes mouvantes aux cosses de pierres précieuses. Des singes verts grimaçaient au sommet des arbres. L'oiseau Garuda tenait en ses serres un démon des airs, l'attaquant du bec et des ailes. Des profondeurs de la mer sortaient en rampant une armée de poissons à cornes, serrant des aiguilles de corail rose entre leurs ailerons, face à une rangée d'hommes casqués et portant tuniques, qui, avec des lances et des torches voulaient les empêcher d'atteindre la terre.

Le prince mangea peu, du bout des lèvres, en écoutant la musique. Il riait de temps à autre aux plaisanteries de ses hommes. Il dégusta un sorbet, et ses bagues cliquetèrent contre la coupe de verre. Hawkana apparut près de lui.

— Tout va bien, seigneur ?

— Oui, mon bon Hawkana, tout va bien.

— Vous ne mangez pas autant que vos hommes. La nourriture vous déplaît ?

— Elle est excellente et admirablement préparée, maître Hawkana, mais je n'ai guère d'appétit ces temps-ci.

— Ah ! fit Hawkana d'un air entendu, j'ai ce qu'il vous faut. Seul un homme comme vous peut l'apprécier. Elle a reposé longtemps sur l'étagère spéciale de ma cave. Krishna avait, je ne sais comment, empêché que les années ne la gâtent. Il me l'a donnée il y a longtemps parce que ma maison ne lui avait pas déplu. Je vais la chercher.

Il s'inclina et sortit.

Quand il revint, il portait une bouteille. Le prince en reconnut la forme avant même de voir l'étiquette à son flanc.

— Du bourgogne !

— Mais oui. Amené de Terrath disparue, il y a bien longtemps.

Il en respira le bouquet, sourit, en versa un peu dans un verre en forme de poire qu'il posa devant son hôte.

Le prince leva le verre, respira aussi le bouquet du vieux vin, en but une petite gorgée et ferma les yeux.

Le silence se fit dans la pièce, par respect pour son plaisir.

Il reposa le verre, Hawkana versa encore le jus de la grappe de *pinot noir* ^[3] que l'on ne pouvait

cultiver dans le sol de ce monde.

Le prince ne toucha pas le verre. Il se tourna vers Hawkana.

— Quel est le plus vieux musicien de la maison ?

— Mankara, fit son hôte en montrant un homme à cheveux blancs qui se reposait dans un coin, près de la desserte.

— Non pas vieux par le corps, mais par les années, dit le prince.

— Oh ! alors c'est Dele, si l'on peut le qualifier de musicien. Il dit qu'il l'a été.

— Dele ?

— Celui qui s'occupe des écuries.

— Ah ! je vois. Envoyez-le chercher.

Hawkana frappa dans ses mains, ordonna au serviteur qui apparut d'aller aux écuries, de rendre présentable le palefrenier et de le faire venir rapidement.

— Inutile de le rendre présentable, amenez-le ici, c'est tout.

Le prince s'adossa à son fauteuil et attendit, les yeux clos.

Quand le palefrenier fut devant lui, il demanda :

— Quelle musique joues-tu, Dele ?

— Celle qui ne plaît plus aux brahmanes, fit le jeune homme.

— Sur quel instrument ?

— Le piano.

— Peux-tu jouer d'un de ces instruments ? fit le prince en montrant ceux posés sur la petite plate-forme près du mur.

— Je pourrais sans doute jouer de la flûte, si nécessaire, fit le jeune homme en les observant.

— Connais-tu quelques valse ?

— Oui.

— Peux-tu jouer *le Beau Danube Bleu*.

Le jeune homme perdit son air maussade, eut une expression gênée. Il jeta un vif coup d'œil à Hawkana, qui hocha la tête.

— Siddharta est un prince parmi les hommes, il est l'un des Premiers, déclara-t-il.

— Le *Danube Bleu* sur une flûte ?

— S'il te plaît.

— Je peux essayer, fit le jeune homme en haussant les épaules. Mais il y a si longtemps... soyez indulgent.

Il alla vers la plate-forme, murmura quelque chose au propriétaire de la flûte qu'il choisit. L'homme hocha la tête. Le jeune homme la porta à ses lèvres, souffla quelques notes pour l'essayer, puis se tourna vers le prince. Il commença le frémissant mouvement de la valse. Le prince but son vin tandis qu'il jouait.

Quand il s'arrêta pour reprendre son souffle, le prince lui fit signe de continuer. Il joua tous les airs interdits, et les musiciens professionnels eurent sur leur visage une expression de mépris professionnel. Mais sous la table, bien des pieds battaient la mesure, suivant la lente musique.

Le prince finit son vin. Le soir tombait sur la ville de Mahartha. Il lança au jeune homme une bourse pleine de pièces de monnaie et ne voulut pas voir ses larmes quand il sortit de la pièce. Il se leva, s'étira, étouffa un bâillement de la main.

— Je me retire dans mes appartements, dit-il à ses hommes. En mon absence, ne perdez pas au jeu vos héritages.

Ils rirent, lui souhaitèrent bonne nuit, demandèrent des alcools et des biscuits salés. Il entendit le bruit des dés agités dans leur cornet quand il sortit.

Le prince s'était retiré tôt pour pouvoir se lever avant l'aurore. Il demanda à son serviteur de rester

devant sa porte toute la journée du lendemain et d'empêcher quiconque d'entrer, en disant qu'il était souffrant.

Il sortit de l'hôtel, avant même que les premières fleurs ne se fussent ouvertes aux premiers insectes du matin. Seul un vieux perroquet vert le vit s'en aller. Non point vêtu de soie semée de perles, mais en haillons, comme il en avait coutume en ces occasions. Non point précédé par les conques et les tambours, mais marchant en silence dans les rues obscures de la cité. Rues encore désertes, à part un médecin, une prostituée, rentrant d'un rendez-vous tardif. Un chien errant le suivit à travers le quartier commerçant, quand il se dirigea vers le port.

Il s'assit sur une caisse au pied d'un appontement. L'aurore vint balayer l'obscurité du monde. Il regarda les navires bouger avec la marée, voiles carguées, couverts d'un lacs de câbles, la proue sculptée en forme de monstre ou de damoiselle. Chacune de ses visites à Mahartha le ramenait un moment sur le port.

Le parasol rose du matin s'ouvrit au-dessus de la chevelure emmêlée des nuages, une brise fraîche se leva sur les docks. Des charognards lancèrent des cris rauques en volant près des tours aux fenêtres rondes, puis descendirent vers les eaux de la baie.

Il regarda un navire partir vers le large, les voiles comme de hautes tentes s'élevant sur les mâts et se gonflant dans l'air salin. Sur d'autres bateaux à l'ancre, on commençait à voir du mouvement. L'équipage s'apprêtait à charger ou à décharger des cargaisons d'encens, de corail, d'huile, de tissus, de métaux, de bétail, de bois et d'épices. Il sentit les odeurs et les parfums de ces commerces, écouta les jurons des marins, qu'il admirait également, les premiers parce qu'ils annonçaient la richesse, les autres parce qu'ils tiraient leur source de ses deux autres sujets d'intérêt, la théologie et l'anatomie.

Au bout d'un certain temps, il parla avec un capitaine au long cours qui avait surveillé le déchargement de sacs de grain, et se reposait à présent à l'ombre des caisses.

— Bonjour. Que l'orage et les naufrages vous soient épargnés au cours de vos voyages. Que les dieux vous accordent d'entrer sain et sauf au port et d'y bien vendre votre cargaison.

L'autre hocha la tête, s'assit sur une caisse et emplit une petite pipe d'argile.

— Merci, l'ancien. Je prie les dieux des temples de mon choix, mais j'accepte les bénédictions de tous. Elles sont toujours utiles, surtout pour un marin.

— Votre voyage fut difficile ?

— Moins qu'il n'eût pu l'être, dit le capitaine. Le Canon de Nirriti, cette montagne marine où le feu couve, lance à nouveau ses boulets vers le ciel.

— Ah ! vous venez du Sud-ouest !

— Oui. D'Ispar-sur-mer, au Chatisthan. Les vents sont favorables en cette saison, mais ils transportent les cendres du Canon bien plus loin qu'on ne le croirait. Cette neige noire est tombée sur nous pendant six jours, et les odeurs du monde souterrain nous ont poursuivis, souillant la nourriture et l'eau, brûlant la gorge et nous faisant pleurer. Nous avons offert des actions de grâces quand nous les avons laissées derrière nous. Voyez comme la coque est sale. Et vous auriez dû voir les voiles – noires comme la chevelure de Ratri !

Le prince se pencha en avant pour mieux examiner le navire.

— Mais les eaux n'étaient pas particulièrement agitées ?

— Nous avons rencontré un yacht de croisière près de l'île du Sel, et il nous a appris que nous avions manqué de six jours la pire éruption du Canon. Il avait brûlé les nuages, et provoqué d'immenses vagues. Deux navires avaient sombré, et peut-être un troisième. Aussi, comme je le disais, fit le marin en s'adossant aux caisses tout en bourrant sa pipe, en mer, on a toujours besoin de bénédictions.

— Je cherche un marin, fit le prince, un capitaine. Il s'appelle Jan Olvegg, ou peut-être le connaît-on aujourd'hui sous le nom d'Olvagga. L'auriez-vous rencontré ?

— Je l'ai connu, mais il y a longtemps qu'il n'a pas navigué.

— Oh ! Qu'est-il devenu ?

Le marin tourna la tête pour mieux observer le prince.

— Qui êtes-vous, pour poser ces questions ? dit-il enfin.

— Je m'appelle Sam. Jan est un très vieil ami.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Il y a bien des années, en un autre lieu, je l'ai connu quand il commandait un navire qui ne voguait point sur ces océans.

Le capitaine se pencha brusquement, ramassa un morceau de bois et le lança au chien qui avait fait le tour d'un pilotis de l'autre côté de la jetée. Il aboya et courut s'abriter dans un entrepôt. C'était le chien qui avait suivi le prince depuis l'hôtel d'Hawkana.

— Prenez garde aux chiens de l'enfer, dit le capitaine. Il y a trois sortes de chiens ; en ce port, chassez-les tous loin de vous. Puis après avoir encore examiné le prince, il ajouta en agitant sa pipe : « Vos mains portaient des bagues il y a peu de temps, on en voit encore la trace. »

— Rien n'échappe à vos yeux, marin, fit Sam, regardant ses mains en souriant. Autant avouer l'évidence, je portais des bagues il y a peu.

— Ainsi, comme les chiens, vous n'êtes point ce que vous paraissez être, et vous demandez des nouvelles d'Olvagga, en utilisant son nom le plus ancien. Vous vous appelez Sam, dites-vous ? Seriez-vous un des Premiers, par hasard ?

Sam ne répondit pas immédiatement, il observa l'autre comme s'il attendait qu'il en dît plus long. Le capitaine le comprit peut-être et reprit :

— Je sais qu'Olvagga était des Premiers, bien qu'il n'en parlât jamais. Si vous êtes vous-mêmes un des Premiers, ou l'un des Maîtres, vous ne l'ignorez pas. Je ne le trahis donc point en parlant. Mais j'aimerais cependant savoir si je parle à un ami ou à un ennemi.

— Jan n'était pas homme à se faire des ennemis, fit Sam, soucieux. Vous parlez comme s'il en avait à présent parmi ceux que vous appelez les Maîtres.

— Vous n'êtes pas un Maître, fit le marin après l'avoir encore dévisagé, et vous venez de loin.

— C'est exact. Mais comment devinez-vous tout cela ?

— D'abord, vous êtes vieux. Un Maître pourrait lui aussi avoir un vieux corps, mais jamais n'en garde un, pas plus qu'il ne reste très longtemps un chien. Sa peur de mourir subitement de la vraie mort, comme les vieux, serait trop grande. Il ne resterait donc pas vieux assez longtemps pour que des traces de bagues s'impriment profondément dans la chair de ses doigts. Les riches ne sont jamais dépouillés de leur corps. Si renaître leur est refusé, ils vivent toute leur longue vie. Les Maîtres craindraient que leurs partisans ne se rebellent, s'ils mouraient autrement que de mort naturelle. On ne peut donc obtenir de cette manière un corps comme le vôtre. Un corps venant des réservoirs n'aurait pas non plus des doigts marqués d'empreintes de bagues. Donc, conclut le capitaine, je vois en vous un homme important, mais pas un Maître. Si vous avez connu Olvagga autrefois, vous êtes comme lui, un des Premiers. À en juger par les renseignements que vous demandez, vous venez de loin. Si vous étiez de Mahartha, vous sauriez ce que sont les Maîtres, et pourquoi Olvagga ne peut plus naviguer.

— Vous semblez connaître Mahartha mieux que moi, et pourtant vous venez d'arriver, marin.

— Je viens d'un pays lointain, comme vous, reconnut le capitaine avec un sourire, mais en douze mois j'ai visité vingt-quatre ports. J'ai appris bien des nouvelles, des bavardages et des contes de tous les pays. J'ai entendu parler d'intrigues de palais, et des affaires du temple. J'ai appris les secrets murmurés la nuit aux filles à la peau dorée sous l'arc de canne à sucre de Kama. J'ai appris les campagnes des Kshatriyas, les transactions des grands marchands de grain, d'épices, de bijoux et de soie. Je bois avec les bardes, les astrologues, les comédiens et les serviteurs, les cochers et les tailleurs. Il m'arrive parfois d'entrer dans un port qui sert de havre aux flibustiers et j'apprends le sort

de ceux qu'ils détiennent pour les rançonner. Ne trouvez donc pas étrange que venant de loin, j'en sache davantage sur Mahārtha que vous qui habitez peut-être à une semaine d'ici. De temps à autre, j'apprends même ce que font les dieux.

— Pouvez-vous alors me parler des Maîtres et me dire pourquoi on les considère comme des ennemis ?

— Je peux vous en dire quelque chose, car vous ne devriez point vous aventurer dans la ville sans savoir ce qui se passe. Les marchands de corps sont à présent les Maîtres du Karma. Leurs noms sont tenus secrets, comme ceux des dieux, pour qu'ils semblent aussi impersonnels que la Grande Roue, qu'ils prétendent représenter. Ils ne sont plus de simples marchands de corps, ils sont alliés aux temples. Lesquels ont aussi changé. Car vos parents, les Premiers, qui sont à présent des dieux, communiquent avec eux depuis le Ciel. Si vous appartenez en vérité aux Premiers, Sam, votre chemin vous mènera à la déification ou à la mort, quand vous affronterez ces nouveaux Maîtres du Karma.

— Comment ?

— Il vous faudra trouver ces détails ailleurs. Je ne sais comment ces choses se font. Demandez Jannaveg, le voilier de la rue des Tisserands.

— C'est sous ce nom qu'on connaît Jan à présent ?

— Oui. Et méfiez-vous des chiens, et de tout ce qui vit et peut cacher en soi une intelligence.

— Comment vous appelez-vous, capitaine ?

— En ce port, je n'ai pas de nom, sinon un faux. Et je ne vois pas de raison de vous mentir. Bien le bonjour, Sam.

— Au revoir, capitaine et merci.

Sam se leva, laissa le port derrière lui et se dirigea vers le quartier commerçant et les rues des métiers.

Le soleil, disque rouge dans le ciel, montait vers le Pont des Dieux. Le prince marchait dans la ville réveillée, se frayant un chemin entre les échoppes et les éventaires où les artisans exposaient les produits de leurs mains habiles. Des colporteurs passaient à côté de lui, avec leurs onguents, leurs poudres, leurs parfums et leurs huiles. Des fleuristes tendaient des bouquets et des guirlandes aux passants ; et les marchands de vin restaient sans parler à côté de leurs outres, attendant que les clients vinssent à eux comme toujours. La matinée sentait les mets épicés, le musc, la chair, les excréments, les huiles et l'encens mêlés, odeurs qui se répandaient comme un invisible nuage.

Vêtu lui-même en mendiant, il put sans attirer l'attention, s'arrêter pour parler au bossu qui tendait son bol à aumône.

— Salut, frère. Je fais des courses loin de chez moi. Peux-tu m'indiquer la rue des Tisserands ?

Le bossu fit un signe de tête et agita sa sébile.

Sam sortit une pièce de monnaie de la bourse cachée sous ses guenilles, la posa dans le bol. Elle disparut promptement.

— Par là, fit l'homme en tournant la tête. La troisième rue à gauche. Deux rues plus loin, vous vous trouverez place de la Fontaine devant le temple de Varuna. La rue des Tisserands donne dans cette place, elle est indiquée par le Signe de l'Alène.

Sam fit un signe de tête, tapota la bosse du mendiant et continua son chemin.

Quand il arriva place de la Fontaine, le prince s'arrêta. Plusieurs douzaines de gens faisaient la queue devant le temple de Varuna, la plus sévère et la plus auguste de toutes les divinités. Ils ne s'apprêtaient point à entrer dans le temple, mais semblaient attendre leur tour de se livrer à quelque occupation mystérieuse. Le prince entendit sonner des pièces de monnaie et s'approcha.

Les gens défilaient devant une étincelante machine de métal.

Un homme inséra une pièce de monnaie dans la gueule d'un tigre d'acier. La machine se mit à ronronner. Il poussa des boutons en forme d'animaux et de démons. Les Nâgas, les deux serpents

sacrés qui se tordaient sur l'écran transparent de la machine, s'illuminèrent.

Le prince se rapprocha encore.

L'homme abaissa sur le côté de la machine un levier en forme de queue de poisson.

Une sainte lumière bleue éclaira l'intérieur de la machine ; les serpents lancèrent des lueurs rouges, une douce musique se fit entendre, un moulin à prières apparut et se mit à tourner à une allure folle.

L'homme semblait aux anges. Au bout de quelques minutes, la machine se ferma. Il inséra une autre pièce. Les derniers de la file se mirent à grommeler : c'était sa septième pièce, il faisait chaud, d'autres attendaient pour prier, une offrande aussi importante devait être donnée au prêtre dans le temple. Quelqu'un dit que le petit homme avait évidemment bien des fautes à racheter. On fit quelques conjectures sur la nature de ses péchés, le tout accompagné de grands rires.

Voyant que plusieurs mendiants attendaient leur tour dans la file, le prince alla se placer derrière eux.

Tout en avançant, le prince remarqua que certains poussaient les boutons de la machine, d'autres se contentaient d'insérer une petite plaque ronde en métal dans la gueule d'un tigre. Quand la machine s'arrêtait, la plaque tombait dans une coupe où son propriétaire la reprenait. Il décida de se hasarder à poser une question à l'homme devant lui.

— Pourquoi ont-ils des jetons à eux ?

— Parce qu'ils se sont fait inscrire sur la liste.

— Dans le temple ?

— Oui.

— Et les autres n'ont qu'à pousser les boutons ?

— Oui, en épelant leurs nom, métier, et adresse.

— Et si l'on est un étranger, comme moi ?

— Vous ajoutez le nom de votre ville.

— Et si l'on est illettré comme moi ?

— Il vaudrait mieux prier à la manière ancienne, et donner votre offrande directement au prêtre. Ou alors vous faire inscrire sur la liste pour avoir un jeton.

— Je vois, merci, vous avez raison, il faut que j'y réfléchisse.

Il quitta la file et fit le tour de la fontaine, jusqu'à l'endroit où le Signe de l'Alène était suspendu à un pilier. Il entra dans la rue des Tisserands.

Il demanda trois fois où habitait Janagga le voilier. La troisième, ce fut à une femme trapue, aux gros bras, avec une petite moustache, qui tressait un tapis, assise à la turque dans son échoppe, sous la basse avancée du toit de ce qui avait pu être une écurie, à en juger par l'odeur.

Elle lui donna quelques indications en grommelant, après l'avoir examiné des pieds à la tête avec des yeux de velours brun étrangement beaux. Il monta une ruelle en zigzag, descendit un escalier qui longeait le mur d'un immeuble de cinq étages et se terminait devant une porte ouvrant sur un couloir en sous-sol, humide et sombre. Il frappa à la troisième porte à gauche ; elle s'ouvrit au bout d'un moment.

— Oui ? fit l'homme en le dévisageant.

— Puis-je entrer ? Il s'agit d'une affaire assez urgente.

L'homme hésita un moment, puis hocha la tête brusquement et s'effaça pour le laisser passer.

Le prince entra. Une grande toile à voile était étalée sur le sol, devant le tabouret sur lequel s'assit l'homme. D'un geste il montra au prince le seul autre siège de la pièce.

Il était de petite taille, avec de larges épaules ; ses cheveux étaient blancs, les pupilles de ses yeux avaient déjà ce voile terne indiquant le début de la cataracte. Ses mains étaient brunes et calleuses, ses jointures noueuses.

— Oui ? répéta-t-il.

— Jan Olvegg, dit l'autre.

Le vieil homme ouvrit grand les yeux, puis les ferma à demi. Ses mains jouèrent avec une paire de ciseaux.

— *It's a long way to Tipperary*^[4], dit le prince.

L'homme le regarda fixement, puis sourit.

— *If your heart's not there*, dit-il, replaçant les ciseaux sur l'établi. Il y a combien de temps de tout cela, Sam ?

— J'ai perdu la notion du temps.

— Moi aussi. Mais il doit bien y avoir quarante à quarante-cinq ans que je ne t'ai vu. Pas mal de changements, depuis, j'imagine. Je ne sais par quoi commencer...

— Dis-moi d'abord pourquoi on t'appelle « Janagga » ?

— Et pourquoi pas ? Ça fait sérieux, c'est un nom d'ouvrier. Et toi ? Toujours occupé à jouer les princes ?

— Je suis toujours le même, et on m'appelle toujours Siddharta quand on vient me voir.

— L'Enchanteur. Celui qui lia les démons, fit l'autre en riant. Parfait. Comme tes vêtements ne sont point dignes de ta fortune, j'imagine que tu es venu reconnaître les lieux, comme à l'habitude.

— Et j'ai vu bien des choses que je ne comprends pas.

— Ah ! fit Jan avec un soupir. Oui, par où commencer ? Je vais te parler de moi... j'ai accumulé trop de mauvais karma pour qu'on permette un transfert.

— Quoi ?

— Mauvais karma, c'est bien ce que j'ai dit. La vieille religion est non seulement *la seule*, c'est devenu la religion révélée, soutenue par la loi, et on le démontre de la manière la plus effrayante. Mais il vaut mieux n'y pas trop penser. Il y a environ une douzaine d'années, le Conseil a autorisé l'utilisation des psycho-sondes sur ceux qui se présentaient pour changer de corps. C'était juste après la rupture entre les accélérationnistes et les déicrates. Quand la Sainte Coalition s'est débarrassée des techniciens. La solution la plus simple fut de survivre aux difficultés. Les gens du temple se sont alors entendus avec les marchands de corps, les clients ont été sondés, et on a refusé la renaissance aux accélérationnistes. Ou alors, il leur fallait changer d'opinion. C'était aussi simple que ça. Pas de corps neufs pour les opposants. Il ne reste plus beaucoup d'accélérationnistes à présent. Mais ce ne fut qu'un commencement. Le parti des dieux a rapidement compris que là se trouvait le chemin du pouvoir. Le sondage du cerveau est devenu automatique avant tout transfert. Les marchands de corps sont devenus les Maîtres du Karma, partie de la structure du temple. Ils lisent votre vie passée, évaluent le karma, et déterminent votre vie à venir. C'est le parfait moyen de maintenir le système des castes et d'assurer le pouvoir des déicrates. À ce propos, la plupart de nos vieilles connaissances sont là-dedans jusqu'à leurs auréoles.

— Seigneur !

— Mets ça au pluriel, rectifia Jan. Ils ont toujours été considérés comme des dieux, avec leurs Aspects et leurs Attributs mais à présent ils ont rendu ça diablement officiel. Et quiconque se trouve être des Premiers fait mieux de décider s'il préfère une rapide déification, ou le bûcher quand il pénètre dans la salle du Karma, de nos jours. Quand as-tu rendez-vous ?

— Demain après-midi. Pourquoi es-tu toujours là, si tu n'as ni auréole ni poignée d'éclairs à la main ?

— Parce que j'ai un ou deux amis. Lesquels m'ont conseillé de continuer à vivre discrètement, plutôt que d'affronter le sondage. J'ai suivi ces sages conseils, et je suis donc toujours là à réparer les voiles et à faire du tapage dans les bistrots du coin de temps en temps. Sinon, fit-il levant une main

calleuse et faisant claquer ses doigts, sinon, c'est la vraie mort, ou un corps cancéreux, ou l'intéressante existence d'un buffle châtré, ou...

— D'un chien ?

— Exactement.

Jan troubla le silence qui suivit en versant de l'alcool dans deux verres.

— Merci.

— À ta santé. C'est du fort.

— Dans un estomac vide... enfin ! C'est toi qui le fais ?

— Oui. J'ai un alambic dans la pièce à côté.

— Félicitations. Si j'avais quelque mauvais karma, le voilà dissous.

— La définition d'un mauvais karma est tout ce qui déplaît à nos amis les dieux.

— Qu'est-ce qui te fait penser que tu es mal vu ?

— Je voulais commencer à distribuer des machines à nos descendants par ici. Le Conseil m'a passé un savon. J'ai abjuré, espérant qu'ils oublieraient. Mais l'accélérationisme est tellement démodé qu'il ne reparaitra pas de mon vivant.

Quel dommage ! J'aimerais bien voguer de nouveau vers d'autres horizons.

— La sonde est assez sensible pour détecter quelque chose d'aussi intangible qu'un penchant pour l'accélérationisme ?

— La sonde est assez sensible pour dire ce que tu as mangé au petit déjeuner il y a onze ans, où tu t'es coupé en te rasant ce matin, tout en fredonnant l'hymne national d'Andorre.

— On en était encore aux essais quand nous avons quitté notre... planète. Les deux que nous avons emportées avec nous n'étaient que d'élémentaires traductrices des ondes cérébrales. Quand les a-t-on vraiment perfectionnées ?

— Eh bien, cher cousin de la campagne, te rappelles-tu un petit morveux de naissance douteuse, un type de la troisième génération, nommé Yama ? Ce gamin qui gonflait toujours les générateurs jusqu'au jour où l'un d'eux a explosé, le brûlant si grièvement qu'il a obtenu son deuxième corps – un corps de plus de cinquante ans – quand il n'avait que seize ans ? Le gosse qui avait une passion pour les armes ? Le type qui anesthésiait un spécimen de tout ce qui bougeait pour le disséquer, et prenait tant de plaisir à ces études qu'on l'avait surnommé dieu de Mort ?

— Oui, je me le rappelle. Il vit toujours ?

— Si tu peux appeler ça vivre. Il est vraiment le dieu de la Mort. Ce n'est plus un surnom. Il en a le titre. C'est lui qui a perfectionné la sonde il y a environ quarante ans. Mais les déicrates ont gardé la chose secrète jusqu'à tout récemment. J'ai entendu dire qu'il a imaginé quelques autres petits bijoux du même genre pour servir la volonté des dieux... comme un cobra mécanique qui peut enregistrer des encéphalogrammes à deux kilomètres, quand il se dresse sur sa queue, et déploie son capuchon. Il peut retrouver un homme au milieu de la foule, quel que soit le corps qu'il porte. On ne connaît point d'antidote contre son venin. Il suffit de quatre secondes... il y a aussi la baguette magique d'où jaillit le feu : elle a labouré la surface des trois lunes quand Agni, debout sur la grève, l'a agitée. Et si j'ai bien compris, il est en train de construire une espèce de char de Juggernaut à réaction, si tu vois ce que je veux dire, pour Çiva. Enfin, des choses de ce genre.

— Eh bien !

— Vas-tu te faire sonder ?

— Je crains bien que non. Dis-moi, j'ai vu ce matin une machine à prières automatique. Il y en a beaucoup ?

— Oui. Elles ont fait leur apparition il y a environ deux ans. Notre jeune Léonard les a inventées après un petit verre de soma, une nuit. Comme cette idée du karma a bien pris à présent, ces machines, ça vaut mieux que des percepteurs. Quand le brave citoyen se présente à la clinique du dieu de l'église

qu'il a choisie, à la veille de son soixantième anniversaire, on compare, dit-on, son compte de prières et son compte de péchés, pour décider de la caste où il se retrouvera, aussi bien que de l'âge, du sexe, et de la santé du corps qu'il recevra.

— Je ne serai pas accepté si on me sonde, même si je m'achète un fameux compte de prières. Ils m'auront pour mes péchés.

— Quel genre de péchés ?

— Des péchés que je n'ai pas encore commis, mais qui sont gravés en mon esprit, puisque j'ai envie de les commettre.

— Tu veux combattre les dieux ?

— Oui.

— Comment ?

— Je ne le sais pas encore. Je vais cependant commencer par entrer en contact avec eux. Qui est leur chef ?

— Je ne pourrais te donner un nom. C'est la Trimûrti qui règne, autrement dit Brahma, Vichnou et Çiva. Je ne sais lequel est le plus important à un moment donné. On dit que c'est Brahma.

— Qui sont-ils en réalité ?

— Je ne sais pas. Ils ont tous des corps différents de ceux qu'ils avaient il y a une génération. Ils utilisent tous des noms de dieux.

— Je reviendrai te voir, dit Sam, ou je t'enverrai chercher.

— Je l'espère bien. Encore un verre ?

— Non, merci. Je pars pour être de nouveau Siddharta, je vais aller déjeuner à l'hôtel de Hawkana et annoncer mon intention de visiter le temple. Si nos amis sont à présent des dieux, ils doivent communiquer avec leurs prêtres. Siddharta va aller prier.

— Alors ne parle pas de moi. Je ne sais si je survivrais à une visitation divine.

— Ils ne sont pas omnipotents, fit Sam avec un sourire.

— Je l'espère de tout mon cœur, mais je crains qu'ils ne le soient bientôt.

— À de nouveaux voyages, et bonne route, Jan.

— *Skaal !*

Le prince Siddharta s'arrêta dans la rue des Forgerons en allant au temple de Brahma. Une demi-heure plus tard, il sortit d'une boutique, accompagné de Strake et de trois hommes de sa suite. Souriant comme s'il avait eu une vision de l'avenir, il passa par le centre de Mahartha, arriva enfin devant le haut et vaste temple du Créateur.

Sans prêter attention aux regards de ceux qui se tenaient devant les machines à prier, il monta le large escalier aux marches basses et rencontra à l'entrée du temple le grand prêtre auquel il avait un peu plus tôt annoncé sa visite.

Siddharta et ses hommes entrèrent dans le temple, se débarrassèrent de leurs armes, s'inclinèrent en direction de la salle centrale avant de s'adresser au prêtre.

Strake et les autres se tinrent à une distance respectueuse quand le prince posa une lourde bourse dans les mains du prêtre et lui dit à voix basse :

— Je voudrais parler à Dieu.

Le prêtre le dévisagea tout en répondant :

— Le temple est ouvert à tous, Seigneur, pour qu'on puisse communier avec le Ciel aussi longtemps qu'on le désire.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Je pensais à quelque chose d'un peu plus personnel qu'un sacrifice ou une longue litanie.

— Je ne vous comprends pas.

— Mais vous comprenez bien le poids de cette bourse ? Elle est pleine de monnaie d'argent. J'en

porte une autre pleine d'or – payable à la livraison. Je veux utiliser votre téléphone.

— Télé... ?

— Votre système de communication. Si vous étiez un des Premiers, comme moi, vous auriez compris.

— Mais je ne sais pas si...

— Je vous assure que cela ne nuira en rien à vos fonctions de gardien du temple. On ne vous en voudra pas. Je connais toutes ces affaires-là et ma discrétion a toujours été proverbiale parmi les Premiers. Appelez la Base principale et renseignez-vous, si cela peut vous rassurer. J'attendrai ici, dans la première salle. Dites-leur que Sam voudrait parler à la Trimûrti. Ils accepteront la communication.

— Mais je ne sais...

Sam sortit la deuxième bourse, la soupesa dans sa paume. Le prêtre la vit, se lécha les lèvres.

— Attendez ici, ordonna-t-il, et tournant les talons, sortit de la pièce.

Ili, la cinquième note de la harpe, tinta dans le jardin du Lotus Pourpre.

Brahma flânait au bord de la piscine chauffée, où il se baignait avec son harem. Ses yeux semblaient clos, tandis qu'appuyé sur les coudes, il laissait tremper ses pieds dans l'eau.

Mais sous ses longs cils, il observait la douzaine de filles qui s'ébattaient dans l'onde, espérant en voir une ou deux jeter un coup d'œil admiratif sur son long corps sombre et musclé. Noir sur brun, ses moustaches luisaient, ébouriffées par l'humidité. Ses cheveux formaient une aile sombre sur son dos. Il eut un sourire éclatant dans la lumière filtrée du soleil.

Mais aucune d'elles ne parut y prêter attention, il cessa de sourire. Elles étaient tout à leur partie de water-polo.

Ili, la sonnette de communication, tinta une fois encore, tandis qu'une brise artificielle apportait à ses narines un parfum de jasmin. Il soupira. Il désirait tant leur adoration. Pour son physique puissant, ses traits bien modelés. Il voulait qu'elles l'adorassent comme un homme et non comme un dieu.

Mais bien que son corps, un corps tout spécial et amélioré, lui permît des exploits qu'aucun mortel ne pouvait égaler, il se sentait toujours mal à l'aise en face d'un vétéran comme Çiva. Lequel, bien qu'il préférât un corps normal, séduisait infiniment plus les femmes. Tout se passait presque comme si le sexe transcendait la biologie ; et, autant qu'il essayât de faire disparaître ses souvenirs et de détruire cette part de son esprit, Brahma était né femme et, en quelque manière, était encore femme. Comme il haïssait ce sexe, il avait maintes fois choisi de s'incarner en un homme éminemment viril, et continuait cependant à sentir son imperfection, comme si la marque de son sexe véritable restait imprimée sur son front. Cela lui donnait envie de taper du pied et de faire des grimaces.

Il se leva et se dirigea d'un pas majestueux vers son pavillon, passant à côté d'arbres rabougris dont les branches tordues avaient une certaine beauté grotesque, de treillis où s'entrelaçaient des volubilis, d'étangs couverts de nénuphars bleus, de rangs de perles se balançant à des anneaux d'or blanc, de lampes en forme de jeunes filles, de trépieds où brûlait un encens à l'odeur âcre et de la statue à huit bras d'une déesse bleue qui jouait de sa *veena* quand on prononçait les paroles voulues.

Brahma entra dans le pavillon. Se dirigea vers un écran de cristal autour duquel se tordait un Nâga, la queue entre les dents. Il déclencha le mécanisme pour répondre à l'appel. Quelques perturbations, une chute de neige sur l'écran, puis il se trouva face à face avec le grand prêtre de son temple de Mahartha. Le prêtre s'agenouilla et toucha trois fois le sol de son front orné du signe de sa caste.

— Des quatre ordres de dieux et des dix-huit phalanges du paradis, Brahma est le plus puissant. Créateur de tout, Seigneur du Ciel et de tout ce qui est au-dessous. Un lotus s'élance de votre nombril, vos mains barattent les océans, en trois enjambées vous faites le tour de l'univers. Le tonnerre de votre gloire frappe de terreur le cœur de vos ennemis. Dans votre main droite est la roue de la loi. Vous entravez les catastrophes avec un serpent pour corde. Salut ! Daignez accepter les prières de

votre prêtre. Bénissez-moi et écoutez-moi, Brahma !

— Relève-toi... prêtre, fit Brahma, qui avait oublié son nom. Quelle affaire importante t'a poussé à m'appeler ?

Le prêtre se releva, jeta un rapide coup d'œil à Brahma, dont le corps ruisselait d'eau et détourna les yeux.

— Seigneur, je ne voulais pas vous appeler pendant que vous étiez au bain, mais il y a ici un de vos adorateurs qui voudrait vous parler pour une affaire que je juge de la plus haute importance.

— Un de mes adorateurs ! Dis-lui que Brahma entend tout, et envoie-le me prier à la manière ordinaire, dans le temple.

La main de Brahma se tendit vers l'interrupteur, puis recula.

— Comment se fait-il qu'il connaisse la ligne du temple au Ciel ? Et la communication directe entre les saints et les dieux ?

— Il dit qu'il est un des Premiers et que je dois transmettre ce message : Sam voudrait parler à la Trimûrti.

— Sam ? Mais ce ne peut pas être... ce *Sam-là* !

— Il est connu ici sous le nom de Siddharta, celui qui lia les démons.

— Attends mon bon plaisir en chantant les hymnes appropriés des Védas.

— Je vous ai entendu, Seigneur, fit le prêtre, et il se mit à chanter.

Brahma alla dans une autre partie du pavillon et se tint un moment devant sa garde-robe, se demandant quel costume il pourrait bien mettre.

Le prince s'entendit appeler et cessa de contempler l'intérieur du temple. Il se tourna vers le prêtre dont il avait oublié le nom. Celui-ci lui fit signe de le suivre dans un couloir. Le couloir menait dans un entrepôt. Le prêtre tâtonna pour trouver un loquet caché, puis tira à lui une rangée d'étagères qui s'ouvrirent comme une porte.

Le prince franchit cette porte. Il se retrouva dans un sanctuaire somptueusement décoré. Un écran lumineux était suspendu au-dessus de l'autel-console de commande, entouré d'un Nâga de bronze tenant sa queue entre ses dents.

Le prêtre s'inclina trois fois.

— Salut, maître de l'univers, le plus puissant parmi les quatre ordres de dieux et les dix-huit phalanges du paradis.

De votre nombril sort le lotus, votre main baratte les océans, en trois enjambées...

— Je reconnais la vérité de ce que tu dis, répliqua Brahma. Tu es entendu, tu es béni. Tu peux nous laisser à présent.

— Je peux...

— Oui. Sam t'a sans aucun doute payé pour avoir une ligne privée, non ?

— Seigneur...

— Assez. Pars.

Le prêtre s'inclina vivement et sortit, en refermant derrière lui le mur des étagères.

Brahma observa Sam. Lequel portait des culottes de cheval sombres, un *khameez* bleu ciel, le turban bleu-vert de Terrath ; le fourreau vide de son épée pendait à une ceinture faite d'une chaîne de fer.

Sam observa l'autre à son tour. Brahma se détachait sur un fond sombre. Il portait une cape de plumes sur une légère cotte de mailles. La cape était retenue à la gorge par une agrafe d'opale de feu. Il avait une couronne pourpre, constellée d'améthystes lumineuses, dans sa main droite un sceptre sur lequel étaient montées les neuf pierres précieuses propices. Ses yeux étaient deux taches sombres dans son visage sombre. Autour de lui flottaient les doux sons d'une *veena*.

— Sam ?

Sam acquiesça d'un hochement de tête.

— J'essaie de deviner ton identité véritable, Brahma, mais j'avoue que je n'y arrive pas.

— C'est heureux, quand on doit être un dieu qui fut, est et sera éternellement.

— Quels beaux vêtements tu portes ! Tout à fait charmant.

— Merci. Il m'est difficile de croire que tu existes encore, En vérifiant, j'ai vu que tu n'as pas demandé de corps neuf depuis un demi-siècle. C'est prendre de grands risques.

— La vie est pleine de risques, d'incertitudes, tout est affaire de chance, fit Sam en haussant les épaules.

— C'est vrai. Je t'en prie, assieds-toi, mets-toi à l'aise.

Sam tira un fauteuil. Une fois assis, il leva de nouveau les yeux. Brahma était à présent sur un haut trône de marbre rouge sculpté ; un parasol de même couleur se déployait au-dessus de lui.

— Ça n'a pas l'air bien confortable.

— Il y a des coussins de caoutchouc mousse, fit le dieu en souriant. Tu peux fumer, si tu veux.

— Merci, fit Sam et il tira sa pipe de l'escarcelle attachée à sa ceinture.

— Qu'es-tu devenu depuis le temps où tu as quitté les hauteurs du Ciel ?

— J'ai cultivé mon jardin.

— Nous aurions pu t'utiliser ici dans nos serres hydroponiques. C'est même peut-être encore possible. Parle-moi un peu de ton séjour parmi les hommes.

— La chasse au tigre, les incidents de frontière avec les royaumes du voisinage, la botanique, entretenir le moral du harem, la vie, quoi. À présent, mes forces diminuent, et je voudrais une nouvelle jeunesse. Mais pour l'obtenir, j'ai cru comprendre que je devais me faire examiner le cerveau. C'est vrai ?

— En un sens, oui.

— Et dans quel but, puis-je le demander ?

— Pour que le mal échoue et que le bien l'emporte.

— Et si je suis mauvais, que va-t-il m'arriver ?

— On te fera expier tes mauvaises actions dans une forme inférieure.

— As-tu sous la main les pourcentages de ceux qui échouent et de ceux qui réussissent à l'examen ?

— Ne crois pas que j'aie perdu mon omniscience, fit Brahma en plaçant son sceptre devant sa bouche pour dissimuler un bâillement, si j'avoue avoir oublié ces chiffres pour le moment.

— Tu as besoin d'un jardinier dans la Cité Céleste ? fit Sam avec un petit rire.

— Oui. Veux-tu poser ta candidature ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non ?

— En effet. Autrefois il n'y avait pas tous ces tripotages de l'esprit d'un homme. Si l'un des Premiers voulait changer son vieux corps, il payait le prix du nouveau et on le servait.

— Nous ne sommes plus aux jours anciens.

— On penserait presque que vous cherchez à détruire tous les Premiers qui ne se rangent pas derrière vous.

— Il y a de la place pour bien des gens dans un panthéon. Il y a une niche pour toi, si tu la demandes.

— Sinon ?

— Demande un corps à la Salle du Karma.

— Et si je choisis la divinité ?

— On ne sondera pas ton cerveau. On dira aux Maîtres de te servir bien et promptement. Une machine volante te sera envoyée pour t'emmener au Ciel.

— Cela demande réflexion. J’aime beaucoup *ce monde*, bien qu’il soit plongé dans l’âge des ténèbres. Mais cet amour ne m’aidera pas à jouir des choses que je désire, s’il est décrété que je doive mourir de la vraie mort, ou prendre la forme d’un singe et errer dans la jungle. D’autre part, je n’aime pas tellement la perfection artificielle telle qu’elle existait au Ciel la dernière fois où j’y suis allé. Attends un moment, pendant que je médite.

— Ton indécision est une impertinence, en face d’une telle offre.

— Je sais. Je penserais sans doute de même si j’étais à ta place. Mais si j’étais Dieu, je crois bien que dans ma miséricorde je donnerais un moment de silence à un homme qui doit prendre une décision capitale en ce qui regarde sa vie.

— Sam, tu es impossible avec tes marchandages ! Qui d’autre me ferait attendre quand son immortalité est en jeu ? Tu ne crois tout de même pas pouvoir discuter avec moi ?

— Eh bien, je descends d’une lignée de marchands de slézards, et il est une chose que je désire beaucoup.

— Quoi ?

— Qu’on réponde à quelques questions qui me tourmentent depuis un certain temps.

— Lesquelles ?

— Comme tu le sais, j’ai cessé d’assister aux réunions du vieux Conseil il y a plus d’un siècle, car elles étaient devenues des séances interminables, uniquement faites pour ajourner les décisions, et servir de prétexte à la grande fête des Premiers. Je n’ai rien contre les fêtes. À la vérité, je n’y suis allé pendant un siècle et demi que pour boire de nouveau du bon alcool de la Terre. Mais je pensais que nous devions faire quelque chose pour les passagers, tout autant que pour les nombreux rejetons de nos nombreux corps, plutôt que de les laisser errer dans un monde dangereux et retourner à la sauvagerie. Je pensais que nous, les membres de l’équipage, devions les aider, les faire profiter de la technologie que nous avions sauvegardée, plutôt que de nous bâtir un imprenable paradis et de traiter le monde comme une chasse gardée et une maison de prostitution. Je me suis donc demandé longtemps pourquoi ne le faisait-on pas. Ce serait une manière aussi honnête qu’équitable de diriger le monde.

— J’en déduis que tu es un accélérationniste ?

— Non, je cherche simplement à m’informer. Je suis curieux de connaître les raisons de cet état de choses, c’est tout.

— Eh bien, je vais te répondre, dit Brahma. C’est parce que les hommes ne sont pas prêts pour ce mode de vie. Si nous avions agi immédiatement, la chose eût pu être faite. Mais au début, cela nous fut indifférent. Et quand la question se posa, nous ne nous sommes pas tous trouvés du même avis. Trop de temps s’était écoulé depuis notre arrivée. Ils n’étaient pas prêts et ne le seront pas avant quelques siècles. Si à présent, ils se trouvaient brusquement dotés d’une technologie avancée, les guerres qui s’ensuivraient auraient pour résultat de détruire ce qu’ils ont déjà fait. Car ils ont déjà beaucoup fait. Ils ont commencé à construire une civilisation ressemblant à celle de leurs ancêtres. Mais ce sont encore des enfants, et comme des enfants, ils joueraient avec nos cadeaux et s’y brûleraient les doigts. Ils *sont* nos enfants, engendrés par nos Premiers corps depuis longtemps morts, et par le deuxième, le troisième et tous les autres que nous avons eus. Nous avons donc envers eux des responsabilités de parents. Nous ne pouvons et ne devons leur permettre d’arriver de manière accélérée à une révolution industrielle et de détruire ainsi la première société stable de cette planète. Nos fonctions parentales consistent à les guider, par l’intermédiaire des temples. Les dieux et les déesses sont fondamentalement des images du père et de la mère. Qu’y a-t-il de plus vrai et de plus juste que d’assumer ces rôles et de les jouer parfaitement ?

— Pourquoi alors détruisez-vous votre propre technologie débutante ? La presse à imprimer a été redécouverte trois fois, à ma connaissance, et chaque fois détruite.

— Ce fut fait pour la même raison. Ils n'étaient pas prêts à s'en servir. Et elle n'a pas été vraiment découverte, ce fut plutôt un souvenir. Une machinerie légendaire que quelqu'un a décidé de reproduire. Si une chose doit être inventée, il faut qu'elle résulte de facteurs déjà présents dans la culture, et non d'un souvenir tiré du passé, comme un lapin du chapeau du prestidigitateur.

— Tu fais des distinctions diablement subtiles, Brahma. Je déduis de tout cela que tes valets se promènent à travers le monde, et détruisent tout signe de progrès qu'ils rencontrent ?

— Ce n'est pas vrai, dit le dieu. Tu parles comme si nous désirions porter perpétuellement le fardeau de la divinité, comme si nous cherchions à maintenir un âge des ténèbres afin de connaître à jamais cette ingrate et fastidieuse condition de divinité forcée !

— En un mot, oui. Et cette machine à prier devant ce temple ? Culturellement, c'est au même niveau qu'un char ?

— C'est différent. En tant que manifestation divine, les citoyens la craignent et la respectent et pour des raisons religieuses, on ne se pose pas de questions à son sujet. Ce n'est tout de même pas la même chose que si on leur donnait la poudre à canon.

— Et si quelque athée de l'endroit en enlève une et la démonte ? Et s'il se trouve être un nouvel Edison ? Qu'est-ce qui arrivera alors ?

— Elles ont des serrures de sûreté. Et si quelqu'un essaie de les ouvrir, à part les prêtres, elles explosent et font sauter le curieux.

— J'ai vu aussi que vous n'avez pu empêcher la redécouverte de l'alambic, malgré vos efforts. Vous avez donc décrété une taxe sur l'alcool, payable aux temples.

— L'humanité a toujours cherché l'évasion dans l'alcool, dit Brahma. Il a presque toujours eu sa place dans ses cérémonies religieuses. On se sent moins coupable de cette façon. Il est vrai que nous avons essayé de l'interdire au début, mais nous avons rapidement vu que c'était impossible. Alors, en échange de la taxe, leur alcool est béni dans les temples. Ça diminue la culpabilité, les récriminations, le mal de crâne – tout cela est psychosomatique, tu sais – et la taxe n'est pas tellement élevée.

— Bizarre, cependant, que tant de gens préfèrent leurs concoctions profanes.

— Tu es venu prier et tu tombes dans le sarcasme, Sam. Je t'ai offert de répondre à tes questions, pas de faire un débat sur la politique des déicrates. As-tu pris une décision quant à mon offre ?

— Oui, Madeleine, et t'a-t-on jamais dit que tu es belle quand tu es en colère ?

Brahma bondit sur son trône.

— *Comment as-tu pu ! Comment as-tu deviné !* hurla le dieu.

— Je viens de le découvrir à l'instant. Une intuition, basée sur quelques particularités, des gestes, des façons de parler dont je me souvenais. Tu es finalement arrivée à faire ce que tu avais toujours désiré ? Je parie que tu as un joli harem ! Que ressent-on, Madame, quand on est un beau mâle après avoir été femme ? Je parie que bien des dames t'envieraient si elles savaient. Félicitations.

Brahma se redressa de toute sa hauteur et regarda Sam, furieux. Le trône flamboyait derrière lui, la *veena* continuait sa musique monotone, indifférente. Il leva son sceptre.

— Prépare-toi à être maudit par Brahma...

— Mais pourquoi ? Parce que j'ai deviné ton secret ? Si je dois devenir dieu, quelle importance ? D'autres doivent le savoir. Es-tu fâchée parce que mon seul moyen de connaître ton identité véritable était de te taquiner un peu ? Je pensais être d'autant mieux apprécié de toi que je montrerais ainsi ma valeur en déployant tout mon esprit. Si je t'ai offensée, je m'en excuse.

— Ce n'est point parce que tu as deviné qui j'étais, ni même à cause de la façon dont tu l'as deviné, mais parce que tu t'es moqué de moi, que je te maudis.

— Moi, me moquer de toi ? Je ne comprends pas. Je n'ai point voulu te manquer de respect. J'ai toujours été en bons termes avec toi autrefois. Pense aux jours anciens, tu verras que c'est vrai. Pourquoi compromettre ma situation en me moquant de toi à présent ?

— Parce que tu as dit trop rapidement ce que tu pensais, sans réfléchir.

— Non, Seigneur. Je n'ai fait que plaisanter avec toi, comme deux hommes peuvent le faire en discutant de ces sujets. Je suis désolé que tu l'aies pris en mauvaise part. Je suis sûr que tu as un harem que je pourrais t'envier, et que j'essaierai certainement d'y pénétrer en cachette une de ces nuits. Si tu veux me maudire pour avoir surpris ton secret, vas-y.

Sam tira sur sa pipe, sourit, s'entoura d'un nuage de fumée.

Au bout d'un moment, Brahma sourit aussi.

— J'ai l'humeur vive, c'est vrai, et je suis peut-être trop susceptible quant à mon passé. J'ai souvent plaisanté ainsi avec d'autres hommes. Tu es pardonné. Je retire ma malédiction. Et je suppose que tu as l'intention d'accepter mon offre ?

— Oui.

— Parfait. J'ai toujours eu pour toi une affection fraternelle. Va chercher mon prêtre, à présent, dis-lui de venir pour que je puisse lui donner mes instructions quant à ton incarnation. Je te reverrai bientôt.

— Certainement, Seigneur.

Sam inclina la tête, leva sa pipe en signe d'adieu. Puis il poussa la rangée d'étagères, alla chercher le prêtre. Bien des pensées lui traversèrent l'esprit, mais cette fois, restèrent inexprimées.

Ce soir-là, le prince tint conseil avec les membres de sa suite qui étaient allés rendre visite à leurs parents ou amis de Mahartha, ou qui s'étaient promenés dans la ville, écoutant nouvelles et ragots. Il apprit d'eux qu'il y avait dix Maîtres du Karma à Mahartha et qu'ils logeaient dans un palais sur les pentes des collines au sud-est de la ville. Ils visitaient régulièrement les cliniques, ou salles de lecture des Temples, où les citoyens se présentaient pour être jugés quand ils demandaient un nouveau corps. La Salle du Karma était une lourde bâtisse noire à l'intérieur de leur palais personnel. C'était là que venait le citoyen après le jugement pour le transfert dans un corps neuf. Strake et deux de ses conseillers partirent pendant qu'il faisait encore jour pour faire un relevé des fortifications du palais. Deux des courtisans du prince furent envoyés à l'autre bout de la ville inviter à un dîner suivi de divertissements le khan d'Irabek, vieil homme et voisin de Siddharta avec qui il avait eu trois sanglants incidents de frontière, et avec qui il chassait aussi le tigre à l'occasion. Le khan habitait chez des parents en attendant son rendez-vous avec les Maîtres du Karma. Un autre homme fut envoyé rue des Forgerons où il demanda aux ouvriers de doubler la commande du prince et de la tenir prête pour le lendemain matin à l'aube. Il avait emporté une somme d'argent supplémentaire pour s'assurer leur bonne volonté.

Le khan d'Irabek se présenta à l'hôtel de Hawkana, accompagné de six de ses parents de la caste des marchands, armés comme s'ils eussent été de celle des guerriers. Voyant cependant que l'hôtel était une demeure pacifique et qu'aucun des autres clients ou visiteurs ne portait des armes, ils déposèrent les leurs et s'assirent au haut bout de la table, près du prince.

Le khan était grand, mais voûté. Il portait des robes marron et un turban sombre tombant sur ses sourcils ébouriffés, couleur de lait. Sa barbe formait un buisson blanc, quand il riait il montrait des chicots noirâtres et ses paupières inférieures étaient gonflées et rouges, comme lasses de retenir depuis tant d'années ses yeux injectés de sang qui tentaient manifestement de sortir de leurs orbites. Il riait d'un rire gras, et tapait sur la table en répétant pour la sixième fois : « Les éléphants sont trop chers de nos jours, et ils ne servent à rien dans la boue ! » Cela étant la conclusion d'une conversation sur la saison de l'année la plus propice à la guerre. On avait décidé que seul un jeunot serait assez rustre pour insulter l'ambassadeur d'un voisin pendant la saison des pluies, et qu'on le qualifierait désormais de *nouveau roi*.^[5]

Il était déjà tard quand le médecin du prince quitta la table pour aller surveiller la préparation des

desserts et mettre un somnifère dans les gâteaux qu'on servirait au khan. La soirée était déjà avancée quand le khan, après avoir mangé son dessert, eut de plus en plus tendance à fermer les yeux et à laisser tomber sa tête sur sa poitrine.

— Quelle bonne soirée, marmonna-t-il, entre deux ronflements, les éléphants ne servent à rien... et il s'endormit d'un profond sommeil.

Ses parents n'eurent point l'idée de le ramener à la maison, pour la bonne raison que le médecin du prince avait ajouté du chloral à leur vin, et qu'ils étaient étendus par terre, en train de ronfler eux aussi. Le chef de la suite du prince s'arrangea avec Hawkana pour qu'on leur trouvât des chambres et le khan lui-même fut emporté dans les appartements de Siddharta où le médecin vint bientôt le rejoindre et lui murmura d'une voix douce et persuasive, après avoir desserré ses vêtements :

— Demain après-midi, vous serez le prince Siddharta et ces hommes formeront votre suite. Vous irez à la Salle du Karma en leur compagnie, pour demander le corps que vous a promis Brahma sans jugement. Vous resterez Siddharta pendant toute la durée du transfert, et vous reviendrez ici en compagnie de votre suite, pour que je vous examine. M'avez-vous compris ?

— Oui, murmura le khan.

— Alors, répétez ce que je vous ai dit.

— Demain après-midi, je serai Siddharta, à la tête de ma suite.

Le matin arriva. Dans son éclatante lumière, on régla ses dettes. La moitié des hommes du prince sortirent de la ville et se dirigèrent vers le nord. Quand ils furent assez loin de Mahartha pour qu'on ne les vît plus, ils se dirigèrent vers le sud-est, à travers les collines, et ne s'arrêtèrent que pour revêtir leur uniforme de combat.

Six hommes furent envoyés rue des Forgerons, d'où ils revinrent avec de lourds sacs de toile, dont le contenu fut réparti entre les sacoches de trois douzaines d'hommes, lesquels partirent vers la ville après le petit déjeuner.

Le prince consulta son médecin, Narada.

— Si j'ai mal jugé la clémence du Ciel, je suis maudit.

— Je ne crois pas que vous vous soyez trompé, fit le médecin en souriant.

Le matin s'avança vers le calme milieu du jour, sous le Pont doré des Dieux.

Lorsque le khan et ses hommes se réveillèrent, ils soignèrent leurs maux de tête. On fit une piqûre au khan pour le remettre d'aplomb et on l'envoya avec six des gardes de Siddharta au palais des Maîtres. On dit à ses parents qu'il dormait encore dans les appartements du prince.

— Maintenant, notre plus gros risque est que le khan soit reconnu, dit le médecin. Dieu merci, et cela jouera en notre faveur, il n'est qu'un petit potentat d'un lointain royaume, il n'est ici que depuis peu, il a passé la plus grande partie du temps avec ses parents et il n'a pas eu à se présenter pour être jugé. Les Maîtres ne devraient point encore connaître votre aspect physique.

— À moins que Brahma ou le prêtre ne m'aient décrit, dit le prince. Pour ce que j'en sais, ma communication a peut-être été enregistrée et envoyée aux Maîtres, pour identification.

— Mais pourquoi aurait-on fait cela ? Pourquoi s'attendraient-ils à des ruses et à des précautions de la part de quelqu'un à qui ils font une faveur ? Non, je crois que nous y arriverons. Le khan ne résisterait pas à un sondage, évidemment, mais un examen superficiel ne révélera rien, d'autant plus qu'il est accompagné de votre suite, et que pour le moment, il croit être Siddharta et pourrait être soumis à n'importe quel détecteur de mensonge du modèle courant. Et je crois que c'est le plus sérieux obstacle qu'il puisse rencontrer.

Ils attendirent donc. Les trois douzaines d'hommes revinrent avec des sacoches vides, rassemblèrent leurs effets, montèrent à cheval et partirent un à un vers la ville, comme s'ils allaient chercher quelques distractions, mais en fait, ils se dirigèrent tous lentement vers le sud-est.

— Au revoir, mon bon Hawkana, dit le prince, quand les derniers de ses hommes firent leurs

bagages. Comme toujours, je ne saurai dire que du bien de votre hôtel à tous ceux que je rencontrerai. Je regrette que mon séjour ici ait dû se terminer plus rapidement que je ne m'y attendais, mais il me faut rentrer chez moi et écraser une rébellion dans mes provinces, dès que je quitterai la Salle du Karma. Vous savez comme ces choses se déclenchent, dès qu'un prince a le dos tourné. J'aurais bien aimé passer une autre semaine sous votre toit, mais je crains que ce plaisir ne doive être remis à plus tard. Si l'on me demande, dites que je suis dans l'Hadès.

— L'Hadès, Seigneur ?

— La province méridionale de mon royaume, bien connue pour son climat excessivement chaud. Répétez exactement ce que je vous ai dit, surtout aux prêtres de Brahma, qui voudront peut-être savoir où je suis dans les jours à venir.

— Certainement, Seigneur.

— Et prenez soin de ce petit Dele. J'espère l'entendre encore jouer à mon prochain séjour.

Hawkana s'inclina très bas, et parut sur le point de faire un discours, le prince décida alors qu'il était temps de lui lancer une dernière bourse, de louer encore les vins de Terrath, avant de monter vivement à cheval et de crier des ordres à ses hommes, de façon à empêcher toute conversation.

Ils franchirent la grande porte, ne laissant derrière eux que le médecin, et trois guerriers, qu'il devait soigner pendant encore un jour, pour quelque obscure, maladie, entraînée par le changement de climat, avant qu'ils ne partent à leur tour rejoindre leurs compagnons.

Le prince et sa troupe traversèrent la ville, en prenant des petites rues, et arrivèrent à la grand-route montant au palais des Maîtres du Karma. En passant, Siddharta échangea quelques signes secrets avec ceux de ses guerriers qui se tenaient cachés dans les bois tout au long du parcours.

Quand ils furent à mi-chemin du palais, le prince et les huit hommes qui l'accompagnaient serrèrent la bride, comme pour s'arrêter et prendre un instant de repos. Ils attendirent que les autres les eussent dépassés, en marchant avec précaution au milieu des bois.

Ils virent bientôt du mouvement sur la route en face d'eux. Sept cavaliers s'avançaient ; le prince devina que c'étaient là ses six lanciers, accompagnant le khan. Quand ils furent à portée de voix, il alla vers eux.

— Qui êtes-vous ? demanda le cavalier de haute taille monté sur une jument blanche. Qui êtes-vous, pour oser barrer le passage au seigneur Siddharta, le Vainqueur des Démons ?

Le prince l'examina : musclé, bronzé, âgé de vingt-cinq ans environ, les traits fermes, le nez aquilin, le port majestueux. Il pensa brusquement que ses doutes étaient sans fondement, et qu'il s'était trahi lui-même par ses soupçons et sa méfiance. À voir le jeune homme souple assis sur sa propre jument, il semblait que Brahma eût été de bonne foi en cette affaire, et eût permis qu'on lui donnât ce corps solide, superbe, à présent possédé par le vieux khan.

— Prince Siddharta, fit un des hommes qui avait accompagné le seigneur d'Irabek, il semble qu'ils aient agi honnêtement. Je ne lui vois pas de défauts.

— Siddharta ! cria le khan, qui est l'homme que tu oses saluer du nom de ton maître ? C'est moi, Siddharta, le Vainqueur des...

À ce moment-là, il rejeta la tête en arrière, et ses mots s'étranglèrent dans sa gorge.

En pleine crise, il se raidit, perdit l'équilibre et tomba de cheval. Siddharta courut auprès de lui. Les yeux révulsés, il se tordait, de l'écume au coin des lèvres.

— Un épileptique ! dit le prince. Ils ont voulu me donner un cerveau malade !

Les autres se rassemblèrent autour de lui et l'aidèrent à prendre soin du khan jusqu'à la fin de la crise, quand il retrouva ses esprits.

— Que... que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Une perfidie ! Ô khan d'Irabek. Un de mes hommes va vous accompagner, vous irez voir mon médecin personnel pour qu'il vous examine. Reposez-vous, et je vous conseille de porter plainte

ensuite à la salle de lecture de Brahma. Mon médecin vous soignera chez Hawkana, et vous retrouverez votre liberté. Je suis désolé de ce qui s'est passé. Cela pourra probablement s'arranger. Sinon, rappelez-vous le dernier siège de Kapil, et considérez que nous sommes quittes. Adieu, prince.

Siddharta s'inclina et ses hommes aidèrent le khan à monter sur le bai d'Hawkana, que Siddharta lui avait emprunté.

Le prince monta sur sa jument, les regarda partir, puis se tourna vers ses hommes et parla d'une voix assez haute pour être entendue de ceux qui attendaient à l'écart de la route.

— Nous allons entrer tous les neuf. Quand le cor sonnera deux fois, les autres nous suivront. S'ils résistent, faites en sorte qu'ils souhaitent avoir été plus prudents : si le cor sonne trois fois, cinquante lanciers descendront des collines. Il s'agit d'un palais où ils vivent dans le luxe, et non pas d'une forteresse. Faites prisonniers les Maîtres. Ne touchez pas à leurs machines et ne permettez à personne de les endommager. S'ils ne résistent pas, c'est parfait. Sinon, nous traverserons leur palais et la Salle du Karma comme un enfant écrase une fourmilière. Bonne chance et que les dieux vous accompagnent !

Il fit tourner son cheval et repartit sur la route, les huit lanciers chantonnant doucement derrière lui.

Le prince franchit la grande porte à double battant, ouverte et sans gardes. Il se demanda immédiatement s'il n'y avait pas quelques défenses secrètes que Strake n'avait pu voir.

À l'intérieur de l'enceinte, il y avait une cour pavée et un jardin. Des serviteurs taillaient, cultivaient, émondaient. Le prince chercha à voir s'il y avait des armes déposées quelque part, ne vit rien. Les domestiques levèrent les yeux à son arrivée, mais n'arrêtèrent pas leur tâche.

Au fond de la cour s'élevait la salle de pierre noire. Il avança dans cette direction, suivi de ses cavaliers, jusqu'à ce qu'on l'interpelle depuis l'escalier du palais des Maîtres à sa droite.

Il serra la bride, tourna la tête, vit un homme en livrée noire, avec un cercle jaune sur la poitrine, armé d'une canne d'ébène. Il était grand, lourd, et enveloppé jusqu'aux yeux dans son vêtement. Il ne répéta pas ses salutations, se contenta d'attendre.

Le prince guida sa monture jusqu'au pied du large escalier.

— Je veux parler aux Maîtres du Karma.

— Avez-vous un rendez-vous ?

— Non, mais il s'agit d'une affaire importante.

— Alors, je regrette, mais vous avez fait un voyage pour rien. Il est indispensable d'avoir un rendez-vous. Vous pouvez faire tous les arrangements nécessaires dans n'importe quel temple de Mahārtha.

L'homme frappa alors la marche de sa canne et tourna le dos au prince.

— Arrachez-moi tout dans ce jardin, fit le prince à ses hommes. Coupez les arbres, entassez-les et mettez-y le feu.

L'homme en noir se retourna.

Seul le prince était resté au pied de l'escalier. Ses hommes se trouvaient déjà dans le jardin.

— Vous ne pouvez pas faire cela.

Le prince se contenta de sourire. Ses hommes mirent pied à terre, commencèrent à faucher les buissons, à piétiner les corbeilles de fleurs.

— Dites-leur d'arrêter !

— Pourquoi ? Je suis venu parler aux Maîtres du Karma, vous me dites que c'est impossible. Je vous dis, moi, que j'y arriverai. Voyons lequel de nous deux se trompe.

— Ordonnez-leur d'arrêter et je transmettrai votre message aux Maîtres.

— Halte ! cria le prince. Mais tenez-vous prêts à recommencer.

L'homme en noir monta l'escalier, disparut dans le palais. Le prince tapotait le cor pendu à son

cou par une cordelette.

Au bout d'un moment des hommes armés sortirent. Le prince sonna deux fois du cor.

Les hommes portaient des armures et des bonnets de cuir, certains bouclaient encore leur ceinturon à la hâte. Leur bras droit était protégé d'une manche matelassée jusqu'au coude. Ils avaient aussi des petits boucliers de métal ovales, avec pour écu une roue jaune sur fond noir et de longs cimenterres. Ils se postèrent sur l'escalier, attendant les ordres. L'homme en noir réapparut.

— Fort bien, dit-il, si vous avez un message pour les Maîtres, dites-le à présent.

— Êtes-vous un des Maîtres ?

— Oui.

— Alors vous devez appartenir à la plus basse catégorie pour être obligé de faire le portier. Je veux parler au Maître qui commande ici.

— Vous serez puni de votre insolence en cette vie et en d'autres à venir.

À ce moment-là, trois douzaines de lanciers entrèrent par la grande porte et vinrent se placer autour du prince. Les huit hommes qui avaient commencé à saccager le jardin remontèrent à cheval et les rejoignirent, épées nues sur leurs genoux.

— Devrons-nous entrer à cheval dans votre palais, où allez-vous vous décider à faire venir les autres Maîtres avec qui je désire parler ?

Près de quatre-vingts hommes se tenaient sur l'escalier, armes à la main, en face du prince et de ses compagnons. Le Maître parut peser les forces en présence, et décida d'être prudent.

— Ne faites rien de téméraire, déclara-t-il, car mes hommes se défendraient d'une façon particulièrement barbare. Attendez mon retour, je vais chercher les autres.

Le prince bourra sa pipe et l'alluma. Ses hommes se tenaient immobiles comme des statues, lance en main. Les hommes debout sur la première marche de l'escalier avaient le visage couvert de sueur.

Pour passer le temps, le prince parla à ses lanciers.

— N'essayez pas de montrer vos talents comme vous l'avez fait pendant le dernier siège de Kapil. Visez le cœur et non la tête. Pas de mutilations des blessés et des morts, comme c'est la coutume. Nous nous trouvons dans un lieu saint qu'il ne faut point profaner.

« Par ailleurs, je me tiendrai pour personnellement offensé s'il n'y a point dix prisonniers vivants à offrir en sacrifice à Nirriti le Noir, mon saint patron ; hors de ces murs bien entendu, où la célébration de la Fête Noire ne nous sera point autant reprochée. »

Il y eut un bruit de ferraille à leur droite. Un soldat qui avait trop contemplé la longue lance de Strake, s'évanouit et tomba de la dernière marche.

— Arrêtez ! cria l'homme en noir qui se montra avec six autres également vêtus de sombre, en haut de l'escalier. Ne profanez pas le palais du Karma en versant le sang. Déjà le sang de ce guerrier tombé...

— Lui monte aux joues, dit le prince, s'il est conscient, car on ne l'a pas tué.

— Que voulez-vous ? L'homme en noir qui s'adressait au prince était de taille moyenne, mais très gros. Il se dressait comme une énorme barrique sombre, avec à la main un bâton en forme d'éclair noir.

— Je vois sept hommes, fit le prince. J'ai cru comprendre que dix Maîtres résidaient ici. Où sont les trois autres ?

— Ils sont de service dans trois salles de lecture de Mahārtha. Que voulez-vous de nous ?

— C'est vous qui commandez ici ?

— Seule commande la Grande Roue de la Loi.

— Êtes-vous le doyen des représentants de la Grande Roue en ces murs ?

— Oui.

— Très bien. Alors je veux vous parler seul à seul, là-bas, fit le prince en montrant la Salle du

Karma.

— Impossible.

Le prince vida sa pipe contre son talon, la nettoya avec la pointe de son poignard et la replaça dans son escarcelle. Puis il se redressa sur sa jument blanche et saisit le cor de sa main gauche. Il regarda le Maître droit dans les yeux.

— En êtes-vous bien sûr ?

La petite bouche rouge du Maître s'ouvrit comme pour parler, mais il resta muet un bon moment.

— Comme vous voulez, dit-il enfin. Faites-moi place, ajouta-t-il et traversant les rangs des guerriers, il vint s'arrêter devant la jument blanche.

Le prince guida son cheval des genoux dans la direction de la Salle.

— Gardez les rangs ! fit le Maître.

— Vous aussi, dit le prince à ses hommes.

Ils traversèrent la cour et le prince mit pied à terre devant la sombre Salle.

— Vous me devez un corps, dit-il doucement.

— Mais que voulez-vous dire ?

— Je suis le prince Siddharta de Kapil, Vainqueur des démons.

— Siddharta a déjà été servi.

— C'est ce que vous croyez. On lui a donné un corps d'épileptique sur l'ordre de Brahma. Mais l'homme que vous avez traité tout à l'heure était un imposteur, bien malgré lui. Je suis le vrai Siddharta, ô prêtre sans nom, et je suis venu réclamer mon corps, un corps intact, solide et sans maladie cachée. Et vous me servirez, bon gré mal gré.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr.

— À l'attaque ! cria le Maître, et il lança son bâton noir vers la tête du prince.

Celui-ci se baissa pour éviter le coup et recula en tirant son épée. Il para deux autres coups, puis fut touché à l'épaule ; le bâton glissa mais suffit à le faire chanceler. Il tourna autour de la jument blanche, poursuivi par le Maître. Évitant les coups, gardant le cheval entre l'autre et lui, il porta le cor à ses lèvres et en sonna trois fois. Ses notes s'élevèrent au-dessus des terribles bruits des combats sur l'escalier du palais. Essoufflé, il se retourna à temps pour parer un coup qui l'eût atteint à la tempe et l'eût sûrement tué.

— Il est écrit, dit le Maître, dans un sanglot, que celui qui donne des ordres sans avoir la force de les faire exécuter, est insensé.

— Il y a dix ans encore, fit le prince, haletant, vous ne m'auriez pas touché.

Il frappa le bâton de son épée, espérant briser le bois, mais l'autre s'arrangeait toujours pour détourner les coups, si bien que malgré les entailles et quelques copeaux envolés, le bâton restait entier.

S'en servant comme d'une canne d'escrime, le Maître donna un coup terrible au prince, lequel sentit qu'il avait une côte brisée. Il tomba.

Son épée échappa à ses mains, coupa les mollets du Maître, qui tomba à genoux en hurlant.

— Nous sommes à égalité, fit le prince, toujours haletant, mon âge contre votre graisse.

Il tira son poignard, mais ne put le tenir droit. Il s'appuya sur son coude. Le Maître, les larmes aux yeux, tenta aussi de se relever, mais retomba à genoux.

On entendit alors un bruit de sabots.

— Je suis loin d'être insensé, fit le prince, et j'ai à présent le pouvoir de faire exécuter mes ordres.

— Que se passe-t-il ?

— Le reste de mes lanciers arrivent. Si j'étais entré avec toute ma troupe, vous vous seriez caché comme un *gekk* dans un tas de bois et il m'aurait fallu des jours pour détruire le palais et vous

dénicher. Ou vous auriez eu le temps de prévenir les autorités. À présent, je vous tiens.

Le Maître leva son bâton.

Le prince montra son poignard.

— Si vous bougez je le lance. Il se peut bien que je vous touche au cœur. Auriez-vous envie de trouver la vraie mort ?

Le Maître abaissa son bâton.

— Vous connaîtrez la vraie mort quand les gardiens du Karma auront mis en pièces vos soldats.

Le prince toussa, regarda, l'air indifférent, sa salive rougie de sang.

— En attendant, parlons un peu de politique, suggéra-t-il.

Quand s'éteignit le bruit de la bataille, ce fut le grand Strake, couvert de poussière, les cheveux presque aussi rouges que le sang séchant sur son épée, qui vint saluer son prince, tandis que la jument frottait contre lui son nez.

— C'est fini, dit-il.

— Avez-vous entendu, Maître du Karma ? Vos gardiens sont taillés en pièces.

Le Maître ne répondit pas.

— Servez-moi à présent, et vous aurez la vie sauve. Refusez, et je vous tue.

— Je vous servirai.

— Strake, ordonna le prince, envoyez deux hommes en ville. L'un ramènera Narada, mon médecin, l'autre ira rue des Forgerons chercher Jannaveg le voilier. Des trois lanciers qui sont encore chez Hawkana, n'en laissez qu'un pour garder le khan d'Irabek jusqu'au coucher du soleil. Alors, qu'il l'attache et le quitte pour nous rejoindre ici.

Strake sourit et salua.

— Maintenant, allez chercher des hommes pour qu'ils me transportent dans la Salle et qu'ils surveillent ce Maître.

Le prince brûla son vieux corps avec tous les autres. Les gardiens du Karma avaient, jusqu'au dernier, péri dans la bataille. Des sept Maîtres sans nom, seul le gros et gras avait survécu. On ne pouvait transporter les banques de spermatozoïdes et d'ovules, non plus que les matrices artificielles et les bacs où l'on conservait les corps, mais les machines et les appareils de transfert furent démontés sous la direction du docteur Narada et les pièces détachées chargées sur les chevaux de ceux qui étaient tombés dans les combats. Le jeune prince monta sur sa jument blanche et regarda les flammes dévorer les cadavres. Huit bûchers flambaient sous le ciel gris où l'aube ne pointait pas encore. Celui qui avait été un voilier tourna les yeux vers le bûcher le plus proche du portail, le dernier qu'on eût allumé, dont les flammes atteignaient juste le sommet. On y avait étendu une forme volumineuse revêtue d'une robe noire, portant un cercle jaune sur la poitrine. Quand les flammes atteignirent la robe, et qu'elle commença à se consumer, le chien tapi dans le jardin dévasté leva la tête et se mit à hurler, et son hurlement ressembla à un sanglot.

— Aujourd'hui, ton compte de péchés est bien approvisionné, fit le voilier.

— Oui, mais pense à mon compte de prières ! répliqua le prince. Je peux me reposer là-dessus pour le moment. Les théologiens de l'avenir devront décider en dernier lieu, cependant, si tous ces jetons dans les machines à prier sont oui ou non agréables aux dieux. Que le Ciel se demande à présent ce qui a bien pu se passer ici aujourd'hui, où je suis, si j'existe, et qui je suis. Il est temps de partir, capitaine. Dans les montagnes pour un moment, puis nous irons chacun de notre côté, pour plus de sécurité. Je ne suis pas encore sûr de la route que je suivrai, sauf qu'elle mènera aux portes du Ciel et qu'il me faut rester armé.

— Tu es bien Celui qui lie les démons, fit l'autre en souriant.

Le chef des lanciers approcha, le prince lui fit un signe de tête, des ordres furent lancés.

La colonne des cavaliers s'ébranla, franchit le portail du palais du Karma, quitta la grand-route

pour monter sur la colline au sud-est de la ville de Mahartha, et les fantassins les suivirent, étincelant comme l'aurore.

3

On dit que lorsque apparût le Maître, ceux de toutes castes allèrent écouter ses enseignements, tout comme les animaux, les dieux, et quelques saints, pour repartir meilleurs. On admettait généralement qu'il avait connu l'illumination, mais certains voyaient en lui un imposteur, un pécheur, un criminel ou un mauvais plaisant. Ces derniers ne pouvaient pas tous être comptés parmi ses ennemis, mais ceux qui repartaient meilleurs n'étaient pas tous non plus des amis ou des disciples. Ses disciples l'appelaient Mahasamatman, et certains disaient qu'il était un dieu. Si bien qu'après avoir vu qu'on l'acceptait comme un maître, qu'on le respectait, que bien des riches étaient ses disciples, et que sa réputation s'étendait dans tout le pays, on l'appela Tathagata, c'est-à-dire Celui qui est parvenu à la Vérité. Il faut noter que si la déesse Kâli (qu'on appelle Durgâ dans ses moments les moins sévères) ne donna jamais d'opinion officielle quant à son état de Bouddha, elle lui fit le singulier honneur de lui envoyer, pour lui rendre hommage, son bourreau sacré plutôt qu'un simple tueur à gages...

Le Dhamma véritable ne disparaît point
Avant qu'un faux Dhamma ne naisse en ce monde.
Quand le faux Dhamma apparaît, il fait
Disparaître le vrai.

Samyutta-nikaya (II, 224)

Près de la ville d'Alundil se trouvait un superbe bosquet d'arbres à l'écorce bleue, aux feuilles pourpres semblables à des plumes. Il était célèbre pour sa beauté et pour la paix digne d'un temple qu'on trouvait sous ses ombrages. Il avait appartenu au marchand Vasu jusqu'à sa conversion, quand il l'avait offert au maître qu'on connaissait sous les noms de Mahasamatman, Tathagata, ou l'Éclairé. Le maître vivait avec ses disciples dans ce bois, et quand ils allaient en ville à midi, leurs bols à aumône ne restaient jamais vides.

Il y avait toujours un grand nombre de pèlerins dans le bois. Les croyants, les curieux, et ceux qui en tiraient profit le traversaient constamment. Ils arrivaient à cheval, en bateau ou à pied.

Alundil était une petite ville. Elle avait sa part de huttes à toit de chaume et de bungalows en bois ; sa grand-rue était de terre battue, avec de profondes ornières. Elle avait deux grands bazars et plusieurs petits. Autour de la ville s'étendaient de vastes champs de céréales ondulant en vagues d'un bleu-vert, appartenant aux Vaiçyas et cultivés par les Sudras. La ville avait aussi de nombreux hôtels (bien qu'aucun ne fût aussi somptueux que le légendaire hôtel d'Hawkana, dans la lointaine cité de Mahārtha), car des voyageurs la traversaient constamment. Elle avait ses saints hommes et ses conteurs d'histoires, et son temple.

Ce temple était situé sur une colline basse près du centre de la ville, et quatre énormes portails s'ouvraient dans ses quatre murs. Ces portes et les murs étaient décorés de sculptures, musiciens et danseurs, guerriers et démons, dieux et déesses, animaux et artistes, amants et êtres à demi humains, gardiens et devas. Les portes ouvraient sur la première cour ; laquelle contenait de nouveaux murs et

d'autres portes menant à la seconde cour. Dans la première, on trouvait un petit bazar où l'on vendait les offrandes à donner aux dieux.

Il y avait aussi de nombreux petits autels dédiés aux divinités secondaires. À toute heure du jour on y voyait des mendiants, de saints hommes en méditation, des enfants rieurs, des femmes bavardes, de l'encens brûlant doucement, des oiseaux chanteurs, les vasques à purification où murmurait l'eau, et de ronronnantes machines à prières.

La cour intérieure, avec ses grands autels dédiés aux dieux supérieurs, était le foyer d'une religion intense. Des gens chantaient et hurlaient des prières, marmonnaient les hymnes des Védas, debout, agenouillés, ou étendus de tout leur long devant d'énormes images de pierre, souvent couvertes de guirlandes, barbouillées de pâte de *kumkum* rouge et entourées de monceaux d'offrandes, au point qu'il était impossible de dire quelle divinité se trouvait noyée sous ces adorations tangibles. À intervalles réguliers, les grandes cornes du temple résonnaient, un moment de silence en appréciait les échos, puis le tintamarre reprenait.

Personne n'eût pu nier que Kâli fût la reine de ce temple. Sa haute statue de pierre blanche, sur son gigantesque autel, dominait la cour intérieure. Son faible sourire, montrant peut-être son mépris des autres dieux et de leurs adorateurs, était à sa manière tout aussi impressionnant que le collier de crânes grimaçants qu'elle portait. Elle tenait des poignards dans ses mains. Une jambe en avant, elle semblait se demander si elle allait danser devant ceux qui venaient l'adorer, ou les tuer. Ses lèvres étaient fortes, et grands ses yeux. Vue à la lumière des torches, elle paraissait bouger.

Il était donc juste que son autel fût face à celui de Yama, le dieu de la Mort. Avec assez de logique, les prêtres et les architectes avaient décidé qu'il était, de toutes les divinités, celle qui pourrait le mieux passer chaque minute de la journée en face d'elle, opposant son ferme regard de mort à celui de la déesse, et son sourire retors au demi-sourire de Kâli. Les plus dévots même faisaient un détour plutôt que de passer entre les deux autels. Et dès la nuit tombée, cette partie de la cour n'était que silence et calme et n'était jamais troublée par des adorateurs attardés.

Comme les vents printaniers soufflaient sur le pays, un homme nommé Rild arriva du nord. Petit, les cheveux blancs, bien qu'il fût encore jeune, il portait les vêtements sombres des pèlerins, mais quand on le découvrit dans un fossé, malade de la fièvre, on trouva enroulée autour de son avant-bras la corde écarlate des étrangleurs, sa véritable profession.

Il vint donc au printemps, à l'époque de la grande fête, dans Alundil aux champs bleu-vert, aux huttes à toits de chaume, aux bungalows de bois, aux routes de terre battue, avec ses hôtels, ses bazars, ses saints hommes, ses conteurs, dans Alundil, lieu du grand réveil religieux et de son Maître, dont la réputation s'étendait à travers le pays. L'Alundil du temple dont sa maîtresse la déesse était reine.

Le temps de la Grande Fête.

Vingt ans plus tôt, la fête d'Alundil avait été presque exclusivement réservée aux gens de l'endroit. À présent, cependant, avec le passage d'innombrables voyageurs attirés par la présence de l'Illuminé, qui enseignait la Voie aux Huit Chemins, la fête d'Alundil accueillait tant de pèlerins que tous les logements étaient pleins à craquer. Ceux qui possédaient des tentes pouvaient les louer fort cher. On louait même des écuries et des champs pour y camper.

Alundil adorait son Bouddha. Bien d'autres villes avaient tenté de l'attirer hors de son bosquet pourpre : Shengodu, Fleur de la Montagne, lui avait offert un palais et un harem, pour qu'il apportât son enseignement sur ses pentes. Mais l'Éveillé n'était pas allé dans les montagnes. Kannaka, sur le fleuve du Serpent, lui avait offert des éléphants et des navires, une maison de ville et une maison de campagne, des chevaux et des serviteurs, afin qu'il vînt prêcher sur les quais. Mais l'Éclairé n'était pas allé au bord du fleuve.

Le Bouddha resta dans son bosquet et tout vint à lui. Comme s'écoulaient les années, la fête devint de plus en plus brillante, de plus en plus longue, de plus en plus étendue, comme un dragon bien

nourri, avec ses écailles chatoyantes. Les brahmanes de l'endroit n'approuvaient point les enseignements antiritualistes du Bouddha, mais sa présence remplissait leurs coffres. Ils apprirent donc à vivre à son ombre, et ne prononcèrent jamais le mot de *tirthika*, hérétique.

Le Bouddha resta donc dans son bosquet et tout vint à lui, y compris Rild.

Le temps de la Grande Fête.

Les tambours commencèrent à retentir le soir du troisième jour.

Le troisième jour, les lourds tambours des *kathakalis* firent entendre leurs rapides roulements. Les grondements saccadés portaient à des kilomètres, par les champs, à travers la ville, jusqu'au bosquet pourpre et aux marais qui s'étendaient derrière. Les joueurs de tambour, vêtus de *mundus* blancs, nus jusqu'à la taille, leur peau sombre luisante de sueur, travaillaient par équipes et se relayaient, tant étaient épuisants le rythme et la force des battements. Et le flot de sons ne s'interrompait jamais, même quand la nouvelle équipe venait prendre sa place devant les peaux tendues des instruments.

Quand la nuit tomba, les voyageurs et les habitants de la ville qui s'étaient mis en marche dès qu'ils avaient entendu le langage des tambours, commencèrent à arriver dans la prairie où se tenait la fête, aussi vaste qu'un champ de bataille d'autrefois. Ils trouvèrent des places et attendirent que la nuit se fît plus profonde et que le drame commençât, en buvant le thé odorant qu'ils avaient acheté dans les boutiques sous les arbres.

Une immense coupe pleine d'huile, aussi haute qu'un homme, des mèches pendant le long de ses flancs, était dressée au centre de la prairie. On avait allumé les mèches, et des torches vacillaient près des tentes des acteurs.

Les tambours, tout proches, étaient assourdissants et hypnotiques, leur rythmes compliqués, syncopés, insidieux. À minuit, les chants religieux commencèrent, s'enflant et diminuant avec le tempo des batteurs, enfermant les sens dans le filet des sons.

Il y eut un bref moment de calme quand l'Éclairé arriva avec ses moines, leurs robes jaunes presque orange à la lumière des flammes. Ils rejetèrent leurs capuchons et s'assirent par terre jambes croisées. Au bout d'un moment, seuls les chants et les voix des tambours emplirent l'esprit des spectateurs.

Quand les acteurs apparurent, gigantesques sous leur maquillage, les clochettes de leurs chevilles tintant quand leurs pieds frappaient le sol, il n'y eut pas d'applaudissements mais seulement le silence d'une profonde attention. Les danseurs de *kathakali* étaient célèbres. On leur enseignait dès l'enfance toutes les acrobaties, aussi bien que les pas antiques de la danse classique. Ils connaissaient les neuf mouvements du cou, et du globe de l'œil, et les centaines de gestes des mains nécessaires pour reproduire les anciennes épopées, les contes de guerre et d'amour, les combats des dieux et des démons, les batailles courageuses et les trahisons sanglantes rapportées par la tradition. Les musiciens hurlaient les textes tandis que les acteurs, qui ne parlaient jamais, mimaient les terrifiants et grandioses exploits de Rama et des frères Pandava. Maquillés de vert et de rouge, ou de noir et de blanc, ils traversaient majestueusement la prairie, leurs robes ondulant dans la brise, leurs auréoles incrustées de morceaux de miroirs étincelant à la lumière de la lampe. De temps en temps cette lampe s'enflammait brusquement ou grésillait, et l'on eût dit qu'un nimbe de lumière sacrée ou démoniaque entourait leurs têtes, effaçant entièrement le sens de l'événement, poussant les spectateurs à sentir un instant qu'ils étaient eux-mêmes l'illusion, et que les grands corps et les figures de la danse cyclopéenne étaient la seule réalité de ce monde.

La danse continuerait jusqu'à l'aube, et s'achèverait avec le lever du soleil. Mais avant l'aurore, cependant, l'un des moines en robe safran arriva de la ville, se fraya un chemin à travers la foule, et murmura quelque chose à l'oreille de l'Éclairé.

Le Bouddha se leva, réfléchit, se rassit. Il donna un message au moine, qui hocha la tête et s'éloigna du champ de la fête.

Le Bouddha, imperturbable, parut de nouveau absorbé par le spectacle. Un moine assis près de lui remarqua qu'il frappait légèrement le sol de ses doigts et en déduisit que l'Illuminé battait la mesure et suivait le rythme des tambours, car tout le monde savait qu'il était bien au-dessus d'une chose comme l'impatience.

Quand le drame prit fin et que Sûrya le soleil rosit les robes du Ciel à l'horizon oriental du monde, on eût dit que la nuit évanouie avait tenu prisonnière la foule en un rêve angoissant, terrifiant, dont elle venait juste d'être libérée, lasse, pour errer tout au long du jour.

Le Bouddha et ses disciples partirent immédiatement vers la ville. Ils ne s'arrêtèrent pas en chemin pour se reposer, traversèrent Alundil d'une allure rapide, mais pleine de dignité.

Quand ils atteignirent le bosquet pourpre, l'Éveillé dit à ses moines de se reposer, et se dirigea vers un petit pavillon au milieu des bois.

Le moine qui avait apporté le message pendant le spectacle était assis dans le pavillon. Il soignait la fièvre du voyageur qu'il avait découvert dans les marais, où il allait souvent se promener pour mieux méditer sur la putréfaction de son corps après la mort.

Tathagata observa l'homme étendu sur la natte. Ses lèvres étaient minces et pâles, il avait le front large, les pommettes hautes, des sourcils blancs comme le givre, des oreilles pointues. Tathagata se dit qu'au moment où il soulèverait ses paupières on verrait des yeux gris, ou d'un bleu délavé. Cette forme inconsciente avait quelque chose de diaphane, de fragile peut-être, qui pouvait venir en partie de la fièvre qui la torturait, mais ne pouvait lui être entièrement attribué. Ce petit homme ne donnait pas l'impression d'être celui qui pouvait porter la chose que Tathagata élevait à présent dans ses mains. À première vue, on l'eût pris pour un très vieil homme. Mais si l'on y regardait de plus près, on se rendait compte que ses cheveux décolorés, sa frêle charpente ne signifiaient point qu'il fût d'un âge avancé, et l'on était frappé par quelque chose d'enfantin dans son aspect. À en juger par son teint, sa peau, Tathagata se dit qu'il ne devait pas souvent avoir besoin de se raser. Une grimace espiègle se cachait peut-être même quelque part entre ses joues et le coin de sa bouche.

Le Bouddha éleva la cordelette écarlate qui servait à étrangler, et que ne portaient que les bourreaux sacrés de la déesse Kâli. Il en tâta la soie, elle passa comme un serpent entre ses doigts, s'accrochant légèrement à la chair. Il ne douta pas un instant qu'elle n'eût été destinée à glisser ainsi autour de sa propre gorge. Presque inconsciemment, il la tint, la tordit dans ses mains, fit les gestes de l'étrangleur.

Il leva alors les yeux sur le moine qui l'observait, les yeux écarquillés, sourit de son sourire serein, et posa la corde. Le moine essuya la sueur sur le front pâle avec un linge humide.

L'homme sur la natte frissonna à ce contact, et ses yeux s'ouvrirent brusquement. La folie de la fièvre était en eux, et ils ne voyaient pas réellement, mais Tathagata fut profondément surpris de leur regard, qui lui causa comme un choc physique.

Ils étaient sombres comme le jais, et l'on ne voyait où finissait la pupille, où commençait l'iris. Des yeux d'un tel pouvoir dans un corps aussi frêle avaient quelque chose d'extrêmement déconcertant.

Il lui caressa la main et ce fut comme toucher de l'acier, froid, insensible. Il passa un ongle sur le dos de sa main droite, ne put faire ni égratignure ni marque, l'ongle glissant comme sur une vitre. Il serra le pouce de l'homme, il n'y eut aucun changement de couleur. On eût dit que ses mains étaient mortes, ou appendices mécaniques.

Il continua son examen. Le phénomène s'arrêtait un peu au-dessus des poignets, se reproduisait en d'autres endroits. Ses mains, son torse, son ventre, son cou, et certaines parties de son dos avaient trempé dans le bain de mort, ce qui leur donnait cette rigidité. Une immersion totale se fût évidemment révélée fatale, mais dans le cas présent, l'homme avait échangé une part de sa sensibilité tactile contre des gantelets, un plastron, une collerette, et une armure invisibles. Il était bien en vérité

un des assassins d'élite de la terrible déesse.

— Qui d'autre sait qu'il est là ? demanda le Bouddha.

— Le moine Simha, qui m'a aidé à le porter ici.

— A-t-il vu la corde ?

— Oui.

— Alors, va le chercher et amène-le-moi immédiatement. Ne parle de cela à personne. Dis simplement qu'un pèlerin est tombé malade et que nous le soignons ici. Je vais m'occuper personnellement de lui.

— Oui, Illustre.

Le moine sortit rapidement du pavillon.

Tathagata s'assit à côté de la natte et attendit.

Il fallut deux jours pour que la fièvre disparaisse et que l'intelligence revienne dans ces yeux sombres. Et au cours de ces deux jours, tous ceux qui passaient près du pavillon avaient pu entendre la voix de l'Éclairé, monotone ; on eût dit qu'il parlait à son malade endormi. De temps à autre, l'homme lui-même marmonnait, ou parlait fort, comme cela arrive souvent aux fiévreux.

Le deuxième jour, il ouvrit brusquement les yeux, regarda le plafond, fronça les sourcils, tourna la tête.

— Bonjour, Rild, dit Tathagata.

— Êtes-vous... commença l'autre d'une voix de baryton surprenante.

— Celui qui enseigne la voie de la délivrance.

— Le Bouddha ?

— On m'a donné ce nom.

— Tathagata ?

— On m'a également donné ce nom.

L'homme tenta de se lever, ne le put, se rallongea. Ses yeux ne quittaient pas le visage paisible du Bouddha.

— Comment se fait-il que vous connaissiez mon nom ? demanda-t-il enfin.

— Vous avez beaucoup parlé pendant que vous aviez la fièvre.

— Oui, j'étais malade, et j'ai sans doute déliré. J'ai attrapé la fièvre de ces maudits marais.

— Un des désavantages de voyager seul, fit Tathagata en souriant, c'est qu'il n'y a personne pour vous aider quand vous tombez.

— C'est vrai, reconnut l'autre, et il ferma de nouveau les yeux. Sa respiration devint plus régulière, plus profonde.

Tathagata recommença à attendre, toujours assis dans la position du lotus.

Quand Rild se réveilla de nouveau, le soir venait.

— J'ai soif, dit-il.

Tathagata lui donna de l'eau et lui demanda s'il avait faim.

— Non, pas encore, mon estomac ne supporterait aucune nourriture.

Il se redressa en s'appuyant sur ses coudes, observa l'homme qui le soignait. Puis il s'allongea de nouveau.

— C'est bien vous que je cherchais.

— Sans aucun doute.

— Qu'allez-vous faire ?

— Vous nourrir quand vous aurez faim.

— Oui, mais après ?

— Vous regarder dormir, veiller sur vous de crainte que la fièvre ne vous reprenne.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Je sais.

— Quand j’aurai mangé, que je me serai reposé et que j’aurai retrouvé mes forces, que ferez-vous alors ?

Tathagata sourit en tirant la cordelette de soie cachée dans les plis de sa robe.

— Rien, dit-il, absolument rien, et il posa la cordelette sur les épaules de Rild, puis retira sa main.

L’autre secoua la tête, s’adossa au mur. Il prit la petite corde rouge, l’enroula autour de ses doigts, de son poignet, la caressa.

— Elle est sacrée, dit-il.

— Il semble qu’elle le soit.

— Vous savez à quoi elle sert ?

— Bien entendu.

— Alors pourquoi ne ferez-vous rien ?

— Je n’ai aucun besoin de bouger ni d’agir. Tout vient à moi. S’il y a quelque chose à faire, vous le ferez.

— Je ne comprends pas.

— Je sais aussi cela.

L’homme resta un moment les yeux fixés sur les ombres du plafond.

— Je vais essayer de manger à présent, déclara-t-il.

Tathagata lui donna du bouillon et du pain, qu’il réussit à avaler. Puis il but un peu d’eau et quand il eut terminé, il haletait.

— Vous avez offensé le Ciel, dit-il.

— J’en ai conscience.

— Et vous avez porté atteinte à la gloire de la déesse, dont la suprématie dans cette ville n’a jamais été contestée.

— Je le sais.

— Mais je vous dois la vie et j’ai mangé de votre pain.

Tathagata ne répondit pas.

— À cause de cela, je dois violer un vœu des plus sacrés. Je ne puis vous tuer, Tathagata.

— Alors je dois ma vie au fait que vous me devez la vôtre. Nous sommes donc quittes.

— Qu’il en soit ainsi, fit Rild avec un petit rire.

— Qu’allez-vous faire, à présent que vous renoncez à votre mission ?

— Je ne le sais. Mon péché est trop grand pour me permettre de rentrer chez moi. J’ai également offensé le Ciel, et la déesse détournera son visage quand je prierai. J’ai manqué à mes engagements.

— En ce cas, restez ici. Vous aurez au moins d’autres damnés pour compagnie.

— Très bien. Car je n’ai plus rien d’autre à faire.

Il se rendormit et le Bouddha sourit.

Dans les jours qui suivirent, tandis que la fête continuait, l’Éclairé prêcha devant la foule qui venait dans le bosquet pourpre. Il parla de l’unité de toutes choses, petites et grandes, de la loi de causalité, de la naissance et de la mort, de l’illusion qu’est le monde, de l’étincelle de *l’atman*, de la voie du salut par le renoncement à soi et l’union avec le tout ; il parla d’accomplissement et de l’illumination, des rites des brahmanes dépourvus de sens, comparant leurs formes à un vase vide. Beaucoup l’écoutèrent, quelques-uns l’entendirent et restèrent dans le bosquet pourpre afin de prendre la robe safran de celui qui cherche la délivrance.

Chaque fois qu’il enseignait, Rild restait assis à côté de lui, vêtu de ses habits noirs et de son harnois de cuir, et ses étranges yeux noirs ne quittaient pas le visage de l’Éveillé.

Deux semaines après sa guérison, Rild rencontra le maître qui se promenait dans le bosquet tout en méditant. Il vint à ses côtés, marcha près de lui, et parla au bout d’un long moment de silence.

— Éclairé, j'ai écouté votre enseignement, oui, je l'ai bien écouté. J'ai beaucoup réfléchi à vos paroles.

Le Bouddha hocha la tête.

— J'ai toujours été religieux, déclara-t-il, sinon je n'aurais pas été choisi pour le poste que j'occupais naguère. Quand il me fut devenu impossible d'accomplir ma mission, je sentis en moi un grand vide. J'avais manqué à mes engagements envers ma déesse, et la vie n'avait plus aucun sens pour moi.

Tathagata l'écoutait en silence.

— Mais j'ai entendu vos paroles, et elles m'ont empli d'une sorte de joie. Elles m'ont montré une autre voie pour faire son salut, une voie qui me paraît supérieure à celle que je suivais auparavant.

Le Bouddha l'observait très attentivement.

— Votre voie du renoncement est sévère, et je la sens bonne. Elle convient à mes besoins. Je vous demande donc la permission d'entrer dans votre communauté, et de suivre votre chemin.

— Êtes-vous sûr que vous ne cherchez pas seulement à vous punir de ce qui pèse sur votre conscience, de ce que vous considérez comme un échec et un péché ?

— J'en suis certain. J'ai tourné et retourné en moi vos paroles, j'ai senti la vérité qu'elles contiennent. Au service de la déesse, j'ai tué plus d'hommes qu'il n'y a de frondes pourpres dans le bosquet là-bas. Sans compter les femmes et les enfants. Les mots, donc, ne m'abusent pas facilement ; j'en ai trop entendu, prononcés sur tous les tons pour supplier, discuter, maudire. Mais vos paroles m'ont ému ; et elles sont supérieures à l'enseignement des brahmanes. Je me ferais de tout cœur votre bourreau, et je tuerais pour vous vos ennemis avec une cordelette safran, une épée, une pique, ou mes mains nues, car je sais me servir habilement de toutes ces armes, ayant passé trois vies à apprendre mon art, mais je sais que telle n'est pas votre voie. La vie et la mort sont pour vous la même chose, et vous ne cherchez pas à détruire vos ennemis. Je demande donc à entrer dans votre ordre. Pour moi, la chose est moins difficile que pour d'autres. Il faut renoncer à son foyer, à sa famille, à sa lignée, à ses biens. Je n'ai rien de tout cela. Il faut renoncer à sa propre volonté, à ses désirs, ce que j'ai déjà fait. Tout ce qu'il me manque à présent, c'est une robe jaune.

— Elle est à vous, dit Tathagata, avec ma bénédiction.

Rild revêtit la robe d'un moine bouddhiste et se mit à jeûner et à méditer. Au bout d'une semaine, quand la fête touchait à sa fin, il partit en ville avec un bol à aumône, en compagnie des autres moines. Mais il ne rentra pas avec eux. Le soir vint, puis la nuit. Les cornes du temple avaient déjà lancé les dernières notes du *nagaswaram*, et bien des voyageurs avaient quitté la fête.

L'Éclairé marcha longtemps dans les bois, en méditant. Puis il disparut lui aussi.

Il sortit du bosquet, tournant le dos aux marais, et se dirigea vers la ville d'Alundil, dominée par des collines rocheuses, entourée de champs bleu-vert. Il entra dans Alundil, encore très animée, car les voyageurs s'en donnaient à cœur joie au milieu des dernières réjouissances, et par les rues de la ville monta vers la colline où se dressait le temple.

Il entra dans la première cour. Tout paraissait calme. Les chiens, les enfants, les mendiants étaient partis. Les prêtres dormaient. Un vendeur somnolait assis derrière son étalage, dans le bazar. Bien des autels étaient vides, on avait transporté les statues à l'intérieur. Devant plusieurs autres, des fidèles agenouillés faisaient une dernière prière.

Le Bouddha entra dans la cour intérieure. Un ascète était assis sur un tapis de prière, devant la statue de Ganêça. Il eût pu passer lui-même pour une statue, étant absolument immobile. Quatre lampes à huile à la flamme vacillante étaient encore allumées dans la cour, et leur lumière dansante servait surtout à accentuer les ombres qui enveloppaient la plupart des autels. De petites lampes votives éclairaient faiblement quelques-unes des statues.

Tathagata traversa la cour et vint en face de la haute statue de Kâli, au pied de laquelle papillotait

une petite lampe. Son sourire semblait mouvant, creusé en une matière malléable, tandis qu'elle considérait l'homme debout devant elle.

Entourant sa main tendue, encerclant la pointe de son poignard, on voyait une cordelette écarlate.

Tathagata lui sourit, elle parut un instant se rembrunir.

— Il faut te résigner, ma chère, déclara-t-il, tu as perdu le premier round.

Elle parut hocher la tête affirmativement.

— Je suis fort content d'avoir atteint une telle renommée en si peu de temps, continua-t-il, mais si même tu avais réussi, ma bonne amie, cela ne t'aurait pas servi à grand-chose. C'est déjà trop tard. J'ai mis en marche quelque chose que tu ne peux plus arrêter ni détruire. Trop nombreux sont ceux qui ont entendu les antiques paroles. Tu les croyais perdues, et moi aussi. Mais nous nous trompions tous les deux. La religion grâce à laquelle tu règnes est très ancienne, déesse, mais ma protestation vient aussi d'une tradition vénérable. Traite-moi de protestataire, si tu veux, mais rappelle-toi qu'à présent je suis plus qu'un homme. Bonne nuit.

Il quitta le temple et l'autel de Kâli. Les yeux de Yama avaient été fixés tout ce temps-là sur son dos.

Le miracle ne se produisit que bien des mois plus tard. Et quand il vint, il ne parut pas miraculeux, car on s'était lentement habitué à sa venue.

Rild, qui était arrivé du nord quand les vents du printemps balayaient le pays, portant la mort sur son bras, un feu sombre dans ses yeux ; Rild aux sourcils blancs, aux oreilles pointues, parla un après-midi, quand le printemps avait déjà laissé place à l'été, dont les longues journées chaudes s'écoulaient sous le Pont des Dieux. Il parla, de sa surprenante voix de baryton, pour répondre à une question que lui avait posée un voyageur.

L'homme lui posa une deuxième question, puis une troisième.

Il continua à parler, et certains des autres moines et plusieurs pèlerins se rassemblèrent autour de lui. Les réponses aux questions que tous se mirent à poser se firent de plus en plus longues, car elles devinrent des paraboles, des exemples et des allégories.

Ils s'assirent tous à ses pieds, et ses yeux sombres devinrent des lacs étranges, et sa voix parut descendre des Cieux, claire et douce, mélodieuse et persuasive.

Ils écoutèrent, puis les voyageurs reprirent la route. Mais ils rencontrèrent d'autres voyageurs et leur parlèrent, si bien qu'avant la fin de l'été, des pèlerins vinrent dans le bosquet pourpre et demandèrent à voir le disciple de Bouddha, et à entendre ses paroles, tout autant que celles de son maître.

Tathagata et lui prêchèrent, et ensemble ils enseignèrent la Voie aux Huit Chemins, la splendeur du Nirvâna, l'illusion qu'est le monde, et les chaînes que ce monde impose à l'homme.

Puis vint un temps où Tathagata à la voix douce écouta lui-même les paroles de son disciple, qui avait compris tout ce qu'il avait prêché, avait longtemps et profondément médité sur ses paroles et à présent, comme s'il avait trouvé l'entrée d'une mer secrète, plongeait ses mains d'acier en des eaux cachées, pour faire rejaillir sur la tête de ceux qui l'écoutaient la vérité et la beauté.

L'été s'écoula. On ne pouvait plus douter à présent qu'ils étaient deux à avoir connu l'illumination : Tathagata et son mince disciple, que l'on appelait Sugata. On disait même que Sugata était un guérisseur, et qu'au moment où ses yeux brillaient étrangement, où ses mains glacées touchaient un membre tordu, ce membre redevenait droit. On disait qu'un aveugle avait brusquement retrouvé la vue en écoutant un des sermons de Sugata.

Sugata croyait en deux choses : la Voie du Salut, et Tathagata le Bouddha.

— Illustre, lui dit-il un jour, ma vie était vide jusqu'à ce que vous me révéliez le Chemin Véritable. Quand vous avez connu l'illumination, avant de commencer à enseigner, est-ce que ce fut comme une coulée de feu, comme des eaux rugissantes ? Étiez-vous partout et part de toute chose, des

nuages et des arbres, des animaux dans la forêt, des hommes, de la neige au sommet des montagnes, et des os dans les champs ?

— Oui, répondit Tathagata.

— Je connais moi aussi la joie de toute chose.

— Je sais.

— Je comprends à présent pourquoi vous avez dit une fois que tout venait à vous. Avoir apporté au monde une telle doctrine – je comprends que les dieux soient envieux. Pauvres dieux ! Ils sont à plaindre. Mais vous le savez. Vous savez tout.

Là, Tathagata ne répondit point.

Quand les vents du printemps soufflèrent de nouveau sur le pays, un an après l'arrivée du deuxième Bouddha, d'effroyables cris stridents déchirèrent un jour les cieux.

Les citoyens d'Alundil se répandirent dans les rues pour regarder le ciel. Les Sudras, dans les champs, arrêtaient leur labeur, levèrent la tête. Dans le grand temple sur la colline, le silence se fit brusquement. Et dans le bosquet pourpre loin de la ville, les moines tournèrent la tête.

Il parcourait les cieux, celui qui était né pour régner sur les vents, il venait du nord, vert et rouge, jaune et brun, son vol était comme une danse, son chemin était l'air...

Il y eut un autre cri strident, on entendit battre de puissantes ailes tandis qu'il montait au-delà des nuages, n'était plus qu'une petite tache noire.

Puis il tomba comme un météore, tout enveloppé de flammes, et ses couleurs éclatantes étincelèrent tandis qu'il grossissait à vue d'œil, et l'on n'eût jamais pu croire que quelque chose d'aussi grand, d'aussi rapide, d'aussi somptueux pût vivre...

Moitié esprit, moitié oiseau, une légende qui assombrissait le ciel.

Monture de Vichnou, dont le bec écrase les chars.

L'oiseau nommé Garuda tournait au-dessus d'Alundil.

Il tourna, dépassa les collines rocheuses qui s'élevaient derrière la ville.

— Garuda ! Le nom parcourut la ville, les champs, le temple, et le bosquet.

S'il ne volait pas seul, on savait que seul un dieu pouvait l'utiliser comme monture.

Le silence se fit. Après ces cris stridents, après le bruit de tonnerre des ailes, les voix semblaient tout naturellement murmurer.

L'Éclairé se tint sur la route, devant le bosquet. Ses moines bougeaient autour de lui, regardant dans la direction des collines rocheuses.

Sugata vint à côté de lui.

— Il n'y a qu'un an ; c'était au printemps dernier...

— Oui.

— Rild a échoué. Quelle nouvelle épreuve vous envoie le Ciel ?

Le Bouddha haussa les épaules.

— J'ai peur pour vous, mon maître. Vous êtes le seul ami que j'aie eu de ma vie. Vos enseignements m'ont donné la paix. Pourquoi ne peuvent-ils vous laisser tranquille ? Vous êtes le plus inoffensif de tous les hommes, et votre doctrine est la plus douce de toutes. Quel mal pourriez-vous leur faire ?

Tathagata se détourna.

À ce moment-là, avec de grands remous d'air, battant des ailes, lançant un dernier cri strident par son bec ouvert, Garuda s'éleva une dernière fois au-dessus des collines. Il ne vola point vers la ville, mais monta à une très haute altitude dans les cieux, et fila vers le nord. Il volait à une telle vitesse qu'en quelques instants il avait disparu.

— Son passager a mis pied à terre, il est resté par ici, dit doucement Sugata.

Le Bouddha repartit dans le bosquet pourpre.

Il arriva à pied des collines rocheuses. Il atteignit une gorge entre les rocs, suivit le sentier qu'il y trouva, et ses bottes de cuir rouge ne faisaient aucun bruit sur le chemin rocailleux.

On entendait un murmure d'eau vive, une rivière barrait le chemin un peu plus loin. D'un coup d'épaule il rejeta en arrière sa cape rouge sang, avança sur le sentier sinueux.

La poignée rubis de son cimeterre étincelait dans sa ceinture écarlate.

Il contourna un rocher, et s'arrêta.

Quelqu'un attendait, près du tronc d'arbre qui servait à franchir la rivière.

Il cligna des yeux, puis avança de nouveau.

L'homme qui se tenait là était petit et mince, vêtu des sombres robes des pèlerins, retenues par un harnois de cuir auquel s'accrochait un petit cimeterre d'acier brillant. Sa tête était rasée, à part une mèche de cheveux blancs. Ses sourcils se dressaient blancs au-dessus de ses yeux sombres. Sa peau était pâle, et ses oreilles pointues.

Le voyageur leva la main.

— Bonjour, pèlerin.

L'homme ne répondit pas, mais s'approcha pour lui barrer le chemin, s'arrêta près du tronc d'arbre qui s'étendait à travers la rivière.

— Excusez-moi, bon pèlerin, mais je veux traverser, et vous me rendez la chose difficile, dit l'étranger.

— Vous vous trompez, vous vous trompez, seigneur Yama, si vous croyez pouvoir passer.

L'homme en rouge sourit, montrant de belles dents blanches et régulières.

— C'est toujours un plaisir que d'être reconnu, même par quelqu'un qui est dans l'erreur.

— Je ne me bats pas avec des mots.

— Vraiment ? fit l'autre en levant les sourcils avec une expression d'étonnement exagéré. Alors, avec quoi vous battez-vous, Monsieur ? Pas avec ce morceau de métal tordu que vous portez ?

— Si.

— Je l'ai pris d'abord pour quelque barbare bâtonnet à prières. J'ai cru comprendre que cette région est fertile en cultes étranges et en sectes primitives. Un instant, je vous ai pris pour un partisan de ces superstitions. Mais si c'est bien une arme, comme vous le dites, j'espère que vous savez vous en servir ?

— Assez bien, répliqua l'homme en noir.

— C'est une bonne chose, répliqua Yama, car je n'aime pas tuer un être sans défense. Je me sens obligé de vous faire remarquer, cependant qu'au moment où vous paraîtrez devant le Très-Haut, pour être jugé, on vous tiendra pour un homme qui a voulu se suicider.

— Quand vous serez prêt, dieu de Mort, fit l'autre avec un léger sourire, je faciliterai le passage de votre esprit de son enveloppe de chair à un monde meilleur.

— Encore une chose, et je mettrai fin à cette conversation. Donnez-moi un nom, afin que je le transmette aux prêtres et qu'ils sachent ainsi pour qui célébrer les rites nécessaires.

— J'ai renoncé à mon nom il y a quelque temps. Et pour cette raison, le compagnon de Kâli devra mourir de la main d'un homme sans nom.

— Rild, tu es fou, fit Yama en tirant son cimeterre.

L'homme en noir prit le sien.

— Et il est juste que tu trouves la mort, privé de nom. Tu as trahi ta déesse.

— La vie est pleine de trahisons, répliqua l'autre avant de frapper. En vous empêchant de passer, en me battant, je trahis l'enseignement de mon nouveau maître. Mais je dois faire ce qu'ordonne mon cœur. Mon ancien nom ni le nouveau ne me conviennent donc plus, je ne les mérite plus. Aussi, pour vous, je n'ai pas de nom.

Et son arme fut alors comme un éclair, bondissant, cliquetant, étincelante.

Yama recula devant cet assaut, cédant du terrain, pied à pied, ne bougeant que le poignet pour parer les coups qui pleuvaient sur lui.

Quand il eut reculé de dix pas, il tint bon. Ses parades eurent plus d'ampleur, ses ripostes devinrent plus brusques, et furent suivies de feintes et d'attaques inattendues.

Ils croisèrent le fer jusqu'à ce que leur sueur arrosât le sol. Puis Yama passa à l'attaque, lentement, forçant son adversaire à reculer. Il regagna pas à pas le terrain qu'il avait perdu.

Quand ils se retrouvèrent à l'endroit où le premier coup avait été porté, Yama parla au milieu du cliquetis des armes.

— Tu as bien appris ta leçon, Rild ! reconnut-il Et mieux même que je ne l'aurais cru. Félicitations !

Tandis qu'il parlait, son adversaire réussit une double feinte et le toucha à l'épaule. De la coupure s'écoula du sang, qui se fondit immédiatement dans le rouge de son vêtement.

À cela, Yama bondit en avant, déjoua la garde de l'autre et lui assena un coup sur le côté de la gorge qui eût pu le décapiter.

Mais l'homme en noir resta ferme comme un roc.

— Alors, le bain de mort protège ton cou, dit Yama. Je vais donc chercher un point faible, et il essaya un coup bas.

Yama se déchaîna, soutenu par des siècles d'expérience et les enseignements de maîtres d'un autre âge. Pourtant Rild recevait ses attaques, avec des parades de plus en plus amples ; il recula de plus en plus vite cependant, allongeant des bottes tout en cédant du terrain.

Il recula jusqu'à la rivière.

— Il y a un demi-siècle, quand tu as été mon élève pendant une brève période, je me suis dit : « Celui-là a en lui l'étoffe d'un maître. » Et je ne me trompais pas, Rild. Tu es peut-être le plus grand escrimeur de tous les âges. Je peux presque pardonner l'apostasie quand je vois ton adresse. C'est vraiment dommage.

Il feinta, visant la poitrine, et au dernier instant, déjoua la parade, si bien qu'il posa le tranchant de sa lame sur le poignet de l'autre.

L'homme en noir fit un bond en arrière, parant désespérément, visant la tête de Yama. Il se trouva bientôt devant le tronc d'arbre posé en travers de la rivière.

— Ta main aussi est protégée, Rild. En vérité, la déesse a été prodigue de ses dons. Et cela, qu'en penses-tu ?

L'acier siffla quand il rencontra l'autre lame. Yama réussit à écorcher le biceps de Rild qui n'avait pu parer son coup.

— Ah ! Voilà un endroit qu'elle a oublié ! Essayons encore.

Les lames se touchaient, ils liaient, dégageaient le fer, feintaient, lançaient des bottes, paraient, ripostaient.

Yama para une attaque avec un coup d'arrêt et fit de nouveau saigner le haut du bras de son adversaire.

L'homme en noir monta sur le tronc d'arbre, lança un terrible coup en direction de la tête de Yama, mais celui-ci le para. Il poursuivit son avantage, attaqua plus durement, obligea l'autre à reculer sur le tronc d'arbre, puis donna un coup de pied à la passerelle improvisée.

L'autre fit un bond en arrière, atterrit sur la rive opposée. Dès qu'il eut touché le sol, il donna aussi un coup de pied au tronc d'arbre.

Il roula avant que Yama pût y monter, glissa le long de la berge, s'écrasa dans l'eau, dansa, puis descendit vers l'ouest, emporté par le courant.

— Ce n'est qu'un saut de deux mètres, Yama, traversez-donc, cria Rild.

— Reprends souffle pendant que tu le peux, fit en souriant le dieu de Mort. Respirer est le don des

dieux que l'on sait le moins apprécier. Personne ne chante d'hymnes à la louange de l'air pur, respiré par le roi et le mendiant, le maître et son chien. Mais, si l'on en est privé ! Jouis de chaque souffle, Rild, comme si ce devait être le dernier. Car ce dernier est proche !

— On dit que vous en savez long sur ces choses-là, Yama, fit celui qui avait eu pour noms Rild et Sugata. On dit que vous êtes un dieu, dont le royaume est la mort, et dont la science s'étend au-delà de celle des mortels. Pendant que nous nous reposons, je voudrais donc vous poser une question.

Yama n'eut point le sourire moqueur qu'il avait opposé à toutes les autres déclarations de son adversaire. Celle-ci semblait faire partie d'un rite.

— Que désires-tu savoir ? Je t'accorde cette dernière faveur avant la mort.

Alors, dans les formes antiques du *Katha Upanishad*, celui qui avait eu pour noms Rild et Sugata récita :

— « Il y a un doute en ce qui concerne l'homme après sa mort. Certains disent qu'il existe encore. D'autres qu'il n'en est rien. C'est cela que je voudrais savoir, enseigné par vous. »

Yama répondit aussi avec les mots antiques :

— « Sur ce sujet les dieux mêmes ont des doutes. Il n'est pas facile de comprendre, car la nature de l'*atman* est subtile. Pose-moi une autre question. Délie-moi de cette obligation. »

— « Pardonnez-moi si cette question m'importe avant tout, ô Mort, mais on ne peut trouver maître qui vous égale, et je ne désire aucune faveur en cet instant. »

— « Garde ta vie et passe ton chemin, dit Yama remettant sa lame au fourreau. Je t'épargne. Choisis des fils et des petits-fils, choisis des éléphants, des chevaux, des troupeaux et de l'or. Demande-moi n'importe quelle autre faveur – de belles vierges, des chars, des instruments de musique. Je te donnerai tout et tout te servira. Mais ne me demande rien sur la mort. »

— « Ô Mort, récita l'autre, tout cela ne dure qu'un jour. Gardez pour vous vos vierges, vos chevaux, vos danses et vos chansons. Je n'accepterai comme faveur que celle que j'ai demandée. Dites-moi, ô Mort, ce qu'il y a après la vie, ce sur quoi les hommes et les dieux ont des doutes. »

Yama s'immobilisa, cessa de réciter le poème.

— Très bien, Rild, fit-il en regardant l'autre droit dans les yeux. Mais ce royaume ne s'explique point par des mots. Il faut que je te le montre.

Ils restèrent ainsi un moment, puis l'homme en noir chancela. Il couvrit son visage de son bras, ferma les yeux, et un seul sanglot lui échappa.

Alors Yama ôta sa cape de ses épaules et la jeta comme un filet à travers la rivière.

Les ourlets en étaient alourdis par du plomb et comme un filet elle recouvrit son adversaire.

Tandis qu'il se débattait pour s'en libérer, l'homme en noir entendit des pas rapides, le bruit d'un éboulement. Les bottes rouge sang de Yama avaient touché le sol, de son côté de la rivière. Il rejeta la cape, se mit en garde, para la nouvelle attaque de Yama. Derrière lui, le sol s'élevait en pente douce. Il recula.

— « Dieu de la Mort, ô, dieu de la Mort, récita-t-il, pardonnez-moi ces questions présomptueuses, et dites-moi que vous n'avez pas menti. »

— Tu le sauras bientôt, dit Yama, le blessant aux jambes.

Il lui porta ensuite un coup qui eût transpercé un autre homme, mais l'arme ne fit que glisser sur le torse de son adversaire.

Quand il arriva à un endroit où le terrain était accidenté, le petit homme, à coups de pied, envoya un nuage de poussière, une averse de graviers sur son adversaire. Yama se protégea les yeux d'une main, mais les pierres commencèrent à pleuvoir sur lui. Elles roulèrent sur le sol, sous ses bottes, il perdit pied, et tomba, glissant le long de la pente. L'autre délogea même un rocher et le suivit, tenant haut son cimenterre.

Incapable de se relever à temps pour parer l'attaque, Yama roula vers la rivière. Il réussit à se

cramponner au bord d'une crevasse, mais vit le roc arriver et tenta de se hisser hors de son chemin. Comme il s'appuyait au sol des deux mains, son arme lui échappa et tomba dans les eaux.

Avec son poignard qu'il tira tout en se relevant d'un bond, il réussit à parer les coups de l'autre. Le rocher tomba dans la rivière avec un grand jaillissement d'écume.

De la main gauche, Yama saisit le poignet de Rild.

Ils luttèrent, au corps à corps, roulèrent ensemble jusqu'au bord de la gorge. Ils tombèrent dans l'eau, et au même instant, Yama sentit son poignard lui échapper, s'enfoncer dans le lit de la rivière.

Quand ils refirent surface, suffoquant, l'un et l'autre n'avait plus entre les mains que l'eau qui coulait.

— C'est le moment du dernier baptême, fit Yama.

Ils descendirent avec le courant, jusqu'au moment où leurs pieds touchèrent des rochers, et ils continuèrent à combattre péniblement dans l'eau.

La rivière s'élargit ; devint moins profonde, et l'eau bientôt tourbillonna autour de leur taille. La berge se rapprochait.

Yama donnait coup sur coup, mais il eût tout aussi bien pu s'attaquer à une statue, car celui qui avait été le bourreau sacré de Kâli recevait chaque coup sans changer d'expression, et les rendait avec une force à briser les os.

Yama se dirigea vers les eaux moins profondes.

L'autre le suivit, se jeta sur lui, reçut au ventre un coup de la botte rouge, mais son ventre était insensible. Saisi par le devant de son vêtement, Rild fut lancé par-dessus la tête de Yama, se retrouva sur le dos, dans le lit argileux de la rivière.

Yama se mit à genoux, tandis que l'autre reprenait pied sur la berge et tirait un poignard de sa ceinture. Il s'accroupit, prêt à bondir, le visage toujours impassible.

Un moment leurs yeux se rencontrèrent, mais Rild ne faiblit pas cette fois-ci.

— Je peux à présent soutenir votre regard de mort, Yama, il ne peut m'arrêter. Vous m'avez trop bien instruit !

Comme il fonçait sur lui, Yama délia sa ceinture humide et la lança comme un fouet autour de ses jambes.

Il le retint, le serra contre lui quand il tomba en avant, réussit à glisser vers les eaux profondes.

— Personne ne chante l'air qu'on respire, dit-il, mais si l'on en est privé !

Et il plongea, entraînant l'autre, ses bras comme un anneau d'acier autour de son corps.

Bien plus tard, debout, ruisselant d'eau sur la berge, il parla doucement, encore haletant.

— Tu étais... le plus grand... de ceux qui se sont élevés contre moi... au cours de tous les âges... c'est bien dommage, en vérité...

Puis il traversa la rivière et continua son chemin dans les collines rocheuses.

Quand il entra dans Alundil, le voyageur s'arrêta à la première auberge. Il prit une chambre, demanda un bain. Et se lava dans le baquet plein d'eau tandis qu'un serviteur nettoyait ses vêtements.

Avant dîner, il alla à la fenêtre pour regarder la rue. La forte odeur des slézards montait dans l'air tranquille, avec les bruits de nombreuses voix.

Des gens quittaient la ville. Dans la cour derrière l'auberge, une caravane préparait son départ pour le lendemain matin. La fête du printemps finissait cette nuit. Dans la rue, des marchands faisaient encore du commerce, des mères calmaient leurs enfants fatigués et un prince de l'endroit rentrait de la chasse avec ses hommes, deux oiseaux de feu liés sur le dos de son slézard rapide. Le voyageur observa deux prostituées lasses discutant avec un prêtre, qui semblait encore plus las, hochait sans arrêt la tête et qui finit par s'en aller. Une lune, déjà haute dans le ciel, paraissait dorée vue à travers le Pont des Dieux. Une deuxième plus petite venait d'apparaître à l'horizon. L'air du soir était frais et apportait au voyageur, parmi les senteurs de la ville, le parfum des choses qui naissent au printemps,

petites pousses, herbe tendre, l'odeur fraîche du blé de printemps bleu-vert, de la terre humide, de l'eau trouble d'un bras de la rivière. Il se pencha en avant, et put voir le temple sur la colline.

Il appela un serviteur, lui demanda de monter son dîner dans sa chambre et envoya chercher un marchand de la ville.

Il mangea lentement, sans prêter attention à la nourriture, et quand il eut fini, on introduisit le marchand.

L'homme portait un manteau plein d'armes diverses et parmi celles-ci, le voyageur choisit finalement un long cimeterre et un court poignard droit, qu'il passa à sa ceinture.

Puis il sortit dans le soir et marcha le long de la grande rue pleine d'ornières. Des amants se tenaient enlacés sous les porches. Il passa devant une maison où des pleureuses gémissaient sur un mort. Un mendiant le suivit en boitant tout au long d'un pâté de maisons, jusqu'à ce qu'il se tourne, le regarde dans les yeux et lui lance : « Tu n'es pas boiteux ! » Et l'homme partit rapidement, se perdit dans la foule. Dans le ciel les feux d'artifice commencèrent à éclater au-dessus de lui, envoyant de longs serpentins de lumière cerise jusqu'au sol. Du temple lui parvint le son des cornes jouant la musique *nagaswaram*. Un homme sortit en chancelant d'une porte, le toucha en passant, et il brisa son poignet quand il sentit sa main sur sa bourse. L'homme lança une malédiction, appela à l'aide, mais il le poussa dans la rigole d'écoulement et continua à marcher, faisant reculer les deux compagnons du voleur d'un seul regard sombre.

Enfin, il arriva devant le temple, hésita un moment, puis entra.

Il suivit dans la cour intérieure un prêtre qui rentrait une petite statue exposée le jour dans une niche.

Il observa la cour, puis alla rapidement vers la statue de Kâli. Il l'étudia un long moment, tira son cimeterre et le posa à ses pieds. Quand il le reprit et se tourna, il vit que le prêtre l'observait. Il lui fit un signe de tête, et l'autre s'approcha vivement, lui dit bonsoir.

— Bonsoir, prêtre.

— Que Kâli bénisse votre arme, guerrier.

— Merci, c'est fait.

— Vous parlez comme si vous en étiez sûr, fit le prêtre avec un sourire.

— Et c'est présomptueux de ma part ?

— Eh bien, ce n'est peut-être pas du meilleur goût.

— Néanmoins, j'ai senti sa puissance descendre sur moi tandis que je contemplais son autel.

Le prêtre frissonna.

— Malgré mes fonctions, je me passerais volontiers de cette faveur.

— Vous la craignez ?

— Disons qu'en dépit de sa magnificence, fit le prêtre, l'autel de Kâli n'est pas aussi fréquenté que ceux de Lakshmi, Sarasvatî, Shakti, Sitala, Ratri et autres déesses moins terrifiantes.

— Mais elle est plus grande que toutes celles-là.

— Et plus terrible.

— En dépit de sa force, elle n'est pas une déesse injuste.

— Quel est l'homme qui désire encore la justice quand il a passé ses vingt ans, guerrier ? fit le prêtre avec un sourire. Pour ma part, je trouve la miséricorde infiniment plus attirante. Je préférerais toujours une divinité clémente.

— C'est fort bien, mais je suis, comme vous dites, un guerrier. Ma propre nature est proche de la sienne. La déesse et moi sommes généralement d'accord sur la plupart des sujets. Et quand nous ne le sommes pas, je me rappelle qu'elle est femme.

— Je vis ici, et pourtant je ne parle pas avec cette familiarité des dieux sous ma garde.

— En public, en tout cas. Je connais les prêtres. J'ai bu avec plus d'un d'entre vous, et je sais que

vous blasphémez comme le reste de l'humanité.

— Il y a un temps et un lieu pour toute chose, dit le prêtre en jetant derrière lui un regard à Kâli.

— Certes. À présent, dites-moi pourquoi l'on n'a pas nettoyé l'autel de Yama ces temps-ci ? Il est plein de poussière.

— On l'a nettoyé hier, mais tant de gens sont passés devant.

— Et pourquoi, fit l'autre en souriant, n'y a-t-il pas d'offrandes à ses pieds ni les restes des sacrifices ?

— Personne n'offre de fleurs à la Mort. Les pèlerins viennent, regardent et s'en vont. Nous autres prêtres avons toujours pensé que les deux statues étaient bien situées. Elles font un couple terrible, toutes les deux, n'est-ce pas ? La Mort et Celle qui sème la destruction.

— Un couple puissant. Mais essayez-vous de me dire que personne n'offre de sacrifice à Yama ?

— Non, personne, à part nous les prêtres, quand le calendrier des dévotions le demande, et de temps à autre un habitant de la ville, quand un être aimé est sur son lit de mort et s'est vu refuser la réincarnation. C'est tout. À part cela, je n'ai jamais vu offrir de sacrifice à Yama, simplement, sincèrement, avec bonne volonté et affection.

— Il doit en être offensé.

— Mais non, guerrier. Toute chose vivante n'est-elle pas en soi un sacrifice à la Mort ?

— Vous avez raison. Quel besoin a Yama de leur bonne volonté et de leur affection. Les offrandes sont inutiles, puisqu'il prend ce qu'il veut.

— Comme Kâli, reconnut le prêtre. Et j'ai souvent vu une justification de l'athéisme en ces deux divinités. Par malheur, elles se manifestent trop fortement en ce monde pour qu'on puisse nier leur existence. Dommage.

— Un prêtre qui croit à contrecœur ! fit le guerrier en riant. Cela me plaît. Oui, cela m'amuse. Tenez, achetez-vous un tonneau de soma, pour les sacrifices !

— Merci, guerrier. Partageriez-vous mes libations ?

— Par Kâli, j'accepte ! Mais qu'elles soient modérées.

Il accompagna le prêtre dans le bâtiment central. Ils descendirent tous deux à la cave, où le prêtre mit en perce une barrique de soma, et remplit deux gobelets.

— Bonne santé et longue vie !

— À la santé de vos deux sombres divinités, Yama et Kâli !

— Merci.

Ils avalèrent le fort breuvage et le prêtre tira deux nouveaux gobelets.

— Pour vous réchauffer la gorge, la nuit est fraîche.

— D'accord.

— Nous sommes assez contents de voir partir les voyageurs. Leurs dévotions ont enrichi le temple, mais ils ont aussi considérablement fatigué le personnel.

— Au départ des pèlerins !

— Au départ des pèlerins !

Ils trinquèrent encore.

— Je croyais que la plupart d'entre eux venaient voir le Bouddha, dit négligemment Yama.

— C'est vrai, mais ils n'ont pas tellement envie d'éveiller l'hostilité des autres dieux. Alors, avant d'aller dans le bosquet pourpre, ils leur offrent généralement des sacrifices, ou font des dons au temple pour payer des prières.

— Que savez-vous de celui qu'on appelle Tathagata et de ce qu'il enseigne ?

— Je suis un prêtre des dieux, fit l'autre en détournant la tête, et un brahmane, guerrier. Je n'ai pas envie de parler de celui-là.

— Il vous a touché aussi, alors ?

— Cela suffit ! Mes désirs vous sont connus. Ce n'est pas un sujet dont je veuille parler.

— Aucune importance. Enfin, d'ici peu, cela n'aura aucune importance. Merci pour le soma. Et bonsoir, prêtre.

— Bonsoir, guerrier. Que les dieux vous sourient et éclairent votre chemin.

— Le vôtre aussi.

Yama remonta de la cave, sortit du temple, et traversa la ville.

Quand il arriva devant le bosquet pourpre, il y avait trois lunes dans les cieux, de petits feux de camp derrière les arbres, une pâle lumière dans le ciel au-dessus de la ville. Une brise fraîche et porteuse d'humidité faisait frémir les arbres autour de lui.

Silencieux, il entra dans le bosquet.

Dans la clairière illuminée, il vit en face de lui des rangées et des rangées d'hommes assis immobiles. Chacun portait une robe jaune, avec un capuchon jaune rabattu sur les yeux. Il y en avait des centaines et pas un ne parlait.

Il alla vers celui qui était le plus proche de lui.

— Je suis venu voir Tathagata le Bouddha.

L'homme ne parut pas l'entendre.

— Où est-il ?

L'homme resta muet.

Yama se pencha, regarda les yeux mi-clos du moine ; on eut dit que l'autre était endormi.

Alors il parla à voix haute, pour que tout le groupe l'entende.

— Je suis venu voir Tathagata le Bouddha, où est-il ?

Il eut tout aussi bien pu s'adresser à un champ couvert de pierres.

— Croyez-vous réussir à le cacher ainsi ? Croyez-vous que je n'arriverai pas à le découvrir au milieu de vous parce que vous êtes nombreux, tous vêtus de même ? Croyez-vous qu'il suffise de ne pas répondre ?

On n'entendit que les soupirs du vent passant dans les arbres derrière les moines. Les lumières vacillèrent, les frondes pourpres frémirent.

— Vous avez peut-être raison, fit Yama en riant. Mais il vous faudra bien bouger à un moment ou l'autre, si vous voulez continuer à vivre. Et je peux attendre aussi longtemps que quiconque.

Il s'assit alors par terre, s'adossa à l'écorce bleue d'un grand arbre, sa bonne lame en travers de ses genoux.

Il fut immédiatement envahi par une sorte de somnolence. Sa tête s'inclina vers sa poitrine, il la releva plusieurs fois brusquement. Puis son menton toucha une dernière fois sa cape, et il se mit à ronfler.

Il marchait sur une grande plaine bleu-vert, les herbes se courbaient pour lui faire un sentier, au fur et à mesure qu'il avançait. Au bout de ce sentier se dressait un gros arbre, comme il n'en pousse point ici-bas, un arbre qui tenait le monde en ses racines, et dont les branches portaient ses feuilles jusque parmi les étoiles.

À son pied se tenait un homme, assis jambes croisées, un léger sourire aux lèvres. Il savait que cet homme était le Bouddha. Il s'approcha et se tint immobile devant lui.

— Salut, ô Mort ! dit l'homme assis, couronné d'une auréole rose, brillant dans l'ombre de l'arbre.

Yama ne répondit point mais tira son cimeterre.

Le Bouddha continua à sourire et quand Yama s'avança, il entendit un bruit, comme une musique lointaine.

Il s'arrêta, regarda autour de lui, son arme toujours dressée.

Ils arrivèrent des quatre coins de l'horizon, les quatre Régents du monde, descendus du mont Sumernu : le Maître du Nord avança, suivi de ses Yakshas, tous vêtus d'or, montés sur des chevaux

jaunes, portant des boucliers étincelant d'une lumière dorée ; l'Ange du Sud vint aussi, suivi de son armée, les Kumbhandas, montés sur des destriers bleus, portant des boucliers de saphir ; de l'Est vint le Régent dont les cavaliers portaient des boucliers de perles et étaient tous vêtus d'argent, Et de l'Ouest arriva Celui dont les Nâgas montaient des chevaux rouge sang, étaient tous vêtus de rouge et tenaient devant eux des boucliers de corail. Les sabots des bêtes ne semblaient pas toucher le sol, et l'on n'entendait que la musique, de plus en plus forte.

— Pourquoi les Régents du monde approchent-ils d'ici ? dit Yama, presque inconsciemment.

— Ils viennent pour emporter mes os, répliqua le Bouddha toujours souriant.

Les quatre Régents serrèrent la bride, leurs armées s'arrêtèrent derrière eux. Yama leur fit face.

— Vous venez pour emporter ses os, dit-il, mais qui viendra chercher les vôtres ?

Les Régents mirent pied à terre.

— O, Mort, vous n'aurez pas cet homme, dit le Maître du nord, car il appartient au monde, et nous le défendrons.

— Écoutez-moi, Régents qui habitez le Sumernu, dit Yama, revêtant son Aspect. La garde de ce monde vous a été confiée. Il est entre vos mains. Mais la mort emporte qui elle veut et quand elle veut. Il ne vous est point donné de contester mes Attributs, ni la façon dont ils agissent.

Les quatre Régents vinrent se placer entre Yama et Tathagata.

— Nous contestons votre façon d'agir avec celui-là, Yama, car il tient entre ses mains la destinée de notre monde. Vous ne pourrez le toucher qu'après avoir renversé les quatre Puissances.

— Qu'il en soit ainsi, répliqua Yama. Lequel d'entre vous va le premier lutter contre moi ?

— Moi, fit celui qui venait de parler, en tirant son épée d'or.

Yama, revêtu de son Aspect, traversa de son cimeterre le métal tendre comme du beurre, frappa la tête du Régent, et l'envoya mordre la poussière.

Un grand cri s'éleva des rangs des Yakshas, et deux des cavaliers dorés s'avancèrent pour emporter leur chef. Ils firent tourner leurs chevaux, et repartirent vers le Nord.

— Au suivant.

Le Régent de l'Est vint devant Yama, portant une épée d'argent bien droite et un filet tissé de rayons de lune.

— Moi, dit-il, et il lança son filet.

Yama posa le pied dessus, le saisit dans ses mains, tira, et l'autre perdit l'équilibre. Quand le Régent chancela, il le frappa à la mâchoire.

Deux guerriers vêtus d'argent le regardèrent farouchement, puis baissèrent les yeux, et emportèrent leur Maître vers l'est, une musique discordante flottant dans leur sillage.

— Au suivant ! fit Yama.

Le solide chef des Nâgas se présenta devant lui. Il jeta ses armes, se dépouilla de sa tunique.

— Dieu de la Mort, nous allons lutter à mains nues.

Yama posa ses armes, ôta les vêtements qui couvraient le haut de son corps.

Le Bouddha restait assis à l'ombre de l'arbre, souriant, comme si ces passes d'armes ne signifiaient rien pour lui.

Yama et le chef des Nâgas luttèrent Quand enfin le Régent toucha terre, Yama se précipita sur lui, puis se releva. L'autre resta à terre.

Quand les cavaliers de l'Ouest eurent disparu, il ne restait plus que l'Ange du Sud, vêtu de bleu, devant le Bouddha.

— Et vous ? demanda le dieu de la Mort, en reprenant ses armes.

— Pour vous affronter, dieu de la Mort, je ne prendrai pas d'armes d'acier, de cuir ou de pierre, comme un enfant prend des jouets. Et je ne lutterai pas contre vous les mains nues, dit l'Ange. Je sais que vous l'emporteriez en tous les cas, car personne ne peut vous vaincre par les armes.

— Alors, remontez sur votre étalon bleu et partez, fit Yama, si vous ne voulez pas combattre.

L'Ange ne répondit pas, mais lança en l'air son bouclier bleu. Il se mit à tourner comme une roue de saphir, et devint de plus en plus grand.

Puis il tomba, s'enfonça dans le sol. Et les herbes se refermèrent au-dessus de lui.

— Et qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

— Je ne conteste pas activement, je ne fais que défendre. Ma force, c'est l'opposition passive. Mon pouvoir est un pouvoir de vie, comme le vôtre est un pouvoir de mort. Si vous pouvez détruire ce que j'enverrai contre vous, vous ne pouvez tout détruire, ô Mort ! Ma force est celle du bouclier, non celle de l'épée. La Vie elle-même se lèvera contre vous pour défendre votre victime, Yama.

L'Ange vêtu de bleu se détourna, monta sur son destrier bleu et partit vers le Sud, les Kumbhandas derrière lui. La musique ne disparut pas avec lui, elle resta dans les airs, à la place qu'il avait occupée.

Yama avança alors vers le Bouddha, cimeterre à la main. — Leurs efforts n'ont servi à rien. Ton heure est venue.

Mais le coup n'atteignit pas le Bouddha car une branche du grand arbre tomba, frappa le cimeterre et l'arracha de la main de Yama.

Il se pencha pour le ramasser, mais les herbes se courbèrent pour le couvrir, tissèrent un filet serré, impossible à briser.

Yama jura, tira son poignard, voulut de nouveau frapper.

Une grosse branche se courba, vint se balancer devant la cible qu'il visait et son arme s'enfonça profondément dans ses fibres. Puis la branche remonta brusquement, emportant avec elle le poignard.

Les yeux du Bouddha étaient clos. Il méditait. Son auréole luisait dans l'ombre.

Yama fit un pas en avant, leva les mains, et les herbes se nouèrent autour de ses chevilles, et le retinrent cloué au sol.

Il se débattit un moment, tirant sur les racines résistantes. Puis il cessa, leva les mains, rejeta la tête en arrière, avec des regards meurtriers.

— Écoutez-moi, ô Puissances ! À partir de cet instant, cet endroit portera la malédiction de Yama ! Plus rien de vivant ne bougera sur ce sol, les oiseaux ne chanteront plus, les serpents ne ramperont plus ici ! La terre sera stérile et nue, il n'y aura que rochers et sables mouvants ! Aucun brin d'herbe ne s'élèvera vers le ciel ! Je maudis ce lieu, condamne à ce destin les défenseurs de mon ennemi !

L'herbe commença à se faner, mais avant qu'elle n'ait libéré Yama, on entendit un grand bruit, des craquements, du bois éclata. Le grand arbre dont les racines enfermaient le monde, dont les branches retenaient les étoiles, comme poissons dans un filet, se pencha, fendu en son milieu, et ses branches déchirèrent le ciel, ses racines ouvrirent des gouffres dans le sol, ses feuilles tombèrent comme une pluie bleu-vert autour de Yama. Une partie du tronc s'inclina vers lui, étendant devant lui une ombre sombre comme la nuit.

Il vit très loin le Bouddha, toujours assis et méditant, comme inconscient du chaos autour de lui.

Il n'y eut plus qu'obscurité et un bruit de tonnerre.

Yama releva la tête brusquement, ouvrit les yeux.

Il était dans le bosquet pourpre, adossé au tronc d'un arbre bleu, son cimeterre sur les genoux.

Rien ne semblait avoir changé.

Les moines étaient toujours assis, rangée après rangée, méditant, devant lui. La brise était toujours fraîche et humide, et les lumières vacillaient quand elle passait.

Yama se leva, ayant alors compris où il lui fallait aller pour trouver celui qu'il cherchait.

Il passa devant les moines, suivit un sentier battu, qui le conduisit au cœur des bois.

Il se trouva bientôt devant un pavillon pourpre, mais il était vide.

Il continua son chemin, suivit le sentier jusqu'à ce que le bois devînt sauvage. Le sol était humide, une faible brume s'éleva autour de lui. Mais il voyait toujours la piste éclairée par la lumière de trois

lunes.

La piste descendit. Les arbres bleu et pourpre devinrent plus rabougris que sur la hauteur. De petites mares commencèrent à apparaître de chaque côté du sentier, couvertes des plaques lépreuses d'une écume argentée. L'odeur des marais l'assaillit, et la respiration sifflante de créatures étranges sortit des buissons.

Il entendit un chant s'élever loin derrière lui. Il comprit que les moines qu'il venait de quitter étaient à présent réveillés et marchaient parmi les arbres du bosquet. Ils avaient achevé leur tâche, qui avait été d'unir leurs pensées pour lui imposer la vision de l'invincibilité de leur chef. Leurs chants étaient probablement un signal, emporté vers...

Il était là !

Assis sur un rocher au milieu d'un champ, éclairé par la lumière des lunes.

Yama tira son cimeterre et avança.

Quand il fut à vingt pas de lui, l'autre tourna la tête.

— Salut, ô Mort !

— Salut, Tathagata !

— Dis-moi pourquoi tu es ici.

— Il a été décidé que le Bouddha devait mourir.

— Cela ne répond pas à ma question. Pourquoi es-tu venu jusqu'ici ?

— N'es-tu pas le Bouddha ?

— On m'appelle Bouddha, Tathagata, et l'Éclairé. Et l'on me donne bien d'autres noms. Mais pour répondre à ta question, non, je ne suis pas le Bouddha. Tu as déjà réussi, tu as fait ce que tu voulais faire, tu as tué le vrai Bouddha aujourd'hui.

— Ma mémoire doit faiblir, car en vérité j'avoue ne pas me rappeler chose pareille.

— Le vrai Bouddha avait pour nom Sugata. Avant, on le connaissait sous le nom de Rild.

— Rild, fit Yama, avec un petit rire, voudrais-tu me dire qu'il était plus qu'un bourreau que tu avais réussi à convaincre de ne pas faire son travail ?

— Bien des hommes sont des bourreaux qu'on a réussi à détourner de leur tâche, répliqua l'homme assis sur le rocher. Rild a renoncé de bon gré à sa mission, pour devenir un disciple, et suivre la Voie. C'était le seul homme que j'aie jamais connu, qui ait vraiment atteint à l'illumination.

— Cette espèce de doctrine que tu répands, n'est-ce pas une religion pacifiste ?

— Si.

— Dieux ! s'exclama Yama en éclatant de rire. Alors il vaut mieux que tu ne prêches pas une religion militante. Ton meilleur disciple, illuminé ou pas, a bien failli avoir ma peau cet après-midi.

Le calme visage du Bouddha eut soudain l'air las.

— Crois-tu vraiment qu'il eût pu te battre ?

— Non, fit Yama après un instant de silence.

— Crois-tu qu'il l'ait su ?

— Peut-être.

— Ne vous connaissiez-vous pas avant la rencontre d'aujourd'hui ? Ne vous étiez-vous pas déjà vus à l'entraînement ?

— Si. Nous nous connaissions.

— Alors, il ne pouvait ignorer ton habileté, et savait comment finirait votre combat.

Yama resta silencieux.

— Il est allé au martyre volontairement, sans que j'en sache rien alors. Je ne pense pas qu'il soit allé te combattre avec l'espoir de vaincre.

— Pourquoi, alors ?

— Pour prouver quelque chose.

— Que pouvait-il prouver de cette manière ?

— Je ne sais. Je sais seulement qu'il doit en être ainsi, car je le connaissais bien. J'ai trop souvent écouté ses sermons, ses paraboles subtiles, pour croire qu'il eût pu faire une chose pareille sans but. Tu as assassiné le vrai Bouddha, dieu de Mort. Tu sais ce que je suis.

— Oui, Siddharta, je sais que tu es un imposteur. Je sais que tu n'as reçu aucune illumination. Je me rends parfaitement compte que ta doctrine est une de celles dont eût pu se souvenir n'importe lequel des Premiers. Tu as choisi de la faire revivre, tu as prétendu en être le créateur. Tu as décidé de la répandre, dans l'espoir de soulever les hommes contre la religion grâce à laquelle règnent les vrais dieux. J'admire ton effort. Il a été intelligemment organisé, exécuté. Mais ta plus grande erreur, il me semble, est d'avoir choisi une croyance pacifiste pour l'opposer à une religion active. Je me demande pourquoi tu as fait cela, alors qu'il y avait tant d'autres religions plus appropriées.

— J'ai peut-être été simplement curieux de voir comment celle-là pourrait agir.

— Non, Sam, ce n'est pas cela. Je sens que cela faisait partie d'un plan plus vaste, et que pendant toutes ces années où tu as prétendu être un saint, et prêché des sermons auxquels tu ne croyais pas toi-même, tu n'as cessé de faire d'autres projets. Une grande armée peut nous être opposée pendant un certain temps. Un seul homme doit répandre la rébellion pendant de longues années, s'il veut avoir une chance de réussir. Tu en as conscience, et à présent que tu as semé cette croyance volée à d'autres, tu projettes de passer à une autre phase de ta rébellion. Tu essaies d'être à toi seul l'antithèse du Ciel, en t'opposant à la volonté des dieux au cours des années, de bien des façons et sous bien des masques. Mais tout cela va se terminer ici, et tout de suite, faux Bouddha.

— Pourquoi, Yama ?

— Nous avons très soigneusement réfléchi à la question. Nous ne voulions pas faire de toi un martyr, pour encourager davantage l'expansion de cette doctrine que tu as enseignée. Mais d'autre part, si l'on ne t'arrêtait pas, elle continuerait également à se répandre. Il a donc été décidé que tu trouverais la mort de la main d'un agent du Ciel – démontrant ainsi laquelle des deux religions est la plus forte. Martyr ou non, le bouddhisme ne sera plus désormais qu'une religion de second ordre. C'est pour cela que tu dois mourir de la vraie mort.

— Ce n'est pas cela qui m'intéresse. Je voulais savoir, Yama, pourquoi tu es venu faire cela, toi. Pourquoi un homme passé maître en l'art d'utiliser n'importe quelle arme, habile en toutes les sciences, est venu ici comme le valet d'une bande de marchands de corps ivrognes, indignes de polir son épée, ou de laver ses éprouvettes. Toi qui pourrais être l'esprit le plus libre de nous tous, pourquoi t'abaisses-tu jusqu'à servir tes inférieurs ?

— Pour ce que tu viens de dire, ta mort ne sera pas facile.

— Pourquoi ? Je n'ai fait que te poser une question, qui a dû passer par bien d'autres esprits que le mien, depuis le temps. Je ne t'en veux pas de m'avoir traité de faux Bouddha. Je sais ce que je suis. Qui es-tu, toi, dieu de Mort ?

Yama remit son cimeterre dans sa ceinture, prit une pipe qu'il avait achetée à l'auberge un peu plus tôt. Il la bourra, l'alluma et se mit à fumer paisiblement.

— Il est évident qu'il nous faut parler encore un peu, ne serait-ce que pour nous débarrasser l'esprit de toutes ces questions. Alors, autant être à l'aise, dit-il en s'asseyant sur une roche plate. D'abord, un homme peut être supérieur en certains domaines à ses camarades, et les servir quand même, s'ils servent ensemble une cause commune plus grande que n'importe lequel d'entre eux. Je crois servir une telle cause, sinon je ne le ferais pas. Je crois aussi que tu penses de même en ce qui concerne ce que tu fais, sinon tu ne supporterais pas cette vie d'ascétisme et de misère, bien que tu ne sois pas aussi décharné que tes disciples. On t'a offert la divinité il y a quelques années à Mahārtha, si mes souvenirs sont exacts, et tu t'es moqué de Brahma, tu as envahi, dévasté, dépouillé le palais du Karma, et rempli de jetons toutes les machines à prier de la ville...

Le Bouddha se mit à rire. Yama aussi. Puis il reprit :

— À part toi, il ne reste plus aucun accélérationniste en ce monde. C'est une affaire finie. Qui n'aurait d'ailleurs jamais dû devenir un problème. J'ai un certain respect pour la manière dont tu t'es comporté ces dernières années. Il m'est même venu à l'idée que si l'on pouvait te faire comprendre que ta situation actuelle est sans espoir, on pourrait peut-être encore te persuader de te joindre aux phalanges célestes. Je suis bien venu ici pour te tuer, mais si je peux te convaincre de nous rejoindre, que tu me donnes ta parole, que tu me promettes de mettre fin à ce combat stupide et insensé, je prendrai sur moi de répondre de toi. Je t'emmènerai à la Cité Céleste, où tu pourras accepter ce que tu as une fois refusé. Ils m'écouteront, car ils ont besoin de moi.

— Non, fit Sam. Car je ne suis pas convaincu de la futilité de ma position. Et j'ai la ferme intention de veiller à ce que le spectacle continue.

On entendait les chants des moines, en haut dans le camp, au milieu du bosquet pourpre. Une des lunes disparut derrière le sommet des arbres.

— Pourquoi tes disciples ne fouillent-ils pas les buissons pour te sauver ?

— Ils viendraient si je les appelais, mais je ne le ferai pas, c'est inutile.

— Pourquoi m'ont-ils fait rêver ce rêve stupide ?

Le Bouddha haussa les épaules.

— Pourquoi ne se sont-ils pas levés pour venir me tuer pendant que je dormais ?

— Ce n'est point leur manière d'agir.

— Tu l'aurais fait toi, hein ? Si tu avais pu t'en tirer sans mal ? Si personne n'avait pu savoir que le Bouddha avait tué ?

— Peut-être. Comme tu le sais, la force et les faiblesses personnelles d'un chef n'ont rien à voir avec la valeur de sa cause.

Yama tira sur sa pipe. La fumée entoura sa tête de ses volutes, tourbillonna pour rejoindre la brume, de plus en plus épaisse.

— Je sais que nous sommes seuls, et que tu n'as pas d'arme.

— Nous sommes seuls, en effet ; mon bagage est caché un peu plus loin, sur la route.

— Ton bagage ?

— Ma tâche est terminée ici. Tu ne t'étais pas trompé. J'ai mis en marche quelque chose comme je l'avais décidé. Quand nous aurons fini notre conversation, je partirai.

— Ah ! fit Yama en riant, l'optimisme d'un révolutionnaire est toujours surprenant. Les puissances de ce monde vont-elles se dresser pour te défendre ? Je ne vois pas de grand arbre qui puisse te protéger de ses branches. Ni d'herbe rusée pour me saisir les pieds. Comment vas-tu réussir à partir ?

— Je préfère te laisser la surprise.

— Et si nous combattons ? Je n'aime pas tuer un homme désarmé. Tu as peut-être une arme dans ton bagage, s'il est vrai qu'il soit caché quelque part. Va la chercher. Cela vaudra mieux que de n'avoir aucune chance de t'en tirer. J'ai même entendu dire qu'en son temps Siddharta, le prince-seigneur de Kapil, était une fine lame et un rude adversaire.

— Non merci. Une autre fois, peut-être. Pas aujourd'hui.

Yama tira une dernière bouffée, s'étira, bâilla.

— Je ne vois plus d'autre question à te poser. Il est vain de discuter avec toi. Je n'ai plus rien à te dire. As-tu quelque chose à ajouter ?

— Oui. Comment est-elle, cette garce de Kâli ? On en donne tant de descriptions différentes que je commence à croire qu'elle est tout pour chaque homme au monde.

Yama lança sa pipe qui vint frapper Sam à l'épaule, et envoya une gerbe d'étincelles sur son bras. Il bondit en avant, en faisant tournoyer son cimenterre comme un éclair au-dessus de sa tête.

Quand il parvint sur le sol sablonneux devant le rocher, il fut brusquement arrêté. Il faillit tomber, se redressa, réussit à rester debout. Il fit tous ses efforts pour avancer, mais ne le put.

— Des sables mouvants, dit calmement Sam. Certains vous aspirent plus rapidement que d'autres. Par bonheur, là où tu te trouves, c'est assez lent. Tu as encore beaucoup de temps devant toi. J'aimerais prolonger notre conversation, si je pensais avoir une chance de te persuader de te joindre à moi. Mais je sais que c'est impossible. Tout comme tu ne pourrais me persuader d'aller au Ciel.

— Je me libérerai, dit doucement Yama, sans bouger. Je me libérerai d'une manière ou d'une autre. Et je te poursuivrai.

— Sans aucun doute. En fait, dans un instant, je vais te dire comment te sortir de là. En attendant te voilà devenu ce que tout prédicateur désire, un public captif, représentant l'opposition. Car j'ai un bref sermon à te faire, Seigneur.

Yama souleva son cimeterre, puis décida de ne s'en point servir et le remit dans sa ceinture.

— Vas-y, fais ton sermon, dit-il, et il réussit à regarder l'autre droit dans les yeux.

Sam vacilla, mais put parler.

— Il est stupéfiant que ton cerveau de mutant ait pu produire un esprit capable de transporter ses pouvoirs en n'importe quel cerveau neuf que tu choisis d'occuper. Il y a des années que je n'ai pas utilisé mon propre talent, comme je le fais en ce moment, mais il en est de même pour moi. Quel que soit le corps que j'habite il semble que mes pouvoirs m'y suivent. J'ai cru comprendre que cela se passe encore ainsi pour la plupart d'entre nous. Sitala, dit-on, peut changer à son gré les températures autour d'elle jusqu'à une grande distance. Quand elle prend un corps nouveau ce pouvoir l'accompagne en son nouveau système nerveux, bien qu'il soit assez faible au début. Agni, je le sais, peut enflammer des objets en les regardant fixement pendant un certain temps, ils brûlent parce qu'il le veut. Et prends par exemple ce regard meurtrier que tu diriges sur moi en ce moment. N'est-ce pas stupéfiant que tu aies gardé ce don toujours et partout à travers les siècles ? Je me suis souvent demandé quelle était la base physiologique de ces phénomènes. As-tu fais des recherches là-dessus ?

— Oui, dit Yama, dont les yeux brûlaient d'un feu sombre sous ses sourcils noirs.

— Et quelle en est l'explication ? Une personne naît avec un cerveau anormal, sa psyché est ensuite transférée dans un cerveau normal et pourtant ses capacités anormales ne sont pas détruites pendant ce transfert. Pourquoi ?

— Parce que tu n'as en réalité en toi qu'une seule image du corps qui est de nature électrique tout autant que chimique. Elle commence immédiatement à modifier son nouveau milieu physiologique. Il y a bien des choses en ce nouveau corps qu'elle traite comme une maladie, en somme, et qu'elle essaie de soigner, pour qu'il devienne comme l'ancien. Si le corps que tu habites en ce moment devenait physiquement immortel, il finirait par ressembler un jour à ton premier corps.

— C'est diablement intéressant.

— C'est pour cela que les pouvoirs transférés sont faibles au début, et deviennent de plus en plus forts pendant que tu continues à occuper ce corps. C'est pour cela qu'il vaut mieux cultiver un Attribut, et employer également quelques accessoires mécaniques.

— Eh bien, je m'étais souvent posé des questions là-dessus. Merci. À propos, continue de m'envoyer ton regard meurtrier. C'est douloureux, tu sais. Bon, passons à mon sermon. Un homme fier et arrogant comme toi, avec une faculté d'enseigner généralement reconnue pour admirable, faisait des recherches sur une maladie qui défigure et amène la dégénérescence. Un jour, il la contracta. Il n'a pu jusqu'à ce jour trouver le moyen de la guérir, mais il trouva le temps de se regarder dans un miroir et se dit : « Mais sur moi, c'est beau. » Yama, tu ressembles à cet homme. Tu ne veux pas essayer de changer ta condition, tu en es plutôt fier. Tu t'es trahi dans un moment de colère. Je sais donc à présent que je dis la vérité quand j'affirme que ta maladie, c'est Kâli. Tu ne livreras pas le pouvoir aux mains de ceux qui en sont indignes si cette femme ne t'ordonnait de le

faire. Je l'ai connue dans le temps et je sais qu'elle n'a pas changé. Elle ne peut aimer un homme. Elle ne se soucie que de ceux qui lui apportent en don le chaos. Si jamais tu ne peux plus servir ses buts, elle te rejettera, dieu de Mort. Je ne te dis pas cela parce que nous sommes des ennemis, mais tout simplement d'homme à homme. Je sais. Crois-moi, je sais. Il est peut-être malheureux que tu n'aies jamais été réellement jeune, Yama, et que tu n'aies point connu ton premier amour aux jours du printemps. Voici donc la morale de mon sermon sur cette petite montagne – un miroir même ne te montrera pas ce que tu es, si tu ne veux point le voir. Si tu veux juger de la vérité de ce que je dis, essaie une fois de ne pas faire ce qu'elle veut, même en des petites choses, et tu verras à quelle vitesse elle réagira, et de quelle manière. Que feras-tu si tes propres armes, Ô Mort, se retournent contre toi ?

— Tu as fini de parler ?

— Oui. Un sermon est un avertissement. Tu viens donc de recevoir un avertissement.

— Quel que soit ton pouvoir, Sam, je vois qu'en ce moment il résiste à mon regard meurtrier, comme tu dis. Tu as de la chance que je sois affaibli.

— Ça, tu ne te trompes pas, ma tête est près d'éclater. Au diable tes yeux !

— Un jour je mettrai de nouveau ton pouvoir à l'épreuve. Et si même il résistait au mien, tu mourras ce jour-là. Par mon épée sinon par mon Attribut.

— Si c'est là un défi, je préfère ne pas le relever aujourd'hui. Je te conseille de faire l'expérience dont je t'ai parlé, pour voir si je t'ai dit la vérité, avant d'essayer de m'abattre.

Yama était déjà enfoncé jusqu'à mi-cuisses dans le sable.

Sam eut un soupir, descendit de son rocher.

— Il n'y a qu'un sentier de terre ferme pour parvenir à ce rocher. Je vais le prendre pour m'en aller. Et je vais te dire comment sauver ta vie, si tu n'es pas trop fier. J'ai donné pour instructions aux moines de venir ici à mon secours s'ils entendent appeler à l'aide. Je t'ai dit il y a un moment que je ne les appellerai pas, et c'est vrai. Si cependant tu cries au secours de ta voix puissante, ils seront là avant que tu ne t'enfonces trop. Ils te ramèneront sur la terre ferme et n'essaieront pas de te faire du mal, car telle est leur manière. Tu seras en sécurité avec eux. L'idée que le dieu de la Mort sera sauvé par les moines de Bouddha me plaît. Bonne nuit, Yama. Je vais te quitter.

— Bouddha, nous nous reverrons. Je peux attendre. Fuis à présent aussi vite et aussi loin que tu peux. Le monde n'est pas assez vaste pour te cacher et te soustraire à ma colère. Je te suivrai, et je t'enseignerai l'illumination qu'est le feu de l'enfer.

— Entre-temps, fit calmement Sam, je te conseille de demander l'aide de mes disciples, ou d'apprendre l'art difficile de respirer de la boue.

Il partit avec précaution à travers le champ, suivi par le regard brûlant de Yama.

Quand il eut atteint le sentier, il se retourna.

— Tu pourras peut-être dire au Ciel que j'ai été appelé hors de la ville, pour affaires.

Yama resta muet.

— Je crois que je vais me procurer des armes. Des armes très particulières. Je vais conclure un marché. Aussi, quand tu viendras à ma poursuite, amène ta petite amie. Si ce qu'elle voit lui plaît, elle pourra peut-être te persuader de changer de camp.

Sam s'éloigna alors sur le sentier, dans la nuit. Il se mit à siffloter sous les deux lunes qu'on voyait encore. L'une était blanche et l'autre dorée.

On conte que le Seigneur de Lumière descendit dans le Puits des Démons pour y conclure un marché avec le chef des Rakashas. Lequel fut de bonne foi, mais les Rakashas sont les Rakashas : des créatures maléfiques dotées de grands pouvoirs, d'une très longue vie et pouvant presque prendre toutes les formes. Les Rakashas sont quasi indestructibles. Ce qui leur manque avant tout, c'est un vrai corps. Leur plus grande vertu est leur honneur en matière de dettes de jeu. Que le Seigneur de Lumière soit allé dans le Puits d'Enfer montre bien qu'il était quelque peu bouleversé par l'état de ce monde...

Quand les dieux et les démons, tous enfants de Prajâpati, se battirent entre eux, les dieux se saisirent du principe de vie de l'Udgitha, pensant qu'avec cela ils vaincraient les démons.

Ils méditèrent sur l'Udgitha qui fonctionne par le nez, mais les démons y firent pénétrer le mal. On respire donc ce qui est plaisant et ce qui est nauséabond. Ainsi la respiration est-elle touchée par le mal.

Ils méditèrent sur l'Udgitha en tant que mots, mais les démons y firent pénétrer le mal. Quand on parle, donc, on dit la vérité et l'on ment. Ainsi les mots sont-ils touchés par le mal.

Ils méditèrent sur l'Udgitha qui fonctionne par l'œil, mais les démons y firent pénétrer le mal. *On voit donc ce qui est plaisant et ce qui est laid.* Ainsi l'œil est-il touché par le mal.

Ils méditèrent sur l'Udgitha en tant qu'audition, mais les démons y firent pénétrer le mal. On entend donc le bon et le mauvais. Ainsi l'oreille est-elle touchée par le mal.

Puis ils méditèrent sur l'Udgitha en tant qu'esprit, mais les démons y firent pénétrer le mal. On pense donc ce qui est décent, vrai et bien, et ce qui est indécent, faux et dépravé. Ainsi l'esprit est-il touché par le mal.

Chhandogya Upanishad (I, ii, I-6)

Le Puits d'Enfer se trouve tout en haut du monde et conduit à ses racines.

Il est probablement aussi vieux que le monde même ; ou, s'il ne l'est pas, il devrait l'être, car il le paraît.

Il y a d'abord un portail. Une énorme porte de métal poli, lourde comme le péché, érigée par les Premiers. Elle est trois fois haute comme un homme, et sa largeur est la moitié de sa hauteur. Elle est épaisse d'une coudée, et porte un anneau de cuivre gros comme une tête, une serrure compliquée et une inscription : « Partez. Ce n'est point un endroit où rester. Si vous essayez d'entrer vous échouerez et serez maudits. Si par hasard vous réussissiez, ne vous plaignez pas de ne pas avoir été prévenus, et ne nous ennuyez pas de vos prières sur votre lit de mort. » C'est signé : « Les dieux. »

La porte se trouve près du sommet d'une très haute montagne, le mont Channa, au milieu d'une région de très hautes montagnes, la chaîne des Ratnagaris. Les neiges y sont éternelles et des arcs-en-ciel éclatent sur les chandelles de glace qui pointent des calottes gelées des falaises. L'air perce comme une épée. Le ciel est pur, aussi brillant qu'un œil de chat.

Peu d'hommes ont foulé la piste qui mène au Puits d'Enfer. De ceux qui sont venus jusque-là, la plupart voulaient seulement voir si la grande porte existait. Et quand ils rentraient chez eux et racontaient qu'ils l'avaient vue, on se moquait généralement d'eux. Des éraflures révélatrices sur la plaque de la serrure témoignent que certains ont essayé d'entrer. Mais il est impossible de transporter

ou de mettre en place un matériel suffisant pour enfoncer la grande porte. La piste qui mène au Puits d'Enfer a moins de trente centimètres de large dans les derniers trois cents mètres avant le sommet. Et six hommes, peut-être, pourraient se tenir serrés sur ce qui reste d'une corniche autrefois très large, devant la porte.

On dit que Pannalal le Sage, ayant affiné son esprit par la méditation et l'ascétisme, devina comment fonctionnait la serrure et entra dans le Puits d'Enfer. Il passa un jour et une nuit sous la montagne. Il fut dès lors connu sous le nom de Pannalal le Fou.

Il faut un voyage de cinq jours pour atteindre le pic de Channa où se trouve la grande porte, à partir d'un petit village sis dans le royaume septentrional de Maloua. Ce village de montagne, le plus proche du mont Channa, n'a pas de nom, car il est habité par des hommes farouches et indépendants qui n'ont aucun désir que leur bourg soit marqué sur les cartes des percepteurs du raja. De ce raja, qu'il suffise de dire que c'est un homme de taille moyenne et d'âge mur, malin, assez gros, qui n'est point pieux, et dont la notoriété et la fabuleuse richesse n'ont rien d'exceptionnel. Il est riche parce qu'il extorque de lourds impôts à ses sujets. Quand ses sujets commencent à se plaindre, et que des bruits de révolte s'entendent par le royaume, il déclare la guerre à un royaume voisin et double les impôts. Si la guerre tourne mal, il fait exécuter plusieurs généraux et oblige son ministre de la Paix à négocier un traité. Si par hasard elle tourne bien, il extorque un tribut pour venger l'insulte à l'origine de toute l'affaire. D'habitude, cependant, cela se termine par une trêve, ce qui dégoûte des combats ses sujets et les réconcilie avec les impôts élevés. Il se nomme Videgha, et il a beaucoup d'enfants. Il aime les graks, ces oiseaux à qui l'on peut apprendre à chanter des chansons paillardes, et les serpents qu'il nourrit de temps à autre avec les graks qui ne peuvent retenir un air. Il aime également lancer les dés. Il n'aime pas particulièrement les enfants.

Le Puits d'Enfer commence à la grande porte au sommet de la montagne tout au nord du royaume de Videgha, au-delà duquel il n'existe plus d'autres royaumes humains. Le Puits d'Enfer descend, tourne en vrille, jusqu'au cœur du mont Channa, traversant de vastes cavernes inexplorées ; il s'étend au loin sous la chaîne des Ratnagaris, et de longs couloirs descendent jusqu'aux racines du monde.

Le voyageur arriva devant cette porte.

Il était vêtu simplement et voyageait seul. Il semblait savoir exactement où il allait et ce qu'il faisait.

Il grimpa sur le sentier du mont Channa, montant avec précaution le long de sa face redoutable et désolée.

Il lui fallut presque toute la matinée pour atteindre sa destination, la porte.

Quand il fut enfin devant elle, il se reposa un moment, but quelques gorgées d'eau à sa gourde, s'essuya la bouche du revers de la main et sourit.

Puis il s'assit, adossé à la porte et mangea son déjeuner. Quand il eut fini, il jeta les feuilles qui l'avaient enveloppé par dessus le rebord de la corniche et les regarda tomber, portées çà et là par les courants, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu. Alors il alluma sa pipe et fuma paisiblement.

Une fois reposé, il se leva, fit face à la porte.

Il posa la main sur la plaque de la serrure, fit lentement une série de gestes. On entendit à l'intérieur un son musical. Il leva la main, saisit l'anneau et tira de toutes ses forces. La porte bougea lentement d'abord, puis plus vite. Il fit un pas de côté. Elle s'ouvrit complètement, le battant dépassant le rebord de la corniche.

Il y avait un autre anneau semblable au premier sur le panneau intérieur de la porte. Il le saisit, s'arc-bouta, pour empêcher la porte de se replier contre la falaise, hors d'atteinte.

Une bouffée d'air chaud sortit de l'ouverture derrière lui.

Il referma la porte, s'arrêta le temps nécessaire pour allumer une des nombreuses torches qu'il avait emportées. Puis il entra dans un couloir qui s'élargit au fur et à mesure qu'il avançait.

Le sol se mit brusquement à descendre en pente raide et au bout de cent pas, le plafond était si haut qu'il en devenait invisible.

Au bout de deux cents pas, il était au bord du puits. Il se tenait au milieu d'une immense obscurité traversée par la lumière de sa torche. Les parois avaient disparu, sauf celles derrière lui et à sa droite. Le sol disparaissait à quelques pas devant lui.

Au-delà, c'était un puits apparemment sans fond. Il ne pouvait en voir l'autre bord, mais savait qu'il était circulaire, et que sa circonférence s'élargissait au fur et à mesure qu'on descendait.

Il commença à descendre en suivant le sentier qui tournait le long de la paroi, et il sentit l'air chaud qui montait des profondeurs. Ce sentier avait été fait de main d'homme. On le sentait, bien qu'il fût abrupt. Il était peu sûr, il était étroit, il y avait quelques petites crevasses à sa surface, ou des éboulis. Mais sa pente régulière épousant la paroi montrait qu'il avait été construit dans un but précis.

Il descendit avec précaution. À sa gauche, la paroi, à sa droite, le vide.

Au bout d'une éternité, il aperçut loin au-dessous de lui un minuscule point lumineux au milieu de l'obscurité.

En suivant la courbe de la paroi, il arriva bientôt à un endroit où la lumière fut moins lointaine ; il la vit au-dessous de lui, à sa droite.

Un autre détour du sentier, et elle était juste en face de lui.

Quand il passa devant la niche creusée dans la paroi où se cachait la flamme, il entendit en son esprit une voix qui criait :

— Libère-moi, maître, et je mettrai le monde à tes pieds !

Mais il pressa le pas, sans même jeter un coup d'œil à ce qui était presque un visage, dans l'ouverture.

D'autres lumières apparurent alors, flottant dans l'océan de ténèbres au-dessous de lui.

Le puits s'élargit encore. Il était plein à présent de lueurs, qui devinrent de plus en plus brillantes, semblables à des flammes ; mais ce n'étaient point des flammes. Il était plein de formes, de visages, d'images à demi oubliées. Et de chacune un cri s'éleva quand le voyageur passa : « Libère-moi, libère-moi ! »

Mais il ne s'arrêta point.

Il atteignit le fond du puits, le traversa dans toute sa largeur, marchant au milieu de pierres brisées, sautant au-dessus des fissures du sol rocheux. Il se trouva enfin devant la paroi opposée, dans laquelle dansait un grand feu orange.

Il devint rouge cerise quand il approcha, et quand il s'arrêta, il était bleu comme le cœur d'un saphir.

Il s'élevait, deux fois haut comme le voyageur, palpait, se tordait. De lui des petites flammes se dirigeaient vers le voyageur, mais se rétractaient rapidement, comme si elles avaient touché une invisible barrière.

En descendant, il était passé devant tant de flammes qu'il n'avait pu les compter. Il savait aussi que d'autres encore étaient cachées dans les cavernes qui s'ouvraient sur le fond du puits.

Et comme il passait devant les flammes en descendant, chacune s'était adressée à lui, utilisant sa forme particulière de communication, si bien que les mots avaient résonné comme sur un tambour dans sa tête ; menaces, prières, promesses. Mais aucun message ne lui parvint du grand brasier bleu, plus grand que tous les autres. Aucune forme ne se tournait, ne se tordait, tentante, dans son centre éclatant. C'était une flamme, et elle resta flamme.

Il alluma une nouvelle torche et l'enfonça entre deux rochers.

— Alors, tu es revenu, toi que l'on hait !

Les mots le cinglèrent comme un coup de fouet. Il retrouva son équilibre, fit face à la flamme bleue.

— Tu t'appelles Taraka ?

— Celui qui m'a enchaîné ici devrait connaître mon nom. Ne pense pas, Siddharta, que je ne puisse te reconnaître parce que tu portes un autre corps. Je regarde les courants d'énergie qui sont ton être véritable et non la chair qui les dissimule.

— Je comprends.

— Es-tu venu te moquer de moi dans ma prison ?

— Me suis-je moqué de toi au temps où l'on vous a liés ?

— En vérité, non.

— J'ai fait ce qui devait être fait. Pour sauver ma propre espèce. Les hommes étaient faibles et peu nombreux. Ton espèce s'est abattue sur eux et les auraient anéantis.

— Vous avez volé notre monde, Siddharta. Vous nous avez enchaînés ici. Quel nouvel affront veux-tu nous infliger ?

— Il y a peut-être un moyen de réparer ces torts.

— Que veux-tu ?

— Des alliés.

— Tu veux que nous prenions part à un combat ?

— Oui.

— Et quand il prendra fin, chercheras-tu de nouveau à nous lier ?

— Pas si nous pouvons arriver auparavant à un accord.

— Quelles sont tes conditions ?

— Autrefois, ton peuple marchait, visible et invisible, dans les rues de la Cité Céleste.

— C'est vrai.

— Elle est mieux fortifiée, à présent.

— Comment ?

— Vichnou le Conservateur et Yama-Dharma, dieu de la Mort, ont couvert tout le Ciel, et non pas la ville seule comme aux temps anciens, d'un dôme qu'on dit impénétrable.

— Il n'y a pas de dômes impénétrables.

— Je ne répète que ce que j'ai entendu dire.

— Il y a bien des manières d'entrer dans une ville, Siddharta.

— Tu les découvriras pour moi ?

— C'est le prix de ma liberté ?

— Oui.

— Et les autres, ceux de mon espèce ?

— Pour être libérés, il leur faut tous accepter de m'aider à faire le siège de cette Cité.

— Libère-nous, et le Ciel tombera !

— Tu parles au nom des autres ?

— Je suis Taraka. Je parle au nom de tous.

— Comment puis-je être sûr, Taraka, que les termes du marché seront respectés ?

— Veux-tu ma parole ? Je jurerais avec plaisir sur tout ce que tu voudras.

— Quand on conclut un marché, il n'est pas tellement rassurant de voir le partenaire faire si facilement des serments. Et dans tout marché, ta force est aussi ta faiblesse. Tu es si fort que tu ne peux accorder à un autre le pouvoir de te maîtriser. Tu n'as pas de dieux aux noms desquels jurer. La seule chose que tu respecteras et paieras, c'est une dette de jeu. Mais dans cette affaire, il n'y a point matière à jeu.

— *Tu as* le pouvoir de nous maîtriser.

— Individuellement, peut-être, mais pas collectivement.

— Le problème est difficile, reconnut Taraka. Je donnerais tout ce que je possède pour être libre,

mais je ne possède que de l'énergie, de l'énergie pure, en son essence impossible à transmettre, ou à confier à d'autres. Une force plus grande qu'elle pourrait la soumettre, mais ce n'est pas la réponse. Je ne sais vraiment pas comment t'assurer de façon satisfaisante que nous tiendrons notre promesse. Si j'étais toi, je n'aurais pas confiance en moi, c'est certain.

— Oui, c'est un dilemme. Alors, pour commencer, je vais te libérer. Toi seul. Pour que tu ailles au Pôles en reconnaissance et que tu étudies les défenses du Ciel. En ton absence, je vais réfléchir un peu plus longtemps au problème. Fais de même, et à ton retour nous pourrons peut-être arriver à un accord équitable.

— J'accepte. Libère-moi, arrache-moi à cet horrible destin.

— Connais donc mon pouvoir, Taraka. Je lie, mais je puis aussi délier. Comme cela !

La flamme bondit hors du mur.

Elle se transforma en une boule de feu, et tournoya dans le puits comme une comète ; elle brûla comme un petit soleil, éclairant les ténèbres. Elle changea de couleur tout en bougeant, si bien que les rochers illuminés étaient à la fois horribles et beaux.

Puis elle vint flotter au-dessus de la tête de l'homme qu'on appelait Siddharta, Celui qui accomplit, et lui lança des mots vibrants.

— Tu ne peux savoir le plaisir que j'ai à sentir de nouveau mes forces libérées. J'ai envie de mettre une fois encore ton pouvoir à l'épreuve.

L'homme au-dessous de lui haussa les épaules.

La boule de flamme se condensa. En se contractant, elle devint plus brillante, et se posa lentement sur le sol.

Elle resta là, tremblotante, comme un pétale tombé de quelque fleur titanesque. Puis elle glissa lentement sur le sol du Puits d'Enfer, et rentra de nouveau dans sa niche.

— Es-tu satisfait ? demanda Siddharta.

— Oui, fut la réponse au bout d'un moment. Ton pouvoir est intact. Libère-moi.

— Ce petit jeu commence à me fatiguer, Taraka. Je ferais peut-être mieux de te laisser tel que tu es, et d'aller chercher de l'aide ailleurs.

— Non ! Je t'ai fait une promesse ! Que veux-tu de plus ?

— Qu'il n'y ait pas de lutte entre nous. Ou tu me sers à présent en cette affaire, ou te refuses. C'est tout. Choisis et reste fidèle à ton choix. Et à ta parole.

— Très bien. Libère-moi et j'irai voir le Ciel sur sa montagne de glace. Et je viendrai te dire quels en sont les points faibles.

— Alors, va !

Cette fois-ci, la flamme sortit plus lentement. Elle ondula devant Siddharta, prit plus ou moins forme humaine.

— Quel est ton pouvoir, Siddharta ? Comment arrives-tu à faire ce que tu fais ?

— Appelle cela électrodirection ; l'esprit maîtrise l'énergie. Le mot en vaut bien un autre. Mais quelque nom que tu lui donnes, ne cherche plus jamais à lutter contre lui. Je peux te tuer, grâce à ce pouvoir, bien qu'aucune arme faite de matière ne puisse te frapper. Va, à présent !

Taraka disparut, comme un tison plongé dans une rivière. Et Siddharta resta au milieu des rochers, sa torche illuminant toujours les ténèbres autour de lui.

Il se reposa et mille voix emplirent son esprit, prometteuses, tentatrices, suppliantes. Des visions de richesses et de splendeurs coulèrent devant ses yeux. De merveilleux harems paradèrent devant lui, on disposa des baquets à ses pieds. Des essences de musc et de champac, les volutes bleuâtres de l'encens brûlé pour lui, emplirent l'air, calmant son âme. Il marcha parmi les fleurs, suivi de femmes aux yeux brillants qui lui offraient des coupes de vin en souriant. Une voix argentine chanta pour lui, et des créatures non humaines dansèrent à la surface d'un grand lac.

— Libère-nous, libère-nous, chantaient-elles.

Mais il sourit, regarda, ne fit rien.

Peu à peu, les prières, les supplications et les promesses se transformèrent en un chœur de malédictions et de menaces. Des squelettes revêtus d'armures avancèrent vers lui, des petits enfants empalés sur leurs épées éblouissantes. Tout autour de lui se creusèrent des fosses, d'où bondissaient des flammes à odeur de soufre. Un serpent resta suspendu à une branche devant son visage, crachant son venin. Une pluie d'araignées et de crapauds s'abattit sur lui.

— Libère-nous, ou tes angoisses, tes souffrances et ton agonie seront éternelles ! crièrent les voix.

— Si vous continuez, déclara-t-il, Siddharta va se mettre en colère, et vous perdrez votre seule chance d'être libres.

Tout redevint calme autour de lui. L'esprit vide, il s'assoupit.

Il eut le temps de prendre deux repas dans la caverne. Puis il dormit de nouveau.

Taraka revint, sous la forme d'un grand oiseau aux serres redoutables. Et lui décrivit ce qu'il avait vu.

— Ceux de mon espèce peuvent entrer par les puits d'aération, mais pas les hommes. Il y a aussi beaucoup d'ascenseurs dans la montagne. Les plus grands peuvent contenir beaucoup d'hommes. Bien entendu, ils sont gardés. Mais si l'on tuait les gardes et si l'on débranchait le système d'alarme, on pourrait passer. De temps en temps, on ouvre aussi le dôme en divers endroits pour permettre aux machines volantes d'entrer et de sortir.

— Parfait, dit Siddharta. Mon royaume est à quelques semaines de voyage d'ici. Un régent me remplace depuis de nombreuses années, mais si je retourne là-bas, je peux lever une armée. Une nouvelle religion se répand à travers le pays. Les hommes n'ont peut-être plus le même respect des dieux qu'autrefois.

— Tu veux piller le Ciel ?

— Oui. Je veux que ses trésors soient accessibles au monde entier.

— Cela me plaît. La bataille ne sera pas facile à gagner, mais avec une armée d'hommes et une armée de ceux de mon espèce, nous devrions pouvoir vaincre. Libère mon peuple à présent, que nous puissions commencer.

— Je crois qu'il me faudra tout simplement te faire confiance, dit Siddharta. Alors, commençons.

Il traversa le fond du Puits d'Enfer, se dirigea vers le premier tunnel qui s'enfonçait profondément dans le sol.

Ce jour-là, ils libérèrent soixante-cinq Rakashas, qui remplirent les cavernes de leurs couleurs, de leurs mouvements, de leur lumière. L'air retentissait de cris de joie et des bruits de leur passage, tandis qu'ils glissaient dans le Puits d'Enfer, changeant constamment de forme, exaltants, libres.

Sans le moindre avertissement, l'un d'eux prit la forme d'un serpent volant et fonça vers Siddharta, serres déployées, prêtes à griffer.

Un instant, Siddharta concentra sur lui son attention.

L'être eut un cri étouffé, se désagrégea, retomba sur le sol en une pluie d'étincelles d'un bleu-blanc.

Elles pâlirent, et tout disparut.

Il y eut un grand silence dans la caverne, les lumières palpitèrent, baissèrent brusquement, tout autour du Puits.

Siddharta regarda alors le plus gros des points lumineux, Taraka.

— Est-ce que celui-là m'a attaqué pour mettre ma force à l'épreuve ? Pour voir si je peux aussi tuer de la manière dont je t'ai dit ?

Taraka s'approcha, vint flotter au-dessus de lui.

— Ce n'est pas sur mon ordre qu'il t'a attaqué. Je pense qu'il était à moitié fou, après son long

emprisonnement.

— Bon, fit Siddharta, haussant les épaules. Pour le moment, amusez-vous comme vous voulez. J'ai besoin de me reposer.

Il sortit de la petite caverne. Revint dans le fond du puits, où il s'étendit sur une couverture, et s'endormit.

Il eut un rêve.

Il courait.

Son ombre s'étendait devant lui, grandissait au fur et à mesure qu'il marchait sur elle.

Elle grandit au point de ne plus être son ombre, mais une forme grotesque.

Il comprit alors que son ombre avait été rattrapée par celle de son poursuivant. Rattrapée, enveloppée, submergée, maîtrisée.

Il eut un moment d'affolement, sur la grande plaine sans issue à travers laquelle il fuyait.

Il sut que c'était à présent son ombre.

Le sort, la malédiction qui le poursuivaient n'étaient plus derrière lui.

Il sut qu'il avait lui-même forgé son destin malheureux.

Et sachant que tout ce qu'il avait été, tout ce qu'il avait fait, retombait sur lui, il se mit à rire, alors qu'il eut voulu hurler.

Quand il se réveilla, il marchait.

Il suivait le sentier tortueux le long des parois du Puits d'Enfer.

Il passait devant les flammes emprisonnées. Et chacune à son tour lui criait :

— Libérez-nous, maîtres !

Lentement, son esprit s'éclaircit.

Maîtres.

Au pluriel.

Maîtres, avaient-elles dit.

Il comprit alors qu'il ne marchait pas seul.

Aucune forme dansante, vacillante, ne bougeait dans l'obscurité autour de lui, ni au-dessous de lui.

Les flammes emprisonnées l'étaient toujours. Celles qu'il avait libérées étaient parties.

Il continua à monter le long des parois du Puits d'Enfer. Il n'avait pas de torche pour éclairer son chemin, et pourtant il voyait.

Il distinguait chaque détail de la piste rocailleuse, comme si un clair de lune l'eût illuminée.

Or ses yeux n'eussent pu voir en de telles circonstances.

On s'était adressé à lui au pluriel.

Et son corps bougeait, sans que sa volonté y fût pour rien.

Il s'efforça de s'arrêter, de rester immobile.

Il continua à avancer sur le sentier, et ce fut alors que ses lèvres bougèrent, formant ces mots :

— Tu es réveillé, je vois, bonjour.

Une question se forma en son esprit, à laquelle des mots sortant de sa propre bouche répondirent :

— Eh oui ! Qu'éprouve-t-on quand on est enchaîné soi-même, et dans son propre corps ?

Siddharta eut une autre pensée.

— Je ne croyais pas qu'un être de ton espèce fût capable de me maîtriser contre ma volonté — même dans mon sommeil.

— Pour te répondre honnêtement, je ne le croyais pas non plus. Mais il faut dire que j'avais à ma disposition la puissance de tous les autres êtres de mon espèce, de tous ceux qui étaient autour de moi et pouvaient ajouter leur force à la mienne. Il m'a paru qu'il valait la peine de tenter l'expérience.

— Et les autres, où sont-ils ?

— Partis. Ils sont allés errer à travers le monde jusqu'à ce que je les appelle.

— Et tous ceux qui sont encore liés ? Si tu avais attendu, j'aurais pu les libérer eux aussi.

— Pourquoi me soucierais-je des autres ? Je suis libre de nouveau, et dans un corps ! Rien d'autre n'importe.

— Ta promesse de m'aider ne signifiait donc rien ?

— Tu te trompes, répliqua le démon. Nous nous occuperons de cela dans une petite lune. L'idée me plaît. Je pense qu'une guerre avec les dieux serait une excellente chose-Mais je veux d'abord jouir un certain temps des plaisirs de la chair. Pourquoi me refuserais-tu quelques distractions après des siècles d'ennui et d'emprisonnement infligés par toi ?

— J'avoue ne pas apprécier que tu utilises ainsi ma personne.

— Quoi qu'il en soit, il te faut le supporter pour un temps. Tu pourras d'ailleurs jouir de tous mes plaisirs, alors pourquoi ne pas faire contre mauvaise fortune bon cœur ?

— Tu as vraiment l'intention de faire la guerre aux dieux ?

— Oui. Je regrette bien de ne pas y avoir pensé moi-même autrefois. Nous n'aurions peut-être jamais été enchaînés. Il n'y aurait peut-être plus d'hommes ni de dieux sur notre monde. Mais nous n'avons jamais été très portés vers l'action concertée. L'indépendance d'esprit accompagne naturellement notre indépendance physique. Chacun a livré son propre combat dans le grand conflit général avec l'humanité. Je suis un chef, il est vrai, parce que je suis plus vieux, plus fort et plus sage que les autres. Ils viennent à moi pour que je les conseille, ils me servent si je leur donne des ordres. Mais je ne leur ai jamais demandé de s'unir dans la bataille. Je le ferai, plus tard. La nouveauté de la chose fera beaucoup pour dissiper la monotonie de notre vie.

— Je te conseille de ne pas attendre, car il sera bientôt trop tard, Taraka.

— Pourquoi ?

— Quand je suis venu dans le Puits d'Enfer, la colère des dieux me poursuivait déjà. À présent, soixante-six démons sont lâchés à travers le monde. On sentira bientôt votre présence. Les dieux sauront qui en est responsable et prendront des mesures contre nous. Il n'y aura plus l'élément de surprise.

— Nous avons combattu les dieux autrefois.

— Mais les temps ont changé, Taraka. Les dieux sont plus forts à présent, beaucoup plus forts. Tu es resté longtemps enchaîné et leur puissance s'est accrue au cours des siècles. Si même tu lèves et commandes la première armée de Rakshas de toute votre histoire, et si pour les soutenir dans la bataille, je lève une puissante armée d'humains, l'issue des combats sera encore incertaine. Si nous tardons, nous perdrons tout.

— J'aimerais bien que tu ne me parles pas ainsi, Siddharta, car tu me troubles.

— C'est bien ce que je veux. Malgré toute ta puissance, si tu rencontres Celui qui est vêtu de rouge, il te tuera de son regard mortel. Il viendra dans les Ratnagaris, car il me suit. La libération des démons lui montrera que je suis ici. Il ne viendra peut-être pas seul. Et tu découvriras peut-être qu'ils sont plus forts que vous tous.

Le démon ne répondit pas. Ils arrivèrent en haut du puits. Taraka fit les deux cents pas vers la grande porte, à présent ouverte. Il avança au bord de la corniche rocheuse, regarda dans la vallée.

— Tu doutes des pouvoirs des Rakshas, Enchanteur ? Eh bien, regarde.

Il avança dans le vide.

Ils ne tombèrent point.

Ils flottèrent, comme les feuilles qu'il avait lancées dans le vide, il y avait combien de temps déjà ?

Ils se retrouvèrent sur le sentier, à mi-chemin du sommet du mont Channa.

— Je dirige ton système nerveux, fit Taraka, mais j'imprègne aussi tout ton corps, il est tout enveloppé des énergies de mon être. Alors, envoie-moi donc ton dieu vêtu de rouge, celui qui me

tuerait par son regard mortel. J'aimerais bien le rencontrer.

— Tu peux peut-être marcher dans les airs, mais tu parles à la légère.

— Le prince Videgha a sa cour non loin d'ici, à Palamaidsu, dit Taraka. J'y suis allé à mon retour du Ciel. J'ai cru comprendre qu'il avait la passion du jeu. C'est donc là que nous irons.

— Et si le dieu de la Mort vient faire une partie ?

— Qu'il vienne ! Tu ne m'amuses plus, Enchanteur. Bonne nuit. Recommence donc à dormir.

L'obscurité se fit, et le silence.

Les jours qui suivirent ne furent faits que de brefs instants de conscience, de brillantes images.

Il parvenait à Siddharta des bribes de conversation, ou de chansons, des perspectives de galeries, de chambres, de jardins aux couleurs éclatantes. Une fois, il vit un cachot où des hommes souffraient sur des chevalets, et il s'entendit rire.

Entre ces instants lui venaient des rêves. Illuminés de grands feux, pleins de sang et de larmes. Dans une cathédrale sans limites, sombre, il jouait aux dés, et les dés étaient des soleils et des planètes. Des météores s'enflammaient au-dessus de sa tête, des comètes inscrivait des arcs flamboyants sur une voûte de verre noir. Il lui venait des instants de joie traversés de peur. Il savait que presque tout cela, un autre l'éprouvait, mais cela lui appartenait aussi. La peur, en tout cas, était la sienne.

Quand Taraka buvait trop de vin, et restait affalé, haletant, sur un divan bas, dans le harem, alors il perdait un peu de son emprise sur le corps qu'il avait volé. Mais Siddharta était encore trop faible, son esprit tout endolori, son corps ivre ou las. Et il savait que le temps n'était pas encore venu de lutter contre la domination du seigneur-démon.

Il y eut des moments où il vit, non par les yeux du corps qui avait été le sien, mais comme voit un démon, dans toutes les directions à la fois. Il vit ceux parmi lesquels il se trouvait dépouillés de leur chair, de leurs os, il contempla les flammes de leur être, colorées des teintes et des ombres de leurs passions, vacillant sous le souffle de l'avarice, de la luxure, de l'envie, s'élançant poussées par la cupidité et la faim, brûlant de haine, pâlis de peur et de douleur. Son enfer était un lieu aux multiples couleurs, quelque peu tempéré par la flamme froide et bleue de l'intelligence d'un savant, la lumière blanche d'un moine mourant, le halo rose d'une noble dame qui fuyait à sa vue, et les simples couleurs dansantes des enfants qui jouaient.

Il parcourut les vastes salles et les larges galeries du palais royal de Palamaidsu, qu'il avait gagné au jeu. Le prince Videgha était dans les fers, au fond de son proche cachot. Dans son royaume, ses sujets ne savaient pas qu'un démon était à présent assis sur le trône. Tout paraissait être comme cela avait toujours été. Siddharta se vit passant dans les rues de la ville juché sur le dos d'un éléphant. On avait ordonné à toutes les femmes de la ville de se tenir devant la porte de leur maison. Il choisissait parmi elles celles qui lui plaisaient et les faisait transporter dans son harem. Siddharta se rendit compte, bouleversé, qu'il aidait au choix, qu'il discutait avec Taraka des vertus et des charmes d'une femme, d'une jeune fille, d'une grande dame. Les désirs, la luxure du seigneur-démon l'avaient contaminé, devenaient les siens. Quand il eut compris cela, il devint de plus en plus vigilant, dormit de moins en moins. Et ce ne fut pas toujours la main du démon qui porta à ses lèvres la corne de vin, ou mania le fouet dans les cachots. Bientôt, il fut conscient de plus en plus longtemps, et comprit, avec une certaine horreur, qu'en lui comme en tout homme, se cache un démon capable de s'éveiller en face de ses pareils.

Puis, un jour, il lutta contre le pouvoir qui régnait sur son corps et dominait son esprit. Il avait retrouvé une grande partie de ses forces, coexistait avec Taraka, participait à tout ce qu'il faisait, en observateur silencieux, ou en partenaire actif.

Ils se tenaient un jour sur le balcon au-dessus du jardin, dans la belle lumière du jour. Taraka, d'un seul geste, avait flétri toutes les fleurs, à présent noires, brûlées. Des créatures semblables à des

lézards étaient venues habiter les arbres et les pièces d'eau, coassant et glissant parmi les ombres. L'encens, les parfums emplissaient l'air d'odeurs lourdes et écœurantes. Des fumées noires se tordaient au sol comme des serpents.

On avait tenté trois fois de le tuer. Le capitaine des gardes du palais avait été le dernier à essayer. Mais son épée s'était transformée en reptile entre ses mains et l'avait frappé au visage, lui avait arraché les yeux, avait rempli ses veines de venin, et il était devenu noir, avait gonflé, était mort en suppliant qu'on lui donnât de l'eau.

Siddharta étudia longuement les habitudes du démon et ses façons de faire, puis il frappa.

Son pouvoir lui était revenu lentement depuis le jour où il l'avait exercé pour la dernière fois dans le Puits d'Enfer. Étrangement indépendant du cerveau de son corps, comme le lui avait un jour expliqué Yama, ce pouvoir tournait comme un lent soleil au centre de l'espace qui était lui, Siddharta.

Quand il recommença à tourner plus vite, il le lança contre la force de l'autre.

Un cri échappa à Taraka ; une onde de pure énergie frappa Siddharta comme d'un coup de lance.

Il réussit à la faire dévier, à en absorber en partie de la force. Mais tout en lui ne fut que désordre et douleur tandis que son être soutenait la violence de l'attaque.

Il ne se laissa pas arrêter par la douleur, frappa de nouveau, comme un homme armé d'une lance frappe dans le terrier sombre d'une bête terrifiante.

Il entendit encore un cri s'échapper de ses lèvres.

Puis le démon éleva des murs noirs contre son pouvoir. Mais un à un, ils tombèrent sous ses assauts. Et tandis qu'ils combattaient, Taraka parla.

— Ô homme aux multiples corps, pourquoi me refuses-tu quelques jours à passer dans celui-là ? Ce n'est pas le corps dans lequel tu es né, et toi-même ne l'empruntes que pour un temps. Pourquoi donc penses-tu que je le souille en le touchant ? Tu porteras peut-être un jour un autre corps que je n'aurai pas touché. Alors, pourquoi considères-tu ma présence comme pollution, maladie ? Est-ce parce qu'il y a en toi quelque chose qui me ressemble ? Est-ce parce que tu connais les mêmes délices que les Rakashas ? Et goûtes le plaisir d'infliger la douleur ? De faire ce que tu veux de tous et toute chose ? Est-ce à cause de cela ? Parce que toi aussi tu connais et désires ces choses, mais portes cette malédiction des hommes qu'est le sentiment de culpabilité ? S'il en est ainsi, je me moque de ta faiblesse, Enchanteur, et je l'emporterai sur toi.

— J'agis ainsi parce que je suis ce que je suis, démon, dit Siddharta, lançant contre lui son énergie. Parce que je suis un homme qui aspire parfois à d'autres choses que le ventre et le phallus. Je ne suis pas le saint que me croient les bouddhistes, et je ne suis pas un héros de légende. Je suis un homme qui connaît la peur, et quelquefois la culpabilité. Mais je suis surtout un homme qui a décidé de faire une certaine chose, et tu te mets en travers de mon chemin. Tu hériteras donc de ma malédiction. Que je perde ou que je gagne à présent, Taraka, ta destinée a déjà changé. Voilà la malédiction de Bouddha : tu ne seras plus jamais ce que tu as été.

Toute cette journée-là ils restèrent sur le balcon, leurs vêtements trempés de sueur. Ils restèrent comme une immobile statue jusqu'à ce que le soleil ait disparu à l'horizon et que le grand pont d'or traverse la sombre voûte des cieux.

Une lune bondit par-dessus le mur du jardin. Une autre la rejoignit bientôt.

— Quelle est cette malédiction du Bouddha ? demanda maintes fois Taraka, mais Siddharta ne lui répondit point.

Il avait abattu le dernier mur et ils luttaient à présent par des échanges d'énergie pure, telle une pluie de flèches flamboyantes.

D'un temple au loin leur parvint le rythme monotone d'un roulement de tambour. De temps à autre une créature croassait dans le jardin, un oiseau chantait, un essaim d'insectes s'abattait sur eux, les piquait, s'envolait en tourbillons.

Puis, comme une pluie d'étoiles, ils arrivèrent, portés par le vent nocturne... ceux qui avaient été libérés du Puits d'Enfer. Les autres démons lâchés sur le monde.

Ils arrivaient pour répondre à l'appel de Taraka, pour ajouter leur puissance à la sienne.

Il devint une trombe, un raz de marée, un orage parsemé d'éclairs.

Siddharta se sentit balayé par une avalanche titanesque écrasé, étouffé, enterré.

La dernière chose qu'il entendit fut le rire dans sa gorge.

Il ne su dire au bout de combien de temps il reprit conscience. Cela avait été lent. Et il se réveilla dans un palais où les démons étaient ses serviteurs.

Quand les derniers effets anesthésiques de la fatigue mentale cessèrent de se faire sentir, tout était étrange autour de Siddharta.

Les grotesques réjouissances continuaient. Il y avait des fêtes dans les cachots, où les démons ranimaient des cadavres pour poursuivre encore leurs victimes et les embrasser. De sombres miracles eurent lieu, un bosquet d'arbres tordus jaillit du sol de marbre de la salle du trône, un bosquet où les hommes dormaient sans jamais s'éveiller, hurlant tandis que d'anciens cauchemars cédaient la place à des nouveaux. Mais il y avait quelque chose d'étrange dans le palais.

Taraka ne s'amusait plus.

— Quelle est la malédiction de Bouddha ? demanda-t-il encore, quand il sentit la présence de Siddharta l'oppresser à nouveau.

Siddharta ne répondit pas.

— Je sens, dit le démon, que je vais bientôt te rendre ton corps. Je suis fatigué de ces jeux, du palais. Je suis las, et je pense que le jour approche où nous devons lutter avec le Ciel. Qu'en dis-tu, toi qui lies les démons ? Je t'avais juré de tenir ma promesse.

Siddharta restait muet.

— Mes plaisirs diminuent jour après jour. En connais-tu la raison, Siddharta ? Peux-tu me dire d'où viennent ces sentiments qui m'envahissent, gâchent mes meilleurs moments, m'affaiblissent et me dépriment quand je devrais être plein de joie ? Est-ce cela la malédiction de Bouddha ?

— Oui, fit Siddharta.

— Alors, délivre-moi de cette malédiction, et je partirai avec toi immédiatement. Je te redonnerai ton manteau de chair, de tout mon cœur je désire retrouver les vents purs et froids des hauteurs. Vas-tu me libérer ?

— Il est trop tard, chef des Rakashas. C'est toi-même qui as attiré sur toi cette malédiction.

— Mais comment m'as-tu lié cette fois-ci ?

— Te rappelles-tu le jour où nous avons lutté sur le balcon, et où tu t'es moqué de moi et de mon pouvoir ? Tu m'as dit que je prenais autant de plaisir que toi aux souffrances que tu provoquais. Tu avais raison. Car tous les hommes ont en eux les ténèbres et la lumière. Un homme est fait de mille parts, et n'est pas une flamme pure et claire comme tu le fus. Son intelligence est en guerre contre ses émotions, et sa volonté contre ses désirs. Ses idéaux sont en désaccord avec son milieu, et s'il leur est fidèle, il ressent profondément la perte de l'ancien monde ; mais s'il leur est infidèle et ne travaille pas pour eux, il ressent la douleur d'avoir renoncé à un rêve neuf et noble. Quoi qu'il fasse, il gagne et il perd en même temps, c'est une arrivée et c'est un départ. Il pleure toujours ce qui a disparu, et craint une partie de ce qui est neuf. La raison s'oppose à la tradition, les émotions s'opposent aux barrières que leur imposent les autres hommes. Et de tous ces désaccords il s'ensuit toujours ce que tu as appelé la malédiction de l'homme ce dont tu t'es moqué : le sentiment de culpabilité.

« Sache donc que pendant que nous existions ensemble dans le même corps, pendant que je vivais à ta manière, et pas toujours contre mon gré, nous avons suivi une route où la circulation n'était pas toujours dans une seule direction. Alors que tu forçais ma volonté à faire ce que tu voulais ta volonté était à son tour contrariée par ma répugnance devant certains de tes actes. Tu as appris ce qu'est le

sentiment de culpabilité et désormais ce sera toujours une ombre sur tes actes. C'est pour cela que ton plaisir a fui. Et que tu cherches toi-même à fuir. Mais cela ne te servira à rien. Et ce sentiment te suivra à travers le monde, il s'élèvera avec toi dans le royaume des vents purs et froids, il te poursuivra où que tu ailles. C'est cela, la malédiction du Bouddha. »

Taraka se couvrit le visage de ses mains.

— C'est donc cela que l'on appelle pleurer, dit-il au bout d'un moment. Sois maudit, Siddharta, tu m'as de nouveau enchaîné, dans une prison plus terrible encore que le Puits d'Enfer.

— Tu t'es enchaîné toi-même. C'est toi qui as rompu notre pacte, et pas moi.

— Les hommes souffrent quand ils rompent leur pacte avec les démons, mais jamais aucun Rakasha n'en a souffert avant moi.

Siddharta ne répondit pas.

Le lendemain matin, comme il s'asseyait pour déjeuner, on frappa à la porte de ses appartements.

— Qui ose venir ? cria-t-il.

La porte s'ouvrit, ses gonds arrachés au mur, et la barre qui la maintenait se cassa comme une branche sèche.

Avec la tête d'un tigre cornu, sur les épaules d'un singe, d'énormes sabots pour talons, des serres pour mains, le Rakasha tomba dans la pièce. De la fumée s'échappa de sa bouche, il devint transparent un instant, redevint pleinement visible, s'évanouit encore, réapparut. De ses serres coulait un liquide qui n'était pas du sang, une brûlure se voyait sur son torse. L'air se remplit de l'odeur de poils roussis, de chair carbonisée.

— Maître ! cria-t-il. Un étranger est arrivé, et demande audience.

— Tu tu n'as pas réussi à le convaincre que l'on ne pouvait me voir ?

— Seigneur, vingt gardes se sont précipités sur lui. Il a fait un seul geste. Il a agité la main, et il y a eu un éclair si aveuglant que les Rakashas même n'ont pu le regarder. Il n'a duré qu'un instant, et les gardes ont tous disparus comme s'ils n'avaient jamais existé. Il y avait aussi un grand trou dans le mur, derrière l'endroit où ils s'étaient tenus. Il n'y avait pas de débris, rien qu'un trou aux parois lisses.

— Alors tu l'as attaqué ?

— Beaucoup de Rakashas se sont précipités sur lui, mais il y a autour de lui quelque chose qui nous repousse. Il a fait encore un geste, et trois autres de notre espèce se sont évanouis dans la lumière qu'il lance. Comme j'étais assez loin encore, je n'ai pas subi toute la décharge, il m'a juste effleuré de son pouvoir. Il m'envoie donc te porter ce message... mais je ne peux garder ma forme plus longtemps.

Il s'effaça alors, et un globe de feu resta suspendu en l'air là où avait été la créature. Ses paroles parvinrent à l'esprit, elles ne furent plus parlées et transmises par l'air.

— Il te demande d'aller le voir sans délai. Sinon, il détruira ce palais.

— Les trois qu'il a brûlés ont-ils repris leur propre forme ?

— Non, dit le Rakasha, ils ne sont plus.

— Décris-moi cet étranger, ordonna Siddharta, se forçant à parler malgré ses craintes.

— Il est très grand, dit le démon. Il porte des culottes et des bottes noires. Au-dessus de la taille, il a un étrange vêtement. Cela ressemble à un gant blanc sans couture, sur sa main droite seulement, cela s'étend sur tout le bras, et sur les épaules, cela entoure le cou et recouvre toute sa tête d'un tissu collant, uni. Seul est visible le bas de son visage, car il porte sur les yeux de grosses lentilles noires qui s'étendent en avant de son visage. Il a à sa ceinture un court fourreau de la même étoffe blanche que son vêtement, qui ne contient pas une épée mais une baguette magique. Sous son vêtement, là où il s'étend sur ses épaules et couvre son cou, il y a une bosse, comme s'il portait une besace.

— C'est Agni, dit Siddharta. Tu viens de décrire le dieu du Feu !

— Oui, ce doit être lui, dit le Rakasha, car j’ai regardé au-delà de sa chair, pour voir les couleurs de son être véritable. Et j’ai vu quelque chose qui flamboyait comme le centre du soleil. S’il y a un dieu du Feu, c’est bien lui.

— Il nous faut fuir, dit Siddharta. Car il va y avoir un grand incendie. Nous ne pouvons lutter contre celui-là, partons immédiatement.

— Je ne crains pas les dieux, dit Taraka, et j’aimerais bien me mesurer avec lui.

— Tu ne peux l’emporter sur le dieu de la Flamme, dit Siddharta, son foudre est invincible, il lui a été donné par le dieu de Mort.

— Alors, je vais le lui arracher et le retourner contre lui.

— Personne ne peut l’utiliser sans être aveuglé et perdre une main. C’est pour cela qu’il porte cet étrange vêtement. Ne perdons plus de temps.

— Je veux me rendre compte de la chose par moi-même, insista Taraka.

— Ne laisse pas ton nouveau sentiment de culpabilité te pousser à rechercher la mort.

— La culpabilité ? fit Taraka. Ce pauvre petit sentiment qui vous ronge, selon toi ? Non, cela n’a rien à voir avec la culpabilité. Ce qui me pousse, c’est que de nouvelles puissances sont nées en ce monde où j’ai régné, jusqu’à ce que tu viennes. Les dieux n’étaient pas aussi forts autrefois et si leur pouvoir est plus grand, il me faut en faire l’expérience moi-même ! Il est dans ma nature – qui est puissance – de lutter contre tout nouveau pouvoir, de triompher, ou d’être enchaîné par lui. Je veux savoir quelle est la force d’Agni, pour le vaincre.

— Mais nous sommes deux en ce corps.

— C’est vrai, mais si ce corps est détruit, je te promets de t’emporter avec moi. J’ai déjà condensé tes flammes, comme nous le faisons pour notre propre espèce. Si ce corps meurt, tu continueras à vivre comme un Rakasha. Nous avons porté des corps nous aussi autrefois, et je n’ai pas oublié l’art de concentrer les flammes pour qu’elles puissent brûler indépendamment du corps. Je l’ai fait pour toi, tu n’as rien à craindre.

— Merci.

— À présent, allons affronter le feu d’Agni, pour l’éteindre !

Ils quittèrent les appartements royaux et descendirent l’escalier. Au-dessous d’eux, prisonnier dans son propre cachot, le prince Videgha gémissait dans son sommeil.

Ils sortirent par la porte dissimulée sous les tapisseries couvrant le mur derrière le trône. Quand ils les écartèrent, ils ne virent dans la grande salle que ceux qui dormaient dans le sombre bosquet et celui qui se tenait au centre, un bras vêtu de blanc croisé sur un bras nu, une baguette d’argent dans sa main droite recouverte d’un gant.

— Vois-tu comme il se tient droit, dit Siddharta, il a confiance en son pouvoir, avec juste raison. C’est Agni, un des Lokapalas. Il peut voir jusqu’aux plus lointains horizons. Et son pouvoir s’étend aussi loin que sa vue. On dit qu’une nuit il a atteint les lunes mêmes de sa baguette. S’il en touche seulement la base, presse un bouton dans son gant, le Feu Universel en jaillit avec un éclat aveuglant, anéantit la matière et disperse les énergies sur son chemin. Il n’est pas trop tard pour fuir.

— Agni ! s’entendit-il crier, tu as demandé audience à celui qui règne ici ?

Les lentilles noires se tournèrent vers lui. Les lèvres d’Agni se retroussèrent en un sourire méprisant.

— Je pensais bien te trouver ici, fit-il d’une voix nasillarde, aiguë. Toute cette sainteté, c’est devenu trop pour toi, il t’a fallu filer, hein ? Dois-je t’appeler Siddharta, Tathagata, Mahasamatman, ou Sam, tout simplement ?

— Pauvre idiot, celui que tu appelais l’Enchanteur, et qui porta tous ces noms que tu dis, est à présent lui-même enchanté. Tu as le privilège de t’adresser à Taraka, du peuple des Rakashas, seigneur du Puits d’Enfer.

Il y eut un déclic et les lunettes devinrent rouges.

— Oui. Je vois que tu dis vrai, fit Agni. Je peux contempler un cas de possession démoniaque. Très intéressant. On doit se sentir à l'étroit là-dedans, ajouta-t-il en haussant les épaules. Mais je peux en détruire deux tout aussi bien qu'un.

— Crois-tu ? demanda Taraka, et il leva les bras.

Au même instant, on entendit un grondement, et le bois sombre recouvrit en un instant tout le sol de la salle, engloutit celui qui se tenait là debout, et ses branches noires se tordirent comme serpents autour de lui. Le grondement continua, le sol s'enfonça de plusieurs centimètres sous leurs pieds. D'au-dessus leur parvinrent des grincements, des bruits de pierre qui éclate. Poussière et gravillons tombèrent sur eux.

Puis il y eut un aveuglant éclair, et les arbres disparurent, il ne resta plus que quelques souches noircies et des taches de suie sur le parquet.

Avec un bruit sourd, le plafond céda, s'effondra brusquement.

Comme ils sortaient par la porte derrière le trône ils virent le dieu toujours debout au milieu de la salle. Agni leva sa baguette au-dessus de sa tête, lui fit décrire un petit cercle.

Un cône de lumière en sortit, détruisant tout sur son passage.

Agni souriait toujours tandis que pleuvaient les grosses pierres dont aucune ne tombait sur lui.

Le grondement continua, des crevasses s'ouvrirent dans le sol, les murs tremblèrent.

Sam claqua la porte, eut brusquement le vertige, en voyant la fenêtre, un instant auparavant au bout du couloir, passer à toute vitesse à côté de lui. Il se rendit compte qu'il était emporté par Taraka.

Ils sortirent, s'élevèrent vers les cieux, et une sensation vivifiante, une sorte de joie s'empara de son corps parcouru de picotements, comme s'il était un liquide à travers lequel eût passé un courant électrique.

Regardant au-dessous de lui, avec la vision du démon qui voyait en toutes directions, il put contempler Palamaisu, déjà si lointaine qu'on eût dit un tableau dans son cadre sur un mur. Sur la haute colline au centre de la ville, le palais de Videgha s'effondrait, et d'immenses rais de lumière aveuglants, comme des éclairs partant de la terre, s'élançaient des ruines vers les cieux.

— Voilà ta réponse, Taraka. Veux-tu que nous redescendions l'affronter encore ?

— Il me fallait savoir.

— Laisse-moi te donner un autre conseil. Je ne plaisantais pas en te disant qu'il pouvait voir jusqu'aux plus lointains horizons. Dès qu'il pourra se libérer et tourner son regard dans notre direction, il nous trouvera. Tu ne voles pas plus vite que la lumière, alors je te conseille de voler plus bas, et d'utiliser les accidents de terrain pour te cacher.

— Mais je t'ai rendu invisible, Sam.

— Les yeux d'Agni voient l'infrarouge et l'ultra-violet.

Ils perdirent de l'altitude rapidement. Mais devant Palamaidsu, Sam vit qu'il ne restait du palais de Videgha qu'un nuage de poussière sur une colline grise.

À la vitesse d'un tourbillon, ils allèrent vers le nord, jusqu'au moment où enfin la chaîne des Ratnagaris s'étendit sous eux. Quand ils arrivèrent au mont Channa, ils glissèrent près de son sommet, et vinrent se poser sur la corniche devant l'entrée du Puits d'Enfer.

Ils pénétrèrent dans la caverne, refermèrent la porte.

— Il nous poursuivra, fit Sam, et le Puits d'Enfer même ne lui résistera pas.

— Ils sont si sûrs de leur pouvoir qu'ils n'en envoient qu'un ! dit Taraka.

— Crois-tu qu'ils se trompent ?

— Non. Mais que fait Celui qui est vêtu de rouge et qui boit votre vie de ses yeux ? Ne crois-tu pas qu'ils auraient dû envoyer Yama plutôt qu'Agni ?

— Si, fit Sam, tandis qu'ils descendaient dans le puits. Je l'attendais. Il viendra. La dernière fois où je l'ai vu, je lui ai causé quelque peine et quelque souffrance. Je sens qu'il me poursuivra partout. Qui sait, il nous attend peut-être, pour nous bondir dessus, au fond du Puits d'Enfer.

Arrivés au bord du gouffre, ils prirent le sentier creusé dans les parois du puits.

— Il n'est pas ici, fit Taraka, ceux qui attendent enchaînés m'auraient prévenu si tout autre être qu'un Rakasha était passé par là.

— Il viendra, affirma Sam. Et quand le Rouge viendra dans le Puits d'Enfer, nul n'arrêtera sa course.

— Beaucoup le tenteront, dit Taraka. Tiens, voilà le premier.

Ils aperçurent la première flamme dans sa niche, près du sentier.

En passant, Sam la libéra, et elle bondit en l'air comme un oiseau éclatant, puis descendit en spirale vers le fond du puits.

Pas à pas, ils descendirent aussi, et de chaque niche le feu jaillit, s'élança dans l'air. Sur l'ordre de Taraka, certains s'élevèrent et disparurent en haut du puits, sortirent par la porte imposante sur laquelle étaient gravées les paroles des dieux.

Ils atteignirent le fond du puits.

— Libérons aussi ceux qui sont liés dans les cavernes, dit Taraka.

Ils allèrent donc par les couloirs jusqu'aux cavernes les plus profondes, libérant au fur et à mesure tous les démons enchaînés.

Au bout d'un temps qu'il ne put mesurer, Sam les avait tous déliés.

Le Rakasha les rassembla dans la plus grande des cavernes. Ils se tinrent là, formidables phalanges de flammes, et leurs cris se fondirent en un seul retentissant, qui roula sous la voûte, résonna en la tête de Sam, jusqu'à ce qu'il comprît, stupéfait, qu'ils chantaient.

— Oui, ils chantent, dit Taraka, et c'est la première fois depuis une éternité.

Sam écouta les vibrations en son crâne, saisissant quelque peu le sens derrière les sifflements et le flamboiement, les sentiments qui les accompagnaient se transformant en mots, en accents familiers à son propre esprit :

Nous sommes les légions du Puits d'Enfer, les damnés,
Les bannis, la flamme déchue.
Nous sommes la race vaincue par l'homme.
Aussi maudissons-nous l'homme. Oubliez son nom !

Ce monde était nôtre avant les dieux,
Aux jours avant la race humaine.
Et quand hommes et dieux auront disparu,
Ce monde sera de nouveau nôtre.

Les montagnes s'écroulent, les mers s'assèchent,
Les lunes disparaîtront du ciel.
Le Pont des Dieux s'effondrera un jour,
Et tout ce qui respire doit un jour mourir.

Mais les êtres du Puits d'Enfer l'emporteront.
Quand échoueront les dieux, quand échoueront les hommes.
Les légions des damnés ne meurent pas.
Nous attendons notre heure.

Sam frissonna tandis qu'ils chantaient, contant les gloires disparues, les hauts faits du passé évanoui, confiants en leur pouvoir, de durer, de surmonter toutes circonstances, de faire face à toute énergie en une lutte cosmique, voyant ce qu'ils désapprouvaient retourner contre soi ses forces et passer. En cet instant, il crut presque à la vérité de ce qu'ils chantaient, et qu'un jour il ne resterait plus que les Rakashas, voletant au-dessus des paysages désolés, piquetés de cratères, d'un monde mort.

Mais il se força à détourner son esprit de ces pensées, à changer d'humeur. Dans les jours qui suivirent, cependant, et tout au long de sa vie, ce sentiment lui revint, empoisonnant ses efforts, se moquant de ses joies, le forçant à se poser des questions, à connaître la culpabilité, la tristesse, et l'humilité.

Au bout d'un certain temps, un des Rakashas revint et descendit dans le puits. Il resta à flotter en l'air, et raconta ce qu'il avait vu. Tout en parlant, ses flammes s'allongèrent, dessinèrent la forme d'une croix en tau.

— C'est la forme du char, dit-il. De ce char qui est passé comme une traînée de feu à travers le ciel, puis est tombé, pour se poser dans la vallée au-delà du pic du Sud.

— Connais-tu ce vaisseau ? demanda Taraka.

— Je l'ai déjà entendu décrire, dit Sam. C'est le char de la foudre de Çiva.

— Qui étaient ses occupants ? demanda Taraka au démon.

— Il y en avait quatre, seigneur.

— Quatre !

— Oui. Celui que tu as déjà décrit, Agni, le dieu du Feu. Avec lui, il y a aussi celui qui porte des cornes de taureau sur un casque de métal poli. Son armure a l'air d'être faite de bronze ancien, mais ce n'est pas du bronze. Elle est ornée de serpents entrelacés et ne paraît pas le gêner quand il bouge. Il a un trident étincelant, et ne porte pas de bouclier pour protéger son corps.

— C'est Çiva, dit Sam.

— Avec ces deux-là, il y en a un tout vêtu de rouge, le regard sombre. Il ne parle pas, mais de temps à autre il observe une femme qui marche à sa gauche. Elle est blonde avec un teint clair, et son

armure est rouge aussi. Ses yeux sont comme la mer, et elle sourit souvent. Ses lèvres, couleur du sang des hommes. Elle porte un collier de crânes autour de sa gorge. Elle a un arc et à la ceinture une courte épée. Elle tient un étrange instrument, une sorte de sceptre noir terminé par un crâne d'argent qui est aussi une roue.

— Ces deux-là sont Yama et Kâli, dit Sam. Maintenant, écoute-moi, Taraka, le plus puissant des Rakashas. Et je vais t'apprendre les forces qui se dressent contre nous. Tu connais à présent le pouvoir d'Agni. Je t'ai déjà parlé de Celui qui est vêtu de rouge. Celle qui marche à la gauche de la Mort a aussi un regard qui peut tuer toute vie. Son sceptre-roue hurle comme les trompettes qui annoncent la fin du Yuga, et tous ceux qui entendent ces hurlements sont abattus et confondus. Elle est tout aussi à craindre que son seigneur, qui est impitoyable et invincible. Mais celui qui porte le trident est le dieu de la Destruction. Il est vrai que Yama est le roi de la Mort, et Agni le seigneur des Flammes, mais le pouvoir de Çiva est le pouvoir du chaos. Il est la force qui sépare l'atome de l'atome, détruit la forme de toute chose. Toutes les énergies libérées du Puits d'Enfer ne peuvent rien contre ces quatre-là. Il nous faut donc partir immédiatement, car ils viendront nous chercher jusqu'ici.

— Ne t'ai-je pas promis de t'aider à lutter contre les dieux ? dit Taraka.

— Oui, mais j'avais pensé à les attaquer par surprise. Ceux-ci ont revêtu leur Aspect, activé leurs Attributs. S'ils l'avaient voulu, sans même toucher terre, ils eussent pu anéantir le mont Channa ; à la place de la montagne il y aurait à présent un immense cratère, au milieu de la chaîne des Ratnagaris. Il nous faut fuir, pour pouvoir les combattre une autre fois.

— Te rappelles-tu la malédiction du Bouddha ? demanda Taraka. Te rappelles-tu comment tu m'as appris la culpabilité, Siddharta ? Moi, je n'ai pas oublié, et je sens que je te dois cette victoire. Je te la dois pour tes souffrances, et pour payer ma dette, je vais te livrer ces dieux.

— Non. Si tu veux me servir, que ce soit une autre fois ! Pour l'instant, emporte-moi loin d'ici. Très loin, et très vite.

— As-tu peur de cette rencontre, Siddharta ?

— Oui. Car lutter à présent serait téméraire. As-tu oublié ton chant, toi ? « Nous attendons notre heure. » Où est la patience des Rakashas ? Vous dites que vous attendrez que les océans s'assèchent, que les montagnes s'écroulent, que les lunes disparaissent des cieux. Et vous ne pourriez attendre que je vous indique l'heure et le champ de bataille ? Je connais ces dieux bien mieux que toi, car j'ai été l'un d'eux autrefois. Ne te précipite pas dans cette aventure. Si tu veux me servir, épargne-moi cette rencontre !

— Très bien. Je t'ai écouté, Siddharta et tes paroles m'ont ému, Sam. Mais je voudrais cependant éprouver leurs forces.

Alors je vais envoyer quelques Rakashas les combattre. Toi et moi, nous allons nous enfoncer très loin, jusqu'aux racines du monde. Nous attendrons là-bas l'annonce de la victoire. Si cependant les Rakashas perdaient la bataille, je t'emporterais loin d'ici et je te rendrais ton corps. Mais je veux le porter quelques heures encore pour savourer vos passions au cours de ce combat.

— Amen, fit Sam en inclinant la tête.

Et avec cette même sensation de légèreté et de joie, il se sentit emporté, soulevé du sol, le long des immenses couloirs et des cavernes inconnues des hommes.

Comme ils glissaient sous les voûtes, dans les tunnels, les gouffres et les puits, à travers des labyrinthes, des grottes et des couloirs de pierre, Sam laissa errer son esprit le long des chemins de la mémoire, revoyant le passé jusqu'au moment présent. Il pensa aux jours de son récent ministère, quand il avait tenté de greffer les enseignements de Gautama sur la religion au nom de laquelle on régnait sur le monde. Il pensa à cet homme étrange, Sugata, dont les mains avaient dispensé la mort et les bénédictions. Au cours des années qui viendraient, leurs noms seraient confondus, et leurs actions. Il avait vécu trop longtemps pour ne pas savoir comment le temps mêlait les légendes. Il y avait eu un

Bouddha véritable, il le savait à présent. L'enseignement qu'il avait dispensé, lui, si faux, si apocryphe qu'il eût été, avait attiré ce vrai croyant, cet homme qui était arrivé de manière ou d'autre à l'illumination, avait marqué l'esprit des autres hommes, les avait influencés par sa sainteté, puis était allé se livrer de bon gré aux mains de la Mort. Tathagata et Sugata seraient parties d'une même légende, il le savait, et Tathagata serait éclairé par la lumière de son disciple. Un seul Dhamma survivrait. Puis Sam revit le combat dans le palais du Karma, et les machines cachées dans un endroit secret. Et il pensa aux transferts sans nombre qu'il avait subis avant celui-là, aux batailles qu'il avait livrées, aux femmes qu'il avait aimées à travers les siècles. Il pensa à ce que pourrait être un monde, et à ce qu'était celui-ci, et pourquoi. Sa colère contre les dieux le reprit alors. Il pensa aux jours où une poignée d'entre eux avaient combattu les Rakashas et les Nâgas, les Gandharvas et le Peuple-de-la-Mer, les démons Kataputnas, et les Mères Terribles, les Dakshinis, et les Prêtas, les Skandas et les Pisakas. Ils les avaient tous vaincus, avaient arraché un monde au chaos, avaient bâti la première ville des hommes sur la planète nouvelle. Il avait vu cette ville passer par tous les états par lesquels doit passer une ville, et à présent elle était habitée par ceux qui pouvaient, en y appliquant un moment leur esprit, se transformer en dieux, revêtir un Aspect qui fortifiait leur corps, intensifiait leur volonté, étendait le pouvoir de leurs désirs jusqu'à former des Attributs qui tombaient avec la force de la magie sur ceux contre lesquels ils les dirigeaient. Il pensa à cette ville et à ces dieux, il en revit la beauté, la justice, la laideur et le mal. Il pensa à sa splendeur, à ses couleurs, au contraste qu'elle faisait avec le reste du monde, et il pleura tout en étant dévoré de colère, car il sut qu'il ne pourrait jamais être certain d'avoir tout à fait raison ou tout à fait tort de s'opposer à elle. C'était pour cela qu'il avait attendu si longtemps sans rien faire. À présent, quoi qu'il fût, le résultat final serait à la fois victoire et défaite, succès et échec. Et quel que fût ce résultat de toutes ses actions, la fin ou la persistance du rêve de la ville, le fardeau de la culpabilité serait uniquement sien.

Ils attendirent dans l'obscurité.

Longtemps, ils attendirent en silence. Le temps passa aussi lentement qu'un vieil homme grimpe sur une colline.

Ils se tenaient sur une corniche rocheuse au-dessus d'un étang noir, et attendaient.

— Ne devrions-nous pas avoir des nouvelles déjà ?

— Peut-être, ce n'est pas sûr.

— Qu'allons-nous faire ?

— Que veux-tu dire ?

— S'ils ne reviennent pas, combien de temps attendrons-nous ici ?

— Ils reviendront, en chantant.

— Je l'espère.

Mais aucun chant ne vint, rien ne bougea. Autour d'eux était cette immobilité du temps qui n'a pas d'objet à user.

— Depuis combien d'heures attendons-nous ?

— Je ne sais.

— Je sens que cela ne se passe pas bien.

— Tu as peut-être raison. Veux-tu que nous montions un peu plus haut, pour nous renseigner, ou dois-je t'emporter à présent vers la liberté ?

— Attendons encore un peu.

— Bien.

De nouveau le silence se fit. Ils allaient et venaient au cœur de ce silence.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Quoi ?

— Un bruit.

— Je n’ai rien entendu, et nous utilisons les mêmes oreilles.
— Je n’ai pas entendu avec les oreilles du corps. Voilà, cela recommence.
— Je n’entends rien, Taraka.
— Cela continue. Comme un hurlement qui n’en finit pas.
— C’est loin ?
— Oui, assez. Écoute à ma façon.

— Oui ! J’entends ! C’est le sceptre de Kâli. Alors, la bataille continue.

— Si longtemps ? Les dieux sont plus forts que je ne le supposais.

— Non, les Rakashas sont plus forts que je ne le croyais.

— Victoire ou défaite, Siddharta, les dieux sont toujours occupés. Si nous pouvons passer sans qu’ils s’en aperçoivent, nous irons jusqu’à leur vaisseau qui n’est peut-être pas gardé. Le veux-tu ?

— Voler le char de la foudre ? C’est une idée. C’est une arme puissante en même temps qu’un moyen de transport. Quelles seraient nos chances de réussir ?

— Je suis certain que les Rakashas peuvent les contenir aussi longtemps qu’il faudra. Et la montée est longue jusqu’au Puits d’Enfer. Quant à nous, nous n’avons pas besoin d’utiliser le sentier. Je suis fatigué, mais je peux encore nous transporter à travers les airs.

— Montons un peu, pour essayer de savoir où en est l’affaire.

Ils quittèrent la corniche près de l’étang sombre et le temps reprit son sens quand ils s’élevèrent.

Comme ils avançaient, un globe de lumière vint à leur rencontre. Il se posa sur le sol de la caverne, et se transforma en un arbre de feu vert.

— Où en est la bataille ? demanda Taraka.

— Nous les empêchons d’avancer, mais nous ne pouvons approcher d’eux.

— Pourquoi ?

— Il y a autour d’eux quelque chose qui nous repousse.

— Alors, comment combattez-vous ?

— Une pluie de pierres s’abat sur eux. Nous lançons du feu, de l’eau et de grands vents tourbillonnants.

— Et que font-ils ?

— Le trident de Çiva lui ouvre un chemin à travers toute chose. Mais il a beau détruire, nous envoyons toujours de nouvelles armes contre lui. Il se tient debout, comme une statue et anéantit les orages que nous créons sans fin. De temps à autre, il s’avance, pour tuer, tandis que le dieu du Feu repousse l’attaque. Le sceptre de la déesse ralentit ceux qui le regardent, alors ils doivent affronter le trident, la main, ou les yeux de la Mort.

— Et vous n’avez pas réussi à les blesser ?

— Non.

— Où se tiennent-ils ?

— Dans le puits. Ils sont encore près de l’ouverture, ils descendent lentement.

— Combien d’êtres avons-nous perdus ?

— Dix-huit.

— Alors ce fut une erreur de mettre fin à notre longue attente pour livrer cette bataille. Les pertes sont trop lourdes, et nous n’y gagnons rien. Sam, veux-tu essayer de t’emparer du char ?

— L’aventure vaut la peine d’être tentée, malgré les risques. Essayons.

— Va, dit-il au Rakasha qui ondulait, se divisait en branches de feu devant lui. Va, et nous te suivrons plus lentement. Nous allons monter sur la paroi opposée à celle sur laquelle ils se tiennent. Quand nous commencerons notre ascension, redoublez d’effort dans l’attaque. Occupez-les jusqu’à ce que nous ayons réussi à passer. Retenez-les pour nous donner le temps de voler leur char dans la vallée. Quand ce sera fait, je reviendrai vers vous sous ma forme véritable et nous mettrons fin au

combat.

— J’obéis, répondit l’autre, et il tomba sur le sol pour devenir un serpent de lumière verte, qui glissa devant eux, puis disparut.

Ils se mirent à courir, ralentissant de temps à autre, afin que le démon pût conserver assez de forces pour la dernière poussée nécessaire, avant de s’arracher à la pesanteur.

Ils avaient parcouru une grande distance sous la chaîne des Ratnagaris, et le chemin du retour leur parut interminable.

Ils arrivèrent enfin au fond du puits ; il était suffisamment éclairé pour que Sam pût voir autour de lui avec les yeux de son corps. Le bruit était assourdissant. Si Taraka et lui avaient eu à compter sur la parole, il n’y aurait pas eu de communication entre eux.

Le feu s’épanouit sur la paroi du puits comme une orchidée fantastique sur un buisson couleur d’ébène. Quand Agni agitait sa baguette, il se tordait, changeait de forme. Les Rakashas dansaient en l’air comme de brillants insectes. Le tumulte était fait du tourbillon des vents, de la chute des pierres, et par-dessus tout, des hululements de la roue d’argent de Kâli qu’elle agitait comme un éventail devant son visage. Bruit encore plus terrible quand il s’élevait au point d’être inaudible, sans cesser d’être. Des rochers se lézardaient, s’effondraient, se liquéfiaient, étaient dissous en l’air, et des fragments chauffés à blanc bondissaient comme les étincelles jaillissant d’une forge, rebondissaient, roulaient, lueurs rouges dans les ombres du Puits d’Enfer. Les parois du puits étaient trouées, creusées de sillons, burinées partout où la flamme et le chaos les avaient touchées.

— Partons à présent, dit Taraka.

Ils s’élevèrent dans les airs, suivirent les parois du puits. L’attaque des Rakashas redoubla d’intensité, une contre-attaque furieuse y répondit. Sam se couvrit les oreilles de ses mains, mais cela n’enleva rien à la douleur infligée par ces aiguilles brûlantes derrière ses yeux, qui le blessaient chaque fois que le crâne d’argent tournait dans sa direction. Près de lui, à sa gauche, tout un pan de mur rocheux disparut brusquement.

— Ils ne nous ont pas repérés, fit Taraka.

— Pas encore. Mais ce maudit dieu du Feu peut voir à travers une mer d’encre et y déceler un grain de sable s’il bouge. S’il se tourne dans notre direction, j’espère que tu pourras esquiver.

— Que penses-tu de cela ? fit Taraka, comme ils se trouvaient subitement douze mètres plus haut, à gauche de l’endroit où se déroulait la bataille.

Ils montèrent ensuite très vite et derrière eux une partie de la paroi rocheuse fondit littéralement. Cela cessa un instant quand les démons se mirent tous à chanter plaintivement, et arrachèrent d’énormes morceaux de roc déjà à demi détachés des parois pour les lancer sur les dieux, avec accompagnement d’ouragans et de rideaux de feu.

Ils atteignirent le haut du puits, et se hâtèrent de se mettre hors de portée des armes.

— Il nous faut faire un détour à présent pour retrouver le couloir qui mène à la porte.

Un Rakasha s’éleva du puits et vint rapidement vers eux.

— Ils reculent ! cria-t-il. La déesse est tombée, le Rouge la porte, ils s’enfuient !

— Ils ne reculent pas, dit Taraka, ils veulent venir nous barrer la route. Empêchez-les d’avancer, détruisez le sentier !

Le Rakasha descendit au fond du puits comme un météore.

— Sam, je suis de plus en plus fatigué, je ne sais si je pourrai nous transporter de la corniche jusqu’au sol.

— Peux-tu nous soutenir un moment ?

— Oui.

— Pendant les trois cents premiers mètres, là où le sentier est si étroit ?

— Je crois.

— Bien.

Ils se mirent à courir.

Et tandis qu'ils fuyaient le long du bord du Puits d'Enfer, un autre Rakasha s'éleva et vint glisser à côté d'eux.

— Nous avons détruit deux fois le sentier, cria-t-il. Et chaque fois le seigneur des Flammes en a découpé un nouveau dans le roc avec son feu.

— Alors on ne peut plus rien faire. Reste avec nous. Nous aurons besoin de toi pour autre chose.

Il glissa en avant d'eux, comme une lame rouge, éclairant leur chemin.

Ils firent le tour du puits et coururent vers le tunnel. Quand ils arrivèrent au bout, ils ouvrirent grand la porte et avancèrent sur la corniche. Le Rakasha qui les avait précédés referma la porte.

— Ils nous poursuivent ! dit-il.

Sam s'élança au-dessus de la corniche. Quand il commença à tomber, la porte étincela un instant, puis se mit à fondre au-dessus de lui.

Aidés par un deuxième Rakasha, ils arrivèrent à descendre jusqu'au pied du mont Channa, prirent là un sentier qui contournait la montagne. Laquelle les protégeait à présent des dieux. Mais derrière eux un rocher reçut des jets de flammes.

Le deuxième Rakasha s'éleva brusquement dans les airs, tournoya et disparut.

Ils coururent sur la piste, se dirigeant vers la vallée où se trouvait le char. Quand ils l'atteignirent, le deuxième Rakasha revint.

— Kâli, Yama et Agni descendent, dit-il. Çiva est resté derrière, pour tenir le couloir. Agni vient en tête, le Rouge aide la déesse, qui boite.

Ils virent dans la vallée au-dessous d'eux le char de la foudre. Fuselé, uni, couleur de bronze, bien qu'il ne fût point de bronze, il était posé sur une grande plaine verdoyante. Il ressemblait à une tour de prière écroulée, ou à une clé gigantesque, ou à quelque partie d'un céleste instrument de musique qui eût glissé d'une constellation pour tomber sur le sol. Il semblait incomplet, on ne savait pourquoi, bien qu'on ne pût trouver le moindre défaut dans ses lignes. Il avait cette beauté particulière aux armes les plus parfaites, les plus complexes, et qui demandait qu'il fonctionnât pour être complète.

Sam s'en approcha, trouva le panneau d'entrée, pénétra dans l'appareil.

— Tu sais faire marcher ce char, Sam ? demanda Taraka. Tu peux le faire traverser le ciel, en crachant la destruction sur le pays ?

— Je suis sûr que Yama a un tableau de bord et des commandes aussi simples que possible. Il recherche la simplification et la facilité de manœuvre chaque fois qu'il le peut. J'ai déjà piloté les jets du Ciel, et j'espère que celui-là est construit selon le même principe.

Il baissa la tête, entra dans la carlingue, alla s'asseoir dans le siège du pilote et regarda le tableau de bord.

— Sacré nom de nom ! fit-il alors, en avançant la main, pour la reculer immédiatement.

L'autre Rakasha apparut tout à coup, passant à travers la coque de métal pour planer au-dessus de la console.

— Les dieux sont rapides, dit-il, surtout Agni. Ils arrivent.

Sam manœuvra des manettes, appuya sur des boutons, le panneau de bord s'éclaira, se mit à ronronner.

— Est-il encore loin ? demanda Taraka.

— À mi-chemin du sentier qui descend de la montagne. Il l'a élargi avec ses flammes. Il court à présent comme sur une grand-route. Il brûle tous les obstacles, la voie est dégagée.

Sam tira sur un levier, régla un cadran, lisant au fur et à mesure les indicateurs. L'appareil commença à frémir.

— Es-tu prêt ? demanda Taraka.

— Je ne peux décoller à froid, il faut qu'il se réchauffe. Et ce tableau de bord est plus compliqué que je ne le pensais.

— Ils nous suivent de près.

Le bruit de plusieurs explosions lointaines leur parvint, noyant le grondement de plus en plus fort du char.

— Je vais les empêcher d'avancer, dit le Rakasha, et il disparut comme il était venu.

Sam tira encore sur le levier, quelque part quelque chose crachota, puis se tut. Et l'appareil redevint silencieux.

Il remit le levier à sa position première, puis tourna la manette, poussa le bouton.

Le char frémit de nouveau. On entendit un ronronnement.

Au bout d'un instant il répéta la manœuvre, le ronronnement devint un sourd grondement.

— Disparu, mort, dit Taraka.

— Quoi ? Qui ?

— Celui qui a essayé d'arrêter le seigneur des Flammes. Il a échoué.

On entendit d'autres explosions.

— Ils détruisent le Puits d'Enfer, dit Taraka.

Le front couvert de sueur, Sam attendait, la main sur le levier.

— Il arrive ! Agni !

Sam regarda par le long hublot étroit.

Le maître des Flammes apparut dans la vallée.

— Adieu, Siddharta.

— Pas encore, dit Sam.

Agni regarda le char, leva sa baguette magique.

Rien ne se produisit.

Immobile, il dirigeait toujours sa baguette vers l'appareil ; puis il l'abaissa, la secoua.

Il la leva de nouveau.

Aucune flamme n'en sortit.

Il passa la main gauche derrière son cou, régla quelque chose dans la sorte de sac qu'il avait sur le dos. Au même instant, la lumière jaillit de sa baguette, et brûla un énorme trou dans le sol à côté de lui.

Il dirigea de nouveau sa baguette vers l'appareil.

Rien.

Alors il se mit à courir vers le char.

— Électrodirection ? demanda Taraka.

— Oui.

Sam tira sur le levier, régla encore le cadran. Le grondement s'enfla autour de lui.

Il appuya sur un autre bouton, et l'on entendit alors un grésillement à l'arrière du vaisseau. Sam tournait une dernière manette quand Agni arriva près du panneau.

Il y eut un éclair, un bruit métallique.

Sam se leva de son siège, sortit de la cabine de pilotage, s'avança dans le couloir.

Agni était entré. Il pointa sur lui sa baguette.

— Ne bouge pas ! Sam ou démon ! cria-t-il. Et on l'entendit malgré les grondements des moteurs. Tandis qu'il parlait, les lentilles de ses lourdes lunettes devinrent rouges. Il sourit. Démon, reprit-il, ne bouge pas, sinon toi et ton hôte, vous brûlerez ensemble.

Sam se jeta sur lui.

Agni tomba sans résistance quand il le frappa, car il n'avait pas cru que l'autre pût l'atteindre.

— Un court-circuit, hein ? fit Sam en le frappant à la gorge Ou les taches du soleil ? dit-il encore

en le frappant à la tempe.

Agni se coucha sur le côté et Sam lui porta un dernier coup au-dessus de l'omoplate.

Du pied il envoya la baguette à l'autre bout du couloir, mais quand il arriva près du panneau pour le fermer, il sut qu'il était trop tard.

— Pars, à présent, Taraka, dit-il. Je dois lutter seul. Tu ne peux plus rien.

— Je t'ai promis de t'aider.

— Tu ne peux plus m'aider maintenant. Pars pendant que c'est encore possible.

— Si telle est ta volonté. Mais j'ai une dernière chose à te dire.

— Garde cela pour notre prochaine rencontre.

— Enchanteur, à cause de ce que tu m'as appris, je suis désolé, je voudrais...

Il y eut en son corps une terrible sensation, tout se tordait, s'arrachait de lui : le regard meurtrier de Yama tombait sur lui, frappait au fond de son être.

Kâli le regardait elle aussi, tout en levant son sceptre qui commença son hurlement.

Ce fut comme si une ombre s'éloignait de Sam, le libérant, tandis qu'une autre fondait sur lui.

— Au revoir, Enchanteur, furent les mots en son esprit.

Puis le crâne de Kâli hurla plus fort.

Il se sentit tomber.

Tout palpitait, tout n'était que battements, élancements. Une douleur lancinante dans sa tête, en lui, tout autour de lui.

Il fut éveillé par ces élancements, se sentit meurtri, douloureux, couvert de bandages.

Il y avait des chaînes à ses poignets, à ses chevilles.

Il était demi-assis, demi-étendu sur le sol d'une petite cabine. Le Rouge était assis près de la porte et fumait tranquillement.

Yama fit à Sam un signe de tête, sans parler.

— Pourquoi suis-je encore vivant ?

— Tu vis pour aller à un rendez-vous pris il y a longtemps à Mahārtha. Brahma est particulièrement impatient de te revoir.

— Pas moi.

— Nous nous en sommes aperçus au cours de ces dernières années.

— Je vois que tu as réussi à te sortir de la boue.

— Tu es désagréable et méchant, fit Yama avec un sourire.

— Je sais. Je m'y entraîne.

— Si j'ai bien compris, l'affaire qui t'avait fait quitter ton bosquet n'a pas réussi.

— Non, malheureusement.

— Tu peux peut-être te dédommager de tes pertes. Nous sommes à mi-chemin du ciel.

— Tu crois que j'ai une chance ?

— C'est bien possible. Les temps ont changé. Brahma pourrait bien être un dieu clément cette semaine.

— Mon médecin m'a dit de me spécialiser dans les causes perdues. C'est bon pour ma santé.

Yama haussa les épaules.

— Et le démon ? Celui qui était avec moi ?

— Je l'ai touché. Assez fort. Je ne sais si je l'ai achevé ou si je l'ai seulement chassé. Mais ne t'inquiète plus de lui. Je t'ai arrosé d'anti-démon. Si la créature vit encore, il lui faudra longtemps avant de s'en remettre. Si elle s'en guérit jamais. Comment est-ce arrivé ? Je croyais que tu étais le seul homme à l'abri de la possession démoniaque.

— Je le croyais aussi. Qu'est-ce que l'anti-démon ?

— J'ai trouvé un produit chimique, inoffensif pour nous, qu'aucun des êtres d'énergie ne peut

supporter.

— Commode. Et utile. Aurions-nous pu l'utiliser à l'époque où je les ai enchaînés ?

— Oui. Nous en avions sur nous dans le Puits d'Enfer.

— Ça a été une fameuse bataille, d'après ce que j'en ai vu.

— Certes. Et, dis-moi, comment se sent-on quand on est possédé du démon ? Qu'est-ce que cela fait que d'avoir en soi une autre volonté plus forte que la sienne ?

— C'est étrange, effrayant, et c'est en même temps un enseignement. On apprend bien des choses.

— Comment ?

— Ce monde était le leur. Nous le leur avons volé. Pourquoi seraient-ils ce que nous croyons qu'ils sont et que nous haïssons ? Pour eux, nous sommes les démons.

— Oui, mais que ressent-on ?

— Quand la volonté d'un autre l'emporte sur la sienne ? Tu devrais le savoir.

Yama cessa de sourire.

— Tu voudrais que je te frappe, Bouddha, n'est-ce pas ? fit-il au bout d'un moment, souriant de nouveau. Ainsi, tu te sentirais supérieur à moi. Malheureusement, je suis un sadique et je ne le ferai pas.

— Touché, Mort, fit Sam en riant.

Ils restèrent silencieux un moment.

— Peux-tu m'offrir une cigarette ?

Yama lui en tendit une allumée.

— Comment est notre Base n°1 ces temps-ci ?

— Tu auras bien du mal à reconnaître l'endroit, dit Yama. Si tous ceux qui y vivent mouraient à l'instant, elle serait encore parfaite dans dix mille ans d'ici. Les fleurs s'épanouiraient toujours, la musique ne cesserait d'être jouée, et les fontaines onduleraient avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des repas chauds seraient servis dans les pavillons des jardins. La Cité elle-même est immortelle.

— Cela convient parfaitement, j'imagine, à ceux qui se font appeler des dieux.

— Se font appeler ? Tu te trompes, dit Yama. La divinité est beaucoup plus qu'un nom. C'est un état, une condition de l'être. On n'y arrive pas du seul fait qu'on est immortel, car le plus humble des travailleurs des champs peut arriver à une existence continue. Tient-elle au fait qu'on prend un Aspect ? Non, car n'importe quel hypnotiseur compétent peut jouer avec l'image qu'on a de soi et celle qu'on offre aux autres. Tient-elle au fait qu'on peut activer un Attribut ? Évidemment non, car je peux inventer et construire des machines plus puissantes et beaucoup plus précises que n'importe quelle faculté cultivée par l'homme. Être dieu est une qualité : celle de pouvoir être soi-même à un point tel que nos passions correspondent avec les forces de l'univers, si bien que ceux qui nous regardent le comprennent sans même qu'on leur dise notre nom. Un poète antique a dit que l'univers est plein d'échos et de correspondances. Un autre a écrit un long poème sur un enfer, où chaque homme subissait une torture de même nature que les forces qui avaient gouverné son existence. Être dieu signifie reconnaître en soi ce qui est important et le faire concorder avec tout ce qui existe. Alors, au-delà de toute morale, de toute logique, de toute esthétique, on est le vent, le feu, la mer, la montagne, la pluie, le soleil ou les étoiles, le vol d'une flèche, la fin d'un jour, l'enlacement amoureux. On règne par les passions qui gouvernent les hommes. Et ceux qui contemplent les dieux disent alors, sans même savoir leurs noms : « Il est le Feu, Elle est la Danse, Il est la Destruction, Elle est l'Amour. » Donc, pour répondre à ton affirmation, ils ne se font pas appeler des dieux, mais sont divinisés par tous ceux qui les contemplent.

— Vous jouez donc encore ce petit air fasciste ?

— Tu as choisi le mauvais adjectif.

— Tu as épuisé tous les autres.

— Il semble que nous ne nous entendrons jamais.

— Si quelqu'un te demande pourquoi tu opprimes ce monde, et si tu lui réponds par un tas de fichaises poétiques, comment s'entendre ?

— Alors, trouvons un autre sujet de conversation.

— En te regardant, pourtant, je me dis, il est bien la Mort.

Yama ne répondit pas.

— Quelle bizarre passion te gouverne. J'ai entendu dire que tu étais vieux avant d'avoir été jeune.

— Tu sais que c'est vrai.

— Tu étais un véritable prodige quant à la mécanique, un maître en l'art de fabriquer des armes.

Tu as perdu ton enfance et ton adolescence dans les flammes, tu es devenu vieux le même jour. Est-ce à ce moment-là que la mort est devenue ta passion dominante ? Ou était-ce plus tôt, ou plus tard ?

— Peu importe.

— Sers-tu les dieux parce que tu crois en ce que tu m'as dit, ou parce que tu hais l'humanité ?

— Je ne t'ai pas menti.

— Alors toi, la Mort, tu es un idéaliste ? C'est amusant.

— Non.

— Serait-il possible, Yama, qu'aucune de ces deux explications ne soit la bonne. Et que ta passion véritable – celle qui te domine, soit...

— Tu as déjà prononcé son nom, dans ce discours où tu la comparais à une maladie. Tu te trompais alors, et tu te trompes encore aujourd'hui. Je n'ai pas envie d'entendre un nouveau sermon, et comme je ne risque pas de périr dans les sables mouvants en ce moment, je ne t'écouterai pas.

— Calme-toi, fit Sam. Mais dis-moi au moins une chose : la passion dominante de chaque dieu change-t-elle jamais ?

— La déesse de la Danse, fit Yama avec un sourire, fut autrefois le dieu de la Guerre. Il semble donc que tout puisse changer.

— Je ne changerai que mort de la vraie mort. Mais jusque-là, je haïrai le Ciel. Si Brahma me fait brûler, je cracherai dans les flammes. S'il me fait étrangler, j'essaierai de mordre la main du bourreau. S'il me fait couper la gorge, que mon sang fasse se rouiller la lame. Est-ce là une passion dominante ?

— Tu ferais un excellent dieu, oui, tu es de l'étoffe dont on fait les divinités.

— Grand dieu !

— Mais avant qu'arrive ce qui doit arriver, on m'a assuré qu'il te serait permis d'assister au mariage.

— Quel mariage ? Le tien ? Avec Kâli ? Bientôt ?

— Quand la plus petite des trois lunes sera pleine. Ainsi, quoi que décide Brahma, je pourrai au moins te payer un verre avant qu'on ne règle ton sort.

— Je t'en remercie, dieu de Mort. Mais j'avais toujours cru comprendre que les mariages ne se font point au Ciel.

— Tradition qui va être violée, répliqua Yama. Aucune tradition n'est sacrée.

— Alors, bonne chance.

Yama hocha la tête, bâilla, alluma une autre cigarette.

— Pendant que j'y pense, fit Sam, quelle est la dernière mode en matière d'exécution céleste ?

— Les exécutions ne se font pas au Ciel, répondit Yama, ouvrant une armoire pour y prendre un jeu d'échecs.

5

Il alla du Puits d'Enfer au Ciel pour s'entretenir avec les dieux. La Cité Céleste renferme beaucoup de mystères, y compris la clé de son propre passé. On ne sait tout ce qui arriva pendant qu'il habita là-bas. Mais on sait cependant qu'il supplia les dieux de faire quelque chose pour le monde, s'attira la sympathie de quelques-uns, et l'inimitié des autres. Eût-il choisi de trahir l'humanité, et d'accepter les offres des dieux, qu'il eût pu, disent certains, habiter pour toujours dans la Ville comme un dieu. Il n'eut pas trouvé la mort sous les griffes des tigres fantômes de Kaniburrha. Ses détracteurs disent cependant qu'il accepta les offres des dieux et fut plus tard trahi lui-même, si bien qu'il redevint l'ami de l'humanité souffrante pour le reste de ses jours, peu nombreux...

Ceinte d'éclairs, porte-étendard, armée
de l'épée, de la roue, de l'arc,
dévoreuse, fécondante, Kâli, nuit de destruction
au Bout du Monde, toi qui marches la nuit,
protectrice, trompeuse, sereine, aimée et belle,
Brahmine, Mère des Védas, toi qui habites
les lieux silencieux les plus secrets,
de bon augure, douce, omnisciente, rapide comme
la pensée, toi qui portes des crânes, qui possèdes
le pouvoir, crépuscule, reine invincible,
compatissante,
toi qui ouvres la voie aux égarés, qui
accordes des faveurs, qui enseignes, vaillance
à forme de femme,
cœur de caméléon, toi qui pratiques l'austérité,
magicienne, paria, impérissable, éternelle...

Aryatarabhattacharikanamashtottarasatakastotra (36-40)

Comme si souvent dans le passé, le vent lissait sa fourrure de neige.

Elle marchait où la brise agitait l'herbe couleur de citron. Elle suivait une piste sinueuse sous les arbres sombres, à travers la jungle ; à sa droite s'élevaient des rochers de jaspe. Des veines de rocs d'un blanc de lait, aux traînées orange s'ouvraient devant elle.

Elle avançait, comme si souvent auparavant, sur ses pattes de velours, et le vent lissait sa fourrure, aussi blanche que du marbre, et les dix mille parfums de la jungle et de la plaine se répandaient autour d'elle ; là, en ce lieu crépusculaire qui n'existait qu'à demi.

Seule, elle suivait la piste sans âge à travers la jungle faite à demi d'illusion. Le tigre blanc est un chasseur solitaire. Si d'autres suivaient la même piste, aucun n'aimait la compagnie.

Alors, comme si souvent auparavant, elle leva les yeux vers la conque unie et grise du ciel, vers les étoiles qui étincelaient, luisaient comme des éclats de glace. Ses yeux en demi-lune s'élargirent, elle

s'arrêta, s'assit sur son arrière-train, continuant de regarder le ciel.

Que chassait-elle ?

Un bruit sourd, comme un rire finissant en une toux, sortit de sa gorge. Elle bondit brusquement sur le haut d'un rocher, s'y assit, lécha ses épaules. Quand une lune apparut, elle l'observa. Elle semblait une statue faite de neige qui jamais ne fondrait, et des flammes de topaze brûlaient sous ses sourcils.

Alors, comme avant, elle se demanda si elle se trouvait dans la véritable jungle de Kaniburrha. Elle sentit qu'elle était encore dans les limites de la forêt véritable. Mais comment pouvait-elle le savoir vraiment ?

Que chassait-elle ?

Le Ciel se trouve sur un plateau qui fut autrefois une chaîne de montagnes. On fondit ces montagnes, on les polit pour construire une base unie. On transporta de la terre depuis les contrées verdoyantes du Sud, pour que pût y pousser la chair qui couvrirait sa structure osseuse. Et toute la région est recouverte d'un dôme transparent, qui la protège du froid polaire et de tout ce qui peut être indésirable.

Le Ciel est à haute altitude, de climat tempéré. Il y a de longs crépuscules, et de longues journées qui portent à la paresse. L'air frais, réchauffé quand il entre, circule dans la Cité et la forêt. On peut faire se former des nuages sous le dôme. D'eux, l'on peut faire tomber la pluie sur n'importe quelle région. On pourrait même provoquer des chutes de neige, bien qu'on ne l'ait jamais fait. Au Ciel règne un éternel été.

Dans l'été du Ciel se dresse la Cité Céleste.

La Cité Céleste n'a pas grandi comme les villes des hommes, autour d'un port, ou près de terres fertiles, de pâturages, de forêts où l'on chasse, de voies commerciales, ou d'une région si riche en ressources naturelles convoitées par les hommes, qu'ils s'y établissent. La Cité Céleste jaillit d'une conception née dans l'esprit de ses premiers habitants. Sa croissance ne fut point lente et due au hasard. Il n'y eut point de ces maisons abattues pour laisser place à d'autres ; de ces bâtiments ajoutés çà et là, de ces rues détournées. Ce ne fut point un assemblage de parties sans harmonie, formant un tout irrégulier et déplaisant. Non. Les premiers urbanistes étudièrent tout ce que demandaient le confort et le bon fonctionnement d'une ville, et sa magnificence fut calculée jusque dans les plus petits détails. Les plans furent coordonnés et réalisés par un artiste, un architecte sans égal. Vichnou le Conservateur tint toute la Cité Céleste en son esprit, jusqu'au jour où il fit le tour de la Haute Flèche (quinze cents mètres) sur le dos de l'Oiseau qu'on nomme Garuda ; il baissa alors les yeux vers la terre, et la Cité fut tout entière enfermée, parfaite, en une goutte de sueur sur son front.

Le Ciel jaillit donc de l'esprit d'un dieu, et sa conception fut stimulée par les désirs de ses frères les dieux. Il fut construit par choix, plus que par nécessité, dans un désert de neige, de glace et de rocs, à l'éternel Pôle du monde, où seuls les puissants peuvent demeurer.

(Que chassait-elle ?)

Sous le dôme du Ciel s'étendait la grande forêt de Kaniburrha, à côté de la Cité Céleste. Vichnou, dans sa sagesse, avait vu qu'il devait y avoir équilibre entre la métropole et la nature sauvage. Alors que la nature sauvage peut exister indépendamment des villes, ceux qui habitent les villes demandent plus que les plantes ornementales d'un jardin d'agrément. Si le monde tout entier n'était qu'une ville, s'était-il dit, les habitants en transformeraient une part en nature sauvage, car il y a en eux tous un désir que quelque part finisse l'ordre et commence le chaos. Donc était née en son esprit une forêt, des ruisseaux jaillissants, l'odeur de la croissance et de la pourriture, les cris de créatures étrangères aux villes qui habitaient à son ombre, et la forêt frémissait au vent, et luisait sous la pluie, et les arbres tombaient et mouraient pour renaître et grandir à nouveau.

Cette nature sauvage s'étendit jusqu'aux confins de la Cité. Elle s'arrêta là. Il lui était interdit

d'entrer dans la ville, tout comme la ville ne dépassait pas ses limites.

Mais parmi les créatures qui habitaient la forêt, certaines étaient des bêtes de proie, qui ne connaissaient ni frontières ni limites, qui allaient et venaient comme elles voulaient. Et les premières d'entre elles étaient les tigres albinos. Les dieux avaient donc écrit qu'il était interdit aux tigres fantômes de regarder la Cité Céleste ; et il fut donc inscrit sur leurs yeux, par le système nerveux qui s'étend derrière eux, qu'il n'y avait pas de ville. En leur cerveau de félins blancs, le monde n'était que la forêt de Kaniburrha. Ils parcouraient les rues du Ciel, et pour eux, c'était une piste qu'ils foulaient. Si les dieux caressaient en passant leur fourrure, c'était pour eux le vent qui les effleurait. S'ils grimpaient un large escalier, c'était pour eux l'ascension d'une pente rocheuse. Les bâtiments étaient des falaises et les statues des arbres. Les passants étaient invisibles.

Mais si quelqu'un de la Cité entraît dans la forêt véritable, le félin et le dieu vivaient alors sur le même plan d'existence – dans la nature sauvage, source d'équilibre.

Elle toussa encore. Comme si souvent auparavant. Et sa fourrure de neige fut lissée par le vent. Elle était un félin fantôme, qui depuis trois jours guettait dans les étendues sauvages de Kaniburrha, tuant, mangeant la chair crue de la proie abattue, hurlant son profond feulement de défi, léchant sa fourrure de sa large langue rose, sentant la pluie sur son dos, glissant des hautes frondes inclinées, ou tombant à torrents des nuages qui se formaient miraculeusement au centre du ciel. Elle s'avavançait, poussée par le feu de ses reins, car la nuit précédente elle s'était appariée avec une avalanche de fourrure couleur de mort, dont les griffes avaient ouvert ses épaules, et l'odeur du sang les avait tous deux rendus fous. Elle ronronnait, tandis que descendait sur elle la fraîcheur du crépuscule, que se levaient les lunes, semblables aux croissants changeants de ses yeux, d'or, d'argent et brun foncé. Elle s'assit sur un rocher, lécha sa patte, et se demanda encore ce qu'elle avait chassé.

Lakshmi, dans le jardin des Lokapalas, était étendue avec Kubera, quatrième gardien du monde, sur une couche parfumée près d'une piscine dans laquelle s'ébattaient les Apsaras. Les trois autres Lokapalas étaient absents ce soir-là. En riant, les Apsaras aspergèrent d'eau parfumée la couche. Mais Krishna le Noir choisit ce moment-là pour jouer de la flûte. Les Apsaras se détournèrent alors de Kubera le Gras et de la belle Lakshmi, s'appuyèrent sur leurs coudes au bord de la piscine et le contemplèrent, sous les arbres en fleurs où il était étendu, parmi les outres à vin et les reliefs de plusieurs repas.

Il fit des gammes, puis joua une longue note plaintive, et une série de bêlements de chèvre. Gari la Ravissante, qu'il avait passé une heure à déshabiller pour ensuite apparemment l'oublier, se leva, alla plonger dans la piscine, et disparut dans une des nombreuses cavernes sous l'eau. Il eut un hoquet, commença à jouer un air, s'arrêta, en commença un autre.

— Est-ce vrai, ce qu'on dit de Kâli ? demanda Lakshmi.

— Que dit-on ? grommela Kubera, tendant la main vers un bol de soma.

Elle lui prit la coupe des mains, but quelques gorgées, la lui rendit. Il la vida d'un coup et une servante la remplit dès qu'il l'eut reposée sur le plateau.

— Qu'elle veut un sacrifice humain pour la célébration de son mariage ?

— C'est bien possible, fit Kubera, cela ne m'étonnerait pas d'elle. Une vraie garce, et qui aime le sang, celle-là. Elle transmigre toujours dans quelque animal féroce, pour ses vacances. Une fois, elle était oiseau de feu et elle a déchiré de ses ongles le visage de Sitala, pour une remarque qui lui avait déplu.

— Quand ?

— Oh ! il y a dix ou douze avatars de cela. Sitala a dû porter un voile diablement longtemps, en attendant que son nouveau corps soit prêt, expliqua Kubera.

— Quel couple étrange, murmura Lakshmi à son oreille, qu'elle mordilla ensuite. Ton ami Yama est probablement le seul qui puisse vivre avec elle. Imagine qu'elle se fâche, qu'un amant lui déplaise

et qu'elle lui lance un de ses regards meurtriers ? Qui pourrait soutenir son regard, à part Yama ?

— Ne plaisante pas, fit Kubera, c'est comme cela que nous avons perdu Kartikeya, dieu des Combats.

— C'est vrai ?

— Oui. Elle est étrange. Elle ressemble à Yama, mais en diffère aussi. Il est un dieu de Mort, c'est vrai, mais il tue vite et proprement. Kâli ressemblerait plutôt aux chats.

— Yama parle-t-il quelquefois d'elle ? dit-il pourquoi elle le fascine ?

— Es-tu venue ici pour bavarder et devenir une vraie commère ?

— Oui.

À ce moment-là, Krishna revêtit son Aspect, activa l'Attribut de l'ivresse divine. De sa flûte jaillit une mélodie douce-amère, sombre, et contagieuse. L'ivresse en lui s'étendit à tout le jardin, en vagues alternées de joie et de tristesse. Il se leva, et ses jambes sombres et souples commencèrent une danse. Ses traits peu accusés étaient sans expression. Ses cheveux sombres, humides, formaient des boucles serrées, qu'on eût dit de métal. Sa barbe même était frisée. Quand il avança, les Apsaras sortirent de la piscine pour le suivre. Sa flûte errait parmi les antiques mélodies, la musique devenait de plus en plus frénétique tandis qu'il dansait de plus en plus vite, et finalement il commença la Rasa-lila, la danse du Désir, et sa suite, mains sur les hanches, imita ses mouvements de plus en plus rapides, tourbillonnants.

Kubera serra plus fort Lakshmi.

— Ça, dit-elle, c'est un Attribut !

Rudra le Sévère courba son arc et tira une flèche à travers les airs. Elle vola, et alla enfin se planter au centre d'une cible éloignée.

À côté de lui, Murugan se mit à rire, et abaissa son arc.

— Tu as encore gagné, je ne peux pas faire mieux.

Ils détendirent leurs arcs, et se dirigèrent vers la cible, comme leurs flèches.

— L'as-tu déjà rencontré ? demanda Murugan.

— Je l'ai connu il y a très longtemps, dit Rudra.

— Déjà accélérationiste ?

— Non, pas à l'époque. Politiquement, il ne croyait pas à grand-chose. Il était un des Premiers, pourtant, un de ceux qui avaient vu Terrath.

— Oh ! vraiment ?

— Il s'était distingué dans les guerres contre le Peuple-de-la Mer, et contre les Mères Terribles.

Là, Rudra fit un signe en l'air.

— Par la suite, reprit-il, on s'en souvint et on lui donna à défendre les marches du Nord, dans la guerre contre les démons. À l'époque, on le connaissait sous le nom de Kalkin. Et ce fut aussi à ce moment-là qu'on lui donna le surnom d'Enchanteur. Il lui vint un Attribut, qu'il cultiva, et qu'il pouvait utiliser contre les démons. Grâce à lui, il anéantit presque tous les Yakshas, et lia les Rakshas. Quand Yama et Kâli l'ont capturé, près du Puits d'Enfer, dans le Maloua, il avait déjà réussi à libérer les Rakshas. Ils sont donc à nouveau sur notre monde.

— Pourquoi a-t-il fait cela ?

— Yama et Agni disent qu'il a fait un pacte avec leur chef.

Ils pensent qu'il lui a prêté son corps contre la promesse qu'il l'aiderait à nous faire la guerre avec sa troupe de démons.

— Pouvons-nous être attaqués ?

— J'en doute. Les démons ne sont pas stupides. S'ils n'ont pas pu vaincre quatre d'entre nous au Puits d'Enfer, je doute vraiment qu'ils aient l'audace de venir nous attaquer ici, au Ciel. D'ailleurs, Yama est en ce moment même dans le grand palais de la Mort, à inventer de nouvelles armes.

— Et où est sa fiancée ?

— Qui sait ? Et qui s'en soucie ?

— Elle t'a repoussé ?

Rudra tourna son visage sombre qui ne souriait jamais vers le beau dieu de la Jeunesse.

— Vous autres, divinités de la fertilité, vous êtes pires que les marxistes. Vous croyez que les gens ne sont liés que par une seule chose. Nous étions amis pendant un certain temps, mais elle est trop dure avec ses amis et elle les perd.

— Alors, elle t'a repoussé ?

— Probablement.

— Et quand elle a pris pour amant Morgan, le poète des plaines, celui qui un jour s'incarna en un geai et s'envola, tu t'es mis à chasser les geais, et en un mois, tu avais tué de tes flèches presque tous ceux qui existaient au Ciel.

— Je chasse toujours les geais.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas leur chant.

— C'est vrai qu'elle est trop froide, et qu'elle se moque trop des hommes.

— Je n'aime pas que quiconque se moque de moi, dieu de la Jeunesse. Pourrais-tu courir plus vite que ne volent les flèches de Rudra ?

— Non, fit Murugan en souriant, et mes amis les Lokapalas ne le pourraient non plus – mais ils n'auraient point à le faire.

— Quand je revêts mon Aspect, dit Rudra, et que je prends mon grand Arc, qui m'a été donné par la Mort, je peux envoyer une flèche à tête chercheuse, sensible à la chaleur, siffler à travers les airs pendant des kilomètres, à la poursuite d'une cible mouvante qu'elle frappe comme un éclair et tue.

— Alors, parlons d'autre chose, dit Murugan. J'ai cru comprendre que notre hôte a joué un tour à Brahma il y a quelques années, à Mahārtha, et qu'il a pillé des lieux saints. Mais j'ai cru comprendre aussi qu'il a fondé la religion de la paix et de l'illumination.

— C'est exact.

— Intéressant.

— C'est bien plus que cela.

— Que va faire Brahma ?

— Seul Brahma le sait, fit Rudra en haussant les épaules.

À l'endroit qu'on appelle le Bout du Monde, où il n'y a plus au-delà des limites du Ciel que le lointain dôme qui scintille et le sol nu, caché par une brume blanche comme une légère fumée, s'élève le pavillon du Silence, aux vastes baies. Sur son toit rond et gris la pluie ne tombe jamais, sur ses balcons et ses balustrades, le brouillard s'enroule en volutes le matin, les vents soufflent au crépuscule. Dans ses chambres ouvertes, on voit parfois, assis sur les meubles sombres et nus, ou marchant parmi les colonnes grises, les dieux contemplatifs, les guerriers blessés et déçus, ou ceux que l'amour a meurtris. Ils en viennent à considérer toutes choses comme futiles et mauvaises, sous un ciel qui est au-delà du Pont des Dieux, au milieu d'un désert de pierre où les couleurs sont rares, où l'on n'entend que le bruit du vent. Là, depuis l'époque des Premiers, sont toujours venus s'asseoir les philosophes, et les sorcières, le sage et le mage, l'homme décidé à se tuer, et l'ascète libéré du désir de renaître ou de rajeunir. Là, en ce centre du renoncement et de l'abandon, de la retraite et du départ, se trouvent cinq pièces, nommées Souvenir, Peur, Douleur, Poussière et Désespoir. Et ce fut bâti par Kubera le Gras, qui ne se souciait pas le moins du monde de tous ces sentiments. Mais, ami de Kalkin, il avait construit le pavillon à la demande de Candi la Violente, parfois connue sous les noms de Durgā ou de Kālī, car lui seul de tous les dieux possédait l'Attribut de la correspondance avec l'inanimé, grâce auquel il pouvait mettre dans tous les travaux de ses mains des sentiments et des

passions qui seraient ressentis par ceux qui vivraient parmi eux.

Ils étaient assis dans la pièce nommée Douleur. Ils buvaient du soma, sans s'enivrer.

Le crépuscule entourait le pavillon du Silence, les vents qui tourbillonnaient dans le ciel passaient autour d'eux.

Vêtus de robes sombres, ils étaient assis sur des sièges sombres. Il avait posé sa main sur celles de la femme, à travers la table entre eux. Et les horoscopes de tous leurs jours se déroulaient devant eux sur le mur qui séparait le Ciel des cieux. Ils restaient silencieux, en contemplant les pages de leurs siècles.

— Sam, dit-elle enfin, ce furent des jours heureux.

— Oui.

— Et autrefois, avant que tu ne quittes le Ciel pour vivre parmi les hommes, m'aimais-tu ?

— Je ne me le rappelle pas vraiment. Il y a si longtemps. Nous étions alors si différents de ce que nous sommes. Nous avons d'autres corps, d'autres esprits. Ces deux-là s'aimèrent sans doute. Je ne puis m'en souvenir.

— Mais moi je me rappelle le printemps du monde comme si tout ne datait que d'hier. Ces jours où nous partions ensemble à cheval vers les combats, ces nuits où nous faisons tomber les étoiles du ciel fraîchement peint. Le monde était si neuf, si différent d'aujourd'hui alors, il y avait quelque chose de menaçant derrière chaque fleur, une bombe derrière chaque lever de soleil. Ensemble nous avons vaincu un monde, car rien ici ne voulait de nous, tout refusait notre venue. Nous nous sommes frayé un chemin par l'épée et par le feu à travers les terres et les mers, nous avons combattu sous les océans, et dans les cieux, jusqu'à ce que plus rien ne pût nous combattre. Puis nous avons bâti les villes et les royaumes, et pour régner sur eux nous avons élevé aux dignités royales ceux qui nous plaisaient jusqu'à ce qu'ils cessent de nous amuser – alors nous les avons dépossédés. Que savent les jeunes dieux de ces temps-là ? Comment peuvent-ils comprendre la puissance que nous avions alors ? Nous les Premiers.

— Ils ne le peuvent pas, dit Sam.

— Quand nous avons notre cour dans notre palais, près de la mer, quand je t'ai donné de nombreux fils, quand notre flotte mit à la voile pour conquérir les îles, ces jours n'étaient-ils point beaux et pleins de grâce ? Et les nuits n'étaient-elles point faites de feu, de parfums et de vin ? M'aimais-tu alors ?

— Je crois que ces deux-là s'aimaient.

— Ces deux-là ? Nous ne sommes pas tellement différents d'eux. Des siècles passent mais certaines choses de l'être ne changent pas, ne se déforment pas, quel que soit, le nombre de corps que l'on revêt, le nombre d'amants que l'on a, le nombre de choses belles ou laides que l'on regarde ou que l'on fait, ou le nombre de nos pensées et des sentiments que l'on éprouve. Le Soi reste au centre de tout et observe.

— Ouvre un fruit, et tu trouves un noyau. Est-ce cela le centre ? Ouvre le noyau, puis l'amande et il n'y a plus rien. Est-ce cela le centre ? Nous sommes bien différents tous les deux des combattants, des chefs de guerre que nous fûmes. Ce fut une bonne chose que d'avoir connu ces deux-là, c'est tout.

— Es-tu allé habiter hors du Ciel parce que tu t'étais lassé de moi ?

— Je voulais voir le monde d'un autre point de vue.

— Pendant de longues années, je t'ai haï d'être parti. Puis je suis souvent venue m'asseoir dans la chambre nommée Désespoir, mais j'ai toujours été trop lâche pour aller au-delà du Bout du Monde. Il y a eu aussi des moments où je t'ai pardonné et où j'ai invoqué les sept Rishis pour qu'ils fassent apparaître ton image devant moi. J'ai pu ainsi te regarder tandis que s'écoulaient tes jours, et c'était presque comme si nous avions de nouveau marché côte à côte. D'autres fois, j'ai souhaité ta mort, mais tu as transformé en ami mon bourreau, comme tu transformes ma colère en clémence. Est-ce vrai

que tes sentiments pour moi sont morts ?

— Je ne t'aime plus d'amour. Il serait bien agréable qu'une chose au moins fût constante, immuable, dans l'univers. Si une telle chose existe, elle doit être plus forte que l'amour, et je ne sais ce que c'est.

— Sam, je n'ai pas changé.

— Ma chère, réfléchis sérieusement à tout ce que tu m'as dit, à tout ce dont tu t'es souvenue devant moi aujourd'hui. Ce n'est pas vraiment l'homme que tu as évoqué. Ce sont les jours de carnage où toi et lui partiez à cheval ensemble dans les combats. Le monde arrive à une époque plus banale, moins féroce, aujourd'hui. Tu regrettes le feu et l'acier d'autrefois. Tu crois regretter l'homme, mais ce qui t'émeut encore et que tu appelles amour, c'est le souvenir de la destinée que vous avez partagée un temps tous les deux, cette destinée qui est le passé.

— Quel que soit le nom que je lui donne, cela n'a pas changé. Ces jours-là ne sont pas le passé. C'est quelque chose de constant dans l'univers, et je te demande de partager de nouveau cela avec moi !

— Et Yama ?

— Et alors ? Tu as vaincu d'autres hommes qui seraient ses égaux s'ils vivaient encore.

— Il me faut donc croire que ce qui t'intéresse, c'est son Aspect ?

Elle sourit dans l'ombre et le vent.

— Bien entendu.

— Alors, Madame, oubliez-moi ! Allez vivre avec Yama, soyez son amour. Nos jours ensemble sont le passé, et je ne désire pas le faire revivre. Ils furent heureux, mais c'est le passé. Il y a un temps pour tout, et un temps pour la fin de toute chose. À notre époque, il faut consolider ce que l'homme a gagné sur ce monde. Oui, c'est le moment de partager les connaissances, et non plus de croiser le fer.

— Combattrais-tu le Ciel pour avoir ces connaissances ? Tenterais-tu d'abattre la Cité Céleste, d'ouvrir pour le monde ses chambres fortes ?

— Tu sais que je le ferais.

— Alors, nous pouvons peut-être encore trouver une cause commune.

— Non. N'essaie pas de t'abuser toi-même. C'est au Ciel que va ta fidélité, non au monde. Tu le sais. Si je gagnais ma liberté, si tu te joignais à moi dans le combat, tu serais peut-être heureuse un instant. Mais qu'il s'ensuive victoire ou défaite, je crains bien qu'à la fin tu ne sois plus malheureuse qu'avant.

— Écoute-moi donc, tendre saint du bosquet pourpre ! C'est très gentil de ta part de deviner mes sentiments futurs, mais Kâli est fidèle à qui elle veut, elle ne doit rien à personne, sauf à celui qu'elle choisit. N'oublie pas qu'elle est la déesse mercenaire. Tout ce que tu as dit est peut-être vrai, peut-être ment-elle quand elle avoue t'aimer encore. Mais étant impitoyable et pleine du désir effréné des combats, elle va toujours où est l'odeur du sang. Je sens qu'elle pourrait bien devenir une accélérationniste.

— Fais attention à ce que tu dis, déesse. On pourrait t'entendre.

— Personne n'écoute. Car on parle rarement en ce lieu.

— Raison de plus pour que quelqu'un devienne curieux quand on parle.

Elle resta un instant silencieuse.

— Personne ne nous écoute, dit-elle enfin.

— Tes pouvoirs se sont développés.

— Oui. Et les tiens ?

— Toujours à peu près pareils, je crois.

— Alors, accepteras-tu mon épée, ma roue, mon arc, au nom de l'accélérationisme ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Tu fais trop facilement des promesses. Et tu les renies tout aussi facilement. C'est pourquoi je ne pourrai jamais avoir confiance en toi. Si nous luttons, si nous remportons la victoire au nom de l'accélérationisme, ce pourrait bien être aussi la dernière grande bataille de ce monde. Et c'est là une chose que tu ne peux désirer, que tu ne laisserais pas arriver.

— Tu es bien naïf quand tu parles de la dernière des grandes batailles. La dernière, Sam, c'est toujours la prochaine. Dois-je venir à toi sous une plus belle forme pour te convaincre que je dis la vérité ? Dois-je t'enlacer, revêtue d'un corps portant encore le sceau de la virginité ? Croirais-tu alors en ma parole ?

— Le doute, Madame, est la chasteté de l'esprit. Et j'en porte le sceau.

— Alors, sache que je ne t'ai fait venir ici que pour te tourmenter, et que tu as raison. Je crache sur ton accélérationisme. Ses jours sont comptés, je le veux. J'ai cherché à te donner de faux espoirs, pour que tu tombes de plus haut. Seules ta stupidité et ta faiblesse t'ont sauvé.

— Je regrette, Kâli.

— Je ne veux pas d'excuses ! Mais j'aurais voulu ton amour, pour pouvoir l'utiliser contre toi en tes derniers jours, pour que la fin soit plus pénible. Mais, comme tu l'as dit, nous avons trop changé. Et tu ne vaux plus la peine que je me soucie de toi. Ne crois pas que je n'aurais pas pu te forcer à m'aimer encore, avec des sourires et des caresses, comme autrefois. Car je sens cette chaleur en toi, et il m'est bien facile de l'attiser en un homme. Mais tu n'es plus digne d'une grande mort, de la chute des hauteurs de la passion aux profondeurs du désespoir. Je n'ai plus le temps de te donner autre chose que mon mépris.

Les étoiles embrasées tournaient autour d'eux d'un mouvement uni. Elle avait retiré la main qu'il tenait entre les siennes, et versa deux tasses de soma pour les réchauffer car la nuit était fraîche.

— Kâli ?

— Oui ?

— Si cela peut te satisfaire à la fin, sache que je t'aime encore. Ou l'amour n'existe pas, ou le mot ne signifie pas ce que j'ai cru qu'il signifiait en bien des occasions. À la vérité, c'est un sentiment sans nom, autant s'arrêter là. Alors, accepte-le, pars, et que cela t'amuse. Tu sais que nous nous querellerions de nouveau un jour, dès que nous aurions vaincu notre ennemi commun. Nous avons eu souvent de belles réconciliations, mais ont-elles jamais effacé les souffrances qui les précédaient ? Sache que tu as gagné et que tu es la déesse que j'adore, car l'adoration, la religion, ne sont-elles pas un mélange de haine et d'amour ? De désir et de crainte ?

Ils burent leur soma dans la pièce appelée Douleur où l'enchantement de Kubera les entourait.

— Dois-je m'étendre sur toi et t'embrasser à présent ? demanda Kâli. Dire que je t'ai menti quand je disais t'avoir menti ? Pour que tu puisses rire et dire que tu avais menti, pour te venger une dernière fois ? Va-t'en, Siddharta ! Il aurait mieux valu que l'un de nous meure dans le Puits d'Enfer, car grand est l'orgueil des Premiers. Nous n'aurions pas dû venir ici – dans cette chambre.

— Non.

— Partons-nous ?

— Non.

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi. Restons encore un peu et adorons-nous un moment.

La main de Kâli se posa sur celle de Sam, la caressa.

— Sam ?

— Oui ?

— Aimerais-tu faire l'amour avec moi ?

— Et courir à ma perte ? Oui.

— Allons ensemble dans la pièce nommée Désespoir. Où les vents ne soufflent pas, où il y a un

divan...

Il la suivit de Douleur en Désespoir ; son pouls battait plus vite. Et quand il l'eut étendue nue sur le divan, qu'il eut posé la main sur la douce blancheur de son ventre, il comprit que Kubera était à la vérité le plus puissant des Lokapalas – car le sentiment auquel avait été vouée cette chambre l'emplit, même quand son désir l'envahit et qu'il couvrit de son corps celui de Kâli. Il y eut comme une détente, puis son cœur se serra, il soupira, et ses dernières larmes brûlèrent ses paupières, attendant de couler.

— Que désirez-vous, madame Mâyâ ?

— Parle-moi de l'accélérationisme, Tak l'Archiviste.

Tak s'étira, allongea son grand corps mince, et son fauteuil grinça.

Derrière lui, les banques de données étaient immobiles, et certains documents très rares, emplissaient les longs et hauts rayons de leurs reliures colorées, et l'air de leur odeur de moisi.

Il contempla la femme devant lui, sourit, hocha la tête. Elle portait une robe verte collante, avait l'air impatiente, ses cheveux étaient d'un roux insolent, et de pâles taches de rousseur étaient semées sur son nez et ses joues rondes. Elle avait des épaules et des hanches larges et serrait sa taille mince pour lutter contre une tendance à s'arrondir.

— Pourquoi hoches-tu la tête ? Tout le monde vient te demander des renseignements.

— Vous êtes jeune, maîtresse. Vous avez derrière vous trois avatars, si je ne me trompe. Au point où vous en êtes de votre vie, je suis sûr que vous ne voulez pas voir votre nom inscrit sur la liste spéciale des jeunes qui demandent ce renseignement précis.

— La liste ?

— Oui, la liste.

— Pourquoi y aurait-il une liste de ceux qui veulent savoir ce qu'est l'accélérationisme ?

— Les dieux, fit Tak en haussant les épaules, font collection des choses les plus étranges, et certains d'entre eux collectionnent les listes.

— J'ai toujours entendu dire que l'accélérationisme était complètement mort, que ce n'était plus un problème.

— Alors pourquoi cet intérêt soudain pour un mort ?

Elle rit et ses yeux verts plongèrent dans les yeux gris de Tak.

Les Archives explosèrent autour de lui, il se retrouva dans la salle de bal, à mi-chemin du sommet de la Haute Flèche. C'était la nuit. Il était si tard que le matin se devinait. Il y avait eu une réception, elle avait dû commencer longtemps auparavant. Le groupe dans lequel il se tenait s'était rassemblé dans un coin de la salle. Allongés, assis, adossés à des coussins, tous écoutaient l'homme sombre, solide, de petite taille, debout à côté de la déesse Kâli, Sam le Bouddha à la Grande Âme, qui venait juste d'arriver avec sa gardienne. Il parlait du bouddhisme et de l'accélérationisme, de l'époque de l'enchantement des démons, du Puits d'Enfer, des blasphèmes de Siddharta dans la ville de Mahārtha, au bord de la mer. Il parlait sans s'arrêter, et sa voix les hypnotisait et de lui émanaient la puissance, la confiance en soi et la chaleur humaine, tandis que des groupes lentement se dispersaient ou tombaient à ses pieds. Toutes les femmes étaient fort laides, sauf Mâyâ, qui eut un petit rire, battit des mains, et ramena autour d'eux les Archives. Tak se tenait toujours sur sa chaise, il souriait encore.

— Alors, pourquoi cet intérêt soudain pour un mort ? redemanda-t-il.

— Mais celui-là est loin d'être mort !

— Vraiment ? Madame Mâyâ, il est mort à l'instant où il est entré dans la Cité Céleste. Oubliez-le. Oubliez ses paroles. Faites comme s'il n'avait jamais existé. Ne laissez pas trace de lui dans votre esprit. Un jour vous demanderez un nouveau corps. Sachez donc que les Maîtres du Karma chercheront celui-là dans chaque esprit qui passera par leurs palais. Le Bouddha et ses paroles sont une abomination aux yeux des dieux.

— Mais pourquoi ?

— C'est un anarchiste lanceur de bombes, un révolutionnaire à tout crin. Il cherche à renverser le Ciel même. Si vous voulez des renseignements plus scientifiques, il faudra que j'utilise les machines pour retrouver les données. Iriez-vous jusqu'à signer une autorisation de le faire ?

— Non...

— Alors bannissez-le de votre esprit et ne l'y laissez plus jamais rentrer.

— Il est si mauvais que cela ?

— Pire encore.

— Alors pourquoi souris-tu ?

— Parce que je ne suis pas très sérieux. Mais mon caractère n'a rien à voir avec mon message, cependant. Il vaut donc mieux en tenir compte.

— Tu as l'air de savoir tout là-dessus. Les archivistes eux-mêmes ne craignent-ils pas cette liste ?

— Oh ! mais si. Mon nom y fut inscrit le premier. Mais ce n'est pas parce que je suis un archiviste. Il est mon père.

— Celui-là, ton père ?

— Oui. Mais vous parlez comme quelqu'un de très jeune. Je doute qu'il sache qu'il m'a engendré. Qu'est-ce la paternité pour les dieux, qui habitent une succession de corps, engendrent une multitude d'enfants, naissant d'autres qui changent aussi de corps quatre ou cinq fois par siècle ? Je suis le fils d'un corps qu'il habita un temps, je suis né d'un autre être qui passa aussi par plusieurs corps, et moi-même je ne vis plus dans le corps dans lequel je suis né. Les relations sont donc tout à fait intangibles, et sont surtout intéressantes au niveau des spéculations métaphysiques. Quel est le véritable père d'un homme ? Les circonstances qui réunirent les deux corps qui l'engendrèrent ? Le fait que pour quelque raison, en un certain moment, ces deux se plurent, tout autre choix exclu ? Et dans ce cas, pourquoi ? Était-ce simplement dû à la faim de la chair, ou était-ce curiosité, ou volonté ? Ou était-ce quelque chose d'autre ? La pitié ? La solitude ? Le désir de dominer ? Quel sentiment, ou quelle pensée fut père du corps en lequel j'arrivai pour la première fois à la conscience ? Je sais que l'homme qui habitait ce corps-père particulier à cet instant précis du temps, est une personnalité complexe et puissante. Les chromosomes ne signifient rien pour nous, en réalité. Si nous vivons, nous ne transportons pas ces estampilles à travers les âges. En réalité, nous n'héritons de rien, à part un legs, des propriétés ou de l'argent, de temps à autre. À la longue, le corps finit par si peu signifier qu'il est beaucoup plus intéressant de méditer sur les opérations mentales qui nous ont arrachés au chaos. Je suis heureux d'avoir été appelé à la vie par cet homme-là. Et je m'interroge souvent sur ses raisons. Je vois, Madame, que votre visage a brusquement perdu ses couleurs. Je n'avais pas l'intention de vous troubler avec mes discours, mais simplement de satisfaire quelque peu votre curiosité. Et de faire entrer en votre esprit quelques-unes des pensées que nous avons sur ces sujets, nous autres, les vieux. Un jour vous aussi considérerez cela de la même façon, j'en suis certain. Mais je suis désolé de vous voir si chagrinée. Asseyez-vous, je vous prie. Pardonnez-moi mon bavardage. Vous êtes la Maîtresse de l'Illusion. Les choses dont je vous ai parlé ne sont-elles pas semblables à la matière même que vous travaillez ? Je suis certain que vous pouvez me dire pourquoi mon nom est le premier sur la liste que j'ai mentionnée, rien que d'après ma manière de parler : j'ai le culte des héros, je suppose. Mon créateur est des plus remarquables. Voilà que vous rougissez. Voulez-vous une boisson fraîche ? Attendez un instant... Voilà, buvez une gorgée. À présent, parlons un peu de l'accélérationisme. C'est une doctrine très simple qui veut le partage. Elle propose que nous, habitants du Ciel, donnions à ceux qui habitent là en bas notre savoir, nos pouvoirs et nos biens. Cet acte de charité aurait pour but d'élever à un plus haut niveau leurs conditions d'existence, pour qu'il soit à peu près le même que le nôtre. Alors, voyez-vous, chaque homme serait un dieu. Le résultat de tout cela serait bien entendu qu'il n'y aurait plus de dieux, mais seulement des hommes. Nous leur transmettrions notre savoir dans

les sciences et les arts, et ce faisant, nous détruirions leur foi toute simple et tout fondement à leur espoir que les choses vont s'améliorer – car la meilleure manière d'anéantir l'espérance et la foi, c'est de faire se réaliser les croyances et les espérances. Pourquoi permettrions-nous que les hommes supportent collectivement ce fardeau de la divinité, comme le souhaitent les accélérationnistes, alors que nous le leur accordons individuellement quand ils le méritent ? En sa soixantième année, un homme passe par les Salles du Karma. On le juge, et s'il a bien vécu, en observant les règles et les restrictions imposées à sa caste, en pratiquant les rites et cérémonies dus au Ciel, en se développant intellectuellement et moralement, cet homme sera incarné en une caste plus élevée, finira par arriver lui-même à la divinité et par venir vivre ici, dans la Ville. Chaque homme finit par recevoir justement ce qu'il mérite – mis à part certains accidents malheureux, bien entendu – et tout homme, donc, plutôt que la société dans son ensemble, peut recevoir cet héritage divin que les accélérationnistes ambitieux voulaient disperser dans son entier, distribuer à tous, même à ceux qui ne sont pas prêts. Vous pouvez voir que cette attitude était terriblement injuste et faite pour favoriser le prolétariat. Ce qu'ils désiraient en réalité, c'était abaisser le niveau des qualités voulues pour atteindre à la divinité. Or on est nécessairement strict en ce domaine. Abandonneriez-vous le pouvoir de Çiva, de Yama ou d'Agni aux mains d'un enfant ? Certainement pas, à moins d'être insensée, à moins de vouloir vous éveiller un jour pour voir le monde anéanti. C'est à cela que seraient arrivés les accélérationnistes, et c'est pour cela qu'on a mis fin à leur mouvement. À présent, vous savez tout sur l'accélérationisme... mais, comme vous avez l'air d'avoir chaud. Voulez-vous me donner votre vêtement, et je vais aller vous chercher une autre boisson fraîche ?... Bien... à présent, où en étions-nous ? Ah ! oui. Tout cela est bien joli, mais... les accélérationnistes prétendaient que tout ce que je viens de vous dire était vrai, ou plutôt aurait été vrai, si le système n'avait pas été corrompu. Ils calomnièrent ceux qui autorisent l'incarnation, doutèrent de leur probité. Certains allèrent jusqu'à oser déclarer que le Ciel était une aristocratie immortelle d'hédonistes obstinés qui jouaient avec le monde. D'autres osèrent dire que le meilleur des hommes n'atteint jamais à la divinité, mais meurt finalement de la vraie mort, ou est incarné en une forme de vie inférieure. Certains diraient même qu'une personne comme vous a été divinisée uniquement parce que votre forme, votre attitude premières ont plu à quelque dieu lubrique, et non à cause de vos autres vertus évidentes, ma chère... Mais comme l'on voit vos taches de rousseur, à présent ! Oui, voilà ce que prêchaient ces accélérationnistes trois fois maudits. Et j'ai honte d'avouer que ce sont là les choses que défend le père de mon esprit. Que faire d'un tel héritage, sinon s'en étonner, se poser à son sujet bien des questions. Il a parcouru tout un cycle de jours de puissance, il représente le dernier grand schisme parmi les dieux. Il est évidemment le mal incarné, mais c'est une grande figure, ce père de mon esprit, et je le respecte comme les fils autrefois respectaient le père de leur corps... Vous avez froid ? Voyons, permettez-moi... allons, allons... ma belle, tissez donc autour de nous une illusion, en laquelle nous marcherons dans un monde libre de toutes ces sottises. Voilà... par ici, maintenant... tournez là... qu'il y ait un nouvel Éden dans ce bunker, ma belle aux lèvres humides, aux yeux verts... Quoi ? Ce qu'il y a de plus important pour moi en cet instant ?... La vérité, mon amour, et la sincérité, et le désir de partager...

Ganêça le faiseur-de-dieux marchait à côté de Çiva dans la forêt de Kaniburrha.

— Dieu de la Destruction, dit-il, j'ai cru comprendre que tu voulais déjà exercer des représailles contre ceux des habitants de la Cité qui accordent aux paroles de Siddharta plus qu'un sourire de mépris.

— Bien entendu, fit Çiva.

— Ce faisant, tu mets fin à son efficacité.

— Son efficacité ? Explique-toi.

— Tue-moi cet oiseau vert sur cette branche, là-bas.

Çiva agita son trident et l'oiseau tomba.

— Tue sa compagne à présent.

— Je ne la vois pas.

— Tue n’importe lequel de la volée.

— Mais je n’en vois aucun.

— À présent qu’il est mort, tu n’en verras plus. Si tu le veux, donc, frappe le premier qui prête l’oreille aux paroles de Siddharta.

— J’ai compris ce que tu veux dire, Ganêça. Je vais le laisser en liberté quelque temps.

Ganêça le faiseur-de-dieux regarda la jungle autour de lui. Il traversait le royaume des félins fantômes, mais ne craignait rien. Le dieu du Chaos marchait à ses côtés et le Trident de la Destruction lui donnait courage.

Vichnou Vichnou Vichnou regardait regardait regardait Brahma Brahma Brahma...

Ils étaient assis dans la Galerie des Glaces.

Brahma pérorait sur les Huit Chemins et la splendeur du Nirvâna.

Après avoir fumé trois cigarettes, Vichnou s’éclaircit la gorge.

— Oui, Seigneur ? demanda Brahma.

— Pourquoi ce tract bouddhiste ?

— Ne le trouves-tu pas fascinant ?

— Pas particulièrement.

— Tu es un hypocrite.

— Qu’entends-tu par là ?

— Un maître devrait montrer au moins quelque intérêt pour son propre enseignement.

— Un maître ? Un enseignement ?

— Mais oui, Tathagata. Pourquoi ces dernières années le dieu Vichnou aurait-il été poussé à s’incarner parmi les hommes, si ce n’avait été pour leur enseigner la Voie de l’Illumination ?

— Moi, j’ai...

— Salut, réformateur, toi qui as délivré de la peur de la vraie mort l’esprit des hommes. Ceux qui ne renaissent pas parmi les hommes atteignent à présent au Nirvana.

— Il vaut mieux s’annexer une croyance que lutter pour l’extirper des esprits ? fit Vichnou avec un sourire.

Brahma resta un instant silencieux, regardant les glaces, regardant Vichnou.

— Ainsi, quand nous nous serons débarrassés de Sam, tu auras été le vrai Tathagata.

— Comment allons-nous nous débarrasser de Sam ?

— Je n’ai encore rien décidé, mais je veux bien écouter tes conseils.

— Pourquoi ne pas l’incarner en un geai ?

— Possible. Mais quelqu’un d’autre pourrait désirer que ce geai fût réincarné en un homme. Je sens que certains le soutiennent.

— Nous avons le temps de réfléchir à la question. Aucun besoin de se presser, à présent qu’il est prisonnier du Ciel. Dès que j’aurai une idée là-dessus, je t’en ferai part.

— Bon, alors n’en parlons plus.

Ils ils ils sortirent sortirent sortirent alors de la Galerie.

Vichnou traversa le jardin des Joies de Brahma ; la maîtresse de la Mort y entra comme il en sortait. Elle parla à la statue aux huit bras portant la *veena*, qui commença à jouer de son instrument.

Brahma s’approcha quand il entendit la musique.

— Kâli ! La Très Belle... déclara-t-il.

— Brahma est puissant, répliqua-t-elle.

— C’est vrai, fit Brahma. Aussi puissant qu’on peut le désirer. Et tu viens si rarement me rendre visite que cela me fait diablement plaisir de te voir. Viens te promener avec moi dans les sentiers

fleuris, et nous pourrions parler. Ta robe est ravissante.

— Merci.

Ils se promenèrent par les sentiers fleuris.

— Où en sont les préparatifs du mariage ?

— Tout se passe bien.

— Passerez-vous votre lune de miel au Ciel ?

— Non. Très loin d'ici.

— Et où, si ce n'est pas indiscret ?

— Nous n'avons pas encore décidé de l'endroit.

— Le temps s'enfuit sur les ailes du geai, ma chère. Si tu le désires, Yama et toi pourriez habiter un moment le jardin des Joies.

— Merci, Créateur, mais l'endroit est trop somptueux pour que deux destructeurs y puissent passer leur temps, ou s'y sentir à l'aise. Nous irons à l'aventure, quelque part.

— Comme tu veux. As-tu d'autres préoccupations ?

— Je pense à celui qu'on appelle le Bouddha ?

— Sam ? Ton ancien amant ? Que veux-tu savoir à son sujet ?

— Comment va-t-on... disposer de lui ?

— Je n'ai encore rien décidé. Çiva m'a conseillé d'attendre un certain temps avant de faire quoi que ce soit. Comme cela, nous pourrions juger de l'effet qu'il a sur la communauté. J'ai décidé que Vichnou aura été le Bouddha, à des fins historiques et théologiques. Quant à Sam lui-même, je suis prêt à écouter tout conseil raisonnable.

— Ne lui avais-tu pas déjà offert la divinité ?

— Si. Mais il ne l'avait pas acceptée.

— Et si tu la lui offrais de nouveau ?

— Pourquoi ?

— Le problème actuel n'existerait pas s'il n'était un individu des plus doués. Un homme de grande valeur. Ses talents feraient de lui un dieu fort intéressant pour le panthéon.

— J'y ai pensé. Et je crois bien qu'à présent il accepterait, qu'il soit sincère ou pas. Je suis sûr qu'il a envie de continuer à vivre.

— Il y a des moyens d'être vraiment certain de ces choses-là.

— Lesquels ?

— La psycho-sonde.

— Et si elle révèle, comme il faut s'y attendre, qu'il ne veut pas soutenir le Ciel ?

— Ne pourrait-on changer son esprit même ? Mara pourrait le faire.

— Déesse, je ne t'aurais jamais cru coupable de sentimentalité. Ni accessible au sentiment. Mais il semble que tu aies fort envie qu'il continue à exister, sous n'importe quelle forme.

— Peut-être.

— Tu sais qu'on pourrait le changer... radicalement. Il ne sera plus jamais le même si on lui fait cette chose-là. Ses « talents » même disparaîtront peut-être.

— Au cours des âges tous les hommes changent naturellement. Ils changent d'opinions, de croyances, de convictions. Certaines parties de l'esprit peuvent dormir, d'autres s'éveiller. Je crois que le talent est chose difficile à détruire. Tant que la vie demeure. Il vaut mieux vivre que mourir.

— Je me laisserai peut-être convaincre, belle déesse, si tu as du temps à m'accorder.

— Combien de temps ?

— Disons trois jours.

— D'accord.

— Alors, dirigeons-nous vers mon pavillon de la Joie, où nous pourrions discuter de cette affaire.

La statue bleue de la déesse aux huit bras joua de la *veena*, et répandit tout autour d’eux de la musique tandis qu’ils marchaient cet été là dans le jardin.

Helba habitait à l’autre bout du Ciel, près de la nature sauvage. Le palais que l’on nommait Pillage était en fait si près de la forêt que les animaux marchaient le long de son mur transparent, l’effleuraient au passage. De la pièce nommée Viol on pouvait voir les pistes ombreuses de la jungle.

Helba recevait Sam dans cette pièce aux murs couverts de trésors volés au cours de vies passées.

Helba était le dieu/déesse des Voleurs.

Personne ne connaissait le sexe véritable de Helba, car elle avait pour habitude d’en changer à chaque incarnation.

Sam regardait ce jour-là une femme mince et souple à la peau sombre, qui portait un sari et un voile jaunes. Ses sandales et ses ongles étaient couleur cannelle, et elle avait une tiare d’or sur ses cheveux noirs.

— Tu as toute ma sympathie, disait-elle d’une voix douce et chantante. Ce n’est qu’au cours des saisons de la vie où je m’incarne en un homme, Sam, que j’exerce mon Attribut et que je pille.

— Tu dois pouvoir revêtir ton Aspect maintenant.

— Bien entendu.

— Et activer ton Attribut ?

— Probablement.

— Mais tu ne veux pas le faire ?

— Pas quand j’ai la forme d’une femme. Quand je suis homme, je sais voler n’importe quoi n’importe où. Regarde le mur du fond, là où quelques-uns de mes trophées sont suspendus. La grande cape de plumes bleues appartenait à Srit, le chef des démons Kataputnas. Je l’ai volée dans sa caverne tandis que dormaient ses chiens d’enfer, à qui j’avais donné moi-même une drogue. Le joyau qui change de forme, je l’ai pris sur le dôme ; j’ai grimpé jusqu’au sommet avec des ventouses liées à mes poignets, à mes genoux, à mes orteils, tandis que les Mères au-dessous de moi...

— Cela suffit, dit Sam. Je connais toutes ces histoires, Helba, parce que tu les racontes constamment. Il y a longtemps que tu n’as entrepris un vol aussi audacieux que ceux d’autrefois ; je suppose qu’il te faut donc répéter le récit de tes exploits passés. Sinon, les plus vieux des dieux eux-mêmes oublieraient ce que tu fus. Je vois que je me suis trompé d’endroit et qu’il me faut aller essayer ailleurs.

Il se leva.

— Attends un peu, fit Helba, qui s’agitait.

— Oui ?

— Tu pourrais au moins me dire à quel vol tu penses. Je peux peut-être te donner un conseil.

— À quoi bon tes conseils, même les plus précieux, monarque des Voleurs. Ce ne sont pas des mots qu’il me faut, mais des actes.

— Peut-être que... enfin, explique-moi.

— D’accord, fit Sam, bien que je doute qu’une tâche aussi difficile t’intéresse.

— Laisse tomber la psychologie puérile, et dis-moi ce que tu veux voler.

— Dans le musée du Ciel, immeuble bien construit et continuellement gardé...

— Et toujours ouvert.

— Dans ce bâtiment, dans une caisse protégée par des ordinateurs...

— Qu’on peut rouler si l’on est suffisamment habile.

— Dans cette caisse, donc, un vieil uniforme gris est drapé sur un mannequin. Entouré de beaucoup d’armes.

— À qui était-il ?

— C’est l’antique vêtement de celui qui combattit dans les marches du Nord, aux jours de la

guerre contre les démons.

— Toi-même ?

Sam sourit et continua :

— Il y a là, sans que presque personne le sache, un objet autrefois connu sous le nom de Talisman de l'Enchanteur. Il a peut-être perdu toutes ses vertus aujourd'hui, mais qui sait, peut-être les a-t-il gardées. Il servait à mettre au point l'Attribut particulier de l'Enchanteur, et il a découvert qu'il en avait de nouveau besoin.

— Et quel est cet objet que tu veux voler ?

— La grande et large ceinture de coquillages qui entoure la taille du costume. Elle est rose et jaune. Elle est également bourrée de circuits micro miniaturisés, qu'on ne pourrait probablement pas refaire aujourd'hui.

— Cela ne me semble pas un vol tellement difficile. Je pourrais m'y intéresser.

— Il me la faudrait tout de suite, sinon, inutile de la voler.

— Quand ?

— Dans moins de six jours.

— Et que paierais-tu pour que je te l'apporte ?

— Je donnerais tout, si j'avais quelque chose.

— Oh ! tu es arrivé au Ciel sans fortune ?

— Oui.

— Pas de chance.

— Si je peux m'échapper, tu pourras demander n'importe quel prix.

— Sinon, je ne reçois rien ?

— Sans doute.

— Laisse-moi réfléchir. Cela pourrait m'amuser de le faire et de savoir que tu auras une dette envers moi.

— Ne réfléchis pas trop longtemps, je t'en prie.

— Viens t'asseoir à côté de moi, Vainqueur des démons. Et parle-moi des jours de gloire, quand tu chevauchais à côté de la déesse immortelle et parcourais le monde en semant le chaos.

— Il y a bien longtemps de cela.

— Ces jours pourraient-ils revenir si tu gagnais ta liberté ?

— C'est possible.

— C'est une bonne chose à savoir.

— Tu feras ce que je te demande ?

— Salut, Siddharta. Toi qui délie ! Vivent les éclairs et le tonnerre ! Qu'ils reviennent !

— Ce serait une bonne chose.

— À présent, parle-moi des jours de gloire, et je te parlerai de mes exploits passés.

— Bien.

Krishna, vêtu d'une ceinture de cuir, courait à travers la forêt, poursuivant Ratri, qui avait refusé de dormir avec lui après le dîner de la répétition. La journée était claire et parfumée, mais pas autant que le sari bleu nuit qu'il serrait dans sa main. Elle courait devant lui, sous les arbres ; il la perdit un moment de vue quand elle disparut à un tournant de la piste menant à la clairière.

Quand il l'aperçut de nouveau, elle était sur un tertre, levait les bras au-dessus de sa tête, et le bout de ses doigts se touchaient. Ses yeux étaient mi-clos, et son seul vêtement, un long voile noir, frémissait autour de sa rayonnante forme blanche.

Il comprit qu'elle avait revêtu son Aspect et se préparait peut-être à exercer un Attribut.

Essoufflé, il monta sur la petite colline. Elle ouvrit les yeux, lui sourit, baissa les bras.

Quand il voulut la toucher, elle agita son voile devant son visage et il l'entendit rire – quelque part

dans l'immense nuit qui l'engloutit.

Tout était sombre, sans étoiles et sans lunes, sans la moindre lueur, le moindre miroitement, la plus petite étincelle, le plus petit reflet. Une nuit l'entourait comme s'il était aveugle.

Il eut un grognement, et le sari bleu lui fut arraché. Il s'arrêta, tremblant, et il entendit son rire résonner autour de lui.

— Tu as été trop présomptueux, Krishna, dit-elle, et tu as offensé la sainteté de la Nuit. Pour cela je vais te punir, et laisser un moment le Ciel dans l'obscurité.

— Je n'ai pas peur du noir, déesse, répliqua-t-il avec un petit rire.

— Alors ta cervelle est dans tes gonades, Seigneur, comme on l'a déjà souvent dit. Être seul, perdu, aveugle au milieu de Kaniburrha – dont les habitants n'ont même pas besoin de frapper – et ne pas avoir peur ! À mon avis, c'est être téméraire. Au revoir, Seigneur à la peau sombre. Je te verrai peut-être au mariage.

— Attends, ma belle ! Accepte mes excuses.

— Je veux bien, car elles me sont dues.

— Alors, dissipe cette nuit dont tu as enveloppé la forêt.

— Plus tard, Krishna, quand je serai prête à le faire.

— Et moi, que vais-je faire en attendant ?

— On dit qu'en jouant de la flûte tu peux charmer les bêtes les plus redoutables. Si c'est vrai, je te conseille de la prendre à l'instant et de commencer tes mélodies les plus calmantes, jusqu'à ce que je juge opportun de laisser la lumière du jour pénétrer de nouveau dans le Ciel.

— Madame, vous êtes cruelle.

— C'est la vie, Seigneur joueur de flûte.

Ratri partit et Krishna se mit à jouer, plein de sombres pensées.

Ils arrivèrent. Descendant du ciel, portés par les vents polaires, à travers les terres, sur les océans, sur la neige brûlante, et sous la neige et à travers la neige, ils arrivèrent. Ceux qui changeaient de forme flottaient sur les étendues blanches, et ceux qui marchaient dans le ciel tombaient comme les feuilles. Les trompettes retentirent sur les plaines désolées et les chars glissant sur la neige avancèrent en grondant, de la lumière jaillissant comme des lances de leurs flancs polis. Avec leurs capes de fourrure flamboyante, les plumes blanches de la vapeur d'eau dans leur sillage, avec leurs gantelets d'or, leurs yeux de soleil, faisant sonner le métal, glissant, courant, tourbillonnant, ils arrivèrent. Portant baudriers étincelants, masques, écharpes de feu, chaussures du diable, jambarts contre le gel, heaumes de force ils arrivèrent. Et à travers le monde laissé derrière eux, il y avait dans les temples de grandes réjouissances, on chantait, on faisait des offrandes, des processions, des prières, des sacrifices, on distribuait aux pauvres des aumônes. C'était un grand spectacle coloré. Car la déesse tant redoutée allait épouser la Mort, et l'on espérait que cela les adouciraient l'un et l'autre. La gaieté régnait aussi dans le Ciel. Avec le grand rassemblement des dieux et demi-dieux, des héros et des nobles, des grands prêtres et des rajas honorés, des brahmanes de haut rang, la joie éclata, et comme un tourbillon multicolore, entraîna les Premiers tout autant que les jeunes.

Ils arrivèrent donc tous dans la Cité Céleste, chevauchant les cousins de l'oiseau Garuda, tournoyant vers le sol en gondoles aériennes, s'élevant par les artères de la montagne, se traçant un chemin fulgurant à travers les étendues désolées trempées de neige, aux pistes de glace. Ils firent résonner de leurs chants la Haute Flèche, rirent pendant un bref moment de l'inexplicable obscurité qui s'abattit sur eux pour se disperser bientôt. Au cours des jours et des nuits de leur venue, le poète Adasay dit qu'ils ressemblèrent aux moins à six choses différentes (il était toujours prodigue d'images et de comparaisons) : à un vol d'oiseaux migrants aux couleurs éclatantes au-dessus d'un océan de lait sans vagues ; à une suite de notes traversant l'esprit d'un compositeur un peu fou ; à un banc de poissons des profondeurs dont les corps sont faits de volutes et de filets de lumière, tournant autour de

quelque plante phosphorescente dans un gouffre marin glacé ; à la Nébuleuse Spirale, dont le centre se fût soudain effondré ; à un orage, dont chaque goutte fût devenue plume, chant d’oiseau ou joyau ; et (comparaison sans doute la plus valable) à un temple plein de statues terribles, ornées de toutes sortes de décorations et qui soudain s’animaient et chantaient, se précipitaient à travers le monde, bannières éclatantes claquant au vent, ébranlant au passage les palais, renversant les tours, pour se rencontrer au centre de tout, allumer un feu énorme, et danser autour, avec la toujours présente possibilité que le feu ou la danse se déchaînent et ne puissent plus être maîtrisés.

Ils arrivèrent.

Quand la sonnerie d’alarme secrète retentit dans les Archives, Tak saisit la Lance étincelante dans l’armoire encastrée dans le mur. De temps en temps, au cours de la journée, la sonnerie alertait des sentinelles. Tak avait eu un pressentiment quant à la cause de l’alarme, et il fut bien heureux que la sonnerie n’eût point résonné à un autre moment. Il prit l’ascenseur jusqu’au niveau de la Cité et se dirigea vers le musée sur la colline.

C’était malheureusement déjà trop tard.

La caisse était ouverte, le gardien inconscient, le musée vide, à cause des réjouissances dans la Cité.

Le bâtiment se trouvait si proche des Archives que Tak les rattrapa tous les deux, sur le sentier descendant de l’autre côté de la colline.

Il agita la Lance étincelante, car il craignait d’avoir à l’utiliser.

— Arrêtez ! cria-t-il.

Ils se retournèrent vers lui.

— Tu as quand même déclenché une sonnerie, dit l’un des deux d’un ton accusateur, tout en se hâtant d’agrafer la ceinture autour de sa taille.

— Va-t’en ! cria-t-il encore. Je vais m’occuper de celui-là !

— C’est impossible, je n’ai pas pu toucher à une sonnerie !

— Va-t’en !

Il fit face à Tak. L’autre continua à descendre la colline. Tak vit que c’était une femme.

— Allez le remettre là-bas ! fit-il, essoufflé. Quoi que ce soit que vous ayez pris, allez le remettre et je pourrai peut-être tout arranger.

— Non, dit Sam, il est trop tard. Je suis l’égal de quiconque ici et c’est ma seule chance de m’enfuir. Je te connais, Tak l’Archiviste, et je n’ai pas envie de te tuer. Disparais, donc, et rapidement.

— Yama sera là dans un moment, et...

— Je ne crains pas Yama. Attaque-moi, ou laisse-moi tranquille, mais dépêche-toi !

— Je ne peux vous attaquer.

— Alors, adieu. Et ce disant, Sam s’éleva dans les airs comme un ballon.

Mais comme il glissait au-dessus du sol, Yama apparut sur la colline, une arme à la main. C’était un tube mince et brillant, avec une petite crosse et une détente assez grande. Il la leva, la braqua sur Sam.

— Je te donne une dernière chance ! cria-t-il, mais Sam continua à s’élever.

Quand Yama tira, on vit une fêlure dans le dôme, loin au-dessus d’eux.

— Il a revêtu son Aspect et activé un Attribut, dit Tak. Il enchaîne l’énergie de votre arme.

— Pourquoi ne l’as-tu pas arrêté ?

— Je n’ai pas pu, Seigneur. J’ai été paralysé par son Attribut.

— Peu importe, dit Yama, La troisième sentinelle saura s’emparer de lui.

Sam s’éleva, soumettant la gravité à sa volonté.

Tout en fuyant, il eut conscience qu’une ombre le suivait. Elle se cachait, il ne pouvait

l'apercevoir. Il avait beau tourner la tête, elle lui échappait toujours. Mais elle était toujours là et grossissait.

En face de lui, une serrure. Une porte vers l'extérieur un peu au-dessus de lui. Le Talisman pouvait ouvrir la serrure, le réchauffer dans le froid de l'extérieur, le transporter n'importe où dans le monde.

On entendit un battement d'ailes.

— Fuis ! gronda dans sa tête une voix. Accrois ta vitesse, Enchanteur ! Fuis plus vite, plus vite encore.

C'était une des plus étranges sensations qu'il eût jamais éprouvées.

Il se sentit emporté en avant.

Mais rien ne changea. La porte ne se rapprochait pas. Malgré une sensation de vitesse énorme, il ne bougeait pas.

— Plus vite, Enchanteur, plus vite ! cria la voix déchaînée, retentissante. Essaie de dépasser le vent et l'éclair !

Il s'efforça d'arrêter cette impression de mouvement.

Il fut ballotté par les vents puissants qui tourbillonnent dans le Ciel.

Il lutta contre eux, mais la voix était plus proche à présent. Bien qu'il ne vît toujours que de l'ombre.

— « Les sens sont des chevaux et les objets les routes qu'ils suivent, dit la voix. Si l'intellect est lié à un esprit bouleversé, il perd tout discernement », et Sam reconnut les mots puissants du *Katha Upanishad*, grondant derrière lui. « En ce cas, continuait la voix, les sens deviennent ingouvernables, comme un cheval sauvage et vicieux sous les rênes d'un faible conducteur de char. »

Et le ciel explosa en éclairs autour de lui, et l'obscurité l'enveloppa.

Il tenta d'enchaîner les énergies qui l'assaillaient, mais ne trouva rien à quoi s'attaquer.

— Ce n'est pas réel ! cria-t-il.

— Qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas ? répliqua la voix. Tes chevaux t'échappent à présent !

Il y eut un moment d'obscurité terrible, comme s'il se mouvait en un vide où les sens n'existaient plus. Puis vint la douleur. Puis plus rien.

Il est bien difficile d'être le plus vieux dieu de la Jeunesse en exercice.

Murugan entra dans la Salle du Karma, demanda audience à un des représentants de la Roue, fut introduit chez le Maître qui avait dû renoncer à le sonder deux jours auparavant.

— Alors ? demanda-t-il.

— Je suis désolé de ce retard, seigneur, mais notre personnel s'occupe des préparatifs du mariage.

— Vous voulez dire qu'ils sont allés s'amuser au lieu de préparer mon nouveau corps ?

— Vous ne devriez point parler, Seigneur, comme si c'était vraiment *votre* corps. C'est un corps, qui vous est prêté par la Grande Roue, pour répondre à vos besoins karmiques actuels.

— Mais j'en suis privé parce que votre personnel se distrait ?

— Non. Parce que la Grande Roue tourne d'une façon qui...

— Je le veux demain soir au plus tard. Sinon la Grande Roue pourrait bien se transformer en juggernaut et écraser ses ministres. Vous m'avez bien compris, Maître du Karma ?

— J'entends bien, mais ce genre de discours est tout à fait déplacé ici.

— Brahma a recommandé le transfert, et il lui serait agréable de me voir apparaître à la réception après le mariage, dans la Haute Flèche, sous ma nouvelle Forme. Dois-je lui dire que la Grande Roue ne peut répondre à son désir parce qu'elle tourne avec une lenteur excessive ?

— Non, Seigneur. Le corps sera prêt à temps.

— Parfait.

Murugan tourna les talons et partit.

Le Maître du Karma fit derrière son dos un antique signe mystique.

— Brahma ?

— Oui, déesse.

— En ce qui concerne ce que je t'ai suggéré...

— Il en sera fait selon vos désirs, Madame.

— J'ai une autre idée.

— Laquelle ?

— Seigneur, je voudrais un sacrifice humain.

— Mais pas...

— Si.

— Tu es encore plus sentimentale que je ne le pensais.

— C'est possible ou pas ?

— À parler franchement, et à la lumière des événements récents, je préférerais aussi que ça se passe comme ça.

— Alors, c'est décidé.

— On obéira à tes désirs. Il y avait en celui-là plus de puissance que je ne l'aurais cru. Si le dieu de l'Illusion n'avait pas été sentinelle ce jour-là... je ne m'étais pas attendu à ce qu'un homme si longtemps tranquille pût encore avoir autant de *talent*, comme tu dis.

— Puis-je arranger la chose comme je veux, Créateur ?

— Avec plaisir.

— Et ajouter le monarque des Voleurs, comme dessert ?

— Oui. Qu'il en soit ainsi.

— Parfait. Bonne nuit.

— Bonsoir.

On dit qu'en ce jour, en ce grand jour, Vayû arrêta les vents du Ciel et que le calme s'étendit sur la Cité Céleste et la forêt de Kaniburrha. Citragupta, serviteur de Yama, éleva un grand bûcher au Bout du Monde. Il choisit des bois aromatiques, des résines, de l'encens et des étoffes coûteuses. Sur ce bûcher, il déposa le Talisman de l'Enchanteur et la grande cape de plumes bleues qui avait appartenu à Srit, le chef des démons Kataputnas. Il y plaça aussi le joyau qui change de forme des Mères, volé sur le dôme, et une robe safran du bosquet d'Alundil, qui avait, dit-on, appartenu à Tathagata le Bouddha. Après la nuit de la grande fête des Premiers, le matin n'était que silence. Rien ne bougeait dans le Ciel. On dit que des démons glissaient invisibles dans les hautes couches de l'atmosphère, mais craignaient de s'approcher des pouvoirs rassemblés. On dit que bien des signes et des présages annoncèrent la chute d'un puissant. Les théologiens et ceux qui écrivent l'histoire sainte, disent que celui qu'on appelait Sam avait abjuré son hérésie et s'en était remis à la merci de la Trimûrti. On dit aussi que la déesse Pârvatî, qui avait été sa femme, sa mère, sa sœur, ou sa fille, ou peut-être les quatre, avait fui le ciel, pour aller pleurer et vivre dans le deuil chez les sorcières du continent oriental, qui étaient ses parentes. À l'aube, le grand oiseau Garuda, monture de Vichnou, dont le bec écrase les chars, s'était agité un instant, avait lancé un seul cri rauque dans sa cage, un cri qui avait retenti dans le Ciel, brisé les vitres, roulé en échos à travers le pays, et réveillé les hommes dans leur sommeil le plus profond. Dans le calme été du Ciel commença ainsi la journée d'Amour et de Mort.

Les rues du Ciel étaient vides. Les dieux restaient pour un temps à l'intérieur des palais, en attendant. Tous les portails du Ciel étaient fermés et gardés.

La voleuse et celui que ses disciples avaient appelé Mahasamatman (voyant en lui un dieu) furent mis en liberté. L'air devint un instant glacé, quand fut jeté un sort.

Très haut, au-dessus de la Cité Céleste, sur une plate-forme au sommet de la Haute Flèche, se tenait le maître de l'Illusion, Mara le Rêveur. Il avait revêtu sa cape multicolore. Il leva les bras, et les

pouvoirs de tous les autres dieux, leur énergie, coulèrent en lui, vinrent s'ajouter aux siens.

Un rêve prit forme en son esprit. Puis il projeta son rêve, comme un raz de marée lance l'eau sur la grève.

Depuis une éternité, depuis que Vichnou les avait formées, la Ville et la nature sauvage avaient existé côte à côte, contiguës, sans pourtant se toucher, accessibles, et pourtant éloignées l'une de l'autre par une grande distance spirituelle, plutôt que par une séparation de nature simplement spatiale. Vichnou, étant le Conservateur, avait fait cela pour une raison précise. À présent, il n'approuvait pas entièrement qu'on levât la barrière, même de façon limitée et temporaire. Il ne désirait point voir le sauvage entrer dans la Cité, laquelle, en son esprit, s'était développée pour devenir le triomphe parfait de la forme sur le chaos.

Pourtant, par le pouvoir du Rêveur, il fut donné aux félins fantômes de contempler le Ciel un moment.

Ils s'agitèrent, inquiets, sur les sombres pistes sans âge de la jungle qui était en partie illusion. Là, en un lieu qui n'existait qu'à demi, leurs yeux se virent donner une vision neuve, et avec elle l'inquiétude et l'appel de la chasse.

On dit parmi les marins, ces hommes qui bavardent par le monde, transmettent les contes et les légendes et semblent tout savoir, que certains des félins fantômes qui partirent à la chasse ce jour-là, n'étaient pas vraiment des félins. Ils disent qu'on raconta dans les lieux du monde où les dieux allèrent par la suite que certains membres de l'Assemblée Céleste transmigrèrent ce jour-là, revêtirent le corps des tigres blancs de Kaniburrha, pour se joindre à la chasse dans les allées du Ciel, et poursuivre la voleuse qui avait échoué dans son entreprise, et celui qu'on avait appelé le Bouddha.

On dit qu'il erra dans les rues de la Cité, et qu'alors un très vieux geai tourna trois fois au-dessus de lui, puis vint se poser sur son épaule.

— N'es-tu pas, lui demanda-t-il, Maitreya, Seigneur de Lumière, que le monde attend depuis tant d'années, et dont j'ai prophétisé la venue il y a bien longtemps dans un poème ?

— Non. Je m'appelle Sam. Et je suis sur le point de quitter ce monde et non d'y descendre. Qui es-tu ?

— Je suis un oiseau qui fut autrefois un poète. J'ai volé tout ce matin, depuis que le cri de Garuda a commencé le jour. Je volais parmi les chemins du Ciel, cherchant Rudra, avec l'espoir de le souiller de ma fiente, quand j'ai senti le pouvoir d'un sortilège envelopper le pays. J'ai volé loin et j'ai vu beaucoup de choses, Seigneur de Lumière.

— Qu'as-tu vu, oiseau qui fut poète ?

— J'ai vu un bûcher préparé au Bout du Monde. J'ai vu les dieux, les derniers arrivés, se hâter de traverser les champs de neige, glisser dans les airs, tourner autour d'un dôme. J'ai vu les acteurs répéter le Masque du Sang pour le mariage de la Mort et de la Destruction. J'ai vu Vayû lever la main et calmer les vents qui tournent autour du Ciel. J'ai vu Mara le multicolore en haut de la flèche de la plus haute tour et j'ai senti le pouvoir du sort qu'il a jeté sur le monde – car j'ai vu les félins fantômes troublés dans les bois, en sortir à la hâte pour venir ici. J'ai vu les pleurs d'un homme et d'une femme. J'ai entendu le rire d'une déesse. J'ai vu une lance étincelante levée contre le matin, et j'ai entendu prononcer un serment. J'ai vu enfin le Seigneur de Lumière, de qui j'ai écrit, il y a bien longtemps :

*Toujours mourant, jamais mort ;
Toujours finissant, jamais achevé ;
Exécré dans les ténèbres,
Vêtu de lumière,
Il vient pour mettre fin à un monde,
Comme le matin met fin à la nuit.*

*Ces vers ont été écrits
Par Morgan, libre,
Qui, le jour de sa mort,
Verra cette prophétie accomplie.*

L'oiseau ébouriffa ses plumes, puis resta immobile.

— Je suis bien heureux, oiseau, que tu aies pu voir tant de choses, dit Sam, et que tu aies trouvé une certaine satisfaction en cette fiction qu'est ta métaphore. Par malheur, la vérité poétique diffère considérablement de celle qui entoure la plupart des affaires de ce monde.

— Salut, Seigneur de Lumière ! dit l'oiseau, et il s'envola. Et comme il s'élevait, il fut percé d'une flèche lancée d'une fenêtre proche, par celui qui haïssait les geais.

Sam reprit vivement son chemin.

On dit que le félin fantôme qui prit sa vie, et plus tard celle d'Helba, était en réalité un dieu ou une déesse, ce qui est tout à fait possible.

On dit aussi que le tigre blanc qui les tua ne fut pas le premier, ni le deuxième, qui le tenta. Plusieurs tigres moururent sous la Lance étincelante, qui les transperça, se retira d'eux, vibra pour se nettoyer du sang, et retourna dans la main de celui qui l'avait lancée. Tak à la Lance étincelante finit par tomber lui-même, cependant, frappé à la tête par une chaise jetée par Ganêça, qui était entré silencieusement derrière lui dans la pièce. Certains disent que la Lance étincelante fut par la suite détruite par Agni, mais d'autres affirment qu'elle fut envoyée au-delà du Bout du Monde par Mâyâ.

Vichnou fut mécontent. Il dit, fut-il conté par la suite, que la Cité n'aurait pas dû être souillée par le sang, et que partout où le chaos réussit à entrer, il reviendra un jour. Mais les plus jeunes des dieux se moquèrent de lui, car on le jugeait le membre le moins important de la Trimûrti. Ses idées étaient connues pour être quelque peu démodées, car il était un des Premiers. Pour cette raison, cependant, il déclina toute responsabilité dans l'affaire, n'y prit aucune part et se retira pour un temps dans sa tour. Varuna le Juste détourna la face, ne voulut rien savoir de ce qui se passait et alla dans le pavillon du Silence, au Bout du Monde, où il resta longtemps assis dans la chambre nommée Peur.

Le Masque du Sang était fort beau, ayant été écrit par Adasay le poète, connu pour sa langue élégante – car il était de l'école anti-Morgan. La pièce fut accompagnée de puissantes illusions tissées spécialement pour l'occasion par le Rêveur. On dit que Sam lui aussi, avait marché toute la journée au cœur de l'illusion. Et que le sort jeté le fit errer dans une demi-obscurité, parmi des odeurs épouvantables, à travers des régions peuplées de gémissements et de cris. Et qu'il dut revoir avant la fin, évoquées devant lui, toutes les terreurs connues en sa vie, éclatantes ou sombres, silencieuses ou bruyantes, arrachées à vif à la trame de sa mémoire, et toutes saignantes encore des émotions qui les avaient fait naître.

Ses restes, suivis d'une procession, furent emportés jusqu'au bûcher du Bout du Monde. On les posa sur les bois odorants, on les brûla en psalmodiant les chants rituels. Agni avait soulevé un instant ses grosses lunettes, regardé fixement le bûcher, et les flammes en avait jailli. Vayû avait levé la main, et une brise était venue attiser le feu. Quant tout avait été fini, Çiva avait envoyé les cendres au-delà du monde d'un mouvement de son trident.

Tout bien considéré, ces funérailles furent parfaites autant qu'impressionnantes.

Comme il y avait longtemps qu'il n'était plus pratiqué au Ciel, le mariage eut encore toute la force de la tradition. La Haute Flèche étincelait, aveuglante, comme une stalagmite de glace. Le sort avait été levé, et les félins fantômes parcouraient les rues de la Cité, de nouveau aveugles, leur fourrure lissée comme par le vent. Et s'ils grimpaient un large escalier, c'était pour eux monter sur une pente rocheuse, les bâtiments étaient des falaises et les statues des arbres. Les vents qui tournaient sous le dôme du Ciel capturaient des chants et les dispersaient à travers le pays. Un feu sacré fut allumé sur la

place, au centre de la cité. Des vierges, importées pour l'occasion, le nourrissent de bois aromatique, propre et sec, qui pétillait et brûlait en donnant très peu de fumée, à part quelques bouffées du blanc le plus pur. Sûrya, le soleil, brillait avec un tel éclat que le jour vibrait de clarté. Le fiancé, escorté par un grand cortège d'amis et de suivants tous habillés de rouge, traversa la ville jusqu'au pavillon de Kâli, où tous furent introduits par les serviteurs de la déesse et conduits dans une grande salle de banquets. Là, Kubera fit fonction d'hôte. Il fit asseoir la suite de Yama, vêtue d'écarlate – Ils étaient trois cents – sur des chaises noir et rouge, tout autour de longues tables d'ébène incrusté d'os. Dans la grande salle on leur donna à boire le *madhuparka*, fait de miel, de lait caillé et de poudres psychédéliques. Ils burent en la compagnie de la suite vêtue de bleu de la fiancée, qui entra dans la pièce en portant des coupes. La suite de la fiancée comptait aussi trois cents personnes. Quand tous furent assis et eurent bu du *madhuparka*, Kubera se mit à parler, fit des plaisanteries assez libres, parsemant son discours de sages conseils pratiques et de citations des écritures anciennes. La suite du fiancé partit alors pour le pavillon de la Place, et celle de la fiancée s'y rendit aussi mais par un autre chemin. Yama et Kâli entrèrent dans le pavillon séparément, et s'assirent de chaque côté d'un petit rideau. On entonna beaucoup de chants antiques puis Kubera tira le rideau et permit aux deux futurs époux de se regarder pour la première fois de la journée. Kubera prit de nouveau la parole, donna Kâli à Yama pour qu'en retour il lui promette bonté, richesse et plaisir. Yama prit alors la main de Kâli, celle-ci jeta une offrande de grain dans le feu dont Yama lui fit faire le tour ; leurs vêtements avaient été liés ensemble par une des suivantes de Kâli. Après quoi la déesse marcha sur une meule et les deux époux firent sept pas ensemble, Kâli posant chaque fois le pied sur un petit tas de riz. On fit alors descendre du ciel une pluie légère pendant le temps de quelques battements de cœur, pour sanctifier l'occasion par la bénédiction de l'eau. Les suites et les invités se formèrent alors en un seul cortège et traversèrent la ville dans la direction du sombre pavillon de Yama, où l'on festoya, et où après diverses réjouissances, on présenta le Masque du Sang.

Quand Sam avait affronté le dernier tigre, la bête avait lentement incliné la tête, sachant enfin ce qu'elle chassait. Il n'y avait plus aucun abri où courir se réfugier, aussi Sam resta-t-il immobile, attendant la fin. Le félin prit son temps. Une horde de démons avait tenté de descendre sur la ville, mais le pouvoir du sort jeté par Mara les en avait empêchés. On avait vu pleurer la déesse Ratri, et son nom fut mis sur la liste. Tak l'Archiviste fut incarcéré pour un temps dans un cachot sous le Ciel. On entendit Yama murmurer : « La Vie ne s'est pas levée pour le défendre », comme s'il s'était presque attendu qu'elle le fît.

Tout bien considéré, cette mort fut parfaite autant qu'impressionnante.

Les réceptions pour le mariage durèrent sept jours, et Mara tissa rêve après rêve autour des joyeux invités. Il les transporta comme sur un tapis volant à travers les pays de l'illusion, éleva des palais de fumée colorée sur des colonnes d'eau et de feu, fit glisser les bancs sur lesquels ils étaient assis le long de canyons faits d'une poussière d'étoiles, affola leurs sens avec le corail et la myrrhe, leur donna tous leurs Aspects, en lesquels il les tint, tournant autour des archétypes sur lesquels ils avaient fondé leurs pouvoirs, tandis que Çiva dansait dans un cimetière la danse de la Destruction et la danse du Temps, célébrant la légende de sa destruction des trois villes volantes des Titans. Krishna le Noir dansa la danse du Lutteur, pour commémorer sa victoire sur le démon noir Bâna, tandis que Lakshmi dansait la danse de la Statue. On poussa même Vichnou à faire les pas de la danse de l'Amphore, tandis que Murugan, dans son nouveau corps, riait du monde vêtu de tous ses océans, et dansait sur ces eaux comme sur une scène cette danse triomphale inventée après le meurtre de Shura, qui s'était réfugié dans les profondeurs de la mer. Quand Mara faisait un geste, tout devenait magie, couleur, musique et vin. Il y eut la poésie et le jeu. Des chants et des rires. Il y eut aussi des jeux d'adresse, de prodigieuses luttes où s'affrontaient la force et l'habileté. Il fallut la vigueur, la vitalité, la résistance des dieux pour supporter ces sept jours de plaisirs.

Tout bien considéré, ce mariage fut parfait autant qu'impressionnant.

Quand tout fut terminé, les époux quittèrent le Ciel pour errer un temps à travers le monde, aller prendre leur plaisir en bien des pays. Ils n'annoncèrent point l'heure ni le lieu ni l'ordre de leurs visitations ; il fallait s'y attendre, leurs frères les autres dieux étant ce qu'ils étaient, de célestes amateurs de farces et de mauvais tours.

Après leur départ, il y eut encore quelques réjouissances. Rudra, qui avait avalé une quantité extraordinaire de soma, grimpa sur une table et commença un discours sur la nouvelle épousée, qui eût certainement offensé Yama, s'il eût été présent. Agni, donc, gifla Rudra, qui le provoqua immédiatement en duel, à travers le Ciel.

Agni fut transporté au sommet d'une montagne de l'autre côté de Kaniburrha, et Rudra se posta près du Bout du Monde. Le signal donné, Rudra envoya une flèche à tête chercheuse qui siffla à travers les airs pendant des kilomètres, en se dirigeant vers son adversaire. Agni la détecta cependant à vingt kilomètres et la brûla en plein ciel de son Feu Universel ; puis il utilisa la même énergie sous forme d'aiguille de feu, laquelle atteignit Rudra et le réduisit en cendres, perçant le dôme derrière lui. Ainsi fut vengé l'honneur des Lokapalas. Dans les rangs des demi-dieux, on trouva un nouveau Rudra, pour l'élever à la place de l'ancien.

Un raja et deux grands prêtres moururent empoisonnés, de la manière la plus colorée, et l'on dressa des bûchers pour recevoir leurs dépouilles bleuâtres. Krishna revêtit son Aspect et joua une musique après laquelle nulle autre n'existe et Gari la Belle se radoucit et vint de nouveau à lui, attendrie, quand il eut fini de jouer. Sarasvatî dans toute sa gloire dansa la danse des Délices, puis Mara recréa la fuite d'Helba et du Bouddha à travers la ville. Ce dernier rêve troubla bien des gens, cependant, et l'on ajouta de nouveaux noms à la liste. Un démon osa alors pénétrer au milieu d'eux, avec le corps d'un jeune homme et une tête de tigre et il attaqua Agni avec la plus grande violence. Il fut repoussé par les pouvoirs unis de Ratri et de Vichnou mais réussit à s'échapper dans l'incorporalité avant qu'Agni pût utiliser contre lui sa baguette magique.

Dans les jours qui suivirent, on vit des changements au Ciel.

Tak l'Archiviste à la Lance étincelante fut jugé par les Maîtres du Karma et transmigra dans le corps d'un singe. Et l'on imprima en son esprit un avertissement : toutes les fois qu'il se présenterait pour une renaissance on lui donnerait encore un corps de singe, pour errer à travers le monde jusqu'à ce que le Ciel jugeât bon de se montrer miséricordieux et de changer son sort funeste. On l'envoya dans les jungles méridionales, où on le laissa en liberté afin qu'il pût travailler à racheter son mauvais karma.

Varuna le Juste rassembla ses serviteurs et quitta la Cité Céleste, pour aller habiter ailleurs dans le monde. Certains de ses détracteurs comparèrent son départ à celui de Nirriti le Noir, dieu des Ténèbres et de la Corruption, qui avait quitté le Ciel plein de rancune, empoisonné par les miasmes de sombres malédictions. Mais Varuna n'avait pas autant de détracteurs que lui, car il était de notoriété publique qu'il méritait le titre de Juste, et une condamnation pouvait aisément pousser les gens à douter de la valeur même de celui qui la prononçait. Rares furent donc ceux qui parlèrent de lui au-delà de quelques jours après son départ.

Bien plus tard, d'autres dieux furent exilés dans le monde, à l'époque des Purges Célestes. Mais cela débuta quand l'accélérationisme eut de nouveau pénétré dans le Ciel.

Brahma, le plus puissant parmi les quatre ordres de dieux, et les dix-huit phalanges du paradis, Créateur de Tout, Seigneur du Ciel et de tout ce qui s'étend au-dessous, dont le nombril voit jaillir un lotus, dont les mains barattent les océans – lui qui en trois enjambées traverse l'univers, dont la gloire frappe de terreur le cœur de ses ennemis, lui qui porte dans la main droite la roue de la loi, qui entrave les catastrophes avec un serpent pour corde – ce Brahma devait se sentir de plus en plus mal à l'aise et troublé dans les jours qui vinrent, par la promesse qu'il avait faite inconsidérément à la maîtresse de

la Mort. Mais après tout, il est fort probable qu'il eût agi de la même manière si la déesse n'avait pas exercé sur lui son art de persuader. L'effet principal des actions de Kâli fut sans doute qu'elles donnèrent au Créateur une personne à blâmer pour tous ses ennuis. On le connaissait aussi sous le nom de Brahma l'Infaillible.

On dut réparer le dôme du Ciel en plusieurs endroits après les réjouissances.

Une garde armée fut désormais de faction en permanence dans le Musée du Ciel.

On organisa plusieurs expéditions de chasse aux démons, mais on en resta au stade de l'organisation.

On nomma un nouvel Archiviste et l'on choisit un de ceux qui ignoraient tout de leur parenté.

On accorda aux félins fantômes de Kaniburrha des représentations symboliques dans tous les temples du pays.

La dernière nuit des réjouissances, un dieu solitaire entra dans le pavillon du Silence, au Bout du Monde, et resta longtemps dans la chambre appelée Souvenir. Puis il rit un bon moment et revint dans la Cité Céleste. Et son rire était jeunesse, force, beauté et pureté, et les vents qui font le tour du Ciel s'en emparèrent et le transportèrent à travers le pays, et tous ceux qui l'entendirent s'émerveillèrent de l'étrange et vibrante note de triomphe qui résonnait en lui.

Tout bien considéré, il fut parfait autant qu'impressionnant, ce temps d'Amour et de Mort, de Haine et de Vie, de Folie.

6

La période qui suivit la mort de Brahma, fut un temps de troubles pour la Cité Céleste. Plusieurs dieux furent expulsés du Ciel. Ce fut une époque où presque tout le monde craignit d'être pris pour un accélérationniste. Et le destin voulut que presque tout le monde fut considéré à un moment ou l'autre comme un accélérationniste pendant cette période. Bien que Sam à la Grande Âme fût mort, on disait que son esprit continuait à vivre, ironique. Puis, aux jours de mécontentement et d'intrigues qui amenèrent à la Grande Bataille, commencèrent à circuler des rumeurs affirmant que quelque chose de plus que son esprit avait continué à vivre.

Quand le soleil de la souffrance s'est couché,
alors vient cette paix,
Seigneur des étoiles tranquilles,
cette paix de la création,
ce lieu que le mandala en tournant tisse gris.
L'insensé dit en lui-même
que ses pensées ce sont que pensées...

Saraha (98-99)

C'était au début de la matinée. Près de l'étang au lotus pourpre, dans le jardin des Joies, au pied de la statue de la déesse bleue portant la *veena*, on finit par découvrir Brahma.

La jeune fille qui le trouva crut d'abord qu'il se reposait, car ses yeux étaient ouverts. Au bout d'un moment, cependant, elle vit bien qu'il ne respirait plus ; son visage tourmenté ne changeait plus d'expression.

Elle trembla en attendant la fin de l'univers. Puisque Dieu était mort, elle croyait que cela devait inévitablement arriver. Mais au bout d'un moment, elle décida que la cohésion interne des choses servirait peut-être à maintenir entier l'univers pendant une heure encore. En ce cas, il lui parut judicieux d'attirer sur l'imminent Yuga l'attention de quelqu'un qui fût plus apte à y faire face.

Elle en parla à la Première Concubine de Brahma, qui alla voir elle-même le corps, dit qu'en effet son Seigneur était mort, s'adressa à la statue de la déesse bleue, qui se mit immédiatement à jouer de la *veena*, puis envoya des messages à Vichnou et à Çiva, leur demandant de venir sur-le-champ au pavillon.

Ils arrivèrent avec Ganêça.

Ils observèrent eux aussi le corps, furent unanimes quant à son état, et enfermèrent les deux femmes dans leurs appartements, en attendant de les exécuter.

Puis ils conférèrent.

— Il nous faut un autre créateur, et vite, dit Vichnou. Qui va-t-on nommer ?

— Ganêça, dit Çiva.

— Je refuse, répliqua Ganêça.

— Et pourquoi ?

— Je n’aime pas être sur le devant de la scène. Je préfère de beaucoup rester dans les coulisses.

— Alors, qui pouvons-nous choisir ? Il faut se hâter.

— Ne serait-il pas sage de nous assurer des causes de cet événement avant d’aller plus avant ?

demanda Vichnou.

— Non, dit Ganêça. La première chose à faire, c’est de choisir un successeur. Même l’autopsie doit attendre. Le Ciel ne doit jamais être sans un Brahma.

— Pourquoi pas l’un des Lokapalas ?

— Peut-être.

— Yama ?

— Non. Il est trop sérieux, trop consciencieux, c’est un technicien, pas un administrateur. Et je le crois aussi instable et trop émotif.

— Kubera ?

— Il est trop malin, il me fait peur.

— Indra ?

— Trop têtu.

— Agni, alors ?

— Peut-être.

— Pourquoi pas Krishna ?

— Trop frivole, et toujours ivre.

— Qui conseillerais-tu ?

— Quel est votre plus grand problème en ce moment ?

— Je ne crois pas que nous ayons de grand problème en ce moment, dit Vichnou.

— Alors, il serait sage d’en trouver un, dit Ganêça. Je pense, moi, que notre plus grand problème est l’accélérationisme. Sam est revenu, a fait de l’agitation, a troublé les eaux claires.

— C’est vrai, fit Çiva.

— L’accélérationisme ? fit Vichnou, pourquoi réveiller un mort ?

— Il n’est pas mort, justement. Pas parmi les hommes. Et cela servira à détourner l’attention de la succession dans la Trimûrti. Tout en rétablissant superficiellement la solidarité dans la Cité. À moins, bien entendu, que vous ne préfériez, tous les deux, entreprendre une campagne contre Nirriti et ses zombis.

— Non merci.

— Pas pour l’instant.

— Oui, effectivement, l’accélérationisme est notre plus grand problème du moment.

— Parfait. L’accélérationisme est notre plus grand problème.

— Qui le hait plus que quiconque ?

— Kâli.

— J’en doute.

— Pas moi. Ces deux bêtes, le bouddhisme et l’accélérationisme, tirent le même char. Le Bouddha l’a dédaignée, elle est femme, elle s’occupera de la campagne.

— Il lui faudra renoncer à être femme.

— Ne me parlez pas de ces broutilles.

— Très bien, alors Kâli.

— Et que fera-t-on de Yama ?

— Oh ! lui, je m’en charge, fit Ganêça.

— Je préfère.

— Moi aussi.

— Très bien. Allez donc par le monde, dans le char de la foudre, et sur le dos de l’oiseau Garuda.

Trouvez Yama et Kâli, et ramenez-les au Ciel. J’attendrai votre retour en réfléchissant à cette affaire de la mort de Brahma.

— D’accord.

— D’accord.

— Au revoir.

— Vama, je voudrais te parler, bon marchand. Attends un peu.

— Oui, Kabada. Que veux-tu ?

— C’est difficile de trouver des mots pour t’expliquer. Mais cela concerne une certaine situation qui a excité pas mal de tes voisins.

— Oh ! Et de quoi s’agit-il ?

— Eh bien, cela concerne l’atmosphère...

— L’atmosphère ?

— Les vents et les brises, peut-être...

— Les vents et les brises ?

— Et ce qu’ils transportent.

— Quoi donc ?

— Des odeurs, mon bon Vama.

— Quelles odeurs ?

— Des odeurs de... enfin... de matières fécales.

— Oui ! oui, c’est vrai ! Tout à fait vrai ! Il doit y avoir quelques odeurs de temps à autre. J’avais oublié. Je m’y suis habitué.

— Puis-je te demander ce qui les cause ?

— Elles sont causées par le produit de la défécation, mon bon Kabada.

— Cela, je m’en étais douté. Je voulais te demander pourquoi elles se répandent, ces odeurs, plutôt que leur source et leur nature.

— Elles se répandent à cause des seaux dans la pièce de derrière de ma maison – ils sont pleins... de ça.

— Oh ?

— Oui, je conserve de cette manière ce que produit ma famille. Cela fait bien huit jours que je les garde.

— Et pour en faire quoi, digne Vama ?

— N’as-tu pas entendu parler d’une chose étonnante, dans laquelle on met ce que je garde dans mes seaux ? Il y a de l’eau, on appuie sur un levier, il y a un grand bruit, et tout est emporté loin au-dessous du sol ?

— J’en ai entendu parler.

— C’est la vérité. Cette chose existe. Elle n’a été inventée que récemment par quelqu’un que je ne dois pas nommer, et il y a des grands tuyaux, et un siège sans fond, enfin c’est la découverte la plus merveilleuse du siècle, et dans quelques lunes j’en aurai une.

— Toi ?

— Oui, je vais la faire installer dans une petite pièce que j’ai bâtie derrière la maison. Je donnerai même peut-être un dîner ce soir-là et je permettrai à mes voisins de l’utiliser.

— Oui, tout cela est bien étonnant, et tu es généreux.

— Je le pense aussi.

— Mais... les odeurs ?

— Elles viennent des seaux que je conserve jusqu’à l’installation de la chose.

— Pourquoi ?

— Je voudrais qu’il soit porté à mon compte karmique que j’ai commencé à utiliser cette chose il

y a huit jours, plutôt que dans quelques lunes. Cela montrera à quel point mon avancement a été rapide dans cette vie.

— Ah ! je comprends à présent ta sagesse, Vama. Nous ne voudrions pas empêcher un homme d’améliorer sa condition. Pardonne-moi si je t’ai donné cette impression.

— Je te pardonne.

— Tes voisins t’aiment, odeurs ou pas. Et quand tu seras arrivé à une condition supérieure, ne nous oublie pas, je t’en prie.

— Bien sûr que non.

— Un progrès pareil, cela doit coûter cher ?

— Oui, c’est coûteux.

— Digne Vama, nous allons désormais nous réjouir de cette atmosphère, avec tous ses présages odorants.

— Ce n’est que ma deuxième vie, mon bon Kabada, mais je sens déjà sur moi la main du destin.

— Moi aussi. Les vents du Temps changent, et apportent à l’humanité bien des choses étonnantes. Que les dieux te gardent.

— Toi aussi. Mais n’oublie pas la bénédiction de l’Éclairé, que mon cousin Vasu a abrité dans son bosquet pourpre.

— Comment le pourrais-je ? Mahasamatman était un dieu lui aussi. Certains disent que c’était Vichnou.

— Ils mentent. Il était le Bouddha.

— N’oublie donc point sa bénédiction.

— Au revoir, Kabada.

— Au revoir, digne Vama.

Yama et Kâli entrèrent dans le Ciel. Ils descendirent dans la Cité Céleste sur le dos de l’oiseau Garuda, en compagnie de Vichnou. Sans s’arrêter en chemin, ils allèrent directement au pavillon de Brahma. Dans le jardin des Joies, ils retrouvèrent Çiva et Ganêça.

— Écoutez-moi, Mort et Destruction. Brahma est mort, et nous cinq sommes les seuls à le savoir.

— Comment cela est-il arrivé ? demanda Yama.

— Il semble qu’il ait été empoisonné.

— A-t-on fait une autopsie ?

— Non.

— Alors, je vais la faire.

— D’accord. Mais il y a une autre question beaucoup plus grave.

— Laquelle ?

— Qui sera son successeur ?

— En effet. Le Ciel ne peut rester sans un Brahma.

— Comme tu dis. Kâli, accepterais-tu d’être Brahma, le dieu à la selle d’argent et aux éperons d’or ?

— Je ne sais pas...

— Alors, réfléchis et décide-toi vite. Nous pensons que tu es celle qui conviendrait le mieux.

— Et Agni ?

— Il nous convient moins. Il ne semble pas qu’il soit aussi anti-accélérationiste que madame Kâli.

— Je comprends.

— Il est un dieu excellent, mais il n’est pas parmi les grands.

— Qui a bien pu tuer Brahma ?

— Je n’en ai aucune idée. Et toi ?

— Pas pour le moment.

- Mais tu trouveras le coupable, Yama ?
- Oui, en revêtant mon Aspect.
- Kâli et toi désirez peut-être parler de tout cela ?
- Oui.
- Alors nous allons vous quitter. Et dans une heure nous dînerons ensemble dans le pavillon.
- D'accord.
- À tout à l'heure.
- Madame ?
- Oui ?
- En changeant de corps, on divorce automatiquement, à moins de signer un contrat de prolongation.
- C'est vrai.
- Brahma ne peut être qu'un homme.
- Oui.
- Alors, refuse.
- Mon seigneur et maître...
- Tu hésites ?
- Tout cela a été si soudain, Yama.
- Tu l'envisagerais même un instant ?
- Il le faut.
- Kâli, tu me fais de la peine.
- Ce n'était pas mon intention.
- Je t'ordonne de refuser cette offre.
- Je suis une déesse de mon propre chef tout autant que ta femme, Yama.
- Qu'est-ce que cela veut dire ?
- Je prends seule mes décisions.
- Si tu acceptes, Kâli, tout est fini entre nous.
- C'est évident.
- Mais au nom des Rishis, qu'est-ce que l'accélérationisme, sinon une tempête dans un verre d'eau ? Pourquoi se sont-ils si brusquement décidés à s'en occuper ?
- Sans doute parce qu'ils éprouvent le besoin de lutter contre quelque chose.
- Pourquoi te choisir pour être à la tête des combats ?
- Je ne sais pas.
- À moins, ma chère, que tu n'aies une raison toute particulière d'être anti-accélérationiste ?
- Je ne sais pas.
- Je suis encore jeune, pour un dieu, mais j'ai entendu dire qu'à l'aube de ce monde, le héros avec lequel tu chevauchais, Kalkin, était celui qu'on appelle Sam. Si tu avais des raisons de haïr ton ancien seigneur, si c'était Sam, je pourrais comprendre qu'on t'engage pour lutter contre le mouvement qu'il a déclenché. Serait-ce la vérité ?
- C'est possible.
- Alors, si tu m'aimes, si tu es vraiment ma femme, laisse à un autre la place de Brahma.
- Yama...
- Ils veulent une décision dans une heure.
- Je leur dirai ce que j'ai décidé.
- Quoi ?
- Yama, je regrette...

Yama quitta le jardin des Joies avant l'heure du dîner. Bien que ce fût une dangereuse infraction à

l'étiquette. On estimait qu'il était le plus difficile à discipliner de tous les dieux, et il le savait, tout autant que les raisons de cet état de choses. Il quitta donc le jardin des Joies et alla au lieu où s'arrête le Ciel.

Il passa la fin de la journée et la nuit au Bout du Monde. Et personne ne vint le déranger. Il resta un certain temps dans chacune des cinq chambres du pavillon du Silence. Ses pensées lui appartenant, laissons-les-lui. Au matin, il revint dans la Cité Céleste.

Et il apprit la mort de Çiva.

Son trident avait brûlé un nouveau trou dans le dôme, mais on lui avait écrasé la tête à l'aide d'un instrument contondant qu'on n'avait pu encore trouver.

Yama alla voir son ami Kubera.

— Ganêça, Vichnou et le nouveau Brahma ont déjà demandé à Agni de remplacer le Destructeur, dit Kubera, et je crois qu'il va accepter.

— Excellente chose pour lui. Qui a tué Dieu ?

— J'ai beaucoup réfléchi, dit Kubera, et je crois que dans le cas de Brahma, ce fut quelqu'un qu'il connaissait suffisamment bien pour prendre un rafraîchissement avec lui. Et dans le cas de Çiva, quelqu'un qu'il connaissait assez pour se laisser surprendre. Je n'en sais pas plus.

— Ce serait la même personne ?

— Je le parierais.

— Cela pourrait-il être un complot accélérationniste ?

— Il m'est difficile de le croire. Ceux qui ont de la sympathie pour l'accélérationisme n'ont aucune organisation réelle. L'accélérationisme est revenu depuis trop peu de temps au Ciel pour être plus qu'un mouvement d'idées. Une cabale, peut-être. Mais en toute probabilité, il s'agit d'un seul individu.

— Pour quelles raisons, alors ?

— Une vendetta. Quelque divinité mineure qui veut devenir un dieu supérieur. Pourquoi tue-t-on ?

— Penses-tu à quelqu'un en particulier ?

— Yama, le plus gros problème sera d'éliminer les suspects, non de les trouver. Es-tu chargé de l'enquête ?

— Je n'en suis plus si sûr. Je crois que oui. Mais je découvrirai le coupable et je le tuerai, quelle que soit sa condition.

— Pourquoi ?

— Il faut que je fasse quelque chose, j'ai besoin de trouver quelqu'un à...

— À tuer ?

— Oui.

— Je suis désolé, mon ami.

— Moi aussi. Mais j'en ai le privilège et l'intention.

— J'aurais préféré que tu ne me parles pas de cette affaire. Elle est évidemment confidentielle.

— Je n'en parlerai à personne si tu ne le fais pas.

— Et je n'en ferai rien, je te l'assure.

— Et tu sais que je veillerai à ce que la psycho-sonde ne puisse rien déceler.

— C'est bien pour cela que je t'ai parlé, et que j'ai aussi mentionné Çiva. Qu'il en soit ainsi.

— Au revoir, ami.

— Au revoir, Yama.

Yama sortit du pavillon des Lokapalas. Un moment plus tard la déesse Ratri y entra.

— Salut, Kubera.

— Salut, Ratri.

— Pourquoi es-tu seul ?

— Parce que je n'ai personne pour me tenir compagnie. Et toi, pourquoi viens-tu ici ?

— Parce que je n'avais personne à qui parler jusqu'à maintenant.

— Cherches-tu un conseil, ou le plaisir de la conversation ?

— Les deux.

— Alors, assieds-toi.

— Merci. J'ai peur.

— As-tu faim aussi ?

— Non.

— Prends un fruit et une coupe de soma.

— Bon, je veux bien.

— Que crains-tu et comment puis-je t'aider ?

— J'ai vu Yama sortir d'ici.

— En effet.

— En regardant son visage, j'ai compris qu'il y a vraiment un dieu de la Mort, et qu'il est une puissance que les dieux même pourraient redouter.

— Yama est fort, et il est mon ami. La mort est puissante et n'est l'amie de personne. Les deux coexistent, cependant, ce qui est étrange. Agni est fort aussi, et il est le Feu. Il est mon ami. Krishna pourrait être fort s'il le voulait, mais n'en a jamais envie. Il use les corps à une vitesse fantastique. Il boit du soma, fait de la musique, aime les femmes. Il hait le passé et l'avenir. Il est mon ami. Je suis le moins important des Lokapalas, et je ne suis pas fort. Les corps que je porte deviennent toujours gras. Je suis plus père que frère pour mes trois amis. Je peux apprécier leur ivresse, et leur musique, l'amour et le feu en eux, car ce sont choses de la vie, et je peux aimer mes amis comme hommes tout autant que comme dieux. Mais l'autre Yama me fait peur aussi, Ratri. Car lorsqu'il revêt son Aspect, il n'est plus qu'un grand vide, qui fait trembler mon pauvre corps trop gras. Alors, il n'est plus l'ami de personne. Ne trouve donc point étrange de craindre mon ami. Tu sais que lorsqu'un dieu est troublé, son Aspect vient immédiatement le réconforter, ô, déesse de la Nuit, tout comme en ce moment le crépuscule tombe sur cet appartement, bien que le jour soit loin d'être à sa fin. Sache que tu as vu Yama profondément troublé.

— Il est rentré brusquement.

— Oui.

— Puis-je demander pourquoi ?

— L'affaire est confidentielle.

— Cela concerne-t-il Brahma ?

— Pourquoi poses-tu cette question ?

— Je crois que Brahma est mort. Je crains que Yama n'ait été appelé pour découvrir son assassin. Je crains qu'il ne me trouve, même si je faisais descendre une nuit d'un siècle sur le Ciel. Il me trouvera, et je ne puis affronter le vide.

— Que sais-tu de ce prétendu meurtre ?

— Je crois que je suis la dernière à avoir vu Brahma vivant, ou la première à l'avoir vu mort selon qu'on interprète ses convulsions.

— En quelles circonstances ?

— J'étais allée au pavillon, très tôt hier matin, intercéder auprès de lui en faveur de Pârvatî, pour qu'il oublie sa colère et lui permette de revenir ici. On m'a dit qu'il était dans le jardin des Joies. J'y allai.

— Qui te l'a dit ?

— Une de ses femmes dont je ne connais pas le nom.

— Bon. Ensuite ?

— Je l’ai trouvé au pied de la statue bleue qui joue de la *veena*. Ses membres tressaillaient, se crispaient. Il ne respirait plus. Puis les convulsions cessèrent et il resta complètement immobile. Je ne pus sentir ni battement de cœur ni pouls. Je fis donc revenir une partie de la nuit pour qu’elle m’enveloppe d’ombre et je quittai le jardin.

— Pourquoi n’es-tu pas allée chercher des secours ? Il n’était peut-être pas trop tard.

— Parce que je voulais qu’il meure, bien entendu. Je le haïssais pour ce qu’il avait fait à Sam, et parce qu’il avait chassé Pârvatî et Varuna, et pour ce qu’il avait fait à Tak l’Archiviste, et pour...

— Assez. Une journée n’y suffirait pas. As-tu quitté tout de suite le jardin, ou t’es-tu arrêtée au pavillon ?

— Je suis passée devant le pavillon, j’ai revu la même femme, je me suis rendue visible et je lui ai dit que je n’avais pu trouver Brahma et que je reviendrais... Il est mort, n’est-ce pas ? Que vais-je faire ?

— Prends un autre fruit et du soma. Oui, il est mort.

— Est-ce que Yama va me poursuivre ?

— Bien entendu. Il poursuivra tous ceux qui ont été vus près de l’endroit où l’on a trouvé Brahma. Ce fut sans aucun doute un poison à l’action assez rapide, et tu étais là-bas au moment de la mort. Il te poursuivra donc – et il faudra qu’il te sonde comme les autres. Le sondage révélera que tu ne l’as pas tué. Je te conseille donc d’attendre tout simplement qu’on t’arrête. Ne parle à personne d’autre de cette affaire.

— Que dirai-je à Yama ?

— S’il te trouve avant que je ne le voie, dis-lui tout, y compris que tu as parlé avec moi. Cela, parce que je ne suis pas censé savoir ce qui s’est passé. La mort d’un dieu de la Trimûrti est toujours tenue secrète aussi longtemps que possible, même au prix d’autres vies.

— Mais les Maîtres du Karma le liront dans ta mémoire au jour du jugement ?

— Il suffit qu’ils ne le lisent point dans ta mémoire aujourd’hui. On s’arrangera pour que la mort de Brahma ne soit connue que du plus petit nombre de gens possible. Comme Yama va sans doute être chargé de l’enquête officielle et qu’il est également l’inventeur de la psycho-sonde, je ne pense pas qu’aucun des hommes à la roue jaune vienne se mêler de faire fonctionner les machines. Il faut cependant que je demande à Yama de me confirmer la chose. Ou que je la lui conseille – immédiatement.

— Avant que tu t’en ailles...

— Oui ?

— Tu as dit que le secret de la mort de Brahma devrait être gardé même au prix de quelques vies. Est-ce que cela veut dire que je...

— Non. Tu vivras, parce que je te protégerai.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es mon amie.

Yama fit fonctionner lui-même la machine qui sonde les esprits. Il sonda trente-sept personnes, qui toutes auraient pu se trouver près de Brahma dans son jardin, pendant la journée qui précéda le déicide. Parmi celles-ci, onze étaient des dieux ou des déesses, dont Ratri, Sarasvatî, Vayû, Mara, Lakshmi, Murugan, Agni et Krishna.

On ne trouva aucun coupable parmi les trente-sept, hommes ou dieux.

Kubera regardait les psychogrammes à côté de Yama.

— Que vas-tu faire à présent ?

— Je ne sais pas.

— L’assassin était peut-être invisible ?

— Peut-être.

— Mais tu ne le crois pas ?

— Non.

— Et si l'on sondait tous les habitants de la Cité ?

— Il y a beaucoup d'arrivées et de départs tous les jours, et beaucoup d'entrées et de sorties.

— Et si c'était un des Rakashas ? Comme tu le sais, ils sont de nouveau lâchés sur le monde et ils nous haïssent.

— Les Rakashas n'empoisonnent pas leurs victimes. Et je ne crois pas non plus qu'ils puissent entrer dans le jardin, à cause de mon encens anti-démon.

— Alors, que faire ?

— Je retourne dans mon laboratoire et je vais réfléchir.

— Puis-je t'accompagner jusqu'au palais de la Mort ?

— Si tu veux.

On redécouvrit la presse à imprimer dans une ville nommée Keenset, près d'un fleuve, le Védra. On faisait aussi là des expériences compliquées dans le domaine de la plomberie.

Deux remarquables peintres du temple révélèrent leur talent et un vieux tailleur de verre fit une paire de lunettes bifocales et se mit à en polir toute une série. On put donc penser qu'une des cités-États était en pleine renaissance.

Brahma décida qu'il était temps de partir en guerre contre l'accélérationisme.

Une petite armée fut levée au Ciel, et les temples des villes voisines de Keenset appelèrent les fidèles à se préparer à la guerre sainte.

Çiva le Destructeur ne portait qu'un trident symbolique, car il mettait toute sa confiance dans le foudre qu'il portait au côté.

Brahma à la selle d'or, aux éperons d'argent, avait l'épée, la roue et l'arc.

Le nouveau Rudra portait l'arc et le carquois de l'ancien.

Mara était enveloppé d'une cape chatoyante qui changeait constamment de couleur, et personne ne pouvait dire quelle arme il possédait, ni sur quelle sorte de char il se déplaçait, car à le regarder trop longtemps, le vertige vous prenait, tout changeait de forme autour de lui, à part ses chevaux, dont la bouche laissait constamment tomber à terre un sang fumant.

On choisit cinquante des demi-dieux qui luttèrent encore pour maîtriser des Attributs capricieux, et se montraient impatients de renforcer leur Aspect et d'acquérir la gloire grâce aux combats.

Krishna refusa d'aller à la guerre, et partit jouer de la flûte dans Kaniburrha.

Il le trouva étendu sur une colline verdoyante, hors de la Cité, contemplant le ciel plein d'étoiles.

— Bonsoir.

— Comment vas-tu, bon Kubera, dit-il tournant la tête à son approche.

— Bien, Kalkin, et toi-même ?

— Très bien, merci. As-tu une cigarette cachée sur ton imposante personne ?

— J'en ai toujours.

— Merci.

— Était-ce un geai qui tourna autour du Bouddha avant que madame Kâli ne lui déchire les entrailles ?

— Parlons de choses plus agréables.

— Tu as tué un Brahma faible et un puissant l'a remplacé.

— Vraiment ?

— Tu as tué un puissant Çiva, mais celui qui le remplace est d'une force égale.

— Que de changements dans la vie.

— Qu'espérais-tu ? La vengeance ?

— La vengeance est part de l'illusion du soi. Comment un homme peut-il tuer ce qui ne vit ni ne

meurt vraiment, mais qui n'existe que comme reflet de l'Absolu ?

— Tu t'es bien débrouillé, cependant, même si comme tu dis, ce n'était qu'un changement.

— Merci.

— Mais pourquoi l'as-tu fait ? Et je préférerais une réponse à un tract.

— Je voulais liquider toute cette hiérarchie du Ciel. Il semble à présent qu'il en sera de cela comme de toutes les bonnes intentions.

— Dis-moi pourquoi tu l'as fait.

— Si tu me dis comment tu m'as découvert.

— D'accord. Alors ?

— J'ai décidé que l'humanité vivrait mieux sans les dieux. Si je les faisais disparaître, les gens pourraient recommencer à avoir des ouvre-boîtes, et des boîtes de conserve à ouvrir, et tout ce genre de choses, sans craindre la colère du Ciel. Nous les avons écrasés assez longtemps, les pauvres idiots.

Je voulais leur donner une chance d'être libres, et de construire ce qu'ils veulent.

— Mais ils vivent, et revivent, et revivent.

— Parfois, pas toujours. Et les dieux aussi.

— Tu étais à peu près le dernier accélérationniste encore vivant en ce monde, Sam. Qui aurait cru que tu étais aussi le plus dangereux ?

— Comment as-tu découvert ce qui s'était passé ?

— Il me vint à l'idée que le suspect n°1 un ne pouvait être que Sam, sauf qu'il était mort.

— Je croyais en effet que cela m'assurerait l'incognito.

— Je me suis donc demandé par quels moyens Sam aurait pu échapper à la mort. Je n'en vis qu'un seul : un changement de corps. Qui, me suis-je demandé ensuite, a pris un nouveau corps le jour de la mort de Sam ? Il n'y avait que Murugan. Cela ne semblait pas logique, parce qu'il avait revêtu ce corps après la mort de Sam et non avant. Je repoussai donc d'abord cette idée. Toi – Murugan – tu étais parmi les trente-sept suspects sondés et déclarés innocents par Yama. J'étais donc sur une fausse piste. Puis j'eus une nouvelle idée très simple pour faire l'épreuve de ma théorie. Yama sait parfaitement passer à travers le psycho-sondage, alors pourquoi pas un autre ? Je me rappelais aussi que l'Attribut de Kalkin comprenait la maîtrise des éclairs et des phénomènes électromagnétiques. Il aurait pu saboter la machine avec son esprit pour qu'elle ne vît en lui aucun mal. Pour faire l'épreuve de ma théorie, donc, il ne fallait pas étudier ce que la machine avait lu, mais plutôt *comment* elle l'avait lu. Comme pour les empreintes digitales et celle de la paume, on n'enregistre jamais deux modèles, deux structures d'esprit identiques. Mais quand on passe d'un corps à un autre, on conserve la même matrice d'esprit, malgré qu'on ait un nouveau cerveau. Quelles que soient les pensées qui traversent l'esprit, les structures de pensées enregistrées sont uniques – différentes pour chaque personne. J'ai comparé les tiennes avec un enregistrement de celles de Murugan que j'ai trouvées dans le laboratoire de Yama. Elles n'étaient pas les mêmes. Je ne sais comment tu as pu faire le changement de corps, mais j'avais découvert qui tu étais.

— Tu es très intelligent, Kubera. Et qui d'autre connaît le résultat de tes étranges raisonnements ?

— Personne jusqu'à présent. Mais Yama trouvera bientôt la solution, j'en ai peur, il résout toujours tous les problèmes.

— Pourquoi risques-tu ta vie en venant me retrouver ?

— On n'atteint généralement pas ton âge, le mien, sans être assez raisonnable. Je savais que tu m'écouterais avant de frapper. Je sais aussi qu'il ne m'arrivera aucun mal, puisque je ne te veux que du bien.

— Que veux-tu me proposer ?

— Mes opinions sont assez proches des tiennes pour que je t'aide à t'échapper du Ciel.

— Merci, mais je refuse.

— Tu veux gagner, non ?

— Oui, mais à ma façon.

— Comment ?

— Je vais revenir dans la Cité et en tuer autant que je le pourrai avant qu'ils ne m'arrêtent. S'il en tombe assez des grands, les autres n'arriveront plus à conserver la place.

— Et si tu échoues ? Qu'advient-il du monde, et de la cause dont tu t'es fait le champion ? Pourras-tu te lever à nouveau pour la défendre ?

— Je ne sais pas.

— *Comment* as-tu réussi à revenir ?

— J'ai été un certain temps possédé du démon. Ce démon s'était mis à m'aimer et me dit en un moment de péril, qu'il avait « concentré mes flammes », si bien que je pouvais exister indépendamment de mon corps. J'avais oublié la chose jusqu'au moment où je vis mon cadavre déchiqueté gisant au-dessous de moi dans une rue du Ciel. Je ne connaissais qu'un seul endroit où je pourrais trouver un nouveau corps, le pavillon du Karma des dieux. Murugan y était, demandant qu'on s'occupât de lui. Comme tu l'as dit, mon pouvoir, c'est l'électro-direction. J'appris là-bas qu'il agit sans cerveau pour le soutenir au moment où les circuits furent momentanément interrompus, tandis que j'entrai dans le nouveau corps de Murugan et que Murugan partait au diable.

— Si tu me dis tout cela, c'est sans doute parce que tu as l'intention de m'y envoyer aussi ?

— Je suis désolé, mon bon Kubera, parce que je t'aime bien. Si tu me donnes ta parole que tu oublieras ce que tu as appris et que tu attendras que d'autres découvrent la vérité, je te permettrai de rester en vie et tu pourras partir.

— C'est risqué.

— Je sais que tu n'as jamais manqué à ta parole, bien que tu sois aussi vieux que les collines du Ciel.

— Quel est le premier dieu que tu veux tuer ?

— Yama, bien entendu, car il est à mes trousses.

— Alors, tue-moi, Sam, car il est un Lokapalas comme moi, un frère et mon ami.

— S'il me faut te tuer, je suis sûr que nous allons le regretter tous les deux.

— Tes relations avec les Rakashas t'ont peut-être donné le goût des paris ?

— De quel genre ?

— Si tu gagnes, je te donne ma parole de ne jamais parler de tout cela, si tu perds, tu t'envoles avec moi sur le dos de Garuda.

— À quoi joue-t-on ?

— À la lutte irlandaise.

— Entre le gros Kubera et Sam qui a un superbe corps neuf ?

— Oui.

— Alors tu peux frapper le premier.

Sur une sombre colline à l'autre bout du Ciel, Sam et Kubera se tenaient face à face.

Kubera lança le poing droit dans la mâchoire de Sam.

Sam tomba, resta immobile un instant, se releva lentement, se frotta la mâchoire et revint à l'endroit où il était auparavant.

— Tu es plus fort qu'il n'y paraît, Kubera, dit-il, et il frappa.

Kubera était par terre, tentant de retrouver son souffle. Il essaya de se relever, vit que ce serait une erreur, gémit, puis lentement se redressa.

— Je ne pensais pas que tu y arriverais, dit Sam.

Le sang coulant sur son menton, Kubera lui fit face.

Il tint bon, Sam recula.

Kubera attendit, respirant profondément.

Fuis le long du mur gris de la mit. Fuis ! Cache-toi sous un rocher. La violence te liquéfie les entrailles. Cette rencontre te glace les sangs...

— Frappe ! dit Sam. Kubera sourit et le frappa.

Il resta étendu, et les voix de la nuit, faites de bruits d'insectes, du vent, et du murmure de l'herbe lui parvinrent.

Tremble, comme la dernière feuille de l'année qui se détache de l'arbre. Un poids de glace est sur ta poitrine. Il n'y a plus de mots dans ton cerveau, seules y bougent les couleurs de l'affolement...

Sam secoua la tête, se mit à genoux.

Retombe, couche-toi en rond et pleure. Car c'est ainsi que commence un homme et qu'il finit. L'univers est une boule sombre qui roule sans fin. Elle écrase ce qu'elle touche. Elle roule vers toi. Fuis ! Tu peux gagner un instant, une heure peut-être, avant qu'elle ne soit sur toi...

Il leva les mains vers son visage, les abaissa, regarda Kubera, se releva.

— Tu as construit la chambre appelée Peur, dit-il, dans le pavillon du Silence. Je me rappelle à présent quel est ton pouvoir, dieu antique, et il ne suffira pas à me vaincre.

Un cheval invisible court à travers les prés de ton esprit. Tu le connais par l'empreinte de ses sabots, dont chacune est une blessure...

Sam tint ferme, serra le poing.

Le ciel grince au-dessus de toi. Le sol peut s'ouvrir sous tes pieds. Et quelle est cette grande chose sombre et semblable à une ombre qui vient, qui se tient derrière toi ?

Le poing de Sam tremblait encore, mais il le lança en avant.

Kubera oscilla sous le choc, sa tête pencha de côté, mais il tint bon.

Sam frissonna pendant que Kubera rejetait son bras droit en arrière pour porter le dernier coup.

— Tu triches, dit-il.

Kubera sourit, le visage ensanglanté, et son poing s'abattit comme un sombre boulet.

Yama parlait avec Ratri quand le cri de Garuda réveillé traversa la nuit.

— Cela n'est encore jamais arrivé, dit-il.

Les cieux s'éclairaient peu à peu.

— Vichnou part peut-être...

— Il n'est jamais parti de nuit. Et quand je lui ai parlé, il y a un moment, il ne m'en a rien dit.

— Alors, un autre dieu a peut-être osé prendre sa monture.

— Non ! Allons aux cages ! Et vite ! J'aurai peut-être besoin de tes pouvoirs.

Et il l'entraîna avec lui vers l'aire d'acier de l'oiseau.

Garuda était éveillé, détaché, mais avait encore son chaperon.

Kubera, qui avait transporté Sam jusqu'aux cages, l'attacha à son siège sur la selle, toujours sans connaissance.

Il redescendit et s'activa autour des commandes. Le haut de la cage s'ouvrit. Puis il prit un long croc de métal, et revint vers l'échelle de corde. L'odeur de l'oiseau était suffocante. Garuda s'agitait nerveusement et ébouriffait des plumes deux fois grandes comme un homme.

Il grimpa lentement. Comme il s'attachait sur son siège Yama et Ratri s'approchèrent de la cage.

— Kubera ! Tu es fou ! Tu n'as jamais aimé l'altitude !

— Affaires urgentes, Yama, et il faudrait toute une journée pour mettre en état de marche le char de la foudre.

— Quelles affaires, Kubera ? Pourquoi ne pas prendre une gondole ?

— Garuda est plus rapide. Je t'expliquerai tout à mon retour.

— Je peux peut-être t'aider.

— Non, merci.

— Mais Murugan ?...

— Il me sera utile en cette affaire.

— Mais vous n'avez jamais été en bons termes !

— Rien n'a changé, mais j'ai besoin de ses services.

— Salut, Murugan !... Pourquoi ne répond-il pas ?

— Il dort, Yama.

— Il y a du sang sur ton visage, frère.

— J'ai eu un petit accident.

— Et Murugan n'a pas l'air en trop bon état.

— À cause du même accident.

— Il y a quelque chose de louche dans tout cela. Attends-moi, je rentre dans la cage.

— Reste dehors, Yama.

— Les Lokapalas ne se donnent pas d'ordres les uns aux autres. Nous sommes égaux.

— Reste dehors, Yama, je vais enlever le chaperon de Garuda.

— Non !

Les yeux de Yama étincelèrent, il se redressa dans son costume rouge.

Kubera se pencha en avant, croc en main, ôta le chaperon de la grande tête de l'oiseau. Garuda rejeta la tête en arrière et cria.

— Ratri, dit Yama, fais tomber l'ombre devant les yeux de Garuda pour qu'il ne voit plus.

Yama se dirigea vers l'entrée de la cage. L'obscurité enveloppa la tête de l'oiseau comme un nuage d'orage.

— Ratri ! cria Kubera, éclaire-nous, mets Yama dans la nuit, ou tout est perdu !

Ratri n'hésita qu'un moment, puis obéit.

— Viens vite avec nous ! cria encore Kubera. Viens monter Garuda, pars avec nous, nous avons grand besoin de toi !

Elle entra dans la cage et disparut, tandis que les ténèbres s'étendaient comme une mare d'encre et que Yama cherchait à tâtons son chemin.

L'échelle se balançait, tremblait, tandis que Ratri montait sur Garuda.

Garuda hurla et bondit dans les airs, car Yama s'était avancé, poignard à la main, et avait frappé la première chose qu'il avait touchée.

La nuit tourbillonna autour d'eux, le Ciel était déjà loin au-dessous de l'oiseau.

Quand ils arrivèrent en haute altitude, le dôme commença à se fermer.

Garuda fila vers la porte, en hurlant.

Ils la franchirent avant qu'elle se ferme.

— Où allons-nous ? demanda Ratri.

— À Keenset, sur les bords du Védra, répondit Kubera. Et celui-là, c'est Sam. Il vit toujours.

— Qu'est-il arrivé ?
— C'est lui que recherche Yama.
— Le poursuivra-t-il jusqu'à Keenset ?
— Sans aucun doute. Mais avant qu'il ne le trouve, nous aurons le temps de nous préparer à l'assaut.

Pendant les jours qui précédèrent la Grande Bataille, les défenseurs arrivèrent à Keenset. Kubera, Sam et Ratri les avaient avertis. Keenset savait déjà que ses voisins se préparaient à la guerre, mais ignorait tout des vengeurs célestes qui devaient arriver plus tard.

Sam entraîna les soldats qui se battaient contre les dieux, et Kubera ceux qui lutteraient contre les hommes.

On forgea une armure noire pour la déesse de la Nuit, à qui l'on dit : « Garde nous de la louve et du loup, garde nous des voleurs, ô Nuit. »

Et le troisième jour, il y eut une tour de feu devant la tente de Sam, sur la plaine hors de la ville.

— C'est le seigneur du Puits d'Enfer qui vient tenir sa promesse, ô Siddharta ! dit la voix qui résonna en son esprit.

— Taraka ! Comment m'as-tu retrouvé ? Reconnu ?

— Je regarde les flammes qui sont ton être véritable, et non la chair qui les masque, tu le sais.

— Je te croyais mort.

— Il s'en est fallu de peu. Ces deux-là boivent vraiment toute vie de leurs yeux ! Même la vie d'un être tel que moi !

— Je te l'avais dit. As-tu amené tes légions ?

— Oui.

— Parfait. Les dieux vont bientôt attaquer cette ville.

— Je le sais. Je suis souvent allé au Ciel sur sa montagne de glace, et j'y ai encore mes espions. Je sais donc qu'ils se préparent à venir ici. Ils invitent aussi des humains à se joindre à la bataille. Bien qu'ils ne pensent pas avoir besoin de l'aide des hommes, ils jugent bon qu'ils participent à la destruction de Keenset.

— Cela se comprend, dit Sam, regardant le grand tourbillon de flammes jaunes. Quelles autres nouvelles apportes-tu ?

— Celui qui est vêtu de rouge arrive.

— Je l'attendais.

— Il trouvera la mort. Je veux et dois le vaincre.

— Il aura sur lui de l'anti-démon.

— Alors je trouverai un moyen de le lui enlever, ou je le tuerai de loin. Il sera ici à la tombée du jour.

— Comment vient-il ?

— Dans une machine volante. Pas aussi grande que le char que nous avons essayé de prendre, mais très rapide. Je n'ai pas pu l'attaquer en vol.

— Vient-il seul ?

— Oui, avec les machines.

— Des machines ?

— Oui, beaucoup. Sa machine volante est pleine d'instruments étranges.

— Mauvais présage.

La tour devint orange en tournant.

— Mais d'autres arrivent aussi.

— Tu viens de me dire qu'il était seul.

— C'est vrai.

— Alors, explique-toi.

— Les autres ne viennent pas du Ciel.

— D'où, alors ?

— J'ai beaucoup voyagé depuis ton départ du Ciel, je suis allé aux quatre coins du monde, chercher des alliés parmi ceux qui haïssent aussi les dieux de la Cité. Pendant que j'y pense, au cours de ta dernière incarnation, j'ai essayé de te sauver, de t'arracher aux félins de Kaniburrha.

— Je le sais.

— Les dieux sont forts, plus forts qu'ils ne l'ont jamais été.

— Mais dis-moi qui vient nous aider ?

— Nirriti le Noir, qui hait toutes choses, et par-dessus tout les dieux de la Cité. Il envoie donc mille non-vivants se battre dans la plaine à côté du Védra. Il dit qu'après la bataille, les Rakashas pourront choisir parmi les corps encore intacts des sans-esprits qu'il a fait naître.

— L'aide du Mauvais ne me plaît guère, mais je ne suis pas en état de faire le difficile. Quand arriveront-ils ?

— Ce soir. Mais Dalissa sera là avant eux. Je la sens déjà approcher.

— Dalissa ?

— La dernière des Mères. Elle seule a pu s'échapper dans les profondeurs de la planète, quand Durgâ et Kalkin arrivèrent à cheval au dôme près de la mer. Tous les œufs avaient été écrasés, elle ne peut plus en pondre, mais elle porte en son corps la brûlante énergie marine.

— Et tu crois qu'elle m'aiderait, moi.

— Elle n'aiderait nul autre. Elle est la dernière de son espèce et ne veut assister qu'un égal.

— Alors, sache que celle qu'on appelait Durgâ porte à présent le corps de Brahma, chef de nos ennemis.

— Oui. Vous êtes ainsi tous deux des hommes. La Mère aurait peut-être aidé les autres, si Kâli était restée femme. Mais à présent, elle s'est engagée à te seconder toi, elle t'a choisi.

— Cela rétablit à peu près l'équilibre.

— Les Rakashas rassemblent des éléphants et des slézards et de grands félins, pour les lancer contre nos ennemis.

— Parfait.

— Et ils convoquent les esprits élémentaires de feu.

— De mieux en mieux.

— Dalissa n'est pas loin. Elle attendra au fond du fleuve, pour en émerger quand on aura besoin d'elle.

— Dis-lui bonjour de ma part, dit Sam tournant les talons pour rentrer sous sa tente.

— Je n'y manquerai pas.

Sam laissa retomber derrière lui l'auvent de toile.

Quand le dieu de la Mort descendit du ciel sur les plaines près du Védra, Taraka le Rakasha se précipita sur lui sous la forme d'un grand tigre de Kaniburrha.

Mais il recula immédiatement. Yama s'était enduit d'anti-démon et Taraka ne put l'approcher.

Le Rakasha partit en tournoyant, abandonnant la forme de tigre, pour devenir un tourbillon de poussière d'argent.

— Dieu de la Mort ! – ces mots explosèrent dans la tête de Yama. Te rappelles-tu le Puits d'Enfer ?

Des pierres, du gravier, du sable furent brusquement aspirés par le tourbillon, qui les lança sur Yama. Yama fit tourner sa cape, se cacha les yeux de l'ourlet, mais ne bougea pas.

La rafale cessa.

Yama était resté immobile. Le sol autour de lui était semé de débris, mais aucun ne l'avait touché.

Yama abaissa sa cape, regarda fixement le tourbillon.

— Quelle sorcellerie est-ce là ? dit-on. Comment as-tu pu rester debout ?

— Comment peux-tu tourbillonner ? demanda Yama.

— Je suis le plus grand des Rakashas. J'ai résisté déjà à ton regard meurtrier.

— Et je suis le plus grand des dieux. J'ai résisté à toutes tes légions, dans le Puits d'Enfer.

— Tu es un valet de la Trimûrti.

— Tu te trompes. Je suis venu ici pour me battre contre le Ciel, au nom de l'accélérationisme.

Grande est ma haine, et j'ai apporté des armes pour les utiliser contre la Trimûrti.

— Alors, je suppose qu'il me faut renoncer au plaisir de continuer notre combat pour l'instant.

— Cela me semble opportun.

— Et tu veux évidemment que je te guide jusqu'à notre chef ?

— Je saurai trouver le chemin.

— Alors, au revoir, Yama.

— Au revoir, Rakasha.

Taraka partit comme une flèche vers les cieux et disparut.

Certains disent que Yama avait résolu son problème et trouvé la solution de l'affaire tandis qu'il se tenait dans la grande cage de l'oiseau, dans les ténèbres et les fientes. D'autres disent qu'il suivit le même raisonnement que Kubera un peu plus tard, en étudiant les bandes dans le palais de la Mort. Quoi qu'il en soit, quand il entra sous la tente, dans la plaine près du Védra, il salua l'homme qui s'y trouvait de son nom : Sam. L'homme prit son épée et lui fit face.

— Mort, tu précèdes la bataille, dit-il.

— Il y a des changements.

— De quelle sorte ?

— D'opinion. Je suis venu ici pour m'opposer à la volonté des dieux.

— Comment ?

— Par l'épée, par le feu, par le sang.

— Pourquoi ?

— Les divorces se font au Ciel. Et les trahisons. Et les humiliations. La dame est allée trop loin, et je sais à présent pourquoi, Kalkin. Je n'embrasse point ton accélérationisme et je ne le rejette pas non plus. Ce qui m'importe est qu'il représente la seule force au monde capable de lutter contre le Ciel. Je me joindrai à vous, cela bien compris, si tu veux accepter mon épée.

— J'accepte ton épée, Yama.

— Et je la lèverai contre quiconque fait partie de la horde céleste – mis à part Brahma. Je ne veux pas l'affronter.

— D'accord.

— Alors, permets-moi de te servir de conducteur de char.

— Ce serait avec plaisir si j'avais un char de combat.

— J'en ai amené un remarquable. Il y a longtemps que je travaille dessus et il n'est pas encore tout à fait terminé – enfin, il n'est pas parfait, mais il nous suffira. Il faut que je l'assemble cette nuit, cependant, car la bataille commencera demain à l'aube.

— Je m'en doutais. Le Rakasha m'a prévenu des mouvements de troupes aux alentours.

— Je les ai vus en volant jusqu'ici. La plus forte attaque pourrait venir du nord-est, à travers les plaines. Mais des groupes arriveront de toutes les directions, y compris par le fleuve.

— Nous défendons le fleuve. Dalissa attend au fond. Le moment venu, elle peut faire s'élever de puissantes vagues, le fleuve bouillonnera et débordera de ses rives.

— Je croyais les Mères éteintes !

— Elle est la dernière.

— Les Rakashas combattent avec nous ?

— Oui, et bien d'autres. J'ai accepté l'aide de Nirriti et de ses corps sans âme.

Yama ferma à demi les yeux, contrarié.

— Siddharta, c'est une mauvaise affaire. Tôt ou tard, il faudra se débarrasser de lui, et il n'est pas bon de lui devoir quelque chose.

— Je le sais, Yama, mais je suis aux abois. Ils arrivent ce soir.

— Si nous gagnons, Siddharta, si nous renversons la Cité Céleste, si nous mettons fin à la vieille religion, si nous libérons l'homme pour qu'il connaisse le progrès industriel, il y aura encore de l'opposition. Nirriti attend depuis des siècles la fin des dieux, il faudra pourtant que nous luttons contre lui et que nous le battions. Sinon, tout recommencera comme avant – et les dieux de la Cité ont au moins une certaine grâce dans leurs mauvaises actions.

— Je crois qu'il serait venu nous aider, qu'on l'invite ou pas.

— Oui, mais en l'invitant, en acceptant son offre, tu deviens son débiteur.

— Je m'occuperai de la situation le moment venu.

— C'est cela la politique, je suppose, mais cela ne me plaît pas.

Sam versa le vin rouge doux de Keenset.

— Je crois que Kubera voudrait te voir, dit-il en tendant un gobelet à Yama.

— Que fait-il ? dit celui-ci en prenant le gobelet qu'il vida d'un trait.

— Il entraîne les soldats, et il donne des cours sur le moteur à explosion à tous les savants de l'endroit. Si même nous perdons, certains survivront et iront ailleurs.

— Pour que cela soit utile, il faudrait qu'ils sachent bien autre chose que le principe du moteur à explosion.

— Kubera est enrôlé à force d'avoir parlé pendant des jours et des jours. Les scribes prennent des notes, sur la géologie, la métallurgie, les mines, la pétrochimie.

— Je l'aurais aidé si nous avions un peu plus de temps. Quoi qu'il en soit, s'ils en retiennent dix pour cent, cela suffira peut-être. Ils ne se réveilleront sans doute pas demain, ni après-demain, mais...

Sam finit son vin, en versa d'autre.

— À la bataille de demain, conducteur de char !

— Au sang versé, Enchanteur, au massacre !

— Ce sang sera peut-être le nôtre, dieu de Mort. Mais peu importe si nous entraînonns assez de nos ennemis avec nous.

— Je ne peux mourir, Siddharta, sauf si j'en décide ainsi.

— Comment est-ce possible, Yama ?

— Laisse la Mort garder ses petits secrets, Enchanteur. Car je choisirai peut-être de ne pas survivre à la bataille.

— À ta guise, Seigneur.

— À ta santé et longue vie !

— À la tienne.

L'aube du jour de la bataille fut aussi rose que la cuisse d'une jeune fille fraîchement mordue par son amant.

Une légère brume montait du fleuve. Le Pont des Dieux étincelait comme une masse d'or à l'est, touchait encore la nuit qui se retirait, coupant les cieux comme un équateur de feu.

Les guerriers de Keenset attendaient hors de la ville, sur la plaine près du Védra. Cinq mille hommes attendaient la bataille, armés d'épées et d'arcs, de piques et de frondes. Mille zombis se tenaient aux premiers rangs, conduits par les sergents vivants de Nirriti le Noir, qui guidaient tous leurs mouvements par des roulements de tambour, leurs écharpes de soie noire flottant à la brise comme des serpents sombres sur leurs casques.

Cinq cents lanciers formaient l'arrière-garde. Suspendus dans les airs, des cyclones d'argent, les Rakashas. En ce monde de l'aube, on pouvait entendre de temps à autre les grognements d'une bête de la jungle. Les esprits élémentaires de feu luisaient sur les branches des arbres, les lances et les hampes des bannières.

Le ciel était sans nuages. L'herbe de la plaine encore humide, étincelait de rosée. L'air était frais, le sol encore assez mou pour garder les empreintes. Le gris, le vert, le jaune frappaient les yeux sous les cieux. Le Védra tourbillonnait entre ses rives, ramassant les feuilles des arbres qui le bordaient. On dit que chaque jour reproduit l'histoire du monde, il sort des ténèbres et du froid dans une lumière incertaine, un début de chaleur, la conscience s'éveille quelque part au milieu du matin, les pensées naissantes sont un chaos d'émotions illogiques et sans liens, et tout se précipite vers l'ordre de midi, le lent déclin poignant de la fin du jour, la vision mystique du crépuscule, la fin de l'entropie qu'est à nouveau la nuit.

Le jour se leva.

Une ligne sombre devint visible au bout du champ de bataille. Le son d'une trompette déchira l'air, et la ligne avança.

Sam se tenait dans son char de guerre à la tête de la formation de combat, portant une armure polie, tenant la longue lance de mort grise. Il entendit ces paroles de la Mort, vêtue de rouge, qui conduisait son char.

— La première vague est faite de la cavalerie montée sur slézards.

— Fort bien, dit-il en plissant les yeux pour mieux voir la ligne distante.

Il agita sa lance et les Rakashas foncèrent en avant comme un raz de marée de lumière blanche. Les zombis avancèrent aussi.

Quand la ligne blanche et la ligne noire se rencontrèrent, ce fut une confusion de voix, de sifflements, et de cliquetis d'armes.

La ligne sombre s'arrêta, des nuages de poussière s'élevèrent comme fumée au-dessus d'elle.

Puis vinrent les bruits de la jungle réveillée, tandis que les bêtes de proie rassemblées étaient poussées sur le flanc de l'ennemi.

Les zombis marchèrent, accompagnés par le lent roulement régulier des tambours, les esprits élémentaires glissaient devant eux et l'herbe se flétrit sur leur passage.

Sam fit un signe de tête à la Mort, et son char avança lentement sur son coussin d'air. Derrière lui, l'armée de Keenset s'ébranla. Kubera dormait, comme drogué, du sommeil qui ressemble à la mort, dans un souterrain secret de la ville. Ratri, montée sur un étalon noir, se tenait à l'arrière du groupe de lanciers.

— Leur charge est contenue, dit la Mort.

— Oui.

— Leur cavalerie a été jetée à terre et les bêtes sauvages sont encore au milieu d'eux. Ils n'ont pas encore reformé les rangs. Les Rakashas déversent des avalanches sur leurs têtes, comme pluie tombant des cieux. À présent, voilà le fleuve de feu.

— Oui.

— Nous les anéantirons. Maintenant, ils voient les favoris sans âme de Nirriti se précipiter sur eux comme un seul homme, au pas cadencé, sans peur, au rythme des tambours, parfaits, atroces, les yeux vides. Et s'ils regardent par-dessus leurs têtes, ils nous voient comme dans une nuée d'orage, ils voient que la Mort conduit ton char. Leurs cœurs battent plus vite, leurs membres se glacent. Vois-tu comme les bêtes passent au milieu d'eux ?

— Oui.

— Qu'on ne fasse point sonner le clairon dans nos rangs. Car ce n'est plus une bataille, c'est un massacre.

— Oui.

Les zombis tuaient tout ce qui se trouvait sur leur passage. Et quand ils tombaient eux-mêmes, c'était sans un mot, la mort ou la vie, c'était tout un pour eux et les mots ne signifient rien pour les non-vivants.

Ils nettochèrent le champ de bataille et de nouvelles vagues de guerriers vinrent au-devant d'eux. Mais la cavalerie avait été vaincue, les fantassins ne pouvaient plus tenir devant les lanciers, les Rakashas, les zombis et l'infanterie de Keenset.

Le char de bataille à l'avant en lame de couteau, conduit par la Mort, traversait les rangs ennemis comme la flamme un champ. Des javelots et toutes sortes d'armes de jet lancées vers eux s'arrêtaient en plein vol, faisaient un angle droit et repartaient avant de pouvoir toucher le char et ses occupants. Un feu sombre dansait dans les yeux de Yama tandis qu'il serrait les deux anneaux qui lui servaient à diriger le véhicule. Sans arrêt, il fonçait sur l'ennemi, impitoyablement, et la lance de Sam jaillissait comme la langue d'un serpent tandis qu'ils traversaient et retraversaient les rangs adverses.

On entendit au loin sonner la retraite. Mais rares furent ceux qui répondirent à cet appel.

— Essuie tes yeux, Siddharta et fais venir des renforts. Il est temps de passer à l'attaque. Mansjuri qui tient l'épée doit ordonner la charge.

— Oui, Mort, je sais.

— Le champ de bataille est à nous, mais nous n'avons pas encore remporté la victoire. Les dieux nous surveillent, évaluent nos forces.

Sam leva sa lance et à ce signal il y eut de nouveaux mouvements parmi les troupes. Puis un grand calme se fit. Brusquement, il n'y eut plus ni vent ni bruit. Le ciel était toujours bleu. Le sol n'était plus que terre gris-verdâtre piétinée. La poussière, comme une haie fantôme, planait au loin.

Sam observa les rangs de ses soldats, pencha sa lance en avant. À ce moment-là, on entendit un coup de tonnerre.

— Les dieux vont arriver sur le champ de bataille, dit la Mort en levant les yeux.

Le char de la foudre passa au-dessus d'eux. Mais il n'en descendit aucune pluie destructrice.

— Pourquoi sommes-nous encore en vie ? demanda Sam.

— Je crois qu'ils veulent pour nous une défaite plus ignominieuse. Ils ont peut-être peur aussi d'essayer d'utiliser le char contre son créateur – et avec juste raison.

— En ce cas... dit Sam, et il donna à ses troupes le signal de charger.

Le char l'emporta en avant.

Les armées de Keenset le suivirent.

Ils fauchèrent les traînards, ils écrasèrent la garde qui tenta de les arrêter, ils anéantirent les archers au milieu d'une pluie de flèches. Puis ils se trouvèrent face à face avec l'armée des croisés de la guerre sainte, qui avaient juré de raser la ville de Keenset.

Puis la trompette joua l'hymne du Ciel.

Les lignes des guerriers humains s'écartèrent.

Les cinquante demi-dieux s'avancèrent.

Sam leva sa lance.

— Siddharta, dit la Mort, Kalkin n'a encore jamais été vaincu dans les combats.

— Je le sais.

— J'ai apporté le Talisman de l'Enchanteur, celui qu'on a brûlé sur le bûcher du Bout du Monde était un faux. J'avais gardé l'original pour l'étudier. Je n'ai jamais eu le temps de le faire. Attends un instant, et je vais l'accrocher autour de toi.

Sam leva les bras, et la Mort mit la ceinture de coquillages autour de sa taille.

Il fit alors signe aux soldats de Keenset de faire halte.

La Mort l'emporta seul en avant, pour affronter les demi-dieux.

Le nimbe d'un commencement d'Aspect flottait autour de la tête de quelques-uns. D'autres portaient d'étranges armes pour mettre au point leurs étranges Attributs. Des flammes descendirent lécher le char. Des vents furieux le cinglèrent. De grands bruits écrasants tombèrent sur lui. Sam agita sa lance et ses trois premiers adversaires vacillèrent, tombèrent de leurs slézards.

La Mort fit passer sur eux son char.

Ses arêtes sont comme des rasoirs et sa vitesse trois fois celle d'un cheval et deux fois celle d'un slézard.

Une brume l'entoura comme il avançait, une brume teintée de sang. De lourds javelots s'évanouirent de chaque côté de lui. Des hurlements ultrasoniques assaillirent leurs oreilles, toujours en partie amortis.

Le visage impassible, Sam leva sa lance au-dessus de sa tête.

Il eut soudain l'air furieux et des éclairs s'échappèrent de la pointe de son arme.

Les slézards et leurs cavaliers furent rôtis, et leur chair se détacha en lambeaux.

Et cette odeur de chair brûlée lui parvint.

Il rit. La Mort fit tourner son char pour une autre passe d'armes.

— Me voyez-vous ? hurla Sam vers les cieux. Alors regardez bien et prenez garde ! Vous avez fait une erreur !

— Tais-toi ! fit la Mort, c'est trop tôt. Ne te moque jamais d'un dieu avant qu'il ne soit mort.

Et le char fonça de nouveau à travers les rangs des demi-dieux, et personne ne put le toucher.

La trompette retentit et la sainte armée se précipita au secours de ses champions.

Les guerriers de Keenset s'avancèrent pour engager le combat.

Sam restait dans le char et les armes tombaient autour de lui sans jamais le toucher. La Mort le conduisit à travers les rangs ennemis comme un coin s'enfonce dans le bois, comme une rapière traverse un corps. Il chantait en avançant, et sa lance était la langue d'un serpent, crépitant parfois quand elle descendait avec des éclairs aveuglants. Le Talisman luisait d'un feu pâle autour de sa taille.

— Nous vaincrons, dit-il.

— Il n'y a que des demi-dieux et des hommes sur le champ de bataille, dit la Mort. Ils ne font que mettre à l'épreuve nos forces. Bien peu d'entre eux se rappellent ce qu'est la puissance de Kalkin quand elle se déchaîne.

— Quand elle se déchaîne ? demanda Sam. Cela n'est encore jamais arrivé, ô Mort. Jamais au cours de tous les âges du monde. Qu'ils viennent m'affronter à présent et le ciel pleurera sur leurs corps et le Védra sera un fleuve couleur de sang ! M'entendez-vous ? M'entendez-vous, dieux ? Venez donc lutter contre moi. Je vous lance un défi, sur cette plaine. Venez me combattre avec toute votre force, ici-même !

— Non, dit la Mort, pas encore.

Le char de la foudre passa de nouveau au-dessus d'eux.

Sam leva sa lance et un enfer pyrotechnique se déchaîna autour du vaisseau.

— Tu n'aurais pas dû leur montrer que tu pouvais faire ça ! C'est trop tôt.

La voix de Taraka lui parvint alors au milieu du fracas des combats, mêlée au chant de victoire en son esprit.

— Ils remontent le fleuve, Enchanteur, et une autre armée attaque les portes de la ville.

— Appelle Dalissa. Qu'elle se dresse hors des eaux, qu'elle fasse bouillonner le Védra de son énergie. Emmène les Rakashas devant les portes de Keenset et détruisez les envahisseurs !

— J'ai compris Enchanteur ! fit Taraka et il disparut.

Un faisceau de lumière aveuglante tomba du char de la foudre et traversa les rangs des défenseurs.

— C'est le moment d'attaquer, fit la Mort, agitant sa cape.

À l'arrière, Ratri se dressa sur ses étriers. Debout sur sa jument noire elle leva le voile noir qu'elle

portait par-dessus son armure.

Il y eut des hurlements des deux côtés quand le soleil se voila la face et que l'obscurité descendit sur le champ de bataille. Le faisceau lumineux disparut, cessa de brûler les soldats.

Il n'y avait plus autour d'eux qu'une faible phosphorescence sans source apparente. Tout cela arriva au moment où Mara avançait rapidement sur la plaine dans son char multicolore aux formes estompées, tiré par des chevaux qui vomissaient des fleuves de sang fumant.

Sam et Yama se dirigeaient vers lui, mais un groupe de guerriers leur barra le chemin, et avant qu'ils eussent pu passer, Mara avait traversé le champ de bataille, tuant tout sur son passage.

Sam leva sa lance, l'air furieux, mais sa cible devint trouble et mouvante, et les éclairs ne l'atteignaient jamais.

Puis, au loin, une douce lumière naquit dans le fleuve. Elle palpita, chaude, et quelque chose comme un tentacule parut onduler un instant au-dessus de la surface des eaux.

Les bruits des combats devant la ville parvenaient jusqu'à eux. L'air était plein de démons. Le sol semblait bouger sous les pieds des soldats.

Sam leva sa lance et un zigzag de lumière s'éleva vers les cieux, et douze autres redescendirent sur le champ de bataille.

Les bêtes sauvages grondaient, toussaient, gémissaient, couraient à travers les rangs de soldats, tuant partisans et ennemis.

Les zombis massacraient toujours, poussés par les sergents à la peau sombre, au rythme incessant des tambours et les esprits élémentaires s'attachaient aux torsos des cadavres, comme pour s'en nourrir.

— Nous avons vaincu les demi-dieux, dit Sam. Attaquons-nous à Mara.

Ils allèrent vers lui, à travers le champ de bataille ; parmi les hurlements et les gémissements, passant au-dessus des mourants et des cadavres.

Quand ils aperçurent le char multicolore, ils lui donnèrent la chasse.

Mara fit demi-tour et les affronta enfin dans un couloir de ténèbres, où les bruits des combats semblaient lointains, étouffés. La Mort arrêta aussi son char, et chacun dans la nuit vit les yeux luisants de l'autre.

— Acceptes-tu le combat, Mara ? cria Sam. Ou faudra-t-il que nous te forçons comme un chien ?

— Ne me parle pas de ceux de ton espèce, chiennes et chiens courants, ô Enchanteur ! répondit-il. C'est bien toi, n'est-ce pas, Kalkin ? Je reconnais ta ceinture. C'est bien là ton genre de guerre ! Tes éclairs frappaient amis et ennemis. Tu as donc réussi à survivre ?

— C'est bien moi, dit Sam, abaissant sa lance.

— Avec le dieu de la charogne pour conducteur de char !

La Mort leva la main gauche, paume en avant.

— Je te promets que tu mourras, Mara. De la main de Kalkin ou de la mienne. Aujourd'hui, ou demain.

À leur gauche, les pulsations du fleuve devinrent de plus en plus fréquentes.

La Mort se pencha en avant et le char fonça vers Mara.

Les chevaux du Rêveur se cabrèrent, et lancèrent du feu par leurs naseaux. Puis bondirent.

Les flèches de Rudra se dirigèrent vers eux dans la nuit, mais furent détournées tandis qu'elles filaient, étincelantes, vers la Mort et son char. Elles explosaient de chaque côté de lui, ajoutant un instant de lumière à la faible phosphorescence.

Au loin, les éléphants avançaient lourdement, puis couraient en barrissant, poursuivis à travers la plaine par les Rakashas.

Puis vint un puissant grondement.

Mara grandit, devint un géant, son char, une montagne. Ses chevaux parcouraient des éternités en

galopant. Des éclairs jaillirent de la lance de Sam comme poussière d'eau d'une fontaine. Une tourmente de neige tourbillonna brusquement autour de lui et le froid de l'espace interstellaire lui glaça les os.

À la dernière minute, Mara fit faire une embardée à son char, et sauta à terre.

Ils le heurtèrent par le travers. Sous eux, il y eut un fracas de métal écrasé tandis qu'ils descendaient lentement au sol.

Les grondements se firent assourdissants, et les pulsations lumineuses du fleuve devinrent incandescence immobile. Une vague d'eau bouillante balaya le champ de bataille quand le Védra déborda.

Il y eut de nouveaux hurlements, le choc des armées continuait. Les tambours de Nirriti battaient encore faiblement dans l'obscurité, puis vint d'en haut un bruit étrange quand le char foudroyant descendit vers la terre.

— Où est-il allé ? demanda Sam.

— Il est parti se cacher, mais il ne pourra pas se cacher éternellement.

— Nom de nom ! On gagne ou on perd ?

— Bonne question. Mais je ne connais pas la réponse.

Les eaux écumaient autour du char posé au sol.

— Tu ne peux pas le remettre en marche ?

— Pas dans l'obscurité, et entourés d'eau comme nous sommes.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On prend patience et on fume une cigarette.

Au bout d'un moment, un Rakasha vint planer au-dessus de leurs têtes.

— Enchanteur, dit-il, ceux qui assiègent la ville portent à présent sur eux ce-qui-repousse !

Sam leva sa lance, la lumière jaillit de sa pointe en une longue ligne.

Le champ de bataille fut un instant illuminé, comme par un éclair au magnésium.

Partout gisaient les morts. Des petits groupes de soldats se serraient les uns contre les autres. Certains se tordaient encore au sol en combattant. Les cadavres des animaux gisaient parmi eux. Quelques gros tigres erraient encore. Les esprits élémentaires avaient fui devant l'eau qui recouvrait de boue ceux qui étaient tombés et trempait jusqu'aux os ceux qui tenaient encore debout. Des chars brisés, des slézards morts et des chevaux parsemaient de monticules le champ de bataille. Et au milieu de tout cela, les yeux vides, obéissant toujours aux ordres, avançaient les zombis, tuant tout ce qui vivait, bougeait, sur leur passage. Au loin, un tambour battait encore, à un rythme hésitant. De la ville venaient les bruits des combats.

— Va trouver la dame en noir, dit Sam au Rakasha, et dis-lui de mettre fin à l'obscurité.

— Oui, fit le démon, qui s'envola vers la ville.

Le soleil brilla de nouveau. Sam dut s'abriter les yeux de son éclat.

Le carnage était plus affreux encore sous le ciel bleu et le pont d'or.

Le char de la foudre était sur une petite colline à l'autre bout du champ de bataille.

Les zombis tuèrent les derniers hommes en vue. Puis les roulements de tambour cessèrent, et ils tombèrent tous à leur tour.

Sam était debout dans le char, avec la Mort. Ils cherchaient autour d'eux si bêtes ou hommes donnaient encore quelques signes de vie.

— Plus rien ne bouge, dit Sam. Où sont les dieux ?

— Dans leur char, peut-être.

Le Rakasha revint vers eux.

— Les défenseurs ne peuvent tenir la ville, leur apprit-il.

— Les dieux ont-ils participé à l'assaut ?

— Rudra est là-bas, et ses flèches font des ravages. Mara et Brahma aussi, je crois. Et plusieurs autres. La confusion règne. Je me suis hâté de revenir.

— Où est Ratri ?

— Elle est entrée dans Keenset et s'est retirée dans son temple.

— Où sont les autres dieux ?

— Je ne sais pas.

— Je retourne en ville aider les défenseurs, dit Sam.

— Et moi je vais aller m'emparer du char foudroyant et je l'utiliserai contre l'ennemi, s'il marche encore. Sinon, il y a toujours Garuda.

— Oui, fit Sam et il s'éleva dans les airs par lévitation.

— Adieu et bonne chance, dit la Mort en sautant à bas du char.

— Bonne chance.

Et chacun à sa manière, ils traversèrent le champ de bataille.

Yama monta sur la petite colline. Ses bottes de cuir rouge ne faisaient aucun bruit sur le gazon.

Il rejeta sa cape rouge sur son épaule droite et observa le char.

— Il a été endommagé par les éclairs.

— Oui.

Il regarda la queue de l'appareil, vit celui qui avait parlé.

Son armure brillait comme le bronze mais n'était pas de bronze.

Sur elle étaient gravées les formes de nombreux serpents.

Il portait des cornes de taureau sur son heaume poli et tenait à la main droite un trident étincelant.

— Frère Agni, tu as su t'élever en ce monde.

— Je ne suis plus Agni, mais Çiva le Destructeur.

— Tu portes son armure sur un nouveau corps et tu as son trident. Mais personne ne peut apprendre si rapidement à se servir du trident de Çiva, c'est pourquoi tu portes ton gant blanc à la main droite et tes épaisses lunettes.

Çiva leva la main, abaissa les lunettes sur ses yeux.

— C'est vrai, je le sais. Jette ton trident, Agni, donne-moi ton gant et ton foudre, ta ceinture et tes lunettes.

— J'ai du respect pour ton pouvoir, dieu de Mort, pour ta rapidité, ta force et ton habileté. Mais tu es trop loin pour que tout cela puisse t'aider à présent. Tu ne peux approcher de moi, car je te brûlerais avant que tu ne m'atteignes. Mort, tu vas mourir.

Il tendit la main vers la baguette à sa ceinture.

— Tu cherches à retourner contre la Mort le cadeau qu'elle t'a fait ? fit Yama, tirant en même temps son cimenterre rouge sang.

— Adieu, Dharma, tes jours touchent à leur fin.

Il tira la baguette.

— Au nom de l'amitié qui exista naguère entre nous, dit Celui qui était vêtu de rouge, je te laisse la vie si tu te rends.

La baguette oscilla.

— Tu as tué Rudra pour défendre la réputation de ma femme.

— Je l'ai fait pour défendre l'honneur des Lokapalas.

À présent je suis le dieu de la Destruction et part de la Trimûrti.

Il leva son foudre. La Mort fit tourner sa cape rouge devant lui.

Il y eut alors un éclair si aveuglant qu'à trois kilomètres de là, sur les murs de Keenset, les défenseurs de la ville le virent et s'étonnèrent.

Les envahisseurs étaient entrés dans Keenset. Il y eut des incendies, des hurlements, les bruits du

métal sur le bois, du métal contre le métal.

Les Rakashas firent s'écrouler les bâtiments sur les envahisseurs qu'ils ne pouvaient approcher. Les envahisseurs, comme les défenseurs, étaient peu nombreux. Leurs deux armées avaient péri sur la plaine.

Sam se tenait en haut de la plus haute tour du temple et baissait les yeux vers la ville tombée.

— Je n'ai pas pu te sauver, Keenset, déclara-t-il, j'ai tout tenté, mais cela n'a pas suffi.

Au-dessous de lui, dans la rue, Rudra tendit son arc.

Sam le vit et leva sa lance.

L'éclair tomba sur Rudra et la flèche explosa en l'air dans sa lumière.

Quand l'atmosphère s'éclaircit, on ne vit plus, à l'endroit où s'était tenu Rudra, qu'un petit cratère au centre d'un espace brûlé.

Vayû apparut au loin sur un toit et appela les vents pour attiser les flammes. Sam leva sa lance une fois de plus, mais il vit alors une douzaine de Vayûs sur douze toits.

— Mara ! cria-t-il. Montre-toi, Rêveur. Si tu l'oses !

Des rires retentirent tout autour de lui.

— Quand je serai prêt, Kalkin, fit la voix dans l'air empli de fumée. J'oserai, alors ! Mais le choix du moment m'appartient... N'es-tu point pris de vertiges ? Qu'arriverait-il si tu te jetais du haut de la tour ? Les Rakashas viendraient-ils te soutenir dans ta chute ? Tes démons sauraient-ils te sauver ?

Des éclairs frappèrent tous les bâtiments proches du temple, mais au milieu du fracas, retentissait toujours le rire de Mara. Puis il se perdit dans le lointain tandis que de nouveaux feux s'allumaient, pétillaient.

Sam s'assit et regarda la ville brûler. Les bruits des combats décréurent, cessèrent. Il n'y avait plus que les flammes.

Une terrible douleur lui traversa le crâne. Disparut. Revint. Puis elle lui déchira tout le corps, et il se mit à crier.

Brahma, Vayû, Mara et quatre demi-dieux se tenaient en bas, dans la rue.

Il tenta de lever sa lance, mais sa main tremblait si fort qu'elle lui échappa, tomba bruyamment sur la brique et disparut.

Le sceptre qui est crâne et roue était pointé sur lui.

— Descends, Sam, dit Brahma, en bougeant légèrement le sceptre, et la douleur changeait de place, et brûlait. Il ne reste plus que Ratri et toi, tous les autres sont morts. Tu es le dernier ! Rends-toi !

Il réussit à se mettre debout, les deux mains sur sa ceinture luisante.

Il chancela, arriva à parler, en serrant les dents.

— Très bien, je descends, mais comme une bombe au milieu de vous.

Le ciel alors s'obscurcit, redevint clair, puis sombre encore.

Un cri puissant s'éleva au-dessus du bruit des flammes.

— C'est Garuda ! fit Mara.

— Pourquoi Vichnou viendrait-il à présent ?

— As-tu oublié qu'on a volé Garuda ?

Le grand oiseau piqua sur la ville incendiée, comme un phénix titanesque vers son nid de flammes.

Sam leva la tête, vit le chaperon tomber brusquement sur les yeux de Garuda. L'oiseau agita les ailes, puis tomba vers les dieux, devant le temple.

— Il est en rouge ! cria Mara. L'homme qui le chevauche est vêtu de rouge !

Brahma se tourna brusquement, agita le sceptre hurlant qu'il tenait à deux mains, le pointa sur la tête de l'oiseau.

Mara fit un geste et les ailes de Garuda parurent s'enflammer.

Vayû leva les deux bras et un vent d'ouragan cingla la monture de Vichnou, dont le bec fracasse

les chars.

Il cria encore une fois, déploya ses ailes, ralentit sa descente. Les Rakashas glissèrent autour de sa tête, le poussant vers le sol, l'aiguillonnant.

Il ralentit, ralentit, mais ne put s'arrêter.

Les dieux se dispersèrent.

Garuda tomba, et la terre trembla.

Yama bondit des plumes de son dos, l'épée à la main. Il fit trois pas et tomba lui aussi. Mara sortit des ruines, le frappa deux fois à la nuque.

Sam bondit avant le deuxième coup, mais n'arriva pas à temps au sol. Le sceptre hurla encore et tout se mit à tourner autour de lui. Il lutta pour amortir sa chute, il ralentit.

Le sol était à douze mètres de lui, à neuf, à six...

Le sol se couvrit d'une brume teintée de sang, puis il devint noir.

— Kalkin a été finalement vaincu dans un combat, dit une voix douce.

Brahma, Mara et deux demi-dieux nommés Bora et Tikan furent les seuls survivants. Ils transportèrent Sam et Yama de la ville mourante, Keenset, sur les bords du Védra. Ratri marchait devant eux, la corde au cou.

Ils emportèrent Sam et Yama jusqu'au char de la foudre, encore plus endommagé qu'au moment où ils l'avaient quitté. On voyait un grand trou dans son flanc, et une partie de la queue manquait. Ils enchaînèrent leurs prisonniers, prirent le Talisman de l'Enchanteur et la cape écarlate de la Mort. Ils envoyèrent un message au Ciel et au bout d'un certain temps arrivèrent des gondoles aériennes pour les ramener dans la Cité Céleste.

— Nous avons remporté la victoire, dit Brahma, Keenset n'existe plus.

— Une victoire coûteuse, dit Mara.

— Mais nous sommes vainqueurs.

— Et Nirriti le Noir s'agite de nouveau.

— Il a voulu juger de notre force.

— Et que doit-il en penser ? Nous avons perdu une armée, et des dieux même sont morts aujourd'hui.

— Nous avons combattu contre la Mort, les Rakashas, Kalkin, la Nuit et la dernière des Mères. Nirriti ne lèvera plus la main contre nous après une telle victoire.

— Brahma est puissant, dit Mara, et il se détourna.

Les Maîtres du Karma se réunirent pour juger les captifs.

Ratri fut bannie de la Cité et condamnée à parcourir le monde comme une mortelle, toujours incarnée en des corps d'âge mûr et sans beauté, des corps qui ne pourraient supporter son Aspect ou ses Attributs dans toute leur puissance. On la traita avec miséricorde parce qu'on décida qu'elle n'avait été qu'une complice involontaire, trompée par Kubera en qui elle avait eu confiance.

Quand on alla chercher Yama pour le juger, on le trouva mort dans sa cellule. Dans son turban on découvrit une petite boîte de métal. Cette boîte avait explosé.

Les Maîtres du Karma procédèrent à son autopsie, puis se réunirent en conférence.

— Pourquoi n'a-t-il pas pris du poison s'il voulait mourir ? avait demandé Brahma. Il aurait été plus facile de cacher une pilule que cette boîte.

— Il se peut, dit un des Maîtres du Karma, qu'il ait eu un autre corps quelque part dans le monde, et qu'il ait cherché à transmigrer au moyen d'un émetteur, prêt à exploser après utilisation.

— Est-ce réalisable ?

— Non, bien entendu. Le matériel de transfert est encombrant et compliqué. Mais Yama se vantait de pouvoir faire tout ce qu'il voulait. Il essaya une fois de me convaincre qu'on pouvait construire un appareil de ce genre. Mais il faut un contact direct entre les deux corps par câbles conducteurs et

connexions. Et aucun élément aussi petit n'eût pu produire une énergie suffisante.

— Qui a construit la psycho-sonde ? demanda Brahma.

— Yama.

— Et qui a construit le char de Çiva, le foudre d'Agni, l'arc terrible de Rudra, le Trident, la Lance étincelante ?

— Yama.

— Alors, laissez-moi vous apprendre qu'à peu près au moment où la petite boîte a dû fonctionner, un puissant générateur s'est mis lui aussi à fonctionner spontanément dans le grand palais de la Mort. Il a tourné pendant cinq minutes, puis s'est arrêté.

— De l'énergie pour une émission ?

Brahma haussa les épaules.

— Il est temps de condamner Sam.

Ce fut fait. Et comme il était déjà mort une première fois sans grand résultat, on décida que la peine capitale n'était pas indiquée.

On érigea une tour de radio. On donna un sédatif à Sam. Les câbles de transfert furent fixés à la manière habituelle, mais il n'y avait pas d'autre corps : ils furent reliés au transformateur de la tour.

Son atman fut projeté par une ouverture du dôme dans le grand nuage magnétique encerclant la planète entière, et que l'on appelait le Pont des Dieux.

Puis il reçut un honneur unique : il eut ses deuxièmes funérailles au Ciel. Yama eut ses premières. Brahma, regardant la fumée s'élever des bûchers, se demanda où il était réellement.

— Le Bouddha a atteint le Nirvâna, dit Brahma. Qu'on le prêche dans les temples ! Qu'on le chante dans les rues ! Glorieuse fut sa fin ! Il a réformé la vieille religion et tout va mieux pour nous, et nous sommes meilleurs que nous ne le fûmes jamais ! Que ceux qui penseraient autrement se rappellent Keenset !

Tout cela fut fait.

Mais ils ne trouvèrent jamais Kubera.

Les démons étaient libres.

Nirriti était fort.

Et partout dans le monde, il y avait ceux qui se rappelaient les lunettes à double foyer, les toilettes à chasse d'eau, la pétrochimie, le moteur à combustion interne, et le jour où le soleil s'était voilé la face devant la justice du Ciel.

On entendit Vichnou affirmer que la sauvagerie avait enfin pénétré dans la Cité.

7

On l'appelle parfois d'un autre nom, Maitreya, Seigneur de Lumière. Après son retour du Nuage d'Or, il alla jusqu'au palais de Kama à Khaipour, où il fit des plans et reprit des forces en attendant le Jour du Yuga. Un sage dit une fois que l'on ne voit jamais le Jour du Yuga, qu'on ne le connaît que lorsqu'il est passé. Car il naît comme n'importe quel autre jour et s'écoule de même, reproduisant l'histoire du monde.

On l'appelle parfois Maitreya, Seigneur de Lumière...

Le monde est un feu sacrificiel, le soleil est son aliment, les rayons de soleil sa fumée, le jour sa flamme, les quatre points cardinaux ses cendres et ses étincelles. En ce feu les dieux offrent la loi comme libation. De cette offrande naît le roi Lune.

La pluie, ô Gautama, est le feu, l'année est son aliment les nuages sa fumée, les éclairs sa flamme, ses cendres et ses étincelles. En ce feu les dieux offrent le roi Lune comme libation. De cette offrande naît la pluie.

Le monde, ô Gautama, est le feu, la terre est son aliment, le feu sa fumée, la nuit sa flamme, la lune ses cendres, les étoiles ses étincelles. En ce feu les dieux offrent la pluie comme libation. De cette offrande provient la nourriture.

L'homme, ô Gautama, est le feu, sa bouche ouverte en est l'aliment, son souffle la fumée, sa parole la flamme, ses yeux les cendres, ses oreilles les étincelles. En ce feu les dieux offrent la nourriture comme libation. Et de cette offrande naît le pouvoir d'engendrer.

La femme, ô Gautama, est le feu, sa forme en est l'aliment, ses cheveux la fumée, ses organes la flamme, ses plaisirs les cendres et les étincelles. En cette flamme, les dieux offrent le pouvoir d'engendrer comme libation. De cette offrande naît un homme. Il vit le temps qu'il doit vivre.

Quand un homme meurt, on l'emporte pour l'offrir au feu. Ce feu devient son feu, il est alimenté de ce qui l'alimente, la fumée devient la sienne, la flamme devient sa flamme, les cendres ses cendres, les étincelles ses étincelles. En ce feu, les dieux offrent l'homme en libation. Et de cette offrande émerge l'homme dans sa splendeur radieuse.

Brihadaranyaka Upanishad (VI, ii, 9-14)

Dans un haut palais bleu aux flèches élancées, aux portes filigranées, là où la salure de l'écume marine et le cri des oiseaux de mer traversent l'air étincelant pour exciter les sens, donner vie et délices, Nirriti le Noir parlait avec l'homme qu'on lui avait amené.

— Capitaine, quel est votre nom ?

— Olvagga, Seigneur. Pourquoi avez-vous tué mon équipage ? Et pourquoi m'avoir laissé la vie sauve ?

— Parce que je voulais vous poser des questions, capitaine Olvagga.

— À quel sujet ?

— Sur bien des choses. De celles qu'un vieux capitaine au long cours peut apprendre pendant ses voyages. Ai-je toujours la maîtrise des mers du Sud ?

— Oui, plus que je ne croyais, sinon, vous ne me verriez pas ici.

— Nombreux sont ceux qui ont peur de s’y aventurer, n’est-ce pas ?

— Oui.

Nirriti alla vers une fenêtre donnant sur la mer il tournait le dos à son captif. Au bout d’un moment, il reprit la parole.

— J’ai appris que dans le Nord, le progrès scientifique est grand depuis, oh ! depuis la bataille de Keenset.

— Je l’ai entendu dire aussi. Et je sais que c’est vrai. J’ai vu une machine à vapeur. La presse à imprimer est chose courante. On fait se contracter les membres des slézards morts avec des piles galvaniques. On forge un acier de meilleure qualité. On a redécouvert le microscope et le télescope.

Nirriti se tourna vers Olvagga. Ils s’observèrent en silence.

Nirriti était un petit homme à l’œil pétillant, au sourire facile, aux cheveux noirs retenus par un cercle d’argent, au nez retroussé, et aux yeux de la même couleur que son palais. Il était toujours vêtu de noir, et son teint aurait eu besoin d’un peu de soleil.

— Pourquoi les dieux de la Cité ne peuvent-ils arrêter le progrès ?

— Je crois, si c’est cela que vous voulez entendre, Seigneur, qu’ils sont plus faibles qu’ils n’étaient. Depuis le désastre sur les bords du Védra, ils ont plus ou moins peur d’empêcher par la violence le développement du machinisme. On dit aussi qu’il y a des luttes intestines dans la Cité, entre les demi-dieux et leurs aînés. Il y a aussi cette question de la nouvelle religion. Les hommes ne craignent plus autant le Ciel qu’autrefois. Ils se défendent plus volontiers, et comme ils sont à présent mieux équipés, les dieux répugnent à les affronter.

— Alors, Sam est en train de *gagner*. Après tant d’années, il va les battre.

— Oui, Renfrew, je crois que c’est vrai.

Nirriti jeta un coup d’œil aux deux gardes qui flanquaient Olvagga.

— Partez, leur dit-il. Et quand ils furent sortis, il demanda : Vous me connaissez ?

— Oui, monsieur l’aumônier, car je suis Jan Olvegg, commandant de *l’Étoile de l’Inde*.

— Olvegg. Cela paraît presque impossible.

— C’est pourtant vrai. J’ai reçu ce corps, à présent vieux, le jour où Sam battit les Maîtres du Karma à Mahartha. J’étais là.

— Tu es un des Premiers, alors. Et... chrétien !

— De temps à autre, quand j’ai épuisé mes jurons hindis.

— Alors, fit Nirriti en posant une main sur l’épaule du capitaine, tout ton être doit se révolter devant leurs blasphèmes – leur « religion » !

— Je ne les aime guère et ils me le rendent bien.

— Je m’en doute. Mais Sam – il a fait la même chose – il s’est accommodé de ces hérésies, y a ajouté la sienne, a enterré plus profond encore la Parole de Dieu.

— Ce n’était qu’une arme, Renfrew, dit Olvegg. Rien de plus. Je suis sûr qu’il n’avait pas plus envie que toi ou moi d’être un dieu.

— C’est possible. Mais j’aurais préféré qu’il choisît une autre arme. S’il gagne, leurs âmes sont toujours perdues.

— Je ne suis pas théologien comme toi, fit le capitaine en haussant les épaules.

— Mais m’aideras-tu ? À travers les âges, je me suis construit une puissante armée. J’ai des hommes et des machines. Tu dis que nos ennemis sont affaiblis. Mes êtres sans âme – qui ne sont nés ni de l’homme ni de la femme – sont aussi sans peur. J’ai beaucoup de gondoles aériennes. Je peux atteindre leur Cité au Pôle. Je peux détruire leurs temples. Je crois que le temps approche de nettoyer le monde de cette abomination. De le purifier. La vraie foi doit renaître ! Et bientôt ! *Il faut* que ce soit bientôt.

— Comme je l’ai dit, je ne suis pas un théologien. Mais j’aimerais tout autant que toi voir tomber la Cité. Je t’aiderai autant que je le pourrai.

— Alors, prenons quelques-unes de leurs villes, et profanons leurs temples, pour voir quelles seront leurs réactions.

Olvegg acquiesça d’un hochement de tête.

— Tu me conseilleras, tu seras pour moi un soutien moral, dit Nirriti en inclinant la tête. Prie avec moi !

Le vieillard resta longtemps devant le palais de Kama, dans Khaipour, regardant ses colonnes de marbre. Enfin, une jeune fille eut pitié de lui et lui apporta du pain et du lait. Il mangea le pain.

— Buvez aussi le lait, grand-père, c’est nourrissant, cela mettra un peu de chair sur vos os.

— Au diable ce fichu lait ! dit le vieillard. Au diable ma chair, et mon esprit aussi, d’ailleurs !

— En voilà une manière de reconnaître la charité, fit la jeune fille en reculant.

— Ce n’est pas à votre charité que j’en veux, ma belle. C’est à votre goût en fait de boissons. Vous ne pourriez pas me trouver une goutte de vin, même le plus mauvais de la cuisine ? Celui dont les invités n’ont pas voulu, que le cuisinier n’oserait même pas jeter sur le plus bas morceau de viande. Ce que je veux, c’est le jus de la treille, pas celui de la vache.

— Je pourrais peut-être vous apporter un menu ? Décampez avant que je n’appelle un serviteur !

— Ne soyez pas offensée par ce que je dis, je vous en prie, demoiselle, fit le vieil homme en la regardant droit dans les yeux. Il m’est dur de mendier.

Elle observa ses yeux d’un noir de jais dans ce visage ravagé, ridé, tanné, à la barbe striée de noir. Elle vit une ombre de sourire sur ses lèvres.

— Bon, alors suivez-moi, faisons le tour du palais, je vais vous emmener aux cuisines et voir ce qu’on peut trouver. Je ne sais pas trop pourquoi je fais ça.

Il crispa les doigts quand elle lui tourna le dos et son sourire s’épanouit en la suivant, en observant sa démarche.

— Parce que je le veux, dit-il doucement.

Taraka le Rakasha était troublé. Volant légèrement au-dessus des nuages qui se déplaçaient dans les cieux à midi, il pensait aux voies du Pouvoir. Autrefois, il avait été le plus puissant de tous. Aux jours avant l’enchantement personne n’eût pu lui résister. Puis Siddharta l’Enchanteur était venu. Il avait entendu parler de lui auparavant, sous le nom de Kalkin, et savait qu’il était fort. Tôt ou tard, s’était-il dit, il leur faudrait se rencontrer, pour qu’il pût faire l’épreuve du pouvoir de cet Attribut que Kalkin, disait-on, avait activé en lui. Quand ils s’étaient rencontrés, en ce jour étonnant du passé, quand les sommets des montagnes s’étaient illuminés dans la violence de leur combat, ce jour-là l’Enchanteur avait vaincu. À leur deuxième rencontre, une éternité plus tard, il l’avait encore battu, plus complètement si possible. Mais il avait été le seul à le pouvoir, et il avait disparu de ce monde. De toutes les créatures, seul l’Enchanteur l’avait emporté sur le seigneur du Puits d’Enfer. Puis les dieux étaient venus contester sa puissance. Ils avaient été chétifs au début, luttant pour discipliner leurs pouvoirs de mutants avec des drogues, l’hypnotisme, la méditation, la neurochirurgie – les forgeant, les transformant en Attributs. Et leurs pouvoirs avaient crû à travers les âges. Quatre d’entre eux étaient entrés dans le Puits d’Enfer, quatre seulement, et ses légions n’avaient pu les repousser. Çiva était fort, mais l’Enchanteur avait fini par le tuer. C’était bien. Car Taraka reconnaissait en l’Enchanteur un égal. La femme, il l’écarta. Elle n’était qu’une femme, et avait eu besoin de l’aide de Yama. Mais Agni, dont l’âme avait été une flamme aveuglante, celui-là, il l’avait presque craint. Il se rappela le jour où Agni était entré dans le palais de Palamaisu, seul, et l’avait défié. Il n’avait pu l’arrêter, bien qu’il l’eût tenté, et il avait vu le palais même détruit par le pouvoir de ses feux. Et rien dans le Puits d’Enfer n’avait pu non plus l’arrêter. Il s’était alors promis, lui, Taraka, de faire l’épreuve de son pouvoir, comme avec Siddharta, de le vaincre, ou d’être lié par lui. Mais il ne l’avait

jamais fait. Le dieu du Feu était tombé lui-même, vaincu par Celui qui était vêtu de rouge – le quatrième des dieux descendus dans le Puits d’Enfer. Il avait réussi à retourner contre Agni ses feux, ce jour-là, sur les bords du Védra, dans la bataille pour Keenset. Cela voulait donc dire qu’il *était* le plus grand. Car l’Enchanteur lui-même ne l’avait-il pas averti de se méfier de Yama-Dharma, dieu de Mort ? Oui, celui dont les yeux buvaient votre vie était le plus puissant de tous ceux qui restaient encore sur ce monde. Lui, Taraka, avait failli succomber devant sa force dans le char foudroyant. Il l’avait défié un bref instant par la suite, mais s’était radouci parce qu’ils étaient des alliés dans ce combat. On disait que Yama était mort dans la Cité. Puis on dit plus tard qu’il marchait encore à travers le monde. Dieu de la Mort, il ne pouvait mourir lui-même, disait-on, à moins de le vouloir. Taraka prenait cela comme un fait avéré sachant fort bien ce que cela entraînait. Il repartirait donc vers le sud, dans l’île où s’élève le palais bleu, où le dieu du Mal, Nirriti le Noir, attendait sa réponse. Il donnerait son assentiment. Partant de Mahārtha, s’éloignant de la mer vers le nord, les Rakashas ajouteraient leur pouvoir à sa sombre puissance, détruiraient les temples des six plus grandes villes du sud-ouest, l’un après l’autre, rempliraient les rues de ces villes du sang de leurs citoyens et des légions sans flamme du Noir, jusqu’à ce que les dieux viennent à leur secours, et trouvent la mort. Si les dieux ne venaient pas, on connaîtrait alors leur faiblesse. Les Rakashas prendraient d’assaut le Ciel et Nirriti raserait la Cité Céleste ; la Haute Flèche s’écroulerait, le dôme serait brisé, les grands félins blancs de Kaniburrha ne verraient plus que des ruines, et les pavillons des dieux et des demi-dieux seraient recouverts par les neiges du Pôle. Et tout cela, en réalité, pour une seule raison. Pour dissiper l’ennui, pour hâter l’arrivée de la fin des dieux et des hommes sur le monde des Rakashas, sans doute. Mais surtout parce que toutes les fois où se livrent de grands combats, quand il y a des exploits, du sang versé, l’embrasement des batailles, il vient, Celui qui est vêtu de rouge. Taraka le sait, il vient toujours, où qu’il soit, car son Aspect l’attire vers le royaume qui lui appartient, le domaine de la Mort. Taraka savait qu’il continuerait sa quête, attendrait, ferait n’importe quoi au monde, aussi longtemps qu’il le faudrait, pourvu qu’arrive le jour où il plongerait son regard dans le feu sombre qui brûle derrière les yeux de la Mort...

Brahma regarda la carte, puis l’écran de cristal autour duquel se tordait un Nâga de bronze, la queue entre les dents.

— La ville brûle, ô prêtre ?

— Elle brûle, Brahma... tout le quartier des entrepôts.

— Ordonne aux habitants d’éteindre les incendies.

— Ils le font déjà, ô Puissant !

— Alors, pourquoi me déranger ?

— Il y a cette peur, ô Grand !

— La peur de quoi ?

— La peur du Noir, du Mauvais dont je ne peux prononcer le nom en votre présence, et qui devient de plus en plus fort dans le Sud ; il a la maîtrise des mers, et empêche tout commerce sur les voies maritimes.

— Pourquoi as-tu peur de prononcer le nom de Nirriti devant moi ? Je sais qui est le Mauvais. Penses-tu qu’il ait mis le feu à la ville ?

— Oui, ô Grand ! Ou plutôt, c’est quelque maudit payé par lui. On dit partout qu’il cherche à nous couper du reste du monde, à épuiser nos richesses, détruire nos provisions, et nous décourager, car il a l’intention de...

— Vous envahir, bien entendu ?

— C’est exact, ô Puissant !

— C’est possible, prêtre. Et dis-moi, crois-tu que tes dieux ne viendront pas vous défendre si le Mauvais vous attaque ?

— Nous n'en avons jamais douté, Très Puissant. Nous voulions seulement vous rappeler qu'il est possible que nous ayons besoin de vous, et renouveler nos supplications perpétuelles : accordez-nous pitié et divine protection.

— Je t'ai fort bien compris, prêtre. Ne crains plus rien.

Brahma coupa la communication.

— Il va attaquer.

— Bien entendu.

— Est-il vraiment fort, je me le demande ? Personne ne sait les forces dont il dispose, Ganêça, n'est-ce pas ?

— C'est à moi que tu poses cette question, Seigneur ? À moi, ton humble conseiller politique ?

— Il n'y a personne d'autre ici, humble faiseur de dieux. Connais-tu quelqu'un qui pourrait avoir des renseignements ?

— Non, Seigneur. Tous fuient l'abominable comme s'il était la vraie mort. Ce qu'il est, en général. Comme tu le sais les trois demi-dieux que j'ai envoyés dans le Sud ne sont pas revenus.

— Ils étaient forts, pourtant, quels qu'aient été leurs noms. Il y a longtemps de cela ?

— Le dernier, il y a un an ; quand nous avons envoyé le nouvel Agni.

— Oui. Celui-là n'était pas très bon. Il en était encore aux grenades incendiaires. Mais il était fort.

— Moralement, peut-être. Quand les dieux se font rares, il faut se contenter de demi-dieux.

— Autrefois, j'aurais pris le char de la foudre...

— Autrefois, il n'y avait pas de char. Yama...

— Silence. Nous en avons un à présent. Je pense que le grand homme de fumée qui porte un chapeau à large bord ira se pencher sur le palais de Nirriti.

— Brahma, je crois que Nirriti peut arrêter le char de la foudre.

— Comment ?

— D'après certains récits de première main, je crois qu'il a utilisé des missiles téléguidés contre les vaisseaux de guerre envoyés à la poursuite de ses brigands.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Ces nouvelles sont récentes. C'est la première fois que j'ai l'occasion de t'en toucher un mot.

— Alors tu penses que nous ne devrions pas attaquer ?

— Oui. Attendons. Qu'*il* agisse le premier, et nous pourrons juger de sa force.

— Cela peut nous entraîner à sacrifier Mahārtha, n'est-ce pas ?

— Et alors ? N'as-tu jamais vu tomber une ville ? À quoi peut lui servir Mahārtha, seule, et pour un temps limité ? Si nous ne pouvons la reconquérir, *alors seulement* que l'homme de fumée incline son grand chapeau blanc – au-dessus de Mahārtha.

— Tu as raison. Cela en vaudra la peine, si nous pouvons ainsi évaluer avec précision son pouvoir et diminuer ses forces. En attendant, il faut nous préparer.

— Oui. Quels sont tes ordres ?

— Préviens tous les puissants de la Cité. Fais revenir immédiatement Indra du continent oriental.

— Que ta volonté soit faite.

— Et préviens les cinq autres villes sur les bords du fleuve, Lananda, Khaipour, Kilbar...

— Sur-le-champ.

— Va, alors !

— Je suis déjà parti.

Le temps comme un océan, l'espace son eau, Sam au milieu, debout, décidé.

— Dieu de la Mort, dit-il, énumère nos forces.

Yama s'étira, bâilla, se leva du divan écarlate sur lequel il sommeillait, presque invisible. Il traversa la pièce vint regarder Sam droit dans les yeux.

— Sans revêtir mon Aspect, voilà mon Attribut.

Sam soutint son regard.

— C'est ainsi que tu réponds à ma question ?

— En partie, répliqua Yama. Mais je voulais surtout mesurer ton propre pouvoir. Il semble revenir.

Tu as supporté mon regard de mort plus longtemps que ne le pourrait tout autre mortel.

— Je sais que mon pouvoir me revient. Je le sens. Bien des choses me reviennent à présent. Depuis des semaines, depuis que nous habitons le palais de Ratri, je médite sur mes vies passées. Toutes ne furent point des échecs, dieu de Mort. J'ai découvert cela aujourd'hui. Bien que le Ciel m'ait battu maintes fois, chaque victoire lui a coûté cher.

— Oui, on dirait bien que tu es l'Homme du Destin. Ils sont réellement plus faibles que le jour où tu les as défiés à Mahārtha. Mais ils sont aussi plus faibles parce que les hommes sont plus forts. Les dieux ont vaincu Keenset, mais ils n'ont pas arrêté l'accélérationisme. Ils ont ensuite essayé d'enterrer le bouddhisme à l'intérieur de leur propre doctrine, mais ils n'y ont pas réussi. Je ne peux vraiment dire si la religion a facilité l'intrigue de ce roman que tu écris, en encourageant l'accélérationisme, mais aucun des dieux ne saurait le dire non plus. Cela a été un bon camouflage, cependant, cela a détourné leur attention, et les a empêchés de nous porter quelques mauvais coups. Et comme il se trouve que ta doctrine a « pris », leurs efforts pour l'anéantir ont servi à éveiller quelques sentiments anti-déicrates. On te prendrait pour un inspiré si tu n'étais pas si malin.

— Merci. Veux-tu que je te donne ma bénédiction ?

— Non. Veux-tu la mienne ?

— Peut-être, Mort, plus tard. Mais tu n'as pas répondu à ma question. Dis-moi, je te prie, quelles sont nos forces ?

— Bon. Kubera arrive bientôt.

— Kubera ? Où est-il ?

— Il a vécu caché pendant des années. Tout en répandant clandestinement des connaissances scientifiques à travers le monde.

— Son corps doit être bien vieux. Comment a-t-il pu se débrouiller ?

— As-tu oublié Narada ?

— Mon vieux médecin de Kapil ?

— Mais oui. Quand tu as renvoyé tes lanciers après les combats à Mahārtha, il s'est retiré dans l'arrière-pays avec toute une suite de serviteurs. Il avait emporté avec lui tout le matériel que tu avais pris dans la Salle du Karma. Je l'ai retrouvé il y a bien des années de cela. Après Keenset, quand je me suis échappé du Ciel par la voie de la Roue Noire, j'ai fait sortir Kubera de son souterrain dans la ville vaincue. Il s'est ensuite associé à Narada, qui dirige une petite usine de corps de contrebande dans les montagnes. Ils travaillent fort bien ensemble. Nous en avons établi plusieurs autres en divers endroits.

— Et Kubera vient ici ? Parfait.

— Et Siddharta est toujours prince de Kapil. Si tu voulais lever une armée dans cette principauté, ton appel serait entendu. Nous avons fait des travaux d'approche.

— Il n'y en aurait guère qu'une poignée à répondre, je le crains, mais c'est bon à savoir.

— Il y a aussi Krishna.

— Krishna ? Mais que fait-il à nos côtés ? Et où est-il ?

— Il était ici. Je l'ai découvert le jour de notre arrivée. Il s'était mis en ménage avec une des filles. C'est assez pathétique.

— Pourquoi ?

— Oh ! il est si vieux, si faible qu'il fait pitié, mais il n'a pas changé : ivrogne et débauché. Son Aspect le sert encore cependant, et lui permet de retrouver périodiquement un peu de son ancienne charisma, de sa colossale vitalité. Il a été expulsé du Ciel après Keenset, parce qu'il n'a pas voulu se

battre contre Kubera et moi-même, comme l’a fait Agni. Il a erré à travers le monde pendant plus d’un demi-siècle, buvant, faisant l’amour, jouant de la flûte, et il est devenu vieux. Kubera et moi nous avons plusieurs fois essayé de le retrouver, mais il voyageait sans cesse. Ce qui est en général une nécessité pour les dieux renégats de la fertilité.

— À quoi pourra-t-il nous servir ?

— Je l’ai envoyé à Narada pour qu’on lui donne un corps neuf le jour où je l’ai découvert. Il reviendra ici avec Kubera. Ses pouvoirs renaissent toujours très rapidement après le transfert.

— Oui, mais à quoi pourra-t-il nous servir ?

— N’oublie pas qu’il a vaincu Bana, le démon noir, qu’Indra lui-même avait peur d’affronter. Quand il n’est pas ivre, c’est un des plus redoutables combattants qui soit. Yama, Kubera, Krishna, et Kalkin, si tu le veux. Nous serons les nouveaux Lokapalas et nous nous serrerons les coudes.

— D’accord.

— Bien. Qu’ils envoient donc une compagnie de leurs poulains, les petits demi-dieux, contre nous ! J’ai inventé de nouvelles armes. Dommage cependant qu’on soit obligés d’en avoir de si variées et de si bizarres. Cela épuise mon génie. Faire de chacune une œuvre d’art, alors qu’il serait si facile de produire en série une seule arme offensive ! Mais la pluralité du paranormal m’y oblige. Il y a toujours quelqu’un pour posséder un Attribut qui résiste à n’importe quelle arme – si l’on n’en emploie qu’une. Mais qu’ils affrontent donc le Pistolet Infernal pour être déchiquetés, ou qu’ils croisent le fer avec l’Électroépée, qu’ils essaient de se tenir devant le Bouclier-Fontaine, qui pulvérise du cyanure, et ils sauront ce que sont les Lokapalas.

— Je vois à présent pourquoi tous les dieux – même Brahma – peuvent mourir et trouver un successeur, à part toi, Mort.

— Merci. As-tu établi un plan ?

— Pas encore. Il me faut davantage de renseignements sur les forces de la Cité. Le Ciel a-t-il fait quelque démonstration de son pouvoir ces dernières années ?

— Non.

— S’il y avait un moyen de les éprouver sans découvrir nos batteries... Les Rakashas, peut-être...

— Non, Sam, je n’ai pas confiance en eux.

— Ni moi. Mais on s’occupera d’eux plus tard. On pourra les liquider.

— Comme tu l’as fait au Puits d’Enfer et à Palamaisu ?

— Bien répondu. Tu as peut-être raison. J’y réfléchirai. Et Nirriti ? Comment va le Mauvais ?

— Il a peu à peu acquis la maîtrise des mers. On dit que ses légions sont de plus en plus nombreuses. Et qu’il construit des machines de guerre. Je t’ai déjà parlé de mes craintes à ce sujet. Ne nous servons de lui que le moins possible. Nous n’avons qu’une chose en commun, le désir de renverser le Ciel. Il n’est ni déicrate ni accélérationiste, et s’il remportait la victoire, il établirait un âge des ténèbres pire que celui dont nous commençons à sortir. Je crois que le mieux serait peut-être de faire se battre Nirriti et les dieux de la Cité, de rester tranquilles dans notre coin, et d’anéantir les vainqueurs.

— Tu as peut-être raison. Yama. Mais comment s’y prendre ?

— Nous n’aurions peut-être pas à nous en mêler. Cela peut se déclencher tout seul, et bientôt. Mahartha retient son souffle, et tremble devant l’océan qui lui fait face. Tu es le stratège, Sam, je ne suis qu’un tacticien. Nous t’avons fait revenir pour que tu nous dises ce qu’il faut faire. Je t’en prie, réfléchis à tout cela sérieusement, à présent que tu es redevenu toi-même.

— Tu insistes toujours là-dessus.

— Oui, prêcheur. Car tu n’as pas encore subi l’épreuve du feu depuis ton retour de la béatitude... Dis-moi, pourrais-tu entraîner les bouddhistes à se battre ?

— Probablement, mais il me faudrait rejouer un personnage que je trouve à présent déplaisant.

— Bon, ce ne sera peut-être pas nécessaire. Mais pense-y, au cas où nous aurions des difficultés. Par prudence, pourtant, entraîne-toi tous les soirs devant une glace, et répète ce sermon sur l'esthétique que tu nous as débité dans le monastère de Ratri.

— J'aime mieux pas.

— Je sais, mais fais-le quand même.

— Vaudrait mieux que je m'entraîne à manier l'épée. Va m'en chercher une et je te donnerai une leçon.

— Oh ! parfait. Si la leçon est bonne, je me convertis.

— Allons donc dans la cour, et je vais commencer à t'éclairer.

Quand, dans le palais bleu, Nirriti leva les bras, les fusées s'élevèrent en hurlant vers les cieux depuis le pont de ses navires de lancement et allèrent décrire des arcs au-dessus de la ville de Mahārtha.

Quand on boucla sa cuirasse noire, les fusées descendirent sur la ville et les incendies éclatèrent.

Quand il mit ses bottes, sa flotte entra dans le port.

Quand sa cape noire fut agrafée autour de sa gorge et son heaume d'acier noir posé sur sa tête, ses sergents commencèrent à jouer doucement du tambour sous les ponts des navires.

Quand on mit autour de sa taille son ceinturon, les sans-âme s'agitèrent dans les cales des vaisseaux.

Quand il mit ses gantelets de cuir et d'acier, sa flotte, poussée par les vents qu'avaient fait se lever les Rakashas, approcha de la ville.

Quand il fit signe à son jeune intendant, Olvegga, de le suivre dans la cour, les guerriers qui ne parlaient jamais montèrent sur les ponts des navires et firent face au port en flammes.

Quand les moteurs de la noire gondole aérienne grondèrent et que la porte leur fut ouverte, le premier de ses navires jeta l'ancre.

Quand ils entrèrent dans la gondole, l'avant-garde de ses soldats pénétra dans Mahārtha.

Quand ils atteignirent Mahārtha, la ville était tombée.

Des oiseaux chantaient sur les collines verdoyantes du jardin. Des poissons gisaient immobiles au fond de la piscine bleue, comme de vieilles pièces de monnaie. Les fleurs épanouies étaient presque toutes rouges, avec de larges pétales ; mais il y avait aussi quelques narlipes jaunes autour de son banc de jade. Le banc avait un dossier de fer forgé peint en blanc. Sa main gauche y reposait tandis qu'elle regardait les dalles de pierre que raclaient les bottes de celui qui venait vers elle.

— Monsieur, ce n'est pas un jardin public, déclara-t-elle.

Il s'arrêta devant le banc et baissa les yeux sur elle. Il était musclé, avec le visage basané, des yeux et une barbe sombres. Il resta impassible jusqu'au moment où il sourit. Il était vêtu de tissu bleu et de cuir.

— Les clients ne viennent pas ici, ajouta-t-elle. Ils utilisent les jardins qui entourent l'autre aile du bâtiment. Passez sous cette voûte là-bas.

— Tu étais toujours la bienvenue dans mon jardin, Ratri.

— Mais qui...

— Kubera.

— Kubera, mais tu n'es pas...

— Gras. Je sais. Un nouveau corps, et il a travaillé dur. À fabriquer et transporter les armes de Yama.

— Quand es-tu arrivé ?

— À l'instant. J'ai ramené Krishna et tout un chargement de grenades et de mines anti-personnel.

— Mon Dieu ! Il y a si longtemps !

— Oui. Mais je te dois encore des excuses, et c'est pour cela que je suis venu. Cela m'a troublé

tout au long de ces années et je suis désolé, Ratri, de t'avoir entraînée dans cette aventure, ce soir-là. J'avais besoin de ton Attribut, aussi t'ai-je enrôlée dans nos rangs. Mais je n'aime pas me servir ainsi des gens et les tromper.

— J'aurais quitté la Cité, de toute façon, Kubera. Aussi, ne te sens pas trop coupable. Je préférerais une forme plus avenante que celle que je porte à présent, cependant. Mais ce n'est pas si important.

— Je te trouverai un nouveau corps.

— Rien ne presse, Kubera. Assieds-toi, je t'en prie. Ici. As-tu faim ? As-tu soif ?

— Oui.

— Voilà des fruits, du soma. Ou peut-être préférerais-tu du thé ?

— Non. Du soma, merci.

— Yama dit que Sam est guéri de sa sainteté.

— Fort bien, il est temps qu'il grandisse. A-t-il un plan ?

— Yama ne m'en a pas parlé. Mais Sam n'a peut-être encore rien dit à Yama.

Les branches d'un arbre tout proche furent violemment agitées, et Tak tomba par terre, à quatre pattes. Il traversa l'allée dallée et vint près du banc.

— Tous vos discours m'ont réveillé, grommela-t-il. Qui est cet homme-là, Ratri ?

— Kubera, Tak.

— Si c'est bien vous, quel changement !

— Je pourrais en dire autant de toi, Tak l'Archiviste. Pourquoi es-tu encore un singe ? Yama pourrait te transmigrer.

— Je suis plus utile en singe, dit Tak. Je fais un excellent espion. Je suis bien meilleur qu'un chien. Je suis plus fort qu'un homme. Et qui peut distinguer un singe d'un autre ? Je garderai cette forme jusqu'au moment où l'on n'aura plus besoin de mes services bien particuliers.

— C'est fort louable. A-t-on d'autres nouvelles sur les déplacements de Nirriti ?

— Ses vaisseaux s'approchent davantage des grands ports que naguère, dit Tak. Ils semblent également être plus nombreux. À part cela, rien. Les dieux doivent le craindre, car ils ne le tuent pas.

— Sans doute, dit Kubera. Parce qu'à présent, il reste une inconnue. J'incline à penser qu'il est une des erreurs de Ganêça. C'est lui qui lui a permis de quitter le Ciel sans être inquiété, et d'emporter tout son matériel. Je crois que Ganêça voulait avoir sous la main un ennemi du Ciel, au cas où le besoin s'en ferait sentir brusquement. Il n'a jamais dû imaginer qu'un non-technicien comme lui saurait si bien utiliser le matériel et se créer une armée aussi forte.

— Ce que tu dis est logique, dit Ratri. Ganêça agit de temps en temps ainsi. Et que va-t-il faire à présent ?

— Laisser à Nirriti la première ville qu'il assiégera, pour étudier sa tactique offensive et évaluer ses forces. Cela, s'il peut retenir Brahma. Ensuite il frappera. S'attaquera à Nirriti. Il faut donc que Mahartha tombe, et nous-mêmes devrions aller là-bas, ne serait-ce que pour tout observer. Cela ne manquera pas d'intérêt.

— Mais vous croyez que nous ferons plus qu'observer ? demanda Tak.

— En effet, Sam doit savoir que nous sommes à sa disposition pour achever ce qui a déjà été mis en pièces, et ramasser les morceaux. Il nous faudra bouger en même temps que les autres. Bientôt, sans doute, Tak.

— Enfin ! dit Tak. J'ai toujours désiré combattre aux côtés de l'Enchanteur.

— Je suis sûr que dans les semaines à venir il y aura autant de désirs exaucés que de vœux contrariés.

— Un peu de soma ? Des fruits ?

— Non, merci, Ratri.

— Et toi, Tak ?

— Une banane, peut-être.

À l'ombre de la forêt, au sommet d'une haute colline, Brahma, assis comme la statue d'un dieu montée sur une gargouille, regardait Mahartha qui s'étendait à ses pieds.

— Ils profanent le temple.

— Oui, répondit Ganêça. Les sentiments du Mauvais n'ont pas changé au cours des années.

— C'est dommage et c'est aussi effrayant. Ses soldats ont des fusils et des armes blanches.

— Oui. Ils sont très forts. Regagnons la gondole.

— Dans un moment.

— Je crains, Seigneur, qu'ils ne soient trop forts, au point où nous en sommes.

— Que me conseilles-tu ?

— Ils ne peuvent remonter le fleuve sur leurs navires. S'ils voulaient attaquer Lananda, il leur faudrait débarquer et traverser une partie du pays.

— C'est vrai. À moins que Nirriti n'ait assez de vaisseaux aériens.

— Et s'ils voulaient attaquer Khaipour, il leur faudrait s'enfoncer encore plus dans les terres.

— En effet ! Et pour attaquer Kilbar aussi. Je te comprends jusque-là, mais où veux-tu en venir ?

— Plus ils s'enfoncent dans les terres, plus grand devient leur problème de logistique ; ils seront aussi de plus en plus vulnérables à la tactique de la guérilla.

— Me conseilles-tu de ne faire que les harceler ? De les laisser traverser le pays, prendre une ville après l'autre ? Mais ils vont se terroriser jusqu'à ce que des renforts arrivent pour occuper le territoire conquis, et ils n'avanceront qu'ensuite. Seul un insensé agirait autrement. Si nous attendons...

— Regarde en bas.

— Quoi ?

— Ils se préparent à sortir de la ville.

— Impossible !

— Brahma, tu oublies que Nirriti est un fanatique, un fou. Il ne veut garder ni Mahartha, ni Lananda, ni Khaipour. Il veut détruire nos temples et nous tuer. Et dans ces villes, il ne se soucie que des âmes et non des corps. Il traversera le pays en détruisant tout symbole de notre religion qu'il rencontrera, jusqu'à ce que nous décidions d'aller nous battre. Si nous ne bougeons pas, il enverra probablement des missionnaires en pays conquis.

— Mais il nous faut faire quelque chose.

— Alors, il faut l'affaiblir au fur et à mesure de son avance. Et frapper quand il sera assez faible ! Donne-lui Lananda, et Khaipour si nécessaire et même Kilbar et Hamsa. Et écrase-le quand il sera suffisamment faible. Nous pouvons nous passer de ces villes. Combien en avons-nous détruit nous-mêmes ? Je suis sûr que tu ne saurais le dire !

— Trente-six, fit Brahma. Rentrons au Ciel et je réfléchirai à tout cela. Si je suis ton conseil et s'il se retire avant d'être trop affaibli, nous aurons perdu beaucoup.

— Je veux bien parier qu'il ne le fera pas.

— Ce n'est pas à toi à jeter les dés, Ganêça. C'est moi qui décide. Et regarde, ces maudits Rakashas sont avec lui ! Partons vite avant qu'ils ne nous découvrent.

— Oui, il vaut mieux !

Ils tournèrent leurs slézards vers la forêt.

Krishna posa sa flûte quand on lui amena le messager.

— Alors ?

— Mahartha est tombée.

Krishna se leva.

— Et Nirriti se prépare à marcher sur Lananda.

— Les dieux s'apprêtent-ils à la défendre ?

— Non. Ils n’ont rien fait.

— Viens avec moi. Les Lokapalas vont se réunir.

Krishna laissa sa flûte sur la table.

Ce soir-là, Sam se tint sur le plus haut balcon du palais de Ratri. La pluie tombait autour de lui, comme des clous glacés portés par le vent. À sa main gauche, un anneau de fer brillait avec un éclat d’éméraude.

Des éclairs zébraient sans cesse le ciel.

Il leva la main et le tonnerre gronda sans fin ; on eût dit les cris d’agonie de tous les dragons de l’univers.

La nuit recula quand les esprits élémentaires de feu vinrent devant le palais de Kama.

Sam leva ses deux mains jointes, et ils s’élevèrent dans les airs, unis en un seul, et planèrent dans l’obscurité.

Il fit un geste, et ils volèrent au-dessus de Khaipour, d’un bout de la ville à l’autre.

Puis ils tournoyèrent, se désunirent, et dansèrent avec l’orage.

Il baissa les mains.

Ils revinrent devant lui.

Il attendit, immobile.

Le temps de cent battements de cœur, il vint et lui parla dans la nuit.

— Qui es-tu, pour commander aux esclaves des Rakashas ?

— Va me chercher Taraka.

— Je n’obéis pas aux ordres des mortels.

— Alors regarde les flammes de mon être véritable, avant que je ne te lie au mât de ce drapeau pour aussi longtemps qu’il restera debout.

— Enchanteur ! Tu es vivant !

— Va me chercher Taraka.

— Oui, Siddharta, que ta volonté soit faite.

Sam frappa dans ses mains et les esprits élémentaires bondirent vers le ciel et la nuit de nouveau ne fut plus que ténèbres autour de lui.

Le seigneur du Puits d’Enfer prit une forme d’homme et entra dans la pièce où Sam était assis seul.

— La dernière fois où je t’ai vu, c’était le jour de la Grande Bataille, déclara-t-il. Par la suite, j’ai appris qu’ils avaient trouvé un moyen de te tuer.

— Comme tu vois, il n’en est rien.

— Comment es-tu revenu en ce monde ?

— Yama m’a rappelé. Celui qui est vêtu de rouge.

— Grand est son pouvoir en vérité.

— En tout cas, il s’est révélé suffisant. Comment vont les Rakashas ces temps-ci ?

— Bien. Nous continuons notre combat.

— Vraiment ? Et comment ?

— Nous aidons ton vieil allié, Nirriti le Noir, dans sa campagne contre les dieux.

— Je m’en doutais. C’est pour cela que je t’ai demandé de venir.

— Tu veux combattre à ses côtés ?

— J’y ai soigneusement réfléchi. Et malgré les objections de mes camarades, oui, nous combattons ensemble s’il signe un pacte avec moi. Je veux que tu lui portes un message.

— Et quel est ce message, Siddharta ?

— Voilà : les Lokapalas – Yama, Krishna, Kubera et moi-même irons combattre avec lui contre les dieux, nous amènerons tous nos partisans, nos pouvoirs, nos machines, s’il accepte de ne pas faire la guerre aux disciples de Bouddha ni aux hindouistes pour essayer de les convertir à sa foi, et si, d’autre

part, il accepte de ne pas chercher à étouffer l'accélérationisme, comme l'ont fait les dieux, en cas de victoire. Observe ses flammes pendant qu'il te répondra, et dis-moi s'il ment.

— Crois-tu qu'il accepte, Sam ?

— Oui. Il sait que si les dieux n'étaient plus là pour imposer et soutenir l'hindouisme, des hommes se convertiraient à sa foi. Il le sait, car il a vu ce que j'ai réussi à faire avec le bouddhisme, malgré leur opposition. Il est persuadé que sa voie est la seule bonne et qu'elle est destinée à l'emporter sur toutes les autres, malgré la concurrence. Et je crois que pour cette raison, il acceptera une rivalité *loyale*. Portes-lui ce message et rapporte-moi sa réponse. Tu as bien compris ?

Taraka hésitait. Son visage et son bras gauche devinrent fumée.

— Sam...

— Oui ?

— Quelle *est* la bonne voie, la vraie voie ?

— Tu me demandes *cela*, à moi ? Comment le saurais-je ?

— Les mortels t'appellent Bouddha.

— C'est uniquement parce qu'ils ont le malheur d'avoir le langage et d'être ignorants.

— Non. J'ai regardé tes flammes et t'ai appelé Seigneur de Lumière. Tu les lies comme tu nous as liés. Tu les délies comme tu nous as déliés. Tu as eu le pouvoir de leur donner une croyance. Tu es ce que tu as prétendu être.

— J'ai menti. Je n'y ai jamais cru moi-même et je n'y crois toujours pas. J'aurais pu tout aussi bien choisir une autre voie. La religion de Nirriti, par exemple – mais la crucifixion, c'est douloureux. J'aurais pu choisir une religion qu'on appelle l'islam, mais je sais trop bien comment elle s'entend avec l'hindouisme. Mon choix a été fondé sur un calcul, non sur l'inspiration, et je ne suis rien.

— Tu es le Seigneur de Lumière.

— Va transmettre mon message. Nous discuterons de religion un autre jour.

— Les Lokapalas, dis-tu, sont Yama, Krishna, Kubera et toi ?

— Oui.

— Alors, il est en vie. Sam, avant que je m'en aille, dis-moi, pourrais-je vaincre Yama au combat ?

— Je ne sais pas. Mais je ne le crois pas. Je ne pense pas que personne puisse jamais le vaincre.

— Il pourrait te battre ?

— En un combat loyal, probablement. Quand nous nous sommes rencontrés en ennemis, dans le passé, j'ai eu parfois de la chance, et parfois j'ai réussi à le duper. J'ai fait de l'escrime avec lui récemment, et il est sans égal. En matière de destruction, ses talents sont trop variés.

— Je comprends, dit Taraka, tandis que son bras droit et son torse devenaient nuées. Alors, bonne nuit, Siddharta. Je vais porter ton message.

— Merci et bonne nuit.

Taraka ne fut plus que fumée et disparut dans l'orage.

Taraka tournoyait au-dessus du monde.

L'orage se déchaînait autour de lui, mais il se souciait peu de sa violence.

Le tonnerre grondait, les éclairs déchiraient le ciel, la pluie tombait, le Pont des Dieux était invisible.

Mais rien de tout cela ne le troublait.

Car il était Taraka des Rakashas, maître du Puits d'Enfer.

Et il avait été la plus puissante créature du monde, mis à part l'Enchanteur.

À présent, l'Enchanteur lui avait dit qu'il en était une plus grande encore... et ils allaient combattre côte à côte, comme avant.

Avec quelle insolence s'était-il dressé dans son vêtement rouge, enveloppé de son Pouvoir, ce jour-

là, il y avait plus d'un siècle. Sur les bords du Védra.

Tuer Yama-Dharma, vaincre la Mort... Taraka serait alors le plus grand, le seul.

Prouver qu'il était le plus grand devenait plus important que de vaincre des dieux qui passeraient un jour, car ils n'étaient point de la race des Rakashas.

Donc ce message de l'Enchanteur à Nirriti – auquel ce dernier répondrait favorablement, avait-il dit – ce message il ne le transmettrait qu'à l'orage, et Taraka regarderait ses flammes et saurait qu'il disait la vérité.

Car l'orage ne ment jamais... il dit toujours *Non !*

Le sergent noir l'amena au camp. Resplendissant dans son armure aux ornements éclatants, il n'avait pas été capturé, il était venu à lui et avait déclaré qu'il avait un message pour Nirriti. Le sergent avait donc décidé de ne pas le tuer sur-le-champ. Il lui prit ses armes et l'emmena dans le camp, au milieu du bois près de Lananda. Et il le laissa sous bonne garde, pendant qu'il allait prendre conseil de son chef.

Nirriti et Olvegga étaient assis sous une tente noire, une carte de Lananda étalée devant eux.

Quand ils eurent permis au sergent de leur amener le prisonnier, Nirriti lui jeta un coup d'œil, et renvoya son garde.

— Qui es-tu ?

— Ganêça, de la Cité. Celui qui t'a aidé à quitter le Ciel.

— Je n'ai pas oublié mon seul ami des jours anciens, dit Nirriti. Pourquoi viens-tu me voir ?

— Parce que les temps sont propices. Tu as enfin entrepris la grande croisade.

— Oui.

— Je voudrais conférer en secret avec toi là-dessus.

— Tu peux parler.

— Devant cet homme ?

— Parler devant Jan Olvegg, c'est parler devant moi. Dis ce que tu as à l'esprit.

— Olvegg ?

— Oui.

— C'est bien. Je suis venu t'apprendre que les dieux de la Cité sont faibles. Trop faibles, je le crains, pour te battre.

— Je le pensais.

— Mais ils ne sont pas si débiles qu'ils ne puissent te faire grand mal s'ils partent en guerre contre toi. S'ils rassemblent toutes leurs forces au bon moment, la victoire peut balancer longtemps.

— J'y ai pensé quand j'ai décidé de me battre.

— Il vaudrait mieux que ta victoire soit moins coûteuse. Tu sais mes sympathies pour le christianisme.

— Qu'as-tu donc à l'esprit ?

— Je me suis porté volontaire pour diriger la guérilla à seule fin de te dire que Lananda est à toi. Ils ne la défendront pas. Si tu continues d'avancer comme tu l'as fait, sans consolider tes positions en pays conquis, si tu marches sur Khaipour, Brahma ne la défendra pas non plus. Mais quand tu arriveras à Kilbar, ton armée sera affaiblie par les batailles livrées pour conquérir trois villes, et par nos raids contre elle en chemin, Brahma frappera alors avec toute la puissance du Ciel, pour que tu sois vaincu sous les murs de Kilbar. Tous les pouvoirs de la Cité Céleste sont prêts. Ils attendent que tu oses forcer les portes de la quatrième ville au bord du fleuve.

— Je vois. Il est bon de le savoir. Ils craignent donc ce que je porte avec moi ?

— Bien entendu. Iras-tu jusqu'à Kilbar ?

— Oui. Et je vaincrai à Kilbar aussi. J'enverrai chercher mes armes les plus puissantes avant d'attaquer cette ville. Les énergies que je voulais utiliser contre la Cité Céleste seront déchaînées sur

mes ennemis quand ils viendront défendre Kilbar déjà condamnée.

— Ils auront aussi des armes puissantes.

— Alors, quand nous nous rencontrerons, le sort de la bataille ne sera plus entre leurs mains ni entre les miennes.

— Renfrew, il y a un moyen de faire pencher la balance en ta faveur.

— À quoi penses-tu ?

— Bien des demi-dieux sont mécontents de la situation dans la Cité. Ils voulaient une campagne prolongée contre l'accélérationisme et les disciples de Tathagata. Ils ont été déçus quand on s'est arrêté à Keenset. On a aussi rappelé Indra du continent oriental, où il faisait la guerre aux sorcières. On pourrait l'influencer, lui faire comprendre les sentiments des demi-dieux. Ses partisans arriveront tout échauffés d'un autre champ de bataille. Et il se peut bien qu'ils ne se battent point pour défendre Kilbar.

— Je comprends. Et qu'y gagneras-tu, Ganêça ?

— La satisfaction.

— Rien d'autre ?

— Je voudrais que tu te rappelles un jour ma visite.

— Je ne l'oublierai pas. Plus tard, tu auras ta récompense. Garde !

Un pan de la tente se souleva et celui qui avait amené Ganêça réapparut.

— Accompagne cet homme où il veut aller, et relâche-le sain et sauf, ordonna Nirriti.

— Tu as confiance en lui ? demanda Olvegg quand il eut disparu.

— Oui, mais je lui donnerai ses pièces d'argent après la bataille.

Les Lokapalas tenaient conseil dans la chambre de Sam, au palais de Kâma à Khaipour. Il y avait aussi Tak et Ratri.

— Taraka me dit que Nirriti refuse nos conditions, dit Sam.

— Parfait, dit Yama ; quant à moi, je craignais qu'il ne les accepte.

— Au matin, ils attaquent Lananda. Taraka pense qu'ils prendront la ville. La victoire sera un peu plus difficile qu'à Mahārtha, mais il est sûr qu'ils la remporteront. Moi aussi.

— Nous aussi.

— Ensuite, il s'avancera sur cette ville de Khaipour. Puis sur Kilbar, Hamsa, Gayatri. Il sait que quelque part sur sa route, les dieux se dresseront contre lui.

— C'est évident.

— Nous sommes donc entre les deux. Nous n'avons pu nous entendre avec Nirriti ; pensez-vous que nous puissions conclure un marché avec le Ciel ?

— Non ! cria Yama en tapant du poing sur la table. De quel parti es-tu donc, Sam ?

— De celui de l'accélération. Si nous pouvons l'obtenir par des négociations, plutôt qu'en versant le sang inutilement, tant mieux.

— Je préférerais m'entendre avec Nirriti qu'avec le Ciel.

— Alors, votons là-dessus, comme nous avons voté quand il s'est agi de contacter Nirriti.

— Il ne te faut qu'un oui pour l'emporter.

— Ce furent mes conditions quand j'ai accepté de devenir un des Lokapalas. Vous m'avez demandé de me mettre à votre tête, j'ai exigé d'avoir deux voix. Mais avant de voter, laissez-moi vous expliquer mes raisons.

— Parfait. Explique.

— Ces dernières années, le Ciel a montré une attitude plus libérale envers l'accélération, à ce que j'ai cru comprendre. Il n'y a pas eu de changement de position officiel, mais on n'a pris aucune mesure contre l'accélération, probablement à cause de la raclée qu'ils ont reçue à Keenset. Ai-je raison ?

— En gros, oui, fit Kubera.

— Il semble qu'ils aient décidé que des expéditions de ce genre chaque fois que la science relève sa vilaine tête seraient trop coûteuses. Des humains se sont battus contre eux dans ces combats. Contre le Ciel. Et ces gens, à la différence d'êtres comme nous, ont des familles, des liens qui les affaiblissent. Et il leur faut avoir un dossier karmique vierge s'ils veulent une renaissance. Ils ont pourtant combattu. En conséquence, le Ciel a été poussé à montrer plus de clémence ces dernières années. C'est une situation de fait, ils n'ont rien à perdre à le reconnaître. Ils pourraient même la transformer en leur faveur, en faisant de leur acceptation un geste gracieux de la bienveillance divine. Je crois qu'ils seraient prêts à des concessions que refuserait Nirriti.

— Je veux voir le Ciel tomber, dit Yama.

— Bien entendu. Moi aussi. Mais réfléchissons soigneusement. Avec ce que vous avez donné aux humains dans le dernier demi-siècle, comment le Ciel pourrait-il faire beaucoup plus longtemps de ce monde son fief ? Le Ciel est tombé le jour de la bataille de Keenset. Dans une autre génération ou deux, son pouvoir sur les mortels aura pris fin. Cette bataille contre Nirriti leur portera un autre coup, même s'ils sont vainqueurs. Donnez-leur encore quelques années de gloire décadente. Ils sont chaque saison plus impuissants. Ils ont atteint leur apogée. Le déclin commence.

Yama alluma une cigarette.

— Voudrais-tu que quelqu'un tue Brahma pour toi ? demanda Sam.

Yama, silencieux, tirait bouffée sur bouffée de sa cigarette.

— Peut-être, dit-il enfin. Oui, c'est peut-être cela. Je ne sais pas. Je n'aime pas y penser. Mais c'est probablement vrai.

— Veux-tu que je te garantisse que Brahma mourra ?

— Non ! Si tu essaies de le tuer, je te tue !

— Tu ne sais pas vraiment si tu désires que Brahma vive ou meure. Peut-être est-ce parce que tu aimes et que tu hais en même temps. Tu fus vieux avant d'être jeune, Yama, et c'est le seul être que tu aies jamais aimé. Ai-je raison ?

— Oui.

— Alors je ne puis t'aider à trouver la solution de tes ennuis. Mais tu ne dois pas les mêler à notre problème actuel.

— Bien, Siddharta. Je vote pour arrêter Nirriti ici même à Khaipour, si le Ciel nous soutient.

— Tout le monde est d'accord ?

L'accord fut unanime.

— Alors, allons tous au temple réquisitionner les moyens de communication.

Yama éteignit sa cigarette.

— Mais je ne parlerai pas à Brahma, dit-il.

— Je m'en charge, déclara Sam.

Ili, la cinquième note de la harpe, résonna dans le jardin du Lotus pourpre.

Quand Brahma alluma l'écran de son pavillon, il vit un homme qui portait le turban bleu-vert de Terrath.

— Où est le prêtre ? demanda Brahma.

— Dehors, pieds et poings liés. Je peux le faire traîner ici, si tu veux entendre une ou deux prières.

— Qui es-tu, toi qui porte le turban des Premiers et pénètre armé dans un temple ?

— J'ai l'étrange sentiment de rejouer une scène ancienne, dit l'homme.

— Réponds à mes questions !

— Voulez-vous qu'on arrête Nirriti, Madame ? Ou préférez-vous lui abandonner toutes les villes au bord du fleuve ?

— Tu mets la patience du Ciel à l'épreuve, mortel. Tu ne sortiras pas vivant du temple.

— Tes menaces de mort n'impressionnent pas le chef des Lokapalas, Kâli.

— Les Lokapalas sont morts et ils n'avaient pas de chef.

— C'est pourtant lui que tu regardes, Durgâ.

— Yama ? C'est toi ?

— Non, mais il est ici avec moi, tout comme Krishna et Kubera.

— Agni est mort. Et tous ses remplaçants sont morts, depuis...

— Keenset. Je sais, Candi. Je n'étais pas membre de la première équipe. Rild ne m'a pas tué. Le tigre fantôme, dont il vaut mieux ne pas dire le nom, avait fait du bon travail, mais cela n'a pas suffi. Et à présent, je suis revenu, en traversant le Pont des Dieux. Les Lokapalas m'ont choisi comme chef. Nous défendrons Khaipour, et battons Nirriti, si le Ciel nous aide.

— Sam ! Ce n'est pas possible ?

— Alors, appelle-moi Kalkin, ou Siddharta ou Tathagata, ou Mahasamatman, ou l'Enchanteur, ou Bouddha, ou Maitreya. Je suis bien Sam, pourtant. Je suis venu t'adorer et conclure un marché.

— Explique-toi.

— Les hommes ont pu vivre et s'accommoder du Ciel, mais il en va autrement avec Nirriti. Yama et Kubera ont apporté des armes dans la ville. Nous pouvons la fortifier, nous saurons la défendre. Si le Ciel ajoute sa puissance à la nôtre, Nirriti tombera devant Khaipour. Nous ferons tout cela si le Ciel autorise l'accélération, accepte la liberté religieuse, et met fin au règne des Maîtres du Karma.

— C'est beaucoup demander, Sam.

— Accepter les deux premières conditions équivaut simplement à reconnaître qu'une chose existe et a le droit de continuer à se développer. La fin des Maîtres arrivera tôt ou tard, que tu le veuilles ou non ; alors je te donne une chance de faire les choses avec élégance.

— Il faut que j'y réfléchisse.

— Je te donne quelques minutes. J'attendrai. Si la réponse est non, nous nous retirerons et laisserons Renfrew prendre la ville et profaner ce temple. Quand il aura pris quelques villes de plus, il te faudra bien te battre contre lui, mais nous ne serons plus là. Nous attendrons que tout soit fini. Si tu es encore en activité alors, tu ne seras plus en état de discuter des conditions que je t'offre aujourd'hui. Si tu as disparu, je crois que nous pourrons fort bien nous emparer du Mauvais, le vaincre, lui et ce qui restera de ses zombis. Dans l'un ou l'autre cas, nous aurons ce que nous voulons. Mais si tu acceptes, tout serait plus facile pour toi.

— Bien. Je vais rassembler mes armées immédiatement. Nous chevaucherons ensemble dans cette dernière bataille, Kalkin. Nirriti mourra à Khaipour ! Laisse quelqu'un dans la salle des transmissions, pour qu'on reste en contact.

— Je vais en faire mon quartier général.

— À présent, délie le prêtre et amène-le ici. Il va recevoir des ordres divins, et bientôt une divine visitation.

— Bien, Brahma.

— Attends, Sam ! Après la bataille, si nous y survivons, j'aimerais te parler... d'adoration mutuelle.

— Tu veux devenir bouddhiste ?

— Non, je veux redevenir femme.

— Il y a temps et lieu pour toutes choses, et ce n'est pas le moment de...

— Quand viendront le temps et le lieu, je serai là.

— Bon, alors je vais te chercher ton prêtre. Ne coupe pas.

Après la chute de Lananda, Nirriti célébra un office religieux au milieu des ruines, et pria pour remporter la victoire devant les autres villes. Ses noirs sergents battirent lentement du tambour et les zombis tombèrent à genoux. Nirriti pria jusqu'à ce que la sueur couvrît son visage comme un masque

de verre, coulât dans son armure prothétique, qui lui donnait la force de plusieurs hommes. Puis il leva la face vers les cieux, regarda le Pont des Dieux, et dit : « Amen ».

Il se dirigea ensuite vers Khaipour, son armée derrière lui.

Quand Nirriti arriva devant Khaipour, les dieux l'attendaient.

Les troupes de Kilbar attendaient, tout comme celles de Khaipour.

Les demi-dieux, les héros et les nobles attendaient.

Les brahmanes de haut rang, et de nombreux disciples de Mahasamatman attendaient. Ces derniers étaient venus au nom de la divine Esthétique.

Nirriti regarda la plaine semée de mines par l'adversaire qui s'étendait jusqu'aux murs de la ville. Il vit les quatre cavaliers – les Lokapalas – près des portes. Il vit les bannières du Ciel qui flottaient au vent à côté d'eux.

Il abaissa la visière de son heaume et se tourna vers Olvegga.

— Tu avais raison. Je me demande si Ganêça est dans la ville.

— Nous le saurons bientôt.

Nirriti continua d'avancer.

Ce jour-là le Seigneur de Lumière ne recula pas, le champ de bataille fut à lui. Les partisans et les esclaves de Nirriti ne purent pénétrer dans Khaipour. Ganêça tomba sous les coups d'épée d'Olvegga, tandis qu'il essayait de frapper Brahma dans le dos au moment où ce dernier faisait face à Nirriti sur une petite colline. Olvegga tomba à son tour, les mains sur le ventre, et rampa vers un rocher.

Brahma et le Mauvais se retrouvèrent seuls. La tête de Ganêça roula dans une ravine.

— Celui-là m'avait dit que le combat serait à Kilbar, fit Nirriti.

— Il voulait que ce fût à Kilbar, dit Brahma, il a tout tenté pour cela, et je sais pourquoi à présent.

Ils bondirent l'un sur l'autre et l'armure de Nirriti combattit pour lui avec la force de plusieurs hommes.

Yama éperonna son cheval. Il se dirigea vers la colline, et fut bientôt enveloppé d'un tourbillon de poussière et de sable. Il leva sa cape jusqu'à ses yeux, entendit un rire résonner autour de lui.

— *Où est ton regard de mort aujourd'hui, Yama ?*

— Rakasha ! fit-il avec mépris.

— Oui, c'est moi, Taraka.

Et Yama fut soudain trempé, des torrents d'eau se déversèrent sur lui, son cheval se cabra, tomba en arrière.

Il s'était déjà relevé, l'épée à la main, quand le tourbillon de flammes se condensa en une forme humaine.

— Je t'ai nettoyé de ce-qui-repousse-les-démons, dieu de Mort. À présent, tu vas mourir de ma main.

Yama fonça en avant, l'arme à la main.

Il entailla d'une épaule à l'autre son adversaire gris, mais aucun sang ne coula, aucune trace ne resta de son coup d'épée.

— Tu ne peux me mettre en pièces comme un homme, ô Mort. Mais vois ce que je peux te faire.

Taraka bondit sur lui, lui colla les bras au corps, et le fit tomber. Une fontaine d'étincelles jaillit.

À quelque distance de là, Brahma, le genou sur la colonne vertébrale de Nirriti, lui renversait la tête en arrière pour échapper au pouvoir de l'armure noire. Ce fut alors qu'Indra bondit à bas de son slézard et leva l'épée Foudre sur Brahma. Il entendit se briser le cou de Nirriti.

— C'est ta cape qui te protège ! cria Taraka, luttant à terre sous le poids de Yama. Alors, il regarda au fond des yeux de la Mort.

Yama sentit que Taraka était suffisamment affaibli pour qu'il pût le repousser.

Il se releva et se précipita vers Brahma, sans même s'arrêter pour ramasser son épée. Sur la

colline, Brahma parait les coups de l'épée nommée Foudre. Du sang s'échappait de son bras gauche tranché, des blessures de sa tête et de sa poitrine. Nirriti le tenait à la cheville d'une poigne de fer.

Yama hurla, bondit, tira son poignard.

Indra recula pour échapper à l'arme de Brahma, et se tourna pour lui faire face.

— Un poignard contre Foudre, dieu rouge ? dit-il.

— Oui, répondit Yama, frappant de la main droite puis prenant le poignard de la main gauche pour porter le coup fatal.

La pointe pénétra dans l'avant-bras d'Indra.

Indra lâcha Foudre et frappa Yama à la mâchoire. Yama tomba, mais d'un coup dans les jambes d'Indra le fit tomber avec lui.

Il était alors entièrement possédé par son Aspect et quand il leva ses yeux pleins de défi sur Indra, celui-ci parut dépérir sous son regard. Taraka bondit sur son dos au moment même où Indra mourut. Yama tenta de se libérer, mais sentit comme une montagne peser sur lui.

Brahma, étendu à côté de Nirriti, arracha son harnais imprégné d'anti-démon. De sa main droite il le lança à travers l'espace qui les séparait et il tomba à côté de Yama.

Taraka recula. Yama se retourna pour le regarder. Foudre bondit de l'endroit où elle était tombée et se dirigea vers la poitrine de Yama.

Yama put saisir la lame à deux mains quand la pointe était à peine à quelques centimètres de son cœur. Elle avança lentement et le sang coula de ses paumes, tomba goutte à goutte sur le sol.

Brahma dirigea son regard de mort sur le seigneur du Puits d'Enfer, un regard qui épuisa l'énergie même de la vie en lui.

La pointe toucha Yama.

Yama se jeta de côté, et la lame en passant l'entama de la poitrine à l'épaule.

Puis ses yeux devinrent deux lances et le Rakasha perdit sa forme humaine et devint fumée. La tête de Brahma retomba sur sa poitrine.

Taraka hurla quand Siddharta avança vers lui sur un cheval blanc. L'air crépita et sentit l'ozone.

— Non, Enchanteur ! Retiens ton pouvoir ! Ma mort appartient à Yama !

— Oh ! démon stupide, fit Sam, il n'était pas nécessaire que tu meures !

Mais Taraka n'était plus.

Yama tomba à genoux à côté de Brahma, mit un tourniquet à ce qui restait de son bras gauche.

— Kâli ! dit-il, ne meurs pas ! Kâli, parle-moi !

Brahma haletait. Ses paupières battirent, elle entrouvrit les yeux, les referma.

— Trop tard ! murmura Nirriti. Il tourna la tête et regarda Yama. Tu es Azraël, n'est-ce pas, l'Ange de la Mort ?

Yama le gifla et le sang sur sa main tacha le visage de Nirriti.

— « Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux, dit Nirriti. Heureux les affligés, car ils seront consolés. Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. »

Yama le gifla encore.

— « Heureux les affamés et assoiffés de justice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu... »

— « Et heureux les artisans de paix, dit Yama, car ils seront appelés fils de Dieu. » Où est ta place dans tout cela, Mauvais ? De qui es-tu le fils, pour avoir fait ce que tu as fait ?

Nirriti sourit.

— « Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux », dit-il.

— Tu es fou, dit Yama, et pour cela je ne t'ôterai pas la vie. Débarrasse-t-en toi-même quand tu seras prêt, ce qui ne saurait tarder.

Il prit alors Brahma dans ses bras et repartit vers la ville.

— « Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute, et si l'on vous calomnie de toutes manières à cause de moi », continua Nirriti.

— De l'eau ? lui demanda Sam en ôtant le bouchon de sa gourde et en soulevant la tête de Nirriti.

Nirriti le regarda, passa sa langue sur ses lèvres sèches, et fit un petit signe de tête. Sam versa lentement un filet d'eau dans sa bouche.

— Qui es-tu ?

— Sam.

— Toi ? Encore une résurrection ?

— Elle ne compte pas, elle n'a pas été pénible.

Les yeux de Nirriti le Noir se remplirent de larmes.

— Mais cela veut dire que tu l'emporteras, fit-il, haletant. Je ne peux comprendre pourquoi il a permis ta victoire...

— Il ne s'agit que de ce monde, Renfrew. Qui sait ce qui se passe ailleurs ? Et ce n'est pas vraiment le combat que je voulais ni la victoire que je désirais remporter. Tu le sais. Je suis désolé pour toi, je regrette tout ce qui s'est passé. J'approuve tout ce que tu as dit à Yama, comme le font les disciples de celui qu'ils appellent le Bouddha. Je ne me rappelle même plus si j'ai vraiment été celui-là ou si c'était un autre. Mais je me suis éloigné de lui à présent. Je vais redevenir un homme, et je laisserai les autres hommes garder le Bouddha qui est en leur cœur. Quelle qu'en fût la source, le message était pur, crois-moi. Et pour cette raison seulement il a pris racine et s'est développé.

Renfrew but encore un peu à la gourde.

— « Ainsi, tout arbre bon donne de bons fruits », dit-il. Une volonté plus haute que la mienne a décidé que je devais mourir dans les bras du Bouddha, qui décida que cette Voie était bonne pour ce monde... Donne-moi ta bénédiction, ô Gautama. Je vais mourir...

Sam inclina la tête.

— « Le vent souffle vers le sud, puis tourne vers le nord. Il tourbillonne continuellement et revient selon ses révolutions. Tous les fleuves se jettent dans la mer, et pourtant la mer n'est pas pleine. Car les fleuves retournent au lieu d'où ils sont venus. Ce qui a été sera, ce qui est fait sera fait. Il n'y a pas de souvenirs des choses du passé, il n'y aura pas de souvenirs des choses à venir pour ceux qui viendront après nous. »

Puis il couvrit Nirriti le Noir de son manteau blanc, car il venait de mourir.

Jan Olvegg fut transporté en ville sur une litière. Sam envoya dire à Kubera et Narada de venir le rejoindre dans la Salle du Karma. Car il était évident qu'Olvegg ne vivrait pas longtemps dans son corps actuel.

Quand ils entrèrent dans la Salle, Kubera trébucha sur un cadavre qui gisait sous la voûte.

— Qui est-ce ?

— Un des Maîtres.

Trois autres porteurs de la roue jaune gisaient dans le couloir qui menait aux chambres de transfert. Tous avaient des armes.

Ils en trouvèrent un autre près des machines. Un coup d'épée l'avait transpercé exactement au centre de son cercle jaune et il semblait une cible utilisée par un tireur d'élite. Sa bouche était encore ouverte pour le hurlement qu'il n'avait pas eu le temps de lancer.

— Les habitants de la ville les ont peut-être massacrés ? dit Narada. Ils étaient devenus de plus en plus impopulaires ces dernières années. Ils ont peut-être profité des combats... du chaos...

— Non, dit Kubera en levant le drap taché de sang qui couvrait le corps allongé sur la table d'opération – il regarda le cadavre, rabaissa le drap. Non, ce n'étaient pas les gens de la ville.

— Qui, alors ?

Kubera jeta un nouveau coup d'œil sur la table.

— C'est Brahma là-dessous.

— Oh !

— Quelqu'un a dû vouloir empêcher Yama d'utiliser les machines pour tenter un transfert.

— Mais où est Yama ?

— Je n'en sais rien. Nous ferions mieux de nous mettre au travail rapidement si l'on veut sauver Olvegg.

— Oui. Allons-y.

Un beau jeune homme de haute taille entra dans le palais de Kâma et demanda Kubera. Il portait sur l'épaule une longue lance luisante. Il ne cessa d'arpenter la pièce tandis qu'il attendait.

Kubera entra, vit la lance, le jeune homme.

— Tak ?

— Oui, c'est moi. Une lance neuve et un Tak tout neuf. Inutile de rester singe plus longtemps. Le moment du départ approche et je suis venu vous dire au revoir à Ratri et à toi.

— Où vas-tu ?

— Je voudrais voir le monde, Kubera, avant que vous n'en fassiez disparaître l'enchantement avec vos machines.

— Ce n'est pas encore pour demain, Tak. Tu ne veux pas rester un peu avec nous ?

— Non, merci, Kubera. Le capitaine Olvegg est impatient de partir. Nous voyagerons ensemble.

— Où irez-vous ?

— À l'est, à l'ouest, qui sait ? Vers tout ce qui nous appelle. Dis-moi, Kubera, à qui appartient le char de la foudre à présent.

— À l'origine, il était à Çiva, bien entendu. Mais il n'y a plus de Çiva. Brahma l'a utilisé longtemps...

— Mais il n'y a plus de Brahma. C'est la première fois que le Ciel vit sans un Brahma – puisque Vichnou le Conservateur règne. Aussi...

— Yama l'a construit. C'est à lui qu'il appartient, s'il appartient encore à quelqu'un.

— Mais il n'en a pas besoin. Je pense donc qu'Olvegg et moi allons l'emprunter pour voyager.

— Yama n'en a pas besoin ? Qu'entends-tu par là ? Personne ne l'a vu depuis la bataille, il y a trois jours.

— Bonjour, Ratri, dit Tak, quand la déesse de la Nuit entra dans la pièce. « Garde nous de la louve et du loup, garde nous du voleur, ô Nuit, sois bonne et laisse-nous passer. »

Il s'inclina et elle toucha son front.

Puis il leva les yeux vers son visage et pendant un instant merveilleux la déesse emplait tout l'espace, dans ses hauteurs et ses profondeurs. Son éclat repoussait les ténèbres...

— Il me faut partir à présent. Merci. Merci de ta bénédiction.

Il se détourna vivement pour sortir de la pièce.

— Attends, dit Kubera. Tu as parlé de Yama. Où est-il ?

— Demandez-le à *l'Auberge de l'Oiseau de Feu à Trois Têtes*, dit Tak avant de sortir. Si vous avez vraiment besoin de le trouver. Il vaudrait peut-être mieux que vous attendiez qu'il vienne vous voir.

Et Tak partit.

Quand Sam arriva au palais de Kâma, il vit Tak qui descendait à la hâte l'escalier.

— Tak, bonjour ! lança-t-il, mais l'autre ne lui répondit qu'au moment où il arriva près de lui. Il s'arrêta brusquement, s'abrita les yeux, comme d'un soleil trop fort.

— Bonjour, Monsieur !

— Où vas-tu, Tak ? Es-tu si pressé ? Tu viens d'essayer ton nouveau corps et tu vas déjeuner ?

— Oui, Siddharta, fit Tak avec un petit rire. J'ai rendez-vous avec l'aventure.

— C'est ce qu'on m'a dit. J'ai parlé à Olvegg hier soir... Que tes voyages soient heureux.

— Je voulais vous dire que j'étais sûr de votre victoire. Je savais que vous trouveriez la bonne solution.

— Ce n'a pas été la bonne solution, mais une solution, tout simplement, et elle ne vaut pas grand-chose. Ce ne fut qu'une petite bataille, Tak, et ils auraient tout aussi bien réussi sans moi.

— Je parlais de tout ce qui s'est passé depuis le début. Vous avez joué un rôle dans tout ce qui a préparé cette victoire. Votre présence était nécessaire.

— Sans doute, sans doute. Il y a toujours quelque chose pour m'attirer près de l'arbre qui va être frappé par la foudre.

— Le destin, Monsieur.

— Plutôt d'accidentels sentiments humanitaires et quelques erreurs qui ont bien tourné.

— Qu'allez-vous faire à présent, Seigneur ?

— Je ne sais pas, Tak, je n'ai encore rien décidé.

— Voulez-vous venir avec Olvegg et moi courir le monde ? Et chercher l'Aventure ?

— Non, merci, je suis las. Je vais peut-être demander ton ancien poste et devenir Sam l'Archiviste.

— J'en doute, fit Tak en riant, je vous reverrai un jour, Seigneur. Pour l'instant, au revoir.

— Au revoir... Attends...

— Quoi ?

— Non... rien... un instant quelque chose en toi m'a rappelé quelqu'un que j'ai connu autrefois. Non... ce n'était rien. Bonne chance !

Il lui serra l'épaule et partit.

Tak s'éloigna en courant.

L'aubergiste dit à Kubera qu'ils avaient bien un client correspondant à cette description, au deuxième, la chambre sur la cour. Mais qu'il valait mieux peut-être ne pas le déranger.

Kubera grimpa au deuxième.

Personne ne répondit quand il frappa. Il essaya d'ouvrir la porte. Elle était fermée de l'intérieur. Il frappa à grands coups. Entendit enfin la voix de Yama.

— Qui est là ?

— Kubera.

— Va-t'en.

— Non. J'attendrais jusqu'à ce que tu ouvres.

— Un instant, alors.

Au bout d'un moment il entendit qu'on soulevait une barre. La porte s'entrouvrit.

— Tu ne sens pas l'alcool, alors il s'agit d'une fille.

— Non, dit Yama. Que veux-tu ?

— Voir ce qui ne va pas et t'aider si je le peux.

— Tu ne peux rien.

— Qu'en sais-tu ? Je suis un magicien moi aussi – mais d'une autre sorte que toi.

Yama réfléchit, puis ouvrit grand la porte.

— Entre.

La petite fille était assise par terre, entourée de divers objets. Elle avait à peine dépassé l'enfance et serrait contre elle un petit chien marron et blanc. Elle regarda Kubera avec de grands yeux effrayés, jusqu'à ce qu'il fît un geste. Alors, elle sourit.

— Kubera, dit Yama.

— Ko-bra, dit la petite fille.

— C'est ma fille, dit Yama. Elle s'appelle Murga.

— Je ne savais pas que tu avais une fille.

— Elle est arriérée. Le cerveau...

— Congénital, ou effet d'un transfert ?

— Transfert.

— Je comprends.

— C'est ma fille, Murga.

— Oui.

Yama s'agenouilla à côté d'elle et prit un cube.

— Cube, dit-il.

— Cube, répéta la petite.

— Cuiller, dit-il en lui tendant un autre objet.

— Cuiller, répéta-t-elle.

— Balle.

— Balle.

Il reprit alors le cube et le lui tendit.

— Balle, répéta-t-elle.

Yama laissa tomber l'objet.

— Aide-moi, Kubera.

— Oui, Yama. S'il y a un moyen, nous le trouverons.

Il s'assit à côté de lui et leva les mains.

La cuiller devint comme vivante, essence de ce qu'était une cuiller, le cube fut un cube vivant, la balle une entité vivante et la petite fille rit. Le petit chien lui-même semblait étudier les objets avec intérêt.

— Les Lokapalas ne sont jamais vaincus, dit Kubera. Et la petite fille prit le cube, le regarda longtemps avant de le nommer.

On sait que Varuna revint dans la Cité Céleste après la bataille de Khaipour. Le système des promotions dans les rangs du personnel céleste commença à décliner à peu près à la même époque. Les Maîtres du Karma furent remplacés par les Gardiens du Transfert, et leurs fonctions furent indépendantes des temples. On redécouvrit la bicyclette. On érigea sept sanctuaires bouddhistes. Le palais de Nirriti fut transformé moitié en musée, moitié en pavillon de Kâma. La fête d'Alundil continua d'être célébrée tous les ans, et ses danseurs sont sans rivaux. Le bosquet pourpre est toujours là, entretenu par les fidèles.

Kubera resta avec Ratri à Khaipour. Tak partit avec Olvegg dans le char de la foudre pour une destination inconnue. Vichnou régna sur le Ciel.

Ceux qui adressaient leurs prières aux sept Rishis les remercièrent de la bicyclette et de l'avatar opportun du Bouddha, qu'ils nommaient Maitreya, ou Seigneur de Lumière. Soit parce qu'il pouvait lancer des éclairs, soit parce qu'il se retint de le faire. Certains continuèrent à l'appeler Mahasamatman, et dirent qu'il était un dieu. Quant à lui, il préférait encore supprimer Maha-et atman de son nom et se fit toujours appeler Sam. Il ne prétendit jamais être un dieu. Mais, bien entendu, il n'affirma jamais le contraire. Les circonstances étant ce qu'elles étaient, admettre l'un ou l'autre n'eût été d'aucun profit. D'ailleurs, il ne resta pas assez longtemps avec son peuple pour justifier des jeux théologiques. On raconte plusieurs histoires contradictoires sur le jour et la façon dont il disparut.

La seule chose commune à toutes les légendes est qu'un grand oiseau rouge à la queue trois fois longue comme le corps, vint un jour à lui, au crépuscule, tandis qu'il se promenait à cheval sur le bord du fleuve.

Il quitta Khaipour le lendemain avant le lever du soleil et on ne le revit jamais plus.

Certains affirmèrent que l'arrivée de l'oiseau et son départ ne furent pas liés. Il n'y avait là qu'une coïncidence. Il partit pour chercher une paix anonyme sous la robe safran parce qu'il avait achevé la tâche pour laquelle il était revenu en ce monde et parce que, disent-ils, il était déjà las du bruit et de la

renommée de sa victoire. L'oiseau lui rappela peut-être à quel point est éphémère l'éclat de ces choses-là. Ou peut-être ne fut-ce point nécessaire, s'il avait déjà pris sa décision.

D'autres disent qu'il ne reprit pas la robe jaune, mais que l'oiseau était un messenger des Puissances de l'Au-delà qui le rappelaient à la paix du Nirvâna, pour connaître à jamais le Grand Repos, la béatitude éternelle, et pour entendre les étoiles chanter sur les rivages de la grande mer. On dit qu'il est au-delà du Pont des Dieux. On dit qu'il ne reviendra pas.

D'autres affirment qu'il a pris une nouvelle identité, et qu'il marche encore parmi les hommes, pour veiller sur eux et les guider dans les jours de lutte, pour empêcher l'exploitation du petit monde par ceux qui sont au pouvoir.

Enfin d'autres disent que l'oiseau n'était pas un messenger de l'autre monde, mais de celui-ci, et que le message qu'il portait n'était pas pour lui, mais pour le porteur de l'épée Foudre, Indra, qui avait regardé la Mort dans les yeux. On n'avait jamais vu un oiseau rouge comme celui-là, bien qu'on sache à présent que cette espèce existe dans le continent oriental, où Indra avait lutté contre les sorcières. Si l'oiseau avait quelque intelligence dans sa tête rutilante, il avait peut-être apporté un message, parlant du besoin qu'on avait de Sam en ces terres lointaines. Il ne faut pas oublier que Pârvatî, qui avait été sa femme, sa mère, sa sœur, sa fille, ou tout cela ensemble, avait fui là-bas à l'époque où les félins fantômes avaient pu voir le Ciel, pour y vivre parmi les sorcières, ses parentes. Si l'oiseau apporta un tel message, disent ceux qui content cette histoire, on ne peut douter qu'il soit parti immédiatement pour le continent oriental, délivrer Pârvatî de quelque péril qui la menaçait.

Ce sont là les quatre versions de l'histoire de Sam et de l'Oiseau Rouge qui annonça Son départ, comme les racontent diversement les moralistes, les mystiques, les réformateurs sociaux, et les romantiques. Nous pouvons, je crois bien, choisir celle qui nous plaît le mieux. Toutefois, il ne faut point oublier que ces oiseaux rouges ne se rencontrent jamais sur le continent occidental, alors qu'ils semblent abonder en Orient.

Un an après, Yama-Dharma quitta lui aussi Khaipour. On ne sait rien de précis sur le jour du départ du dieu de Mort ; mais la seule nouvelle de sa disparition suffit amplement à la plupart des gens. Il confia sa fille Murga aux soins de Ratri et de Kubera. Elle devint une femme d'une beauté merveilleuse. Yama est peut-être parti vers l'Orient, il a même peut-être traversé les mers. Car, en un autre lieu, il existe une légende sur l'Être vêtu de rouge qui se dressa contre le pouvoir des sept Seigneurs de Komlat, au pays des sorcières. Nous n'en savons pas plus là-dessus que sur la fin réelle du Seigneur de Lumière.

Mais regardez autour de vous...

La Mort et la Lumière sont partout éternellement, et elles commencent, finissent, luttent, veillent dans le Rêve de l'Être Sans Nom qu'est le monde, mots brûlants en le Samsâra, pour créer peut-être la beauté.

Et ceux qui portent la robe safran méditent toujours sur la Voie de la Lumière, tandis que la jeune fille nommée Murga visite chaque jour le temple pour déposer au pied de l'autel de son dieu sombre la seule offrande de fleurs qu'il reçoive.

FIN

[1] Tout comme pour les autres grands textes cités au cours du livre, la traduction, ici, ne prétend pas être autre chose qu'une modeste adaptation à partir du texte anglais. N.D.T.

[2] En anglais, *madame* = patronne de maison close. N.d.T.

[3] En Français dans le texte, N.D.T.

[4] Célèbre chanson anglaise N.d.T.

[5] En français dans le texte N.d.T.